Mlle LA QUINTINIE

SECONDE PARTIE (1).

TROISIÈME LETTRE.

M. LEMONTIER A SON FILS, A AIX EN SAVOIE.

Lyon, 6 juin 1861.

Avant de quitter Lyon, où notre rencontre a modifié tes projets, je veux résumer notre entretien de douze heures en quelques pages que tu reliras peut-être avec fruit dans les momens d'épreuve qui t'attendent encore.

Tu étais dans le vrai, mon fils, et je n'ai eu qu'à t'encourager dans ta vaillante certitude : l'âme des époux ne doit pas faire deux lits. L'indissoluble union de deux êtres appartenant à l'humanité ne doit pas s'assimiler à l'accouplement de deux êtres quelconques appartenant aux rangs inférieurs de la vie organique. L'homme doit être l'homme autant que possible, c'est-à-dire se tenir aussi près de la Divinité que ses forces le lui permettent. C'est par là seulement qu'il se place au-dessus des animaux, qui lui sont supérieurs par la persistance et la simplicité dans la sphère des instincts matériels. C'est par cette constante aspiration vers l'idéal que l'homme s'affirme lui-même, rend hommage à Dieu, prouve sa foi et fait acte de religion réelle. Toute pensée, toute action, toute croyance contraires à ce but sont des pas bien marqués vers la déchéance, des abîmes creusés entre Dieu, qui appelle l'homme, et l'homme, qui fuit Dieu.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

Voilà donc, en peu de mots, notre doctrine de l'amour dégagée de toute incertitude et lumineuse comme le soleil. Dieu, type de toute perfection, a mis dans l'homme le sentiment, le rêve et le besoin de la perfection. Qui nie ce principe est athée, fût-il prosterné nuit et jour devant l'image de ce Dieu qu'il ne comprend pas, et dont sa vaine prière ne peut être exaucée.

Je ne vois pas plus de nuages dans l'application de cette théorie que dans la théorie elle-même. Ceux qui croient approcher de la perfection en violant les lois de la nature, soit par excès, soit par abstinence, ne peuvent être sur la voie d'une recherche sérieuse. Obéir aux lois de la nature en les ennoblissant toutes par la compréhension saine du but sacré, voilà, je pense, la pratique de cette perfection dont l'homme a pour mission de se rapprocher sans cesse.

La nature présente des contradictions, mais le défaut de logique de Dieu n'est qu'une erreur de la vision humaine. Rectifions la vue, étendons la notion, ouvrons notre esprit à toute la connaissance qu'il peut contenir, et cherchons le véritable amour dans la plus puissante et la plus douce de nos passions. Ne perdons point le temps à faire le procès à telle ou telle doctrine religieuse. Il n'y en a qu'une vraie, celle qui nous montre et nous donne Dieu. Toutes celles qui le cachent le calomnient. La déduction de notre principe se fait d'elle-même à toutes les heures de la vie. Toutes les idées, toutes les actions humaines se rattachent désormais à l'un de ces principes éternellement en guerre : la négation du progrès, qui est un principe de mort; la *perfectibilité*, mot nouveau, encore incomplet, mais qui s'efforce d'exprimer le développement de la vie sous toutes ses faces divines et humaines.

Nous étions déjà d'accord sur ce point de départ que je viens de paraphraser, car il tient en deux mots : jamais plus d'ombres, toujours plus de lumière entre Dieu et l'homme.

Cette lumière, qu'au dernier siècle la philosophie a cherchée avec une noble audace et de mémorables succès, se dégage beaucoup mieux de la philosophie de notre époque. Elle ne s'appuie plus seulement sur ce qu'on appelait la *raison*, elle n'est plus exclusivement expérimentale, elle ne sépare pas la raison de la foi, la réalité de l'idéal. Les sciences naturelles commencent à trouver Dieu au bout de toutes leurs voies, c'est-à-dire la loi des lois, la loi mère, la grande logique souveraine, l'effusion immense, la vie sans lacune, la force sans épuisement, l'éternel renouvellement progressif de tout ce qui est, par conséquent l'éternelle sagesse et l'infinie beauté... Tu comprends que, quand notre pauvre langue humaine applique à cette grandeur incommensurable, à cette inépuisable munificence, à cette ordonnance éblouissante les mots de son vocabulaire, « Dieu

puissant, Dieu bon, Dieu juste, » elle exprime d'une façon encore bien pauvre et bien enfantine ce qu'aucun terme convenable n'exprimera peut-être jamais.

Les esprits avancés de notre époque ont un grand combat à soutenir aujourd'hui. Il s'agit d'étendre et d'élever la notion de Dieu, que depuis tant de siècles les dogmes religieux s'acharnent à renfermer dans les étroites limites du symbolisme. Le christianisme lui-même, qui ouvrit une ère de progrès si féconde, a perdu de sa vertu progressive dans la captivité où la lettre a enfermé l'esprit.

Il s'agit donc entre autres choses, et celle-ci est peut-être la plus pressée, de dégager la sublime doctrine évangélique de la chape de plomb qui l'écrase, et disons à l'honneur de l'esprit philosophique de notre siècle qu'aucune autre époque n'avait encore compris cette doctrine d'une manière aussi saine, aussi large et aussi élevée. La critique sérieuse ne s'occupe plus aujourd'hui de contester ou de railler le côté légendaire de la mission du Christ. Qu'elle accepte ou rejette les miracles, le respect s'attache au merveilleux, comme l'enthousiasme au réel, en tout ce qui concerne la vie et la mort, la parole et l'action de Jésus.

Mais faire adopter ce vrai sentiment chrétien si équitable et si pur, pouvoir dire à tous les hommes : « Soyons frères dans l'unité de l'esprit, et laissons à chacun la liberté d'étendre le sens de la lettre, » voilà ce qui paraît simple et facile, voilà ce que l'esprit de persécution ne peut supporter et ce qu'il combat encore à outrance. Ceci est très digne de remarque. A mesure que la philosophie s'est spiritualisée depuis un demi-siècle, la religion s'est matérialisée visiblement. Sous la restauration, le clergé a perdu moralement et intellectuellement tout ce qu'il avait regagné d'intérêt et de prestige durant la persécution terroriste. Est-ce une loi fatale que les croyances s'épurent dans les luttes et se perdent dès qu'elles gouvernent le monde des intérêts matériels?

Voici que ce spectacle recommence et qu'une véritable intolérance religieuse essaie une nouvelle campagne. Sagement contenue par la liberté de la presse sous Louis-Philippe, beaucoup trop caressée par la naïveté héroïque du peuple de 1848, aujourd'hui surveillée, mais non contenue, par une arme à deux tranchans, la censure, l'intolérance profite du silence plus ou moins forcé de ses adversaires naturels, les philosophes et les gens de lettres, pour risquer tout, pour oser au jour, saper en secret, et jouer le rôle de victime aussitôt que les lois répressives, qu'elle aimerait tant à absorber à son profit, atteignent les écarts de son zèle. Aussi prend-elle des forces sous le manteau de cette prétendue persécution, qui ne saurait la blesser réellement, puisqu'elle repose sur le même principe

qui la fait vivre. A l'intolérance religieuse ne faut-il pas, comme à la défiance politique, le régime de l'étouffement?

Tu me demandais si réellement ce mouvement religieux rétrograde était à craindre, s'il fallait blâmer ou plaindre ce dernier râle de l'esprit du passé? En philosophe, je t'ai répondu : Plains l'erreur et ne la crains pas. Dieu l'a condamnée... Mais devant Dieu nos dures et traînantes questions politiques et sociales comptent si peu! Si nous les jugeons, nous, par leur durée relative, elles prennent une réelle importance pour nous, dont la vie est si courte! Et quand tu veux savoir quelles luttes t'attendent dans le reste de siècle que nous traversons, je ne dois pas te donner plus d'insouciance ou d'optimisme que je n'en ai. Donc j'ai répondu franchement : Oui, mon enfant, l'intolérance religieuse peut triompher, et recommencer dans peu d'années l'esprit du règne de la restauration. Il ne faut pour cela qu'une suite d'événemens désastreux dont elle saurait profiter, parce qu'elle veille, parce qu'elle est organisée, parce qu'elle est prête. Elle ne conspire pas, je crois, pour ou contre tel nom propre. Elle n'a pas besoin de renverser les gouvernemens; elle s'accommode de tous ceux où elle peut s'insinuer, faire sa place et empêcher la liberté de discussion, qu'elle n'invoque que lorsqu'elle en est privée pour son compte. De sa nature, l'intolérance, quand elle n'est pas hypocrite, est, comme toutes les mauvaises passions, inconséquente.

Il y a une chose certaine, c'est que si l'interdiction de la presse libre se prolonge beaucoup et si nos contemporains s'endorment sous certaines influences cléricales, avant dix ans le faux christianisme, l'hypocrisie, l'esprit persécuteur en un mot sera debout, et c'est alors qu'il faudra dire : « La mort s'est levée, le spectre s'est roulé sur les vivans. Il écrase, il menace, il enlace, il tue, il poursuit l'individu dans tous les développemens de son existence, dans ses intérêts, dans ses affections, dans ses devoirs, dans ses droits, dans son honneur. Il a étendu sur les masses le linceul du silence. Les plus mauvais jours du passé n'ont point vu une propagande d'étouffement si ardente, un zèle de meurtre intellectuel si perfide et si tenace, un anéantissement si honteux de la conscience sociale, une démission si abjecte de la dignité humaine. »

Voilà ce que je te dirai peut-être à ma dernière heure, qui sait? Mais dès aujourd'hui il y a une prédiction que je peux te faire, c'est qu'en me suivant dans la voie où j'ai marché, tu cours le risque sérieux de rompre avec toutes les espérances comme avec toutes les sécurités de la vie. Quelle que soit la carrière ouverte à ta jeune et légitime ambition, l'homme du passé t'y guette et t'y attend pour se mesurer avec toi. Si tu es homme de science, il t'empêchera d'a-

voir une tribune pour professer; homme de lettres, il te fera railler, outrager, calomnier au besoin dans ta vie privée par les nombreux organes dont il dispose; artiste en contact avec le public, il te fera siffler, lapider, s'il le peut, par les bandes qu'il enrégimente ou par les passions qu'il soulève et qu'il égare; homme politique, il te fermera tous les chemins de l'action et s'efforcera de t'ouvrir tous ceux de la misère, de la prison ou de l'exil; homme de loisir ou de réflexion, il suscitera des orages autour de toi, il troublera l'air que tu respires par des paroles empoisonnées, il aigrira contre toi jusqu'au plus dévoué de tes serviteurs; époux et père, il te disputera la confiance de ta femme et le respect de tes enfans, car il est partout! De tout temps il a ourdi une vaste conspiration au sein des civilisations les plus florissantes, il traite avec les souverains, il les menace, il les effraie. Il a pénétré dans tous les conseils, il a mis le pied dans tous les foyers domestiques; il est dans les armées, dans les magistratures, dans les corps savans, dans les académies, sur la place publique, sur le navire en pleine mer, dans la campagne, à tous les carrefours, dans le cabaret de village, dans le couvent, dans l'alcôve conjugale. Il obsède et consterne l'honnête curé qui croit l'esprit préférable à la lettre. Il gouverne les pontifes, il raille, méprise et violente ceux qui, une fois en leur vie, ont tenté de lui résister sur quelque point. Et peut-être dans dix ans j'ajouterai : Il faut redoubler de courage, car l'homme de la nuit s'est armé de toutes pièces; on a laissé faire, on a été confiant, on n'a pas prévu, et à présent tout à coup il se dévoile, il injurie, il menace et il frappe, tenant aux pauvres d'esprit le discours terrible que tenait Éditue en l'Ile-Sonnante.: « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes de ce monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras. Déniche des cieux les anges : de tout auras pardon; mais à nous ne touche, pour peu que tu aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parens et amis vivans et trépassés, encore ceux qui d'eux après naîtraient en seraient infortunés! Amis, ajoute le sage Éditue pour expliquer une telle puissance, vous noterez que par le monde il y a beaucoup plus d'eunuques que d'hommes, et de ce vous souvienne! »

De cette vérité sanglante sous sa forme enjouée, encore considérable aujourd'hui, souviens-toi en effet, cher Émile! Ne te fais pas d'illusion, n'espère pas éviter la destinée. Sois eunuque et engraisse, ou sois homme et lutte; il n'y a pas de milieu.

Je t'ai forcé à voir cet abîme, je t'ai dépeint tous les avantages d'une vie douce, tranquille, inoffensive, tolérante envers le mal, soumise à toutes les habitudes du convenu. Je t'ai dit : « Épouse une femme étroitement dévote, partage son âme avec le prêtre, ac-

compagne-la au sermon, élève tes enfans dans la routine, habitue-les à ne pas raisonner, c'est-à-dire laisse étouffer en eux le sens viril et divin : tout ira bien pour toi. Choisis la carrière que tu voudras pour tes fils et pour toi-même, vous ne serez entravés que par la concurrence des eunuques; alors vous ferez à l'occasion un peu de zèle pour vous distinguer du troupeau : vous insulterez quelque mort illustre, vous persécuterez quelque vivant déjà persécuté. Dès lors vous aurez le pouvoir, l'argent et le succès. Allez, le chemin est sûr et facile; la voie opposée est semée d'écueils, de fatigues et de déceptions. »

Tu as rougi jusqu'à la racine des cheveux et tu m'as dit : « Cesse de railler, je veux être un homme. » Nous nous sommes embrassés, et je t'ai laissé retourner à ton jardin des Oliviers, où l'isolement, la douleur et l'effroi t'attendent. Tu vas beaucoup lutter et beaucoup souffrir : vaincras-tu? Je l'ignore. Tu es seul contre un million d'ennemis, car la destinée de Lucie, l'influence qu'elle subit se rattachent probablement par des fils innombrables à cette conspiration de l'esprit rétrograde qui enlace la société, pour longtemps encore, de la base jusqu'au faîte. Je frémis à l'idée du combat que tu vas livrer, et je vois couler goutte à goutte le plus pur sang de ton cœur, les forces vives du premier amour. Pourtant je ne suis plus inquiet, tu lutteras sans défaillance pour arracher celle que tu aimes au royaume des ténèbres, tu combattras à poitrine découverte contre l'ennemi caché dans tous les buissons, tu exerceras ta force dans une entreprise sérieuse et passionnée, et si tu succombes, si tu me reviens seul et blessé, tu auras porté en toi l'amour dans un cœur viril, tu n'auras pas versé les larmes de l'eunuque; la souffrance t'aura grandi, tu seras un homme!

Courage, écris-moi tout, appelle-moi quand tu voudras, ton père te bénit.

H. LEMONTIER.

QUATRIÈME LETTRE.

ÉMILE LEMONTIER A SON PÈRE, A PARIS.

D'Aix en Savoie, 6 juin 1861.

J'arrive, je ne sais rien encore, je n'ai revu aucun de nos amis, je m'enferme avec toi. Je veux te parler encore là, tout seul, dans ma petite chambre, avant de reprendre le cours de ma vie d'orage. J'ai besoin, avant tout, de te remercier pour le bien que tu m'as fait. Père, c'est la première fois que tu me révèles le fond de ta pensée. A te voir si doux, si modeste et si bon, même pour les méchans, je croyais ton âme inaccessible à l'indignation. Ta sérénité

me faisait peur, je l'avoue; je la regardais comme le résultat de cette noble et douloureuse lassitude, fruit du travail et de l'expérience. Je croyais que tes années de labeur et de vertu avaient creusé entre nous un abîme qui ne serait pas si tôt comblé! Tu m'as traité comme un homme qu'on excite et non comme un enfant qu'on apaise; je t'en remercie, et je te jure que tu as bien fait. Ta tendresse a un peu hésité;... tu me croyais encore trop jeune... Pauvre père, tu as tremblé en te laissant arracher le secret de ta force; eh bien! ne crains plus, j'étais mûr pour cette initiation, elle me renouvelle, elle me baptise dans les eaux de la vie, elle me pousse en avant. Tu voulais d'abord m'emmener loin d'*elle*, me distraire, me faire voyager. — Et puis tu as compris que tout cela aigrirait mon mal au lieu de le guérir, et tu m'as tendu la coupe en me disant : « Bois ce fiel et triomphe. »

Sois tranquille, je saurai souffrir, car à présent je vois un but sublime à ma souffrance. Conquérir celle que j'aime, la disputer à une mortelle influence, la sauver, l'emmener avec moi dans la sphère de l'amour vrai, la rendre digne de cette passion sacrée que j'ai pour elle, et me rendre digne moi-même de la lui inspirer; résoudre le problème d'éclairer sa croyance en respectant sa liberté, d'épurer sa foi sans lui enlever les vraies bases de sa religion : oui, oui, je le tenterai, et si j'échoue, du moins rien ne m'aura fait reculer ou défaillir.

Et ne crois pas que cette passion soit le seul stimulant de mon courage! Me rendre digne de toi, être le fils de ta foi et de ta volonté, c'est là mon ambition, maintenant que je t'ai compris. Oui, mon père, tu es calme et doux parce que tu es absolu dans le vrai et inébranlable dans la certitude. Tes idées sont simples, concises et nettes; tu les as dégagées d'une suite d'études et de travaux qui se présentent à mes yeux comme une puissante chaîne de montagnes, et à présent tu t'es assis au faîte de la plus haute cime, tu as regardé la terre étendue sous tes pieds, et puis, élevant tes mains vers la Divinité, tu lui as dit : « Non, le mal n'est pas ton œuvre! il n'est que l'ignorance du bien, et si tu abandonnes cette ignorance aux châtimens qu'elle s'inflige à elle-même, c'est parce qu'ils doivent la détruire. Ainsi tu as mis en chaque être, en chaque chose de la création, l'agent fatal de sa transformation providentielle. L'erreur doit se dévorer elle-même comme ces volcans déchaînés, qui, aux premiers âges du globe, ont servi à constituer l'écorce terrestre, berceau fécond de la vie. En toi est la source du bien, la loi du vrai, et l'homme y boira de plus en plus à mesure qu'il te connaîtra. » Consolé par la foi, tu t'es relevé, mon père, et le front baigné de lumière, tu as souri à ces hommes qui te criaient : « Nous avons la

vérité; Dieu ne se révèle qu'à nous et pour nous! Maudit soit celui qui nous résiste! Notre parole l'extermine en ce monde, elle le dévoue aux enfers dans l'autre! »

Tu as souri de pitié, et ton âme a surmonté la colère; mais, la flamme de la vérité dans le cœur, tu as poursuivi dans tous ses retranchemens l'ignorance, qui, dans l'humanité, suscite tous les délires du mal. C'est bien, voilà où il faut en venir, et j'y arriverai. Je serai doux et patient avec les hommes, inflexible devant le mensonge; ceci sera ma religion. Je ne tuerai point, je ne maudirai, je ne renierai aucun de mes semblables; mais j'aurai en exécration les doctrines qui, au nom de Dieu, calomnient Dieu et combattent la liberté humaine, le développement du vrai! Je ne fléchirai le genou dans aucun temple d'où la liberté de penser sera exclue. Je ne bénirai la main d'aucun homme ennemi de cette liberté, je n'accepterai aucun culte destructeur de la parcelle de vérité divine qui s'appelle en moi amour et justice, je ne ferai plus grâce au présent par engouement poétique pour le passé, je ne m'abandonnerai plus à ces mollesses de l'âme qui, regrettant les joies de l'imagination, les rêveries de l'enfance, abdique les austères devoirs de l'âge d'homme; je subirai toutes les persécutions, j'accepterai l'effet de toutes les vengeances : il faut que toute initiation ait ses martyrs. Les tartufes d'aujourd'hui réclament ces gloires de l'origine chrétienne; qu'ils nous les donnent, eux qui, se disant toujours persécutés, se sont faits persécuteurs à leur tour! Montrons-leur qu'aujourd'hui les chrétiens c'est nous, et qu'ils sont, eux, les pharisiens. Et si leur puissante conspiration contre la liberté humaine atteint son but, s'ils parviennent, à défaut des bûchers de l'inquisition, à rétablir la torture des cœurs et des consciences, soyons prêts: je suis prêt, moi! je les brave et les défie!

Je viens d'interrompre ma lettre pour recevoir et lire la tienne. Ah! mon père, mon maître, mon ami, nos pensées ne se croisent pas, elles se cherchent et s'embrassent. Tu vois! j'avais compris, et je suis toujours sous le charme de ta parole, sous le coup de ta vivifiante bénédiction. Oui, oui, je relirai cent fois tes lettres. Ne crains pas de me donner la fièvre : je brûle de vivre, l'inaction me tuerait!

A bientôt une plus longue lettre, et toi, écris-moi de Paris. Adieu, je t'aime.

Henri entre chez moi et m'apprend que Lucie est de retour à Turdy. Son père, le général La Quintinie, y est arrivé inopinément hier soir. J'irai demain.

CINQUIÈME LETTRE.

M*** A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, AU CHATEAU DE TURDY.

Chambéry, 7 juin 1861.

Je m'inquiète un peu, non de cette joie que vous avez éprouvée en apprenant l'arrivée de monsieur votre père, mais de l'empressement que vous avez mis à quitter Mlle de Turdy le soir même. J'ai trouvé la bonne tante tout en émoi de vous savoir seule sur les chemins à dix heures du soir. Ses braves serviteurs sont bien vieux, ses vieux chevaux bien lents, et ce lac à traverser... Comment avez-vous fait, si, comme il est à craindre, votre barque ne vous attendait pas? — Vous avez dû causer au général une bien agréable surprise; mais, comme il ne vous appelait auprès de lui que pour le lendemain matin, cette grande hâte était-elle si nécessaire?

Ne riez pas, mademoiselle, de voir votre ami s'inquiéter des petites choses. Quand il s'agit d'une personne telle que vous, les moindres résolutions prennent de l'importance. Vous avez peut-être cru me faire pressentir vos dispositions à demi-mot, et on peut bien ne dire à son ami que la moitié d'un secret délicat. Puisque vous autorisez la franchise de ma sollicitude, aussi fervente et aussi désintéressée aujourd'hui qu'elle l'a été dans le passé, laissez-moi vous dire ce que je pense de la situation de vos esprits. Ce jeune homme dont vous m'avez parlé vous occupe plus que vous n'osez en convenir, et l'inquiétude que sa courte maladie vous a causée n'était peut-être pas proportionnée au danger que sa vie a couru, non plus qu'à la date si récente de vos relations.

Je n'ai pu vous témoigner que de l'étonnement, mais j'ai éprouvé de la stupeur en apprenant que vous ne repoussiez pas l'idée de vous unir à lui. Vous ne m'aviez pas dit son nom, et vous sembliez croire que vous auriez sur sa conscience une influence à l'égard de laquelle il ne m'est plus permis de me faire illusion. Souffrez que je vous dise de quelle façon les renseignemens me sont venus, car je ne veux pas que vous me supposiez capable de chercher la vérité en dehors de vos paroles. Je n'ai pu vous dire encore la nature des projets qui m'amènent ici. Ils vous seront soumis plus tard; mais ce que je puis vous dire, c'est que je les ai formés avec une joie extrême en songeant qu'ils me permettraient de vous revoir et de vous dire de vive voix tout ce que les lacunes d'une correspondance laissent de vague ou d'inachevé dans les relations du cœur et de l'esprit.

Je n'étais pas sans une certaine émotion au moment de vous re-

trouver. Je savais combien les idées échangées entre nous par lettres depuis trois ans sont contraires à celles des deux principaux chefs de votre famille, et c'est toujours une situation pénible pour une âme délicate que celle dont votre confiance allait peut-être m'imposer les devoirs et les luttes. — Et puis, vous l'avouerai-je? je craignais aussi ce que j'ai trouvé. J'avais comme un pressentiment de la crise qui s'opère en vous. Vous m'aviez laissé prendre la très douce habitude de recevoir vos lettres quatre fois l'an, et si j'ai bonne mémoire, depuis le début de la présente année je n'en ai reçu qu'une, et celle-ci de moitié plus courte et moins abandonnée que les autres. Je me demandais donc comment vous recevriez le meilleur de vos amis, et si sa brusque apparition ne serait pas intempestive, fâcheuse peut-être.

J'eus l'idée de vous écrire dès le soir de mon arrivée à Chambéry; mais j'avais des instructions délicates et nécessaires à vous donner sur ma situation, et je dus craindre qu'une lettre ne tombât dans des mains ennemies. Je me rendis donc seul et à pied au bord du lac, et, sous prétexte de promenade, je le traversai dans une petite barque. Je demandai à voir cette grotte dont vous m'aviez souvent parlé dans vos lettres, cette chapelle érigée par vous à la Vierge immaculée... C'est là, me disiez-vous, que souvent, aux heures où le lac n'est guère parcouru par les oisifs, le soir ou aux premières blancheurs de l'aube, vous aimiez à prier, les yeux tournés vers cette pure étoile de l'Orient que nos saintes et poétiques litanies ne craignent pas de comparer à la mère du Sauveur : *Stella matutina!*

Je n'espérais pas, je ne désirais pas vous parler là; mais je me demandais s'il ne serait pas possible d'y déposer une lettre que vous ne manqueriez pas de trouver à l'heure de votre prière accoutumée.

C'est au moment d'aborder à cette grotte que j'appris votre absence du manoir; mais vous deviez revenir le lendemain, au dire du batelier. Je feignis d'être indifférent à ce détail et de vouloir entrer seulement par dévotion dans la chapelle. Je n'osai pas laisser de lettre; je déposai seulement aux pieds de la sainte image un bouquet de lis cueillis à Aix et liés d'un ruban qui ne pouvait pas me faire reconnaître de vous, mais qui devait appeler votre prudente attention sur un message subséquent plus explicite. Je ne pus m'arrêter qu'un instant dans la grotte. Le batelier ne m'y faisait aborder qu'avec une certaine crainte religieuse de vous déplaire. J'ai vu ensuite aux discours de cet homme, que j'ai interrogé sur votre compte comme s'il s'agissait pour moi d'une personne étrangère à ma vie, combien votre nom était en vénération parmi ces gens pieux et simples.

Pourtant ce batelier, qui parlait plus qu'il n'y était provoqué, me fit entendre qu'il était encore question pour vous d'un mariage, et que depuis quelque temps un jeune homme, qu'il appelait Valmare, était assidu au manoir de Turdy. Je ne poussai pas plus loin des investigations qui déjà dépassaient les limites de la curiosité permise. Je n'attachais d'ailleurs qu'une médiocre importance à cette nouvelle obsession de mariage qui pouvait échouer auprès de vous comme les précédentes, et je voulus ne tenir que de vous les effets de votre confiance.

De retour à Chambéry, j'ai su, dès le lendemain, votre retraite aux carmélites, et je n'ai pas cru devoir la troubler. Que sont les conseils d'un ami auprès de ceux que vous demandiez à Dieu même? Je me bornai à vous informer par un billet du nom que vous deviez m'entendre donner et du silence que vous feriez bien de garder à certains égards, quand j'aurais l'honneur de vous être présenté par Mlle de Turdy. Dès lors j'attendis avec résignation, et l'âme remplie d'espérance, la fin et l'effet de votre semaine de retraite et de méditation chez les saintes filles de ***.

Dimanche dernier, lorsque votre respectable tante me pria de l'accompagner à ce couvent pour vous entendre chanter et de là vous ramener chez elle, j'eus un moment d'hésitation intérieure. Ce n'est pas à travers une foule que j'eusse préféré vous entendre, et puis je ne sentais pas dans Mlle de Turdy l'auxiliaire sur lequel vous m'aviez toujours dit de compter. Cette vénérable dame est pieuse et croyante sans aucun doute, mais elle fait grand cas du monde et de ses vanités. Elle est fort engouée de la perpétuité de sa noble race, et, tout en décernant à ce qu'il lui plaît d'appeler mon éloquence des éloges un peu puérils, elle m'a semblé compter sur moi pour vous influencer à l'occasion dans un sens tout contraire au but qui jusqu'à ce jour avait fait l'objet de vos désirs.

Vous m'avez donc vu assez contraint, et dans l'impossibilité de m'expliquer clairement sur quoi que ce soit devant elle. J'ai manqué totalement de prétexte pour me trouver seul avec vous, et je dois noter ceci, que vous n'en avez fait naître aucun. Elle a parlé du désir de votre grand-père de vous marier prochainement, et vous n'avez point dit que vous fussiez décidée à refuser.

J'attendais que d'une manière détournée, et comme par hasard, vous me missiez au courant des faits. Vous vous êtes très prudemment abstenue. Une seule chose m'a donné l'espoir d'une conférence prochaine : c'est quand vous avez parlé à Mlle de Turdy de cette sieste qu'elle fait ordinairement à huit heures du soir, en attendant que, vers neuf heures, son salon se remplisse de ses vieux habitués jusqu'à onze. Je me suis probablement mépris sur vos in-

tentions... Quoi qu'il en soit, j'en ai pris note; mais, obligé par des soins particuliers de m'éloigner un peu de Chambéry, ce n'est qu'hier soir que j'ai pu vous renouveler ma visite. Qu'ai-je trouvé? Mlle de Turdy seule, fort éveillée et fort alarmée de la précipitation de votre départ. Sous le coup de cet événement, j'ai pu sans affectation la rendre expansive, et c'est d'elle que j'ai appris la maladie du jeune homme qui vous avait si fort inquiétée et l'empressement que vous aviez montré de retourner à Turdy. Je savais déjà d'autres détails sur vos relations avec M. Lemontier, car c'est de M. Lemontier fils qu'il s'agit, et nullement de M. Henri Valmare, comme on me l'avait dit d'abord. Je dois vous faire savoir comment le hasard m'avait éclairé sur ce point. Ayant eu avant hier l'occasion de passer à Aix quelques heures, j'attendais sur la promenade une personne à qui j'avais donné rendez-vous, quand je me suis croisé tout à coup, dans une allée, avec Mlle Élise Marsanne, accompagnée d'une parente que je ne connais pas et d'un jeune homme que j'ai su être M. Henri Valmare. J'ai sur-le-champ reconnu Élise malgré le changement qui s'est fait en elle avec les années; mais soit que j'aie changé bien plus qu'elle, soit qu'elle n'ait jamais beaucoup remarqué ma figure au couvent de *** à Paris, soit enfin qu'elle n'ait pas le don de l'observation ou le sens de la mémoire bien développé, elle m'a regardé un instant avec une légère hésitation, et ne s'est souvenue de rien. Je vous signale ce fait pour que vous ne l'aidiez point à se souvenir, si elle ne vous interroge pas, et pour que vous l'engagiez à se taire, si ses questions vous mettaient en péril de mentir.

Je la crois encore, sinon pieuse, elle ne l'a jamais été, et son air n'annonce point qu'elle le soit devenue, du moins assez soumise à l'autorité religieuse pour ne point oser me susciter d'obstacles. Dites-lui donc que le nom sous lequel elle m'a connu n'est plus celui que je porte, et que j'ai le droit de porter désormais. Quant à mon état, je ne dois pas l'afficher en ce moment; j'ai pour cela des motifs qui échappent à la discussion frivole, et qu'elle respectera, si elle se rappelle l'attachement filial qu'elle a eu pour moi. Parlez-lui en ce sens. C'est à vous que je confie le soin de ma liberté d'action pour le moment. Ces précautions sont l'affaire de quelques jours, pas davantage.

Vous allez vous demander comment, ne pouvant me faire reconnaître de Mlle Marsanne, j'ai su d'elle tout ce qui vous concernait: le hasard m'a servi à l'improviste. Ramené à un banc de verdure que j'avais choisi fort ombragé à cause de la chaleur, je me suis trouvé séparé du groupe dont elle faisait partie par un rideau de plantes grimpantes serrées sur un treillage, et, sans chercher à écouter, j'ai entendu toutes les réflexions qu'elle échangeait sur

votre compte avec la personne qu'elle appelait sa mère et ce jeune Valmare, qui me paraît être son fiancé. Elle disait que votre mariage avec Lemontier ne se ferait pas, malgré l'inclination prononcée que vous aviez l'un pour l'autre, parce que jamais Mlle de Turdy ne consentirait à vous laisser porter un nom sans titre et sans particule, et parce que le général devait avoir en horreur un nom compromis par des opinions anarchiques.

A ces raisons, légèrement alléguées selon moi, elle en ajoutait une plus sérieuse, qui m'a frappé : Lucie rompra tout, disait-elle, quand elle verra qu'Émile n'a aucune religion et prétend être l'unique confesseur de sa femme.

Là-dessus M. Valmare a répondu d'un ton assez grave des choses péremptoires et bien faites pour donner du poids aux paroles d'Élise. D'après les réflexions de ce jeune homme, j'ai compris que Lemontier fils était le parfait disciple de son père, un *esprit fort* dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire un de ces prétendus penseurs de la pire espèce, qui feignent je ne sais quelle fantastique *religiosité* panthéiste et je ne sais quelle morale *épurée* tirée du christianisme, à la manière des protestans, qui osent se dire plus catholiques que nous dans le vrai sens du mot.

La définition que le jeune Valmare donnait de ce qu'il lui plaît d'appeler les principes de son ami m'avait donc suffisamment édifié, et lorsque votre tante m'a nommé le prétendant à son tour, je n'ai pu me résoudre à lui cacher ma surprise et mon inquiétude. J'ai reconnu avec une surprise nouvelle qu'elle ne s'opposait point à ce projet d'union, qu'elle faisait bon marché du nom, qu'elle était séduite par le chiffre d'une fortune au moins égale à la vôtre, et surtout par l'intérêt que vous paraissiez porter au jeune Lemontier. C'est alors que, m'ouvrant son cœur comme si elle m'eût connu depuis dix ans, elle m'a dit les sentimens que vous lui aviez confiés ou qu'elle vous attribue,... car je ne puis me persuader que vous ayez pris si grande confiance en un étranger apparu depuis si peu de jours dans votre existence. Vous prétendez, selon votre tante, qu'il n'a rien d'un athée, qu'il croit aux principaux dogmes de la foi, et que vous avez la ferme espérance de le convertir au culte des vrais fidèles. Mlle de Turdy, qui me paraît fort crédule, partage cette illusion, et a fait tout son possible pour me la faire partager. Selon elle, ce serait une gloire pour vous et un triomphe pour la religion, si le fils d'un homme dont les dangereux écrits sont tristement célèbres abjurait publiquement ses erreurs en vous épousant. Elle croit que l'amour fera ce miracle, que Dieu n'a pu faire, et j'ai dû combattre de telles espérances avec des argumens que je viens vous répéter et vous soumettre en peu de mots.

Non, ma chère Lucie,— laissez-moi vous donner encore ce doux nom de votre enfance si pure et de votre adolescence si édifiante, — non, l'amour profane ne fait point de miracles sérieux. Il est capable de toutes les hypocrisies, et, s'il est sincère, il se prête aveuglément à tous les sophismes. Pour vous obtenir, bien des hommes seraient capables de tout; mais l'amour vrai, l'amour sacré, l'amour de l'âme n'habite point le cœur de l'incrédule, et quand la passion charnelle est assouvie, le vieil homme reparaît. Il a des sophismes nouveaux à son service pour expliquer au profit de son parjure ceux qu'il a invoqués pour faire croire à sa conversion. Il est le chien de l'Écriture qui retourne à son vomissement. Il brise ce qu'il a adoré, il adore de nouveau ce qu'il a brisé, et chaque jour le voit devenir semblable au figuier stérile, à la mauvaise terre où l'ivraie repousse. Lucie, ouvrez les yeux, il en est temps encore, ce jeune homme veut vous perdre, et il vous perdra, si vous ne le fuyez. Il est doué, dit-on, d'une certaine instruction, probablement superficielle, qui vous éblouit. Il a hérité de son père la grâce des manières et le charme de la parole. Enfin il a une figure régulière et des yeux expressifs... Combien il leur est facile de plaire, à ceux que l'austérité de leur vie et les ordres rigoureux de leur conscience n'enveloppent point du suaire des renoncemens sublimes! Ils n'ont ni mérites ni vertus, ils sont des enfans sans pureté, des hommes sans mœurs, des chrétiens sans Dieu; ils se montrent et ils plaisent!

Quoi! mademoiselle, vous! vous-même! vous qu'une véritable vocation semblait animer, vous qu'un céleste rayonnement de la grâce semblait couronner de l'auréole des saintes et de la splendeur des vierges choisies pour le ciel,... parce qu'*il* est jeune, parce qu'*il* est beau!...

Mais je ne veux pas vous faire de reproches, je n'ai sur votre conscience que des droits fraternels, et d'un jour à l'autre vous pouvez me les retirer. Ma douleur serait grande, si ma sollicitude blessait votre juste fierté... Ah! Lucie, en ce rapide instant que j'ai passé dans la grotte du lac, j'avais bien prié pour vous cependant! J'avais mis dans une minute de prosternation toute une vie de dévouement et de ferveur! C'était un seul cri de l'âme, mais un de ces cris qui parfois ébranlent la voûte du ciel et montent jusqu'au trône de Dieu! Le jour où je vous ai entendue chanter dans l'église des carmélites, votre voix, devenue si belle, avait des accens si magnifiques d'adoration et de candeur, que je crus ma prière exaucée et que des larmes de joie et de reconnaissance baignaient mon visage... Je ne vous voyais pas, mais votre âme était devant mes yeux comme une lumière ineffable... Et à présent vous voilà rendue aux misérables épreuves de la vie, vous voilà choisissant le

chemin rempli d'embûches, et infatuée de l'espoir d'un chimérique triomphe! Et quand vous l'obtiendriez, ce triomphe si précaire de faire plier un instant les deux genoux à un impie, qu'est-ce que cela au prix de ce que vous perdez de gloire, de bonheur, en renonçant à l'hymen du Christ! Eh quoi! cet obscur enfant du siècle est une conquête plus précieuse que la palme immortelle et la lampe éternellement resplendissante des vierges sages!

Adieu, Lucie, le jour paraît, et le sommeil ne m'a point visité. J'ai beaucoup prié en songeant à vous. Votre réponse dictera ma conduite. Selon ce que vous lui prescrirez, votre ami s'abstiendra de toute sollicitude importune, ou s'introduira au manoir de Turdy sous le nom de Moreali.

SIXIÈME LETTRE.

LUCIE A M. MOREALI, A CHAMBÉRY.

Château de Turdy, vendredi soir 7 juin.

Monsieur et ami, votre lettre, furtivement remise par un inconnu, m'a surprise et touchée; mais, est-ce votre faute ou la mienne? c'est la première fois qu'une lettre de vous ne m'apporte point une satisfaction sans mélange. Je trouve dans celle-ci comme un ton de blâme et d'amertume, et, je veux vous le dire avec la franchise à laquelle vous m'avez autorisée, des expressions qui me blessent, des idées que je ne connais pas. J'y vois bien votre constante sollicitude pour moi, le zèle que vous avez pour mon salut, la ferveur enthousiaste de votre piété; mais la délicatesse de votre amitié fraternelle, la charmante pureté de votre entretien paraissent avoir souffert, de vos préoccupations, quelque atteinte singulière qui me contriste sans que je puisse dire pourquoi. J'examine ma conscience et je ne la trouve pourtant pas si coupable. Je m'interroge avec crainte et je ne sens rien de déchu dans mon être, rien de souillé dans mes pensées. Vous me reprochez une réserve prudente qui n'est pas dans mon caractère, et que le mystère dont vous entourez votre présence me commandait absolument. Je ne sais rien feindre, et je vous avoue qu'en parlant de la sieste de ma bonne tante, je ne songeais pas du tout à vous avertir d'en profiter. Ce que j'attendais, moi, dans cet entretien plein de contrainte que nous avons eu devant elle, c'est qu'il vous vînt l'idée de lui confier le nom sous lequel je vous ai connu jusqu'ici. Ce nom, que je lui ai souvent répété en lui faisant part de vos lettres, lui eût expliqué notre liaison. Ma tante est faite pour garder un secret, et j'eusse trahi le vôtre sans inquiétude, si vos regards n'eussent exprimé une méfiance et

une crainte particulières. Laissez-moi vous dire, mon ami, que si je respecte les mystères de nos dogmes sacrés, je n'aime pas ceux qui ne tiennent qu'aux intérêts de l'église. A coup sûr, vous vous êtes dévoué à une œuvre de propagande dont le résultat doit être selon Dieu; mais quel est donc le bien qu'on ne peut pas faire ouvertement? Ces allures de conspirateur conviennent-elles à un homme de votre caractère?

Quant à moi, je ne saurais aller plus avant dans cette sorte de complicité. Je vous supplie de vous ouvrir franchement à ma tante, puisque vous voilà déjà lié avec elle, et de ne pas me demander de tromper mon grand-père et mon père; autorisez-moi au contraire à leur parler de vous ou à ne leur annoncer votre visite qu'après les avoir mis dans votre confidence. Mon père n'apportera probablement aucun obstacle à nos rapports : depuis plus d'un an que je ne l'ai vu, je sais qu'il s'est fait en lui un changement extraordinaire, et que ses anciennes idées sont comme si elles n'avaient jamais été. C'est là une chose importante dont nous parlerons à loisir, si nous pouvons causer sans abuser de la confiance de personne.

Pour mon grand-père, il sera plus difficile de le persuader : il m'en a coûté de ne jamais lui parler de vos lettres; mais son opposition à ma croyance lui était si douloureuse que j'ai cru faire mon devoir en évitant tout sujet de discussion. Pourtant lui aussi s'est modifié et radouci devant la douceur et la tendresse, et de ce que la tâche est difficile, je n'y renonce pas. Dites-moi que vous tenez essentiellement à être reçu chez nous à Turdy, et j'essaierai avec courage, mais toujours sous la condition de ne pas mentir, de vous y faire bien accueillir de tout le monde.

Mettez ma conscience en repos sur tous ces points, et si nous n'arrivons pas à ce résultat de pouvoir nous parler, je vous écrirai une longue lettre sur l'état de mon âme et sur le fond de mes pensées. Vous y verrez, je l'espère, que je mérite toujours votre estime, votre fraternelle et bienfaisante affection. LUCIE.

SEPTIÈME LETTRE.

M*** A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, AU CHATEAU DE TURDY.

Chambéry, 8 juin.

Mademoiselle,

Si j'avais une mission secrète, ce secret ne m'appartiendrait pas, et je n'hésite pas à vous dire que vous n'auriez, ni comme femme bien pensante, ni comme chrétienne orthodoxe, le droit de censure et d'examen sur les démarches officielles ou secrètes qui tendent à

assurer le triomphe de la religion et la prospérité de l'église. N'essayez pas de faire une distinction spécieuse entre ces deux termes identiques : ce serait une hérésie dont votre nouvel ami vous aurait infectée. J'espère que vous n'en êtes point encore là, et que vous reconnaîtrez la nécessité où nous pouvons être, dans ces temps de persécution, de cacher nos actes les plus purs et les plus méritoires. Les premiers chrétiens célébraient les divins mystères au sein des catacombes de Rome. Étaient-ils des conspirateurs et des traîtres?

Mais je n'ai de mission secrète ni publique; rassurez-vous. Un scrupule qui vous honore du reste vous fait hésiter à tromper vos parens. S'il le fallait absolument pour le service de Dieu et de l'église, je vous absoudrais du péché en toute conscience; il ne le faut pas cependant, et cela ne sera pas. J'ai devancé vos confidences à M[lle] de Turdy. Elle sait maintenant qui je suis, elle me connaissait déjà par les lettres de moi que vous lui aviez communiquées. J'ai toute sa confiance et même son amitié.

Quant au général, je sais maintenant que je pourrai m'ouvrir à lui aussi. Mademoiselle votre tante m'a fait connaître l'heureux changement qui s'est opéré dans son esprit, et dont ses lettres témoignent. Je compte lui être présenté par elle dès qu'il viendra la voir. Il ne reste donc que votre grand-père à ménager à cause de ses préventions particulières. Je crois que nous pourrons éviter le contact avec lui, et mettre ainsi votre sincérité à l'abri de toute souffrance.

Vous me trouvez changé, Lucie; n'est-ce point vous qui l'êtes? Et d'ailleurs pouvez-vous dire que vous ayez jamais connu en moi une personnalité quelconque voulant se placer entre vous et Dieu? Vous avez cru découvrir en moi quelques lumières, et vous m'avez consulté comme on consulte un frère aîné doué d'expérience et plein de dévouement. Toute ma sagesse consistait, soyez-en sûre, dans une sincérité d'affection que vous ne rencontrerez nulle part aussi entière et aussi pure. Ma tâche était facile. Il n'y avait jamais eu de discussion entre nous, et jamais vous ne m'aviez confié un projet de votre esprit, un vœu de votre cœur, que je ne fusse en mesure de bénir et d'approuver. Votre foi était si belle, si large, si tranquille! Elle paraissait assurée à jamais, et l'on ne pouvait que remercier Dieu de vous avoir faite telle que vous étiez! J'ai donc pu vous paraître optimiste et tolérant par nature. Je ne le suis pas, Lucie; j'ai trop souffert en ce monde pour croire qu'on y trouve le bonheur, et j'ai trop sondé les abîmes de ma propre faiblesse pour croire qu'il y a des fautes légères devant le tribunal d'une conscience vraiment chrétienne. Pécheur entre tous, je ne me flatte donc pas d'avoir expié mes propres chutes, et si quelque chose pouvait m'en adoucir

l'amer regret, c'est le spectacle que me donnait l'épanouissement de vos vertus. Hélas! dois-je renoncer à cette joie si sainte? Suis-je destiné à l'horrible épreuve de vous voir quitter le commerce des anges et les voies du bien éternel?

Quelques expressions de ma dernière lettre ont eu le malheur de vous déplaire. Je ne sais lesquelles; mais, si elles portent la plus légère atteinte au noble attachement que je vous ai voué, je les retire et les désavoue. Il faut me pardonner d'être devenu un peu sauvage dans la retraite où j'ai passé ces derniers temps, auprès d'un de ces esprits de forte race qui ne connaissent pas les ménagemens, parce qu'ils se placent de droit au-dessus des vaines convenances.

Et puis cette langue italienne, dans laquelle j'ai pris l'habitude d'écrire et de penser, est aussi plus primitive que la nôtre dans ses allures. Elle définit mieux les cas de conscience, elle épargne moins les susceptibilités de la pudeur. J'ai à me corriger et à me reprendre, d'autant plus que, par nature, j'ai le malheur d'être un homme de premier mouvement. Pardonnez-moi donc, Lucie; épargnez-moi le calice de perdre votre amitié et de ne plus pouvoir travailler efficacement avec vous à l'œuvre bénie de votre salut éternel.

Votre ami M....

HUITIÈME LETTRE.

HENRI VALMARE A M. H. LEMONTIER, A PARIS.

Aix en Savoie, 8 juin 1861.

Monsieur et ami,

Je sais que vous avez déjà reçu des nouvelles d'Émile depuis son retour de Lyon, et je viens seulement, d'après vos ordres, vous confirmer le bon état de sa santé. J'en voudrais dire autant de son esprit, auquel un peu de calme serait fort nécessaire; mais il y a là encore bien de l'agitation en dépit de lui-même et de vos bons conseils. Je ne me permettrai pas de vous donner sur la circonstance l'avis d'un petit blanc-bec de mon espèce. Pourtant la sincérité dont je me pique et l'affection que je vous porte à tous deux me commandent de vous dire que je n'augure rien de bon de ce projet de mariage, — qu'il s'accomplisse ou qu'il se dénoue. Du moment qu'Émile ne veut pas transiger avec ce que j'appellerai les *nécessités du temps*, et du moment surtout que vous l'approuvez dans l'austérité de ce principe, je ne vois plus la nécessité d'une lutte où il sera vaincu à coup sûr, et dont la durée rendra ses regrets beaucoup plus sensibles. J'eusse préféré qu'il écoutât le conseil de votre pre-

mier mouvement, qu'il partît avec vous pour Paris et qu'il s'efforçât d'oublier une personne dont le mérite est incontestable, mais dont le caractère me paraît inflexible. C'est l'avis de son amie Mlle Marsanne, qui la connaît bien, et ce serait peut-être aussi le vôtre, si vous jugiez utile de la voir et de pénétrer dans sa famille. Émile m'a dit que vous aviez eu cette intention d'abord, mais que, réflexion faite, vous aviez craint de l'engager trop lui-même en vous montrant. C'est là un cercle vicieux d'où je prévois qu'il sera malaisé de sortir.

Permettez-moi d'insister sur cette situation, monsieur, et de vous confier un souci de ma conscience. Vous savez tout, Émile vous a tenu au courant, Mme Marsanne vous a écrit... Vous n'ignorez donc pas que, sans le vouloir, je me suis trouvé en rivalité de position avec Émile auprès de la charmante Élise. Croyez bien que jamais je n'eusse donné cours à mon inclination *naissante*, si Émile ne m'y eût autorisé par ses confidences et ses encouragemens. Il m'a juré que vous l'autorisiez, lui, à ne pas se marier sans amour, il m'a juré aussi qu'il n'aurait jamais d'amour que pour Lucie. N'ai-je pas été bien jeune, bien enfant, moi qui me pique de raison, de prendre cet enthousiasme si spontané au pied de la lettre? Je crains de vous avoir déplu, je crains d'avoir été un mauvais ami, et d'avoir, au beau milieu de cette promenade matinale de notre vie, saisi avec empressement le meilleur chemin, en laissant mon aventureux camarade s'engager follement dans les abîmes! Si je suis coupable d'égoïsme, grondez-moi et arrêtez-moi. Rien n'est perdu peut-être. Élise n'a encore pris envers moi aucun engagement, non plus que moi envers elle. Elle est encore assez jeune pour que sa mère ne soit point pressée de fixer son avenir. Émile peut un jour, bientôt peut-être, renoncer à Lucie et regretter Élise... Enfin dites un mot, et je retourne à Paris sur-le-champ. Je suis peut-être égoïste de premier mouvement; mais vous m'avez toujours dit qu'au fond du cœur j'étais un assez bon diable, et je suis jaloux de ne pas vous faire mentir pour la première fois que je me vois à l'épreuve. Le sacrifice me serait un peu dur, je l'avoue, beaucoup plus dur qu'il ne l'eût été il y a environ un mois, quand Émile m'a interrogé pour la première fois; mais il n'est pas encore impossible, et impossible ou non, si la délicatesse et l'amitié l'exigeaient!... Vous voyez, d'après ma soumission, que je peux encore vous prendre pour arbitre sans compromettre le bonheur de Mlle Marsanne, jusqu'ici fort peu impatiente de faire son choix.

Nous avons tous passé l'après-midi à Turdy pour y fêter le retour de Mlle La Quintinie dans ses pénates. Je ne vous dirai rien de ce qui s'est passé entre elle et Émile, d'abord parce qu'en ce mo-

ment il est, j'en suis bien sûr, occupé à vous l'écrire, ensuite parce que je crois qu'il ne s'est rien passé du tout. Nous avons été tous fort guindés et presque glacés par la présence d'un nouveau personnage, le général La Quintinie, père de la jeune personne, un être fabuleux en vérité, et auquel je ne puis penser sans rire tout seul en face de mon encrier, en dépit du sérieux de mes réflexions sur tout ce qui vous préoccupe. Je crois que c'est une réaction nerveuse contre la gravité qu'il m'a fallu soutenir toute la soirée.

Je m'explique à présent l'épithète d'*imposant* qu'un jour, avec un certain sourire moqueur, le vieux Turdy appliquait à son gendre en parlant de lui, à Émile et à moi, avec éloge. Figurez-vous le général, un homme de soixante-cinq ans, un ancien beau de 1830, très dévasté par les campagnes d'Afrique, un brave, un lion, mais parfaitement incapable, et que de notables fautes ont relégué définitivement, dit-on, dans les emplois pacifiques et honorables. Ce guerrier naïf croit que quelques marques imprudentes de regret pour les princes d'Orléans ont entravé sa carrière, et il passe sa vie à justifier de très honnêtes sentimens dont il voudrait bien se faire un héroïsme politique. Cela est difficile à concilier avec l'enthousiasme qu'il proclame pour le gouvernement actuel; mais j'ai remarqué souvent, et l'histoire du siècle en témoigne, qu'il y a pour quelques hommes un code tout spécial de fidélité militaire, particulièrement pour les hauts grades. Servir la patrie est un grand mot qui implique un magnifique devoir, celui de la défendre contre l'ennemi du dehors, quelle que soit la couleur du drapeau. Sans aucun doute, M. La Quintinie a ce principe dans le cœur et le mettrait encore volontiers en pratique; mais il est de ceux qui adorent tous les pouvoirs, quels qu'ils soient, et qui font, des hommes qui se succèdent sur les trônes, une galerie de fétiches également regrettables, mais également autorisés à se chasser les uns les autres. Ainsi le général est à la fois légitimiste, orléaniste et bonapartiste, ce qui ne l'empêche pas d'avoir quelquefois une parole de sympathie pour le général Cavaignac à cause des journées de juin 1848. Ce qui le fascine, c'est l'autorité et ce qu'il appelle invariablement la vigueur. Ainsi les princes d'Orléans avaient de la vigueur, le général Cavaignac a eu de beaux momens de vigueur, et l'empereur Napoléon III est un homme de vigueur. Quant aux légitimistes, ils prennent place dans sa considération à cause de la vigueur de leur principe, qui est d'arrêter l'anarchie des esprits, comme le souverain d'aujourd'hui a la vigoureuse mission de réprimer l'anarchie des événemens. Je ne sais pas si les souverains font grand cas de ces admirations banales, ni si elles leur sont véritablement utiles; mais je sais que le général La Quintinie est le plus ennuyeux apo-

logiste du pouvoir que j'aie jamais rencontré. C'est là, j'imagine, le mauvais côté, le côté excessif de l'esprit militaire. Le fétichisme outré de la discipline doit produire ces types, exceptionnels, je l'espère, d'engouement aveugle pour toutes les causes qui triomphent. Le général La Quintinie est un modèle du genre, et, pour compléter la liste de ses croyances variées et assorties, il s'est fait dévot depuis peu, et tient déjà pour le *pouvoir temporel* avec fureur.

Il faut vous dire, pour excuser ce sabreur papiste, que s'il a beaucoup fait brûler de poudre en sa vie, il n'en a pas inventé le plus petit grain. Je le crois d'une bonne foi parfaite dans ses inconséquences, et le grand cas qu'il fait de lui-même ne doit d'ailleurs pas lui permettre de s'interroger et de se reprendre sur quoi que ce soit. Cette foi en sa propre infaillibilité se trahit dans la raideur et l'aplomb de toute sa personne. Son cou est ankylosé, à coup sûr, par la majesté du commandement. Il coupe son pain avec une dignité hautaine; il avale sa côtelette d'un air féroce; il ne touche à son verre qu'après l'avoir regardé d'un œil menaçant, et si son fromage se permettait de lui résister, il lui passerait son sabre au travers du corps. Son œil rond lance des éclairs sur les *paltoquets* qui se permettent d'avoir une opinion quelconque avant qu'il n'ait émis la sienne. Il a avec le vieux Turdy le ton bref et rogue d'un caporal parlant à un conscrit. Sa voix rauque a la prétention d'être tonnante, et les vieux domestiques de son beau-père prennent devant lui des poses de volaille effarouchée. Mlle Lucie n'a pourtant pas l'air de le craindre, et le grand-père, qui ne manque pas de malice, le traite poliment de crétin sans qu'il s'en aperçoive. Il se pourrait bien que ce pourfendeur au service de toutes les causes gagnées fût dans son intérieur le plus doux et le meilleur des hommes.

Émile l'a trouvé insupportable; mais il a fait bonne contenance, et j'ai admiré le courage qu'il a eu de ne pas le railler; je m'en suis abstenu aussi dans la crainte de brouiller les cartes : aussi nous avons tous bâillé à nous décrocher la mâchoire.

Ceci n'est encore que plaisant, mais je crains que ce guerrier à courtes vues n'apporte de nouveaux embarras à la situation. Il nous a déjà fait entendre clairement qu'il fallait de la religion, et qu'une famille impie ne pouvait prospérer. Émile, qui a du sang-froid et qui se pique d'être plus religieux que les dévots, lui a répondu gravement qu'il était de son avis : le grand La Quintinie a paru flatté de cette adhésion; mais gare l'interrogatoire en détail! Je doute qu'Émile soutienne l'assaut sans que la bombe éclate.

Répondez deux lignes paternelles, cher monsieur, à l'offre très sérieuse qui fait le fond de cette lettre absurde, et croyez-moi très sérieusement votre serviteur dévoué sans réserve.

HENRI VALMARE.

NEUVIÈME LETTRE.

ÉMILE LEMONTIER A SON PÈRE.

Aix, 8 juin 1861.

Henri m'a promis de t'écrire ce soir et de te faire, comme il l'entend, le portrait d'un certain général que, pour ma part, j'ai trouvé plus fâcheux que divertissant. Ce qu'il t'importe de savoir, c'est dans quelles dispositions j'ai retrouvé Lucie. Ah! mon père! Lucie est bien bonne, elle est adorable, et que je sois un jour le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, je l'aime avec idolâtrie. Je l'ai trouvée pâle, fatiguée et pourtant plus active que de coutume, agitée presque à mon arrivée, comme si elle m'eût attendu avec impatience. Elle m'a serré la main à la dérobée tout en embrassant Mme Marsanne et Élise, dont les voltigeans atours nous dérobaient un instant à la vue du général, et il me semble qu'il y avait dans ce serrement de main une tendresse réelle. Elle m'a présenté ensuite à son père en lui disant d'un ton confiant et décidé : — Voici M. Lemontier dont je vous parlais tout à l'heure. — Puis elle m'a interrogé sur ma maladie, sur mon voyage à Lyon et sur toi, avec une sollicitude non équivoque et des regards inquiets et attendris qui m'ont rafraîchi et ranimé jusqu'au fond du cœur; mais ce qui m'a rendu fou de bonheur, c'est qu'elle a chanté pour moi, oui, pour moi seul. Son père l'avait priée de chanter, et elle se disait un peu souffrante. J'ai dit que j'allais me retirer, et que sans doute elle chanterait pour son père, car en ce moment nous étions seuls avec lui au salon. — Je chante toujours pour mon père et pour mon grand-père, a-t-elle répondu, et jamais pour les autres, parce que je ne sais que de la musique sérieuse qui ennuie généralement; mais, si vous me dites que vous aurez du plaisir à m'entendre, je chanterai.

Avant que j'eusse répondu, le général a braqué sur moi ses gros yeux ronds, et m'a dit d'un ton moitié agréable, moitié furieux, — je ne sais pas encore lire dans cette physionomie hétéroclite, — que j'étais privilégié, et que j'eusse à mériter cette gâterie.

— Ce n'est pas une gâterie, a repris Lucie. C'est tout bonnement parce qu'il est l'homme le plus sincère que je connaisse, et que s'il me demande de chanter, ce n'est pas pour être poli et bâiller ensuite en cachette; c'est parce qu'il a envie que je chante.

J'ai dit oui, elle s'est mise au piano, annonçant qu'elle ne chanterait qu'à demi-voix, et, se tournant vers moi, elle a ajouté : — Ce n'est pas par avarice, c'est pour ne pas couvrir le bruit de la cascade qui empêche les promeneurs du jardin de m'entendre. — Et comme je l'aidais à chercher son livre de musique, elle m'a encore

dit tout bas : — Dès qu'ils rentreront, ne me demandez pas de continuer. Je chanterai tant que vous voudrez quand nous serons seuls avec mes parens.

Elle a chanté un vieux air italien d'une ravissante simplicité, et, comme elle le disait en effet à demi-voix et avec une douceur suave, le général s'est endormi à la dixième mesure. Elle a réprimé un sourire en me disant du regard : — Vous voyez l'effet ordinaire de ma musique! — mais elle a bien vu que je buvais comme une rosée du ciel cette mélodie adorable, si adorablement exprimée, et ses yeux se sont attachés sur les miens avec une fixité calme, une confiance absolue. Jamais encore elle ne m'avait regardé ainsi : l'étrange et magnifique regard! Aucun trouble, aucune frayeur, aucun embarras de jeune fille. Il semble que cette âme de diamant n'ait pas besoin de cette petite honte ingénue et touchante qu'on appelle la pudeur. Elle plane au-dessus de la région des sentimens définis et des idées connues. Elle questionne, elle observe, elle veut savoir si elle est comprise, et sa fière loyauté semble dire : — Je croirai avec la force que je mets à chercher, j'aimerai avec la puissance que je porte dans mon investigation. — Je te jure, mon père, qu'il faut être un honnête homme jusqu'au bout des ongles pour soutenir ce regard-là sans effroi.

Elle a été contente de la réponse de mes yeux. Mmes Marsanne rentraient. Elle m'a souri en refermant le piano, et pendant que son père travaillait à se réveiller, elle m'a dit très vite : — Venez souvent.

En revenant à Aix, j'ai causé avec Mme Marsanne. Elle m'a dit que Lucie était pour elle un grand problème, qu'elle paraissait m'aimer réellement, bien qu'elle n'en voulût convenir avec personne et avec Élise moins qu'avec toute autre. Élise paraît un peu piquée de cette réserve, que pour mon compte je m'explique instinctivement. Élise ne m'inspire pas à moi-même une confiance absolue. Elle n'a aucun sot dépit contre moi, et pourtant elle est femme, et peut-être eût-elle mieux aimé repousser mes assiduités, qu'elle ne désirait pas, que de n'avoir pas à les repousser du tout. Elle porte Lucie aux nues à tout propos; mais, comme il n'est pas dans sa nature d'admirer quelque chose ou quelqu'un, on sent dans ses éloges le manque de naturel et d'à-propos. C'est comme si elle obéissait à l'esprit d'un rôle qu'elle se serait tracé, mais qu'elle ne saurait pas bien jouer. Je suis peut-être injuste, ne crois pas rigoureusement ce que je te dis là; mais il faut bien que tu saches pourquoi je ne me sens porté à aucun abandon avec elle, tandis que sa mère est toujours la même pour moi.

Celle-ci m'a appris que Lucie s'était fort inquiétée de me savoir

malade, ou plutôt de m'avoir su malade, car on ne lui a dit ma fièvre que quand j'ai été hors d'affaire. Et puis, en apprenant mon départ, elle s'est évanouie, et elle t'a écrit ensuite une lettre qu'après réflexion elle n'a plus voulu t'envoyer. Que s'est-il donc passé dans cette âme mystérieuse? Pourquoi, si elle m'aimait, avoir agi de manière à me désespérer? Il est impossible de soupçonner en elle la moindre perfidie, et jamais femme n'a ignoré plus complétement les coquetteries du caprice. Elle subissait une influence... L'a-t-elle définitivement secouée? Ah! qu'il me tarde de pouvoir être seul avec elle et avec le grand-père, devant qui elle peut dire tout ce qu'elle pense! — Sois pourtant bien tranquille sur mon compte, et si Henri t'écrit que je suis trop agité, n'en crois rien. Henri ne sait pas ce que c'est que les bienfaisantes consolations et les vivifians conseils d'un père comme toi. Ton ÉMILE.

DIXIÈME LETTRE.

LUCIE A M. MOREALI, A CHAMBÉRY.

Turdy, le 9 juin.

La voici, cette grande confidence. Soyez assuré qu'elle est aussi nette et aussi sincère qu'une confession.

Je ne vous ai écrit qu'une fois cette année, et ma lettre était plus courte que les autres. Je n'arrangerai rien, j'avouerai le fait. Je n'ai pas senti le besoin de vous écrire davantage, et comme c'est toujours moi qui ai besoin de vous, comme vous ne pouvez jamais avoir besoin de moi, je me suis crue dispensée de vous importuner de ces écritures sans but et sans portée qui servent à tuer le temps dans les relations des gens du monde.

Depuis un an, mes idées se sont modifiées. Je croyais que cela ne durerait pas, j'attendais pour vous le dire que je fusse sortie de cette épreuve; mais ce n'était pas une épreuve, c'était une vue nouvelle : sa clarté et sa durée m'ont donné le droit d'y croire.

Il y a un an, mon grand-père était à Lyon; j'étais à Chambéry, auprès de ma tante. Je voyais beaucoup les communautés instituées pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. J'aime les enfans, vous le savez, et quand j'ai aspiré si longtemps et si fortement à l'état religieux, c'est toujours sous la forme d'institutrice et de mère adoptive de l'enfance que ce noble état m'apparaissait. Vous m'aviez conseillé de fréquenter ces établissemens afin d'y prendre de plus en plus le goût des devoirs auxquels ils sont consacrés. Eh bien! c'est là précisément que j'ai perdu le goût de cette maternité banale qui n'est pas celle que Dieu inspire directement à la femme. D'abord

ces établissemens ne peuvent se soutenir qu'à l'aide de spéculations et de calculs dont le côté matériel me répugne, et puis ils sont bien plus institués par l'esprit de parti du dehors que par l'esprit de charité du dedans. L'hostilité déclarée, ardente, sans cesse en mouvement de cette lutte contre le siècle a quelque chose qui m'effraie et me consterne. J'ai craint de me tromper, j'ai obtenu de mes parens la permission de voyager avec des dames missionnaires en tournée; j'ai fait avec elles plusieurs voyages, j'ai visité une grande partie du centre et du midi de la France. Eh bien! j'ai vu des intrigues véritables pour faire tomber les établissemens séculiers, pour tuer toute concurrence, pour accaparer et monopoliser le bénéfice d'un commerce, car cela est devenu un commerce la plupart du temps. L'état religieux est devenu généralement lui-même un métier pour vivre, et l'esprit de corps n'est qu'un esprit d'égoïsme un peu moins étroit, mais beaucoup plus âpre que l'égoïsme individuel. Ne vous récriez pas, mon ami : je ne sais comment les choses se passent ailleurs; mais aujourd'hui, en France, je les ai vues telles qu'elles sont, et elles ne sont point à la gloire de Dieu. J'ai voulu savoir si c'était seulement la corruption de l'idéal dans certaines communautés. J'ai été mise dans la confidence de l'esprit de l'ordre, et j'ai vu un esprit de lucre et de domination poussé et soutenu par un esprit de conspiration, je ne dirai pas contre tel ou tel gouvernement, mais contre toute espèce d'institutions ayant la liberté pour base. Je suis à peu près sûre aujourd'hui qu'il en est ainsi dans la plupart des établissemens religieux des deux sexes et que cette population de serviteurs de Dieu, en prenant une extension subite et en disposant de ressources considérables, s'est donnée à l'esprit mercantile et positif du siècle. Non, Dieu n'est plus là, et cela devait arriver. L'état de renoncement est un état sublime qui doit rester exceptionnel, pauvre, et pour ainsi dire caché. Du moment qu'il s'affiche, qu'il tourne au prosélytisme calculé et intéressé, du moment qu'il se recrute avec aussi peu de choix et de scrupule que s'il ne s'agissait pas de servir d'exemple, du moment qu'il se répand dans toutes les affaires de ce monde et qu'il se mêle à tous les courans vulgaires de ses intrigues puériles, il n'est plus le premier, mais le dernier des états, car il trafique des choses les plus sacrées, la foi et le renoncement.

Je me suis donc éloignée de ces projets, navrée d'abord, et puis peu à peu rassurée dans ma foi, car rien ne prouve contre Dieu, et les faux prophètes n'ont point ébranlé l'arche sainte de la vraie croyance; mais j'ai souffert pour me remettre sur mes pieds. Il y avait eu pour moi quelque chose de si doux à me sentir vivre dans une atmosphère de vaste fraternité religieuse avec la foule grossis-

sante des fidèles! L'association des idées, des sentimens et des actes, c'est vraiment l'idéal social et divin! J'étais fière alors d'appartenir à l'église romaine, à ce catholicisme dont le nom signifie doctrine universelle. Je voyais se réaliser le rêve de ma foi, l'esprit de Dieu se répandre dans les masses, les aumônes se formuler en millions, les monastères se relever sur tous les points de la France, les poétiques chartreuses se rebâtir avec leurs propres ruines dans les sites sauvages, les paysans se prosterner naïvement devant les chapelles pittoresques et les croix bénies, les églises se remplir d'une foule avide de la parole de Dieu, comme aux plus beaux temps de la foi; je voyais enfin cette grande chose s'opérer : l'union dans la force de l'amour! Et ces belles sociétés de secours, cette fraternité puissante, cet appui que le faible était toujours sûr de trouver en invoquant le nom du Christ, ce sentiment de confiance qui me poussait dans la vie avec la certitude de pouvoir faire le bien en donnant tout, ma fortune, mon temps, mon intelligence et ma vie à une église vraiment évangélique, oh! oui, tout cela était bien beau, et je respirais à pleine poitrine dans mon idéal! J'étais jeune, j'étais gaie; tout me souriait dans le présent et dans l'avenir. Il n'y avait aucune ombre en moi, aucun écueil possible dans ma vie. Le ciel était pur sur ma tête, le monde était lancé irrésistiblement sur la pente du vrai. Tous mes semblables allaient être heureux et bons. Plus de détresse, plus d'isolement pour ma pensée! L'Évangile était debout, et l'humanité chrétienne était une immense chaîne de mains amies, enlacées les unes aux autres pour s'aider et s'entraîner dans la voie du beau et du bien!

Rêve d'enfant que j'ai bien pleuré! Les temps que je croyais venus sont loin encore. Il n'a manqué qu'une chose à ce grand élan religieux du siècle, la sincérité! Elle n'y est point; par conséquent ni foi, ni charité réelle, ni espérance rassurante dans ce prétendu réveil divin. Le bien s'y fait mal, avec partialité, avec calcul. On y vend l'aumône, puisqu'on y achète la prière. On y spécule de l'aisance des familles et de la sécurité des existences. On y chante les louanges de Dieu sans penser à Dieu. On s'y permet beaucoup de ce que l'on défend aux autres, et le mal lui-même y a quelquefois des sanctuaires de refuge et des licences impunies comme au moyen âge. Ne dites pas que je me trompe, que j'ai mal vu, mal compris, que je subis de funestes influences. Je n'en ai subi aucune, je n'ai jamais laissé discuter ma foi, même par mon grand-père, qui est mon meilleur ami; je ne suis pas un esprit faible, et je ne m'abandonne pas à l'impression d'un fait isolé. Je n'en signale aucun en particulier, et ce n'est pas le pays que j'habite qui m'a fourni des sujets saillans d'observation; c'est un ensemble de choses qu'on m'a

laissé connaître et apprécier, comptant me rallier à l'œuvre générale. Je ne me suis pas livrée à cet examen attentif et clairvoyant des personnes et des choses par curiosité frivole et avec l'arrière-pensée d'y trouver le prétexte d'une défection. Oh non! Dieu m'en est témoin! mon parti était pris, j'avais accepté d'avance toutes les luttes, et j'allais même jusqu'à la cruauté envers la famille pour réaliser le vœu de mon cœur. Je voulais être religieuse et je ne voulais que choisir l'ordre où je me sentirais plus utile à la religion. Qu'ai-je trouvé? Rien qui parle à ma foi, si ce n'est ce pauvre couvent de carmélites où je vais encore quelquefois et où je n'irai plus, parce que j'y ai reconnu, à mon dernier examen, un esprit étroit et sombre, un ascétisme sans chaleur, un sauvage mépris de l'humanité, une protestation sincère, mais sauvage et stupide contre la civilisation et contre l'avenir de la société (1).

Ceci n'est pas ce que vous m'avez enseigné, mon ami! Vous m'avez montré le vaste et riant horizon de la foi sous les couleurs de mon rêve. Ce rêve s'est évanoui. J'ai dû alors rentrer en moi-même et me demander au service de quelle cause sainte et féconde mon cœur toujours croyant et mon esprit toujours logique allaient maintenant se dévouer.

Jusqu'ici ma vie n'a pas été celle de tout le monde. Il m'a manqué d'avoir une mère, j'ai à peine connu la mienne, et ma grand'-tante ne pouvait pas la remplacer; il y avait trop de distance d'âge entre nous. Mon père a toujours vécu loin de moi, mon enfance s'est donc écoulée dans le monde antique et suranné de Chambéry ou dans l'austère solitude de ce vieux manoir, en tête-à-tête avec un vieillard excellent et charmant, mais tout d'une pièce dans ses idées et fort peu disposé à régler et à développer mes premières aspirations. Point de sœurs, point de compagnes de mon âge; à Turdy, point de religion; à Chambéry, beaucoup de pratiques religieuses, aucune dévotion intérieure et sentie. Hélas! faut-il reconnaître que, parmi tant de manières de croire qui se partagent la religion de notre temps, cette dévotion inoffensive et tolérante est encore une des moins mauvaises?

Quoi qu'il en soit, j'étais sans religion aucune quand ma tante me fit envoyer à ce couvent de Paris où j'ai eu le bonheur de vous connaître. Vous vous souvenez de cette enfant sauvage qui chantait d'une voix de clairon à la tribune de l'orgue et qui ne se souciait de rien que de musique, d'étude silencieuse et de récréation bruyante? Vous avez mieux auguré d'elle que les autres, vous avez dit : « C'est une bonne personne, elle est tout entière à ce qu'elle fait. » Et

(1) L'auteur n'a pas besoin de dire qu'il ne désigne aucun couvent particulier, et qu'il ignore s'il y a des carmélites à Chambéry ou aux environs.

vous avez entrepris de m'instruire dans la religion, en même temps que vous dirigiez mes études profanes dans le sens le moins étroit possible, au sein d'un couvent de femmes. On m'a trouvé de la mémoire et de la facilité : vous me trouviez, vous, du jugement et de l'ordre dans les idées. Vous m'avez beaucoup gâtée en m'encourageant à me servir de ma logique naturelle pour comprendre Dieu, et de mon cœur tel qu'il était disposé à l'aimer. Je vous dois tout le bonheur que mon âme d'enfant pouvait trouver en ce monde si désert pour moi. Vous m'avez donné le ciel, et vous avez toléré tous les élans de mon petit esprit, jusqu'à me permettre en souriant de ne pas croire d'une manière absolue à l'éternelle damnation et à ces tortures matérielles de l'enfer qui me paraissaient indignes du sens moral de la foi.

Sur bien d'autres points encore, vous avez élargi pour moi le cercle étroit d'une certaine orthodoxie farouche; vous m'avez promis que mon grand-père ne serait pas jugé et perdu sans retour pour n'avoir pas compris Dieu; vous m'avez autorisée, fût-ce à l'heure suprême de la mort, à ne pas le tourmenter inutilement pour le faire rentrer dans le sein de l'église; vous m'avez défendu de haïr et de mépriser les dissidens; enfin vous m'avez enseigné une religion d'amour, de grâce et de bonté qu'il ne me serait plus possible de changer contre une autre, et pour laquelle je vous bénirai tant que je serai moi-même.

Vos lettres si paternelles et si véritablement évangéliques ont continué votre ouvrage et maintenu mon cœur dans cet état de béatitude jusqu'à l'année dernière. De ce moment, il m'a semblé que vous changiez de sentiment intérieur et que vous me parliez un langage nouveau. Après avoir ajourné pendant des années le désir que j'éprouvais de renoncer au monde, vous m'avez poussée à ce parti avec une énergie soudaine. Il semble que ce vénérable père Onorio, dont vous me parliez avec enthousiasme, ait modifié, dirai-je dénaturé? votre foi... Vous ne pensiez plus que mon salut fût conciliable avec mes devoirs de famille, et pendant quelques instans, quelques semaines peut-être, j'ai travaillé à vous obéir en pesant un peu sur la tendresse de mon grand-père, et en le dominant par la crainte de me pousser à la révolte. Mon ami, je me suis vue au seuil du fanatisme, et j'ai eu là quelques accès d'obstination et de malice d'un enfant gâté. Au moment où je commençais à me le reprocher, la désillusion s'est faite à l'égard de l'esprit de la religion de ce temps-ci, et voilà où j'en étais quand votre arrivée m'a surprise, quand votre lettre m'a bouleversée. Ah! que cette lettre-là ressemble peu aux anciennes, et comme il m'est difficile de vous reconnaître à travers ce ton indigné, chagrin et rempli d'épouvantes!

Votre style lui-même est changé comme votre accent, comme votre figure, et je vous ai cru lancé dans ces mystérieuses affaires qui se résolvent toujours par une récolte d'argent, dont l'emploi n'est pas toujours vraiment utile et pieux ! Mon ami, pardonnez-moi de vous dire tout cela ; mais je ne sais pas feindre. Vous aimiez ma franchise. Il faut l'aimer encore et répondre à mes objections par des raisons, non par des menaces ; je n'y croirais pas. Souvenez-vous qu'entre Dieu et moi je n'ai jamais pu apercevoir le diable. Si Dieu veut me châtier, il ne se servira pas de l'esprit du mal pour me ramener au bien, et s'il est pour moi sans merci, s'il veut me confondre et m'anéantir, il m'abandonnera à moi-même. C'est bien assez de moi pour me torturer, si ma conscience est coupable ; c'est bien assez de l'horreur des ténèbres, si l'œil de Dieu n'est plus le flambeau de ma vie.

Pour aujourd'hui, voilà tout ce que j'ai à vous dire. La confidence de mes sentimens personnels et de mes projets est tout à fait inutile, si nous ne pouvons plus nous entendre sur le point de départ, la religion. La mienne n'a pas changé depuis tantôt six ans que vous lisez dans mes pensées, et je ne vois rien dans le présent que je ne puisse combattre seule, si je m'y sens en péril sérieux. Soyez sûr que j'y ai songé et que je n'ai pas été pour rien m'enfermer aux carmélites.

LUCIE.

ONZIÈME LETTRE.

MOREALI A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, A TURDY.

Chambéry, le 10 juin.

Oui, j'ai changé, Lucie, j'ai changé complétement d'esprit et de volonté ; ne vous l'avais-je pas écrit ? J'étais sorti de la voie du salut, j'y suis rentré, et il faut que je vous y ramène, il le faut absolument, ou un remords éternel pèsera sur mon âme en ce monde, peut-être un éternel châtiment dans l'autre.

Lucie, vous êtes toute préparée pour ce que j'ai à vous dire ; vous avez vu clair, la vraie religion est perdue. Personne ne croit plus, chacun l'interprète à sa manière, il n'y a plus d'orthodoxie. Les catholiques se sont faits protestans à leur insu, beaucoup se sont faits juifs tout en criant contre les juifs, moins âpres dans leur cupidité que ne le sont ces prétendus chrétiens. Le mal est partout, il ne connaît même plus cette contrainte de l'hypocrisie dont on disait qu'elle était un hommage rendu à la vertu. Non, en fait d'hypocrites, il n'y a plus que quelques pauvres pères de famille ou quelques pauvres prêtres qui ont besoin de la protection du clergé ou

qui redoutent sa censure; mais ce monde imprudent qui encombre les églises, ces femmes dépravées qui assiégent le confessionnal, ces personnages qui se courbent en ricanant devant les autels, croyez bien que je les connais mieux que vous, car je suis un homme pratique, moi, et j'ai beaucoup pratiqué le monde depuis que nous nous sommes perdus de vue. Vous les flattez en les supposant hypocrites : ils ne sont même pas cela. Ils sont cyniques, voilà tout; ils ne croient à rien, ils ne respectent rien. La religion est un manteau, non pour cacher leurs vices, ils ne se donnent pas tant de peine, mais pour les couvrir d'une insolente impunité!

Êtes-vous contente, Lucie, et n'ai-je point assez abondé dans votre sens? A présent écoutez-moi, et vous verrez si plus que vous je tolère l'intrigue mondaine, si plus que vous je fais grâce au mensonge.

Vous ne savez peut-être pas mon âge, Lucie. Vous ne vous êtes jamais demandé probablement si mon visage était plus jeune ou plus vieux que moi. J'ai cinquante ans, et certaines années de ma vie ont compté double. Vous m'avez connu mélancolique et pourtant bienveillant. Je vivais dans un bon milieu, et quand j'offrais à Dieu les repentirs profonds de mon âme, je me disais qu'il m'absoudrait de mes péchés en me donnant l'occasion de souffrir encore plus. Cette occasion est venue : appelé à Rome, j'ai vu Rome, et j'ai failli perdre la foi!

J'eus là un temps de révolte intérieure et de dégoût profond dont je ne crus pas devoir vous entretenir, mais qui me força d'ouvrir les yeux sur la perversité des hommes et le pervertissement de la foi. Je résolus de me guérir en travaillant activement à guérir les plaies de l'église. J'essayai de signaler des abus, d'élargir le cercle des idées, de mettre d'accord la raison humaine et les dogmes sacrés. Je montrai quelque talent dans cette entreprise; je croyais être agréable à Dieu et au saint-siége. Je me sentais des forces pour une lutte généreuse, de l'habileté pour la discussion. La seule chose certaine, c'est que j'y portais un zèle naïf, une entière sincérité. Vous ne me trouviez pas changé; je ne l'étais pas malgré ma blessure : je voyais le mal, je me croyais de force à le vaincre.

Je fus repris, censuré, réduit au silence après des encouragemens trop flatteurs. Ceci s'est passé au commencement de l'année dernière. J'ai vécu quatre mois dans une sorte de désespoir; je ne vous ai écrit que quand j'ai eu surmonté cette mortelle, cette dernière épreuve. C'est alors que, retiré dans un couvent de moines où je voulais m'ensevelir pour toujours, j'ai rencontré ce pauvre capucin qui m'a ranimé par sa ferveur austère et sublime. Ce qu'il m'a dit et redit cent fois en modifiant fort peu ses expressions, je peux vous le redire au courant de la plume, car je le sais par cœur.

« La religion est perdue. Tout est à recommencer. Il faut la reconstituer sur une base inébranlable, l'orthodoxie. En fait de religion, il n'y a pas de moyen terme, c'est tout ou rien. La discipline est devenue un fardeau à l'homme, parce que l'homme a marché dans la voie des prospérités matérielles et qu'il ne s'est plus soucié des choses de l'autre vie. La mort de l'âme, c'est ce que les hommes du siècle appellent le progrès. Ce progrès destructeur est entré partout. Les églises des pays froids ont adopté les poêles, les tapis, les fauteuils. On se met à l'aise pour prier Dieu. Les couvens, sans grandeur et sans poésie, se construisent dans un esprit de matérialisme qui révolte. On se met en bon air et en belle vue; on a des chambres aérées, commodes; on se préoccupe de la santé du corps, et nullement de celle de l'âme. Tous les règlemens sont relâchés; on achète toutes les dispenses possibles, on fait son salut sans qu'il en coûte une goutte de sueur. La mortification est supprimée. Voilà pour les personnes consacrées à Dieu. Quant aux gens du monde, on leur permet toutes les licences de la vie, tous les accommodemens de l'esprit. On discute avec eux, on leur fait des concessions de principes, on laisse leur sentiment politique se séparer de leur sentiment religieux. On se pique de tolérance; on dit à chacun : « Croyez ce que vous pourrez, et ce que vous ne croirez pas, n'en faites pas de bruit; l'absolution couvrira tout. Dieu est bonne personne : ayez l'intention de ne pas trop pécher, tout s'arrangera... »

« Voilà où la douceur et l'indifférence ont conduit l'église et le siècle. A l'heure qu'il est, il n'y a peut-être plus cent véritables catholiques dans le monde. » Et comme je lui demandais le remède à ce mal universel, il me répondait invariablement : « Relever l'orthodoxie primitive, et s'y soumettre sans appel. »

La première fois que le vieillard me parla ainsi, mon esprit fut révolté. Je réclamai au nom du passé, du présent et de l'avenir, au nom des lumières de la science, au nom des progrès de la civilisation, au nom des droits, des habitudes, des sentimens et des besoins de l'homme.

« Que réclames-tu? s'écria-t-il, enflammé d'une sainte colère; voyons, formule la première venue de tes réclamations! Je te défie d'en trouver une qui ne consacre le prétendu droit du bonheur en ce monde. Progrès des sciences dites exactes et des sciences dites naturelles! exercice de l'esprit qui veut mesurer l'œuvre divine, s'en rendre compte et détruire la notion religieuse par la connaissance des secrets de la nature! recherche des propriétés des élémens et de toutes les choses créées pour se rendre maître de toutes les forces de la matière: qu'y a-t-il au bout de ces travaux énormes?

L'industrie, le pain du corps, pas autre chose. Les sciences abstraites? La métaphysique, l'étude nouvelle de l'âme et la définition modernisée de la Divinité?... Blasphème de crétins! Ces sciences-là n'ont pour objet que de se débarrasser de l'œil de Dieu, de réduire sa loi à une fatalité sans cause et sans but, et d'assurer l'impunité à toutes les jouissances de la vie. — Sciences philosophiques, morale, érudition, recherche d'une prétendue sagesse?... Mensonges sur mensonges en vue d'un scepticisme égoïste et d'une paix glacée! Paresse du cœur conquise par le vain travail de l'esprit! — Les arts, les lettres?... Raffinemens puérils et corrupteurs de l'intelligence amoureuse de plaisirs profanes, vanités et folies! Rien pour Dieu dans tout cela.

« Regarde la vie du Sauveur, y vois-tu les luttes et les triomphes de l'orgueil? Écoute sa parole, y sens-tu les subtilités de la science, les recherches de la discussion, les réticences d'une temporisation quelconque avec les avantages de la vie terrestre? Ménage-t-il les goûts et les idées de son temps? Tient-il compte des lumières du siècle? Enseigne-t-il le moyen d'être riche, tranquille et applaudi? Non! il pousse à tous les renoncemens, il accepte toutes les misères, toutes les humiliations, et il ouvre la route du martyre. Il subit les derniers outrages, il se livre au dernier des supplices pour nous montrer que la vie d'ici-bas n'est rien, et que tout est là-haut. Aussi sa cause triomphe parce que, n'eût-il pas été Dieu, avec une telle doctrine il ne pouvait pas se tromper, parce que cette doctrine tient en deux mots sans réplique : aimer et souffrir.

« Quelle belle chose qu'une croyance qui ne discute rien et qui ne se laisse pas discuter! Que sont tous les savans, tous les théologiens, tous les docteurs de la terre devant un dogme absolu qui se formule ainsi? Et regarde ce qu'il y a au fond de ce dogme... Une idée? Non, un sentiment. Eh bien! je te le dis, les idées ont fait leur temps, elles n'ont servi qu'à égarer l'homme. Il faut que le règne du sentiment revienne, il faut que la foi purifie tout; mais c'est à la condition de détruire ce bel édifice humain qu'on appelle la civilisation. Il faut faire des chrétiens nouveaux, des chrétiens primitifs au sein de cette société corrompue, et pour cela il ne faut plus tergiverser, il ne faut rien concéder. Il faut abattre sans pitié leur orgueil, leur luxe, leur savoir-faire, leurs palais de l'industrie, leurs chemins de fer, leurs flottes, leurs armées. Il faut rentrer dans la pauvreté, dans l'austérité, dans la contemplation, dans le stoïcisme chrétien, et ne plus se servir de la terre que comme d'un marchepied pour monter à Dieu. Va, mon fils, ceins tes reins, prends ton bâton et voyage, cherche par le monde le petit nombre des vrais fidèles et porte-leur la vraie parole. Dégage-les de tous les liens

du siècle et de la famille, qui sont des liens de chair et de sang. Dis-leur que tout ce qui n'est pas à Dieu est au diable, et qu'il n'y a pas de degrés dans le bien et dans le mal. Il n'y a point de joies permises en dehors des joies spirituelles. Il faut reconstituer l'œuvre des apôtres, et si tu peux en réunir seulement douze aussi forts dans la foi que tu le seras toi-même, tu auras plus fait pour la religion que tous les conciles n'ont su faire depuis la mission de Jésus. Tu seras plus agréable au Seigneur que tous ces bavards d'évêques avec leur rhétorique de mandemens, et tous ces présomptueux journalistes qui s'intitulent les défenseurs du saint-siége. Laisse tomber ce qui est vermoulu, et que le siége temporel lui-même soit réduit en poudre : qu'importe, si la voix du salut tonne du haut de la chaire spirituelle de saint Pierre? Que les empires s'écroulent les uns sur les autres, et que les nations s'entr'égorgent pour des questions de commerce! ne t'inquiète pas de cela; c'est la colère de Dieu qui passe. Sois de ceux qui ne peuvent la craindre parce qu'ils sont sans péché, et si un déluge nouveau détruit la race rebelle, sois dans l'arche qui sauve le petit nombre des élus! Je me moque bien de votre nouvelle idole, de cette bête de l'apocalypse que vous appelez l'humanité, c'est-à-dire la race humaine corrompue et vouée au culte de la matière! Jésus est venu pour la racheter, et elle s'est de nouveau vendue à Satan. Que Dieu l'abandonne, puisqu'elle a abandonné Dieu. Que la lèpre de son péché la dévore ou que le Très-Haut déchaîne sur elle les cataclysmes et tous les fléaux de la colère. Là où il n'y a plus de croyans, il n'y a plus d'hommes véritables, et je n'ai pas plus de tendresse ou de pitié pour eux que pour des loups dévorans.

« Va donc et cherche à rassembler quelques brebis sans tache, afin que l'humanité spirituelle, résumée par ce petit groupe, soit comme un Christ nouveau qui pousse un cri de délivrance vers le ciel. »

J'ai repoussé d'abord cette doctrine sublime qui me paraissait sauvage, et je me suis mis à chercher dans la religion un corps de doctrines qui pût, en deux mots aussi nets que les deux mots du père Onorio, résumer une vérité opposée à la sienne.

Je me suis livré à une suite de travaux ardus, j'ai relu tous les théologiens, j'ai analysé toutes les décisions des conciles, j'ai cherché la source de toutes les croyances discutées, j'ai refait mes classes canoniques pour ainsi dire d'un bout à l'autre. Hélas! au bout de cet immense travail, je n'ai trouvé que le doute, et la lettre même de l'Évangile, tiraillée par tant d'interprétations contraires, ne m'est plus apparue que comme une faible lueur vacillante au fond des ombres du sanctuaire. Le doute! horrible supplice, comparable à celui de l'enfer pour une âme nourrie dans la foi! Ah!

Lucie, j'ai fait mon purgatoire en ce monde, et un jour, pâle, épuisé de corps et d'esprit, plus semblable à un spectre qu'à moi-même, je suis tombé aux pieds du vieux moine en lui disant : Fais de moi ce que tu voudras, pourvu que tu me rendes la faculté de croire.

Et lui, souriant de ma faiblesse, m'a répondu :

« Te voilà donc enfin rendu! Tu as bu le vin de l'orgueil jusqu'à la lie dans la coupe de la science. Te voilà érudit, te voilà armé de toutes pièces pour n'importe quelle thèse de pédans. Tu peux répondre à toutes les questions par des milliers de textes différens et montrer aux plus forts que tu sais tout le pour et tout le contre entassés par des siècles de bavardage frivole! Aussi te voilà fatigué, brisé, et ne croyant plus à rien! Il te fallait en venir là, et à présent il n'y a plus à choisir hors de ces deux termes : accepter toutes les contradictions des doctrines pour nier Dieu, ou les repousser toutes pour le posséder. Eh bien! choisis; n'es-tu pas libre? »

J'ai choisi, j'ai sacrifié toute ma vaine science, j'ai résolûment oublié tout l'ergotage de discussion amoncelé dans ma mémoire. J'ai cherché l'esprit de l'Évangile sans plus me soucier des passages obscurs ou altérés qui ont jeté les esprits dans de si ardentes discussions. J'ai réduit à néant les plus grandes autorités dès qu'elles m'ont paru dépasser le programme concis du Sauveur. J'ai reconnu qu'il était absolument inutile de comprendre ce qui était profondément senti. J'ai dégagé le véritable sentiment du Christ de toute la scolastique religieuse des siècles postérieurs; j'ai trouvé au sein de ce cercle de plus en plus rétréci le diamant que le père Onorio me montrait au fond du puits de vérité. Recherche de la perfection, divorce absolu avec toutes les satisfactions charnelles, hymen absolu avec la vie spirituelle, Dieu avant tout, avant le progrès, avant la civilisation, avant la famille, avant les plus saintes affections humaines s'il le faut!... Je n'ai pas été aussi loin que le père Onorio dans la haine de la société. Là est peut-être l'excès de son enthousiasme. Je ne suis pas un homme de destruction et de colère; je n'ai pas abjuré les tendresses du cœur. Je ne crois pas qu'il en ferait si bon marché, lui, s'il les eût connues. Je ne repousse pas les beaux-arts, qui sont la poésie de l'église. Je ne considère pas la civilisation comme un mal absolu, ni la perte de la foi comme un fait accompli. Je vois le remède, et c'est lui, c'est ce moine si simple, qui me l'a fait trouver. Il ne faut plus tant s'embarrasser de faire un grand nombre de prosélytes vulgaires que de relever, d'épurer et de résumer la foi dans un petit nombre d'élus. Il y a beaucoup de gens qui pratiquent, il y en a peu qui croient, et l'on doit reconnaître que dans ce siècle de discussion la foi n'est possible qu'aux grandes volontés et aux dévouemens opiniâtres. Soyons de ceux-là, Lucie, soyons des saints!

Aspirons à monter sur les hauteurs, abandonnons la lutte avec le monde, prêchons-le d'exemple; mais pour cela sacrifions tout, ne nous réservons rien. Soyons à Jésus-Christ corps et âme, créons-lui des sanctuaires qui ne recevront pas le mot d'ordre des intérêts ou des passions. Adorons-le en esprit et en vérité dans la région des renoncemens suprêmes!...

Hélas! voilà ce que je me disais en venant ici. J'espérais vous trouver encore disposée à me comprendre et à profiter de ce que ma foi avait acquis de lumière et d'humilité, de force et de douceur dans le commerce d'un saint... Mais vous voilà enivrée d'un rêve funeste, l'amour d'un homme!... O Lucie, il semblait pourtant que nous dussions nous rencontrer à cette pénible étape de certaines désillusions! A mon insu, et vous à l'insu de ce qui se passait en moi, vous étiez arrivée au doute. C'était le moment de nous sauver ensemble par un grand acte de foi, car, moi aussi, j'aurais fondé dans ces montagnes un sanctuaire sans tache. Ma fortune personnelle, qui s'est accrue d'un héritage assez considérable, m'eût permis de n'avoir pas recours à ces pressurages d'argent dont vous m'avez cru occupé, et pour lesquels j'ai fait toujours preuve d'incapacité notoire. J'aurais obtenu que le père Onorio vînt y donner l'exemple des grandes vertus, et j'aurais enseveli là, non loin de vous, ma vie obscure et immolée. Vous ne le voulez pas? Ce rêve sublime de votre vie s'est dissipé sous le souffle d'une passion vulgaire! Votre cœur est fermé à Dieu, ma voix n'arrive plus à votre oreille! Est-ce possible? Faut-il que j'y croie?

Ne me répondez pas avec précipitation. Relisez les paroles du père Onorio, relisez ma confession, qui est aussi la vôtre, car vous avez cherché dans les faits la lumière que j'ai cherchée dans les livres, et dans quelques jours, dans plusieurs jours s'il le faut, vous prononcerez. Jusque-là je vous verrai, mais devant votre famille, et sans chercher à hâter vos résolutions.

Votre ami M.

DOUZIÈME LETTRE.

ÉMILE A M. LEMONTIER, A PARIS.

Aix, 12 juin 1861.

J'ai fait aujourd'hui connaissance avec un homme assez remarquable dont je ne sais pas le nom. J'étais allé faire mon pèlerinage aux Charmettes et j'étais monté ensuite, par le chemin aimé de Jean-Jacques, sur la hauteur d'où l'on domine Chambéry. Cette petite ville aux toits noirs lamés d'argent est charmante à l'extérieur. Ses vieux édifices et son cadre de montagnes hardiment dessinées en font

une des villes les plus pittoresques que j'aie vues. Ce n'est pas l'importance et la fierté du Puy-en-Velay, qui a des montagnes pour monumens décoratifs et pour cadre un immense bassin semé de monumens naturels analogues. Chambéry n'est pas le centre, mais le détail d'un pays moins ouvert et plus détaillé lui-même. Ce n'est pas ce grand tableau que l'œil embrasse tout entier, c'est un pays de retraites profondes et d'éblouissemens imprévus. Les rochers n'ont pas, comme dans les régions à cratères, l'aspect d'effrayante régularité propre aux vomissemens volcaniques. Ici les lourds craquemens du calcaire ont varié la proportion et l'inclinaison des accidens au point qu'on ne saurait dire ce qu'il faut appeler plaine ou vallée. Les hautes montagnes ne sont pas des pics isolés ou distincts, mais de puissantes masses groupées et liées ensemble par des terrains parfaitement praticables. Le Nivolet porte sur son flanc des contrées entières, villages, chemins, cultures, toute une population agricole qui peut vivre et circuler comme l'habitant des plaines, et qui pourtant repose sur une corniche de rochers à pic très élevée au-dessus du niveau du lac. Un second étage de calcaire blanc dénudé porte une seconde région plus froide et plus verte, fertile encore et habitée, mais moins riche en céréales et moins bien plantée. Une troisième et une quatrième terrasse offrent encore de vastes espaces végétables où les chalets disséminés se perdent dans les nuages et où l'œil attentif distingue les troupeaux errans. Un dernier couronnement plus rétréci et plus abrupt porte des dentelures d'une blancheur mate qu'à travers les brumes on pourrait prendre pour de la neige, si à l'horizon opposé ne se dressaient les véritables grandes neiges éternelles d'une blancheur irisée qui ne se peut comparer à rien, mais dont le splendide aspect est navrant, tandis que les montagnes de Chambéry sont riches et riantes malgré leur construction en gradins qui se ressemblent par le plan général. Cette monotonie n'est qu'apparente. Dès qu'on étudie ces beaux accidens fièrement ou mollement ondulés, ils reprennent la réalité de leur variété charmante ou sublime, et la découpure de ces masses inclinées devient le domaine de l'imagination en même temps que le plaisir de la vue. On aime à chercher par quels chemins invisibles, par quels sentiers mystérieux des contrées superposées à de si grandes hauteurs peuvent communiquer entre elles, et puis, après en avoir interrogé toutes les formes, on choisit une de ces oasis, on se persuade qu'elle est, comme elle le paraît, inaccessible de toutes parts, que ses chemins sinueux dessinés sur la verdure ne peuvent servir qu'à ses habitans, que le monde finit pour eux à la brusque coupure du rocher au-dessus et au-dessous de leur petit monde, et c'est là que, dans je ne sais quel rêve de

détachement triste et délicieux, on voudrait aller enfermer sa vie avec les objets de son affection.

Je quittai la route et je montai à travers les blés sur le plateau qui domine Chambéry. J'étais là moi-même sur une de ces vastes régions cultivées qui forment le premier plan des grands massifs au-delà desquels le Mont-Grenier montre sa silhouette imposante. Je gagnai le bord de la corniche qui limitait ma promenade. Le terrain s'amaigrissait, le roc perçait sous les pieds, et vers le sud les montagnes vertes et déchirées prenaient un caractère pastoral à la fois doux et triste. Je me retournai vers le nord, je revis le lac et je distinguai le manoir de Turdy. Je restai là, absorbé par ce sentiment immense de l'amour qui remplit la nature entière d'une aspiration infinie. Une ombre qui se dessina près de moi m'arracha à ma rêverie. Je me retournai, je vis un homme qu'il me semble avoir déjà vu, mais je ne saurais dire où et quand. Peut-être ressemble-t-il à quelqu'un dont je ne peux pas retrouver le souvenir distinct. C'est un personnage de mise et de physionomie sérieuses, entre quarante et cinquante ans, une belle figure pâle, intelligente et fatiguée, l'accent légèrement étranger, la voix sonore. Il me demandait avec beaucoup de politesse le nom des principales montagnes et la distance du point où nous étions. Je le renseignai assez mal, m'excusant sur ma qualité d'étranger au pays; mais, comme sa figure et ses manières me disposaient favorablement, je ne mis pas dans mes réponses cette brièveté qui rompt la conversation. Il me demanda si j'avais vu la cascade de Jacob, où il avait l'intention de se rendre, et m'offrit de m'y conduire dans un char qu'il avait laissé près des Charmettes. J'acceptai. Nous fîmes donc cette promenade ensemble. Tu vois, — et je ne saurais dire comment, — que la connaissance était déjà faite.

Je veux essayer de résumer l'entretien qu'à travers quelques déviations inévitables nous avons eu en voiture, parce que cet entretien m'a laissé en proie à beaucoup de réflexions personnelles auxquelles j'ai besoin que ta réflexion assiste.

Tout a roulé sur l'amour, et cela est venu naturellement à propos de Jean-Jacques et de M[me] de Warens; puis nos idées se sont éloignées, détachées même tout à fait de ces deux types pour se généraliser à peu près ainsi :

Lui. — Vous faites à l'amour, je le vois bien, une part immense dans la vie humaine. Prenez garde de vous tromper et d'en juger avec l'effervescence de votre âge. L'amour n'est qu'un acte, peut-être seulement un court prologue, dans l'existence d'un homme sérieux.

Moi. — Vous me paraissez un homme très sérieux. Pourriez-vous,

pour l'instruction du très jeune homme à qui vous faites l'honneur de parler, répondre à une question directe et personnelle?

— Voyons la question.

— Avez-vous aimé?

— Ma réponse ne vous apprendrait rien, car je n'entends pas l'amour comme vous, et mon expérience ne suppléerait pas à celle qui vous manque. Ne nous égarons pas dans les faits personnels, toujours variés et changeans. Tenons-nous dans la haute région des principes. L'amour doit-il être pour une âme élevée une question de vie ou de mort, comme jusqu'ici il m'a semblé que vous vouliez l'entendre?

Moi. — Je dis oui, et vous dites non?

Lui. — Certes je dis non! Notre âme est l'abstraction que nos organes manifestent et doivent humblement servir. Cette abstraction vit elle-même d'abstractions supérieures; elle les cherche, elle y aspire, elle les contemple et s'en empare. C'est d'elles qu'elle reçoit sa nourriture intellectuelle, c'est par elles qu'elle se forme, se développe et arrive à exister dans sa plénitude. Le culte de ces abstractions devient son besoin, sa vie, sa passion, son mérite et sa fin. M'accordez-vous cela?

Moi. — Parfaitement, si nous nous entendons sur le mot abstraction.

Lui. — Disons des idées, des vertus, des croyances, si vous l'aimez mieux.

Moi. — Disons la foi, si vous voulez... C'est le résumé de toutes les conceptions de l'esprit, et c'est à elle que toutes les nobles aspirations se rapportent.

Lui. — La foi en Dieu?

Moi. — Vous paraissez surpris de me voir invoquer Dieu dans une discussion de ce genre?

Lui. — Si je suis surpris, je le suis agréablement. Eh bien! si vous croyez en Dieu,... et c'est là ce que je n'eusse pas osé vous demander, dites-moi si vous pouvez placer au nombre des abstractions qui se rapportent à lui, et qui développent son culte dans nos âmes, l'amour qu'une créature humaine vous inspire. Je comprends la charité, la justice, la générosité, la science des choses sacrées, le renoncement aux choses vaines, le travail, l'humilité, le sacrifice : tout cela mène au seul but sérieux de la vie, plaire à Dieu; mais je ne comprends pas les désirs charnels élevés par l'imagination à l'état d'enthousiasme et de délire, se présentant devant Dieu comme des mérites dont il puisse nous tenir compte.

Moi. — Permettez, vous me conduisez là d'emblée dans les régions de l'idéalisme chrétien. Je consens à vous y suivre et à ne

pas me croire indigne de vous comprendre; mais je vais pourtant vous choquer en vous disant que devant Dieu, qui m'a fait homme, mon premier devoir est d'être homme. Mon but principal, mon but unique, exclusif, si vous voulez, doit être de lui plaire? Soit! J'accepte l'idéal le plus sublime qu'il vous plaira de m'indiquer, et je trouve même une joie immense dans cet élan imprimé à mon âme. Je ne vous demande donc pas grâce pour la faiblesse humaine, je n'invoque pas la misère de ma condition. J'aurai l'ardente ambition que vous me suscitez, de pouvoir *plaire* comme vous dites, moi atome, à l'esprit qui règle les destins de l'infini. Eh bien! monsieur, je vous jure que je crois lui obéir de la manière la plus intelligente et la plus sainte en aimant de toutes les puissances de mon être la femme qu'il me donnera pour associée dans la tâche sacrée de mettre des enfans au monde.

Lui (après un assez long silence). — Si vous aimez cette femme de toutes les puissances de votre être, que restera-t-il à Dieu?

Moi. — Tout! Ces mêmes puissances, renouvelées, ravivées et centuplées par l'amour, remonteront vers Dieu comme la flamme de l'autel allumée par lui. L'amour est miracle, il n'épuise que ceux qui en font deux parts, une pour l'âme qu'ils n'ont pas, l'autre pour les sens qu'ils croient avoir, et qu'ils n'ont pas davantage probablement, car le rôle des sens chez les animaux est plutôt rage, souffrance par conséquent, que jouissance, c'est-à-dire bonheur. Le mot *plaisir* est ici un non-sens. Je ne crois pas qu'il y ait plaisir où il n'y a pas joie, à moins que vous n'assimiliez l'amour à tous les autres appétits matériels. Et pourtant ces appétits, l'homme, toujours avide de raffinemens, les aiguise avec recherche. Il épure et assaisonne la nourriture de son corps. Il met son sommeil à l'abri du froid, du chaud ou du trouble; ses yeux se détournent de ce qui les choque, et ainsi de toutes les fonctions de son existence. Quoi! l'amour seul resterait brutal, et la plus divine, la plus providentielle de nos aspirations ne serait pas ennoblie par l'effort de notre raison et les ivresses de notre pensée! Non, je n'admets pas, je n'admettrai jamais ce partage de l'esprit et de la matière dans un acte de la vie où Dieu intervient si miraculeusement. De tout ce dont l'homme a abusé, c'est certainement l'amour qu'il a le plus perverti et méconnu, puisqu'il en a fait la source de tous les maux et de tous les délires, et ceci, permettez-moi de vous le dire, est l'œuvre funeste du christianisme mal entendu.

Lui. — Le christianisme ne condamne que l'excès des passions; il les autorise et les vivifie dans ce qu'elles ont de légitime et de respectable. Tel est son esprit et sa lettre même. Ce n'est donc trahir ni la lettre ni l'esprit que d'imposer une barrière à ces trop

brûlantes aspirations des sens qui essaient de se donner le change en s'offrant à Dieu comme divines. Rien de ce qui n'est pas Dieu seul n'est divin dans l'homme, et vous ne pouvez lui offrir comme un encens digne de lui aucune des satisfactions de votre être matériel.

MOI. — Alors vous tranchez résolûment dès cette vie le lien qui unit l'âme à la vitalité? Vous n'admettez que des passions spirituelles, et comme vous ne pouvez aimer l'âme de la femme sans aimer aussi son corps, vous la repoussez de votre cœur, vous la proscrivez corps et âme du sanctuaire de vos affections?

LUI. — Je n'agis point ainsi. Je ne me suis pas habitué comme vous à révérer cette indissolubilité prétendue de l'esprit et de la matière. Ma pensée sépare facilement ces deux termes que vous confondez sous le nom d'*être*. Je puis aimer l'âme d'une femme et mépriser ce que vous appelez la femme dans votre langue philosophique ou physiologique. Il peut convenir à mon âge, à ma situation, à mes principes, ou à mes instincts sérieux, de vivre sans femme, et pourtant de consacrer une partie de ma vie au bonheur et à l'honneur d'une femme. Vous voyez que je ne bannis les femmes ni du sanctuaire de mes affections ni du domaine de mon respect.

MOI. —Vous faites ici la peinture de l'amitié; mais vous proscrivez l'amour, je le répète. L'amour est un, et toute union veut l'unité.

LUI. — Je vois bien que je ne me trompais pas sur le compte de cet amour que vous exaltez si haut. Il n'est que le résultat des tempêtes de votre jeunesse. J'ignore si vous êtes marié; mais j'ose dire que votre compagne présente ou future cessera de vous inspirer l'amour, si la maladie, quelque infirmité, une vieillesse prématurée vient à briser le lien matériel de votre union.

MOI. — Je vous jure qu'il n'en sera pas ainsi. Ce lien matériel, à l'état de souvenir ou d'espérance, n'aura rien perdu de sa force et de sa dignité. Et si de tels accidens doivent traverser la jeunesse de deux époux, bien leur aura pris de n'avoir pas marchandé l'avenir de leur tendresse devant Dieu. Cet enthousiasme mutuel, que vous assimilez à une sorte d'idolâtrie, sera leur consolation et leur dédommagement. Dieu bénira cette tendresse en la rendant tout à fait pure, comme vous l'entendez, et le bonheur qu'il eût refusé à un divorce volontaire entre le corps et l'âme, il l'accordera encore à l'âme qui accepte et poursuit sa mission.

Nous fûmes interrompus par le bruit de la cascade. Mon inconnu m'avait écouté avec un fréquent sourire d'incrédulité bienveillante. Je le laissai à la chute qui est au-dessus du chemin, et je descendis sous le pont pour voir la seconde chute. Je craignais d'avoir montré une obstination indiscrète, et j'étais même un peu confus d'avoir ex-

primé les ardeurs de mon âme à un passant qui m'avait pour ainsi dire ramassé sur son chemin. Je me demandais par quelle bizarrerie du hasard je m'étais senti entraîné à parler avec tant de feu de mes préoccupations personnelles. Je résolus de le quitter sans lui dire qui j'étais et sans lui demander qui il était lui-même. Cela me parut une réparation mutuelle de notre abandon mutuel trop soudain et à coup sûr irréfléchi. Je remontai donc vers lui pour prendre congé. Je le trouvai si absorbé que je dus attendre qu'il fût sorti de sa rêverie; mais tout en regardant les grandes valérianes sauvages qui poussent dans ces rochers, je ne pus me défendre de l'examiner à la dérobée. Je trouvai à son profil énergique une expression de tristesse, je dirai même de douleur qui m'intéressa. Cet homme est malheureux; notre conversation avait ravivé quelque plaie incurable d'un cœur brisé ou tourmenté. La noblesse de son attitude me frappa aussi. Rien en lui n'est d'un homme ordinaire, et je sentis une grande curiosité de savoir avec quel éminent personnage je venais de discuter si hardiment et si chaudement. Je l'aurais su peut-être en questionnant le cocher de sa voiture de louage, je ne voulus pas commettre cette indiscrétion. Je m'éloignai de lui, qui paraissait m'avoir complétement oublié, mais sans le perdre de vue. Il me fallait bien le saluer et le remercier en le quittant. Il avait les yeux fixés sur la petite cascade, et semblait suivre par la pensée la fuite rapide de ses remous. Qui sait si, comme Rousseau lançant jadis, en ce même lieu peut-être, des pierres à un arbre pour connaître son sort dans l'autre vie, ce chrétien austère et fourvoyé ne demandait pas aux feuilles et aux brins d'herbe emportés par le courant le mystère de sa destinée?

Enfin il se leva, me vit à quelque distance, et vint à moi pour m'offrir de me reconduire à Chambéry. Je refusai, et je crus voir qu'il me savait gré de le laisser seul. Je le saluai avec déférence, et il leva entièrement son chapeau de paille pour me rendre mon adieu. La beauté de son front très découvert, luisant au soleil, me causa un tressaillement que je ne m'explique pas...

Je viens d'interrompre ma lettre en proie à une émotion inconcevable. En t'écrivant, en te racontant ce fait dont l'importance m'a saisi par le souvenir, j'ai retrouvé dans ma mémoire la figure de cet inconnu. C'est celui qui était dans la voiture de Mlle de Turdy quand Lucie est sortie de la chapelle des carmélites le jour où j'ai eu tant de chagrin, de colère et de jalousie. Ce jour-là, je suis rentré à Aix avec la fièvre, et la fièvre avait troublé l'image de cet homme dans mon cerveau au point que, ce matin, durant deux heures de conversation avec lui, je ne l'ai pas reconnu! Mais c'est bien lui! Et son accent italien... Mais quoi? Ceci est un rêve de mon imagination malade. L'homme du lac, je n'ai pas pu voir ses traits,

et l'homme de la voiture, je n'ai pas entendu sa voix. Pourquoi cette obstination à me persuader que c'est le même homme? Et ce que je me persuade à présent, que l'homme de la cascade est encore le même, a-t-il plus de consistance? Mon père, tu m'as défendu d'être jaloux, tu m'as dit que c'était un outrage envers la personne aimée; je n'avais donc pas reparlé à Lucie de cet inconnu... et... je ne veux pas croire que s'il y avait entre elle et lui quelque relation qui pût m'intéresser, elle ne me l'eût pas dit d'elle-même. Elle ne m'a rien dit, il n'y a rien, n'est-ce pas? Je suis fou : c'est ce qu'il ne faut point! Je t'embrasse et je vais tâcher de dormir tranquille; mais pourtant quel rapport singulier entre les idées de cet homme et celles que Lucie a exprimées un jour devant moi! Elle me demandait si l'on pouvait aimer Dieu de toute son âme en même temps qu'un objet terrestre... Oui, Lucie était dans ces idées-là, dans ces idées que je sens fausses, cruelles pour l'humanité, anti-religieuses par conséquent; mais les croyances de Lucie ont dû se modifier, puisqu'elle me témoigne une affection si vraie, puisqu'elle me laisse tout espérer! Il me tarde d'être à demain, je veux la voir, je veux qu'elle s'explique... Je ne suis pas jaloux, mais...

Mais pourquoi ne le serais-je pas? Non, mon père, cette jalousie ne l'outrage pas. Je sais très bien que Lucie est pure comme le soleil, et ce n'est pas sa conduite que je soupçonnerai jamais, car le jour où cela pourrait m'arriver, je sens que je ne l'aimerais plus. Ce qu'il m'est bien permis d'envier, c'est sa confiance entière; — de redouter, c'est l'influence qu'un autre esprit que le mien pourrait avoir sur son esprit. Hélas! jusqu'ici cette influence étrangère à moi et contraire à celle que je prétends exercer, elle l'a reçue de toutes parts, et je suis un intrus dans le sanctuaire de sa pensée... Pourquoi donc croirait-elle en moi? Pourquoi m'aimerait-elle? Mais elle m'a dit de revenir souvent, elle a chanté pour moi, elle m'a serré la main comme à un frère... Non, Lucie ne se joue pas de moi...

Et puis cet homme que je crains, cet homme dont ma jalousie se fait un ennemi, qui sait si je l'ai bien compris? qui sait si, différent de moi par la pensée et les instincts, il ne m'est pas supérieur par le cœur ou par la vertu? Tu m'as dit à Lyon un mot que je me rappelle : « que l'habit ne t'empêche pas d'étudier et d'apprécier l'homme qu'il couvre! » Et cet homme, je dois reconnaître qu'il n'a rien de vulgaire et qu'il m'a été sympathique aujourd'hui en dépit de tout.

ÉMILE.

GEORGE SAND.

(La troisième partie au prochain n°.)

SOUVENIRS

D'ASIE-MINEURE

II.

TROIS MOIS A ANGORA. — L'ADMINISTRATION OTTOMANE ET LES CHRÉTIENS.

Pour le séjour prolongé que la mission française avait à faire à Angora (1), elle ne pouvait désirer une installation plus agréable et plus commode que cette maison du séminaire catholique, mise à notre disposition par l'obligeance empressée de l'excellent évêque, Mgr Chichmanian. Il y avait au séminaire des chaises et des tables, et jusqu'à des lits! Pour prendre nos repas, nous ne serions plus obligés de nous accroupir autour d'un plateau branlant; quand il s'agirait d'écrire ou de dessiner, nous n'aurions plus besoin de nous coucher sur le ventre, la partie antérieure du corps appuyée sur nos deux coudes, ce qui était encore, nous l'avions reconnu, la position la moins fatigante pour griffonner nos notes ou pour mettre au net un croquis. En même temps chacune de nos chambres était garnie de ces divans larges et bas sur lesquels on est si bien à l'aise. Les divans remplacent pour l'Orient tout un mobilier : ils servent à la fois de chaise, de fauteuil et de lit; on peut y prendre toute sorte de positions, et, à l'aide des coussins, s'y installer merveilleusement pour la conversation, la rêverie et le sommeil.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

Nous menons à Angora une existence tranquille et sédentaire, à laquelle j'ai d'abord de la peine à m'habituer. On n'est pas impunément en route depuis cinq mois, accoutumé à changer constamment de place, à voir tous les jours du nouveau. Quant à l'esprit, il se fait vite à cette nouvelle manière de vivre. Les fouilles que conduit à l'Augusteum M. Guillaume, la grande inscription que j'arrache aux masures qui la couvraient, et que je déchiffre à mesure que la pioche de nos ouvriers la rend au jour, tout cela m'intéresse et me passionne plus même que je ne l'avais espéré. En même temps c'est là une excellente occasion d'étudier à loisir, dans une ville de l'intérieur, où Turcs et chrétiens sont abandonnés à eux-mêmes, loin de l'influence européenne et des yeux des consuls, ce qu'un Européen peut pénétrer des mœurs et des idées d'une population musulmane, les usages et le génie des différentes races qui vivent ici juxtaposées, et les relations qui subsistent entre elles.

Chaque matin, avant sept heures, nous partons, M. Guillaume et moi, pour les ruines du temple de Rome et d'Auguste, ou plutôt, comme le dit l'inscription, *d'Auguste et de Rome*, situées à environ dix minutes de notre demeure, dans l'enceinte de la mosquée d'Hadji-Beïram. Les parois internes du pronaos de ce bel édifice nous ont, on le sait, conservé l'inscription qui est connue, depuis le XVI[e] siècle, sous le nom de *monument d'Ancyre;* c'est, écrit par Auguste lui-même à l'âge de soixante-seize ans, le résumé de ses actions, le précis de son règne, ce que l'on a depuis appelé, d'un mot qui a passé dans l'usage, son *testament politique*. Il fallait recopier, avec tous les scrupules d'exactitude que justifiait l'importance d'un pareil monument historique, le texte latin, dont on n'avait que des transcriptions hâtives et incorrectes : la plus moderne remontait à Tournefort, vers 1700. Il fallait enfin dégager et transcrire tout ce que nous pourrions de la traduction grecque de ce même document, que Pococke et Hamilton avaient signalée sur la face externe du mur oriental de la cella, et dont ils avaient donné quelques fragmens; plusieurs maisons turques adossées au temple la dérobaient presque tout entière à la vue.

C'est un long et minutieux travail. Pendant le premier mois, je m'occupe à transcrire le grec, et comme je n'ai abattu des maisons dont je m'empare que les murs de refend et la cloison de brique qui cachait le marbre et l'inscription, je travaille dans l'obscurité. Je n'oublierai jamais toutes les heures que j'ai passées là, vis-à-vis de cette chronique murale, que je déchiffrais lettre par lettre en faisant jouer, de manière à éclairer de divers côtés chacun des caractères, la bougie que je tenais à la main, et dont j'inondais mes vêtemens. Cela n'était pas ennuyeux, loin de là : c'était un vrai bonheur quand

une série de lettres, où l'on n'avait encore vu que des chiffres cabalistiques, prenait tout à coup, par une rapide intuition, sa suite et son sens, quand, les mots principaux une fois trouvés, la ligne se lisait enfin tout entière et la phrase apparaissait. D'ailleurs, pour me distraire, j'avais sans cesse auprès de moi des femmes et de petites filles turques qui se montraient l'une à l'autre mon chapeau, mon crayon, mes instrumens, qui me demandaient comment s'habillent les femmes chez nous, et me faisaient mille autres questions naïves. La maison appartenait à Achmet-Aga, un marchand turc du bazar. Nous avions pénétré chez lui grâce à la maladie de son enfant, qu'il avait été bien aise de montrer à notre médecin. Tandis que le docteur examinait le pauvre petit malade, j'avais pu m'assurer que le commencement de l'inscription existait dans la pièce voisine, et, moitié par intimidation, moitié par l'offre d'une indemnité convenable, j'avais obtenu du propriétaire l'autorisation d'abattre tout ce qui me gênait et de le reconstruire à mes frais; mais la maîtresse de maison, moins sensible à l'argent que son seigneur et maître, n'avait pas pris la peine de cacher sa colère en voyant s'installer chez elle un étranger, un *ghiaour*, dont la présence l'obligeait à rester constamment voilée; aussi me jouait-elle d'abord de mauvais tours. Elle sortait par exemple de chez elle un moment avant mon arrivée, et je trouvais ainsi porte close. Je finis par gagner son cœur en l'aidant à soigner son enfant, que nous ne parvînmes pourtant pas à sauver.

Dans la maison où nous eûmes à chercher la suite de l'inscription dont les huit premières colonnes se trouvaient chez Achmet-Aga, c'était autre chose; inhabitée depuis longtemps, elle servait de magasin à un marchand de fourrage, et elle était remplie de cette paille hachée menu que laisse comme résidu le mode de battage usité en Orient. Grâce à l'intervention du pacha, la clé, qui nous avait d'abord été refusée par le propriétaire, nous fut remise. Nous fîmes pratiquer par nos ouvriers une tranchée dans la paille, tout le long du mur de la *cella*, et une sorte d'allée pour nous y rendre. Le travail n'était pas commode dans ce grenier sans lumière, derrière ces mobiles et inflammables monceaux de fourrage. Au moindre mouvement, la paille, ou plutôt cette poussière de paille, s'éboulait autour de nous. En cherchant à éclairer de tout près avec la bougie les caractères souvent presque effacés, il fallait toujours craindre de mettre le feu aux brins qui remplissaient çà et là les trous du mur; deux ou trois fois j'en fis flamber sans le vouloir, et si je ne me fusse hâté d'éteindre la paille enflammée avec les deux mains, tout le quartier eût été bientôt brûlé et le temple dégagé.

Après des journées ainsi remplies, le soir je me donne congé et je cherche à réunir le plus possible de renseignemens sur l'état actuel du pays. Il n'y a dans la ville que deux Européens, un médecin français et un Italien, MM. Duclos et Malfatti, ce dernier un des plus nobles compagnons de Manin; il a été ministre des finances de la république de Venise pendant sa courte et glorieuse existence. Je ne compte pas parmi les Européens un vieux médecin d'origine italienne né dans le pays et qui en porte le costume, M. Leonardi, ni un autre médecin et quelques négocians hellènes. C'est chez MM. Duclos et Malfatti que nous passons tout d'abord une partie de nos soirées, c'est par eux, ainsi que par l'évêque et ses prêtres, que nous commençons à recueillir quelques renseignemens sur la population d'Angora et sur la manière dont elle se partage entre les races et les cultes différens. On sait que la statistique n'existe pas en Turquie, et que dans tout le Levant, en fait d'évaluations, il faut toujours se contenter d'à peu près. Il y a ici cinq nations ou *milet*, cinq groupes distincts dont chacun a ses chefs particuliers, ses registres de l'état civil séparés, son organisation indépendante. Voici les chiffres que la comparaison de diverses données me fournit pour chacun de ces groupes : la ville contiendrait maintenant environ vingt-cinq mille Turcs, de onze à douze mille Arméniens catholiques, quatre mille Arméniens non unis, trois mille Grecs et un millier d'Israélites. Ces chiffres seraient plutôt, selon moi, au-dessus qu'au-dessous de la vérité. Je voudrais donner rapidement quelques détails sur chacune de ces populations prises à part, et montrer ensuite dans quels rapports elles vivent ensemble, quelle est au milieu d'elles la situation, quel est le rôle réel des magistrats qui représentent le pouvoir central.

I.

La population musulmane est à peu près à Angora ce qu'on la trouve dans les autres villes de quelque importance en Anatolie. On peut la diviser en quatre catégories. En première ligne sembleraient venir les fonctionnaires nommés par le pouvoir central, la plupart étrangers au pays, qui occupent toutes les places, le *pacha*, le *cadi*, le *muphti*, les *mollahs*, le directeur des *vakoufs* (biens des mosquées), avec les *kiatibs* ou secrétaires attachés à tous ces dignitaires; mais ces employés, grands et petits, sont souvent déplacés : tirer de leur charge beaucoup de profits le plus vite possible est leur principal souci, et ils ne restent jamais dans le pays assez longtemps pour s'y établir et s'y enraciner solidement. L'influence la plus réelle, la plus constante appartient aux riches

propriétaires terriens, fils ou neveux de ces petits souverains locaux, les *dérébeys*, qu'a partout détruits le sultan Mahmoud. Chez les fonctionnaires comme auprès de cette espèce de noblesse, si l'on peut employer un pareil terme en parlant d'un pays où il n'y a pas d'hérédité du nom, se trouve toute une nuée de domestiques qui servent pour ainsi dire sans appointemens, mais qui se mettent à dix pour faire la besogne dont un seul s'acquitterait aisément chez nous. Rien n'est plus envié qu'une pareille situation; on a presque tout son temps à soi pour fumer, dormir ou rêver; on est sûr de s'asseoir deux fois par jour autour du plateau chargé de la desserte du maître; on reçoit des *bakchich* ou pourboires des nombreux visiteurs qui profitent de la large hospitalité du patron, et souvent d'assez beaux cadeaux des solliciteurs qui ont intérêt à s'assurer auprès du pacha ou du bey la bienveillante et commode intervention d'un avocat officieux. Enfin viennent les *esnafs* ou gens de métier; certains commerces, certaines professions manuelles, comme celles de boucher, de boulanger, de marchand de tabac, de chaudronnier, plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, sont exclusivement entre les mains des Turcs.

Ici, comme ailleurs en Turquie, ce qui vaut le mieux, ce sont ces artisans et ces petits marchands, c'est le bas peuple; on retrouve chez eux, quoique peut-être à un moindre degré que chez le paysan, ces bonnes qualités qu'on remarque aussi chez les gens de la campagne, et qui frappent d'abord tout esprit non prévenu, la droiture naïve, la bonté facile et souriante, je ne sais quelle primitive et grande simplicité. Les fonctionnaires sont presque tous des gens à pendre; n'ayant aucun intérêt à ménager dans des provinces où ils ne font que passer, ils les pressurent et les pillent effrontément; nomades par état, ils ont ainsi rompu avec ces traditions héréditaires, avec ces associations locales qui imposent presque toujours une certaine tenue, et qui contraignent presque à quelque vertu l'homme attaché par un constant séjour au lieu où il est né et où vivent encore les souvenirs de ses pères; se frottant aux Européens à Constantinople et dans quelques autres villes de la côte, ils prennent leurs vices et les ajoutent à ceux qu'ils tiennent de race et d'éducation. Les chefs des opulentes familles qui, dans chaque district, forment une sorte d'aristocratie territoriale et se partagent presque tout le sol, ne sont pas encore aussi foncièrement corrompus, et parfois on trouve parmi eux quelques beaux types des anciennes vertus musulmanes avec quelques touches d'un esprit nouveau, d'une curiosité et d'une tolérance inconnues autrefois; mais de beaucoup le plus grand nombre, dans les villes surtout, sont déjà gâtés : ils imitent les fonctionnaires, dont ils se font les associés et

les complices, et tandis que ceux-ci, quand la nature ne les a pas faits trop sots, doivent au moins à la pratique des affaires et à leurs voyages quelques connaissances superficielles, quelque ouverture d'esprit, ces espèces de hobereaux ignorans et désœuvrés s'enfoncent plus avant encore dans la grossièreté, et tombent dans un abrutissement dont il est difficile de donner une idée. Tel nous avons vu à Sivri-Hissar Hussein-Bey, fils de l'ancien prince du pays et célèbre jusqu'à Angora par son immense fortune. Il avait bu sous nos yeux, en deux heures, vingt-sept verres d'eau-de-vie, et, comme nous en exprimions notre étonnement, une des personnes présentes nous assura qu'il faisait de même tous les jours, et que chaque soir ses domestiques le rapportaient ivre-mort au harem. A pareille école, on comprend que les domestiques prennent d'assez mauvaises mœurs; ils deviennent bien vite avides et débauchés, souvent les instrumens, toujours les imitateurs des vices de leurs maîtres. Peut-être pourtant valent-ils encore mieux que ceux-ci; au moins trouve-t-on chez tous, à bien peu d'exceptions près, un sincère attachement à celui dont ils mangent le pain, une instinctive et naturelle fidélité. C'est là une qualité dont est bien rarement dépourvu, quels que soient d'ailleurs ses défauts, un serviteur musulman.

C'est un singulier phénomène qu'une société où la moralité va en décroissant du bas peuple à ce qu'on appellerait chez nous la classe riche et la noblesse; il y a là une apparente anomalie dont il est difficile peut-être de rendre complétement raison, mais qui frappe tout observateur sincère. Il semble que la nature de cette race, que ses traditions historiques et les habitudes contractées pendant une longue suite de siècles, en un mot que la formule même de son génie, si l'on peut ainsi parler, lui interdise de franchir avec succès les limites de la vie patriarcale et militaire, de s'élever dans l'ordre moral à la complexité de nos systèmes et à la finesse de nos idées sur l'univers et sur la destinée humaine, dans l'ordre politique à l'organisation d'une de ces vastes monarchies administratives dont l'Occident a fourni le premier type dans l'empire romain, et que seul jusqu'ici il a su créer et soutenir d'une manière durable. Je n'ai vraiment pas vu encore un Turc à qui ait profité le contact des Européens, et quant à la vitalité de l'empire, elle me paraît avoir été diminuée bien plutôt qu'augmentée par les réformes de Mahmoud, faites pour la plupart dans un esprit d'imitation maladroite et sans l'intelligence véritable de ce qu'exigeaient le caractère du peuple et les conditions de développement propres à l'Orient. Le Turc, dès que sa vie ou ses idées cherchent à se compliquer, dès qu'il sort d'un mode d'existence simple et pour ainsi dire élémentaire, dès qu'il perd sa foi naïve et ses mœurs traditionnelles, sem-

ble fatalement impuissant à remplacer ce qu'il a perdu, et tombe tout de suite dans la dépravation et la grossièreté. Ce sont de ces enfans qui ne sauraient grandir et qu'on risque d'étouffer en les sevrant; il leur faut, pour se bien porter, le lait de leur nourrice, et non la viande et le pain des forts.

Cette loi, car c'est là une règle assez générale pour que je puisse lui donner ce nom, se vérifie à Angora comme sur presque tous les points où j'ai eu occasion d'observer les Turcs. Ici les deux hommes les plus considérables parmi les musulmans sont Reschid-Pacha, le gouverneur de la ville, et Cani-Bey, le président du *medjilis*, le plus important personnage de l'aristocratie locale. L'un et l'autre ont certainement de l'esprit naturel; ils ont vu le monde, et ne vont guère plus à la mosquée que la plupart des Français ne vont à l'église; mais ce sont de vrais drôles. Il est inutile de dire que l'un et l'autre volent le sultan et ses sujets, et vendent au comptant l'administration et la justice : cela va de soi, et personne dans le pays ne songe à s'en étonner ni presque même à s'en plaindre; mais ils ne valent pas mieux comme particuliers que comme hommes publics : l'un et l'autre donnent l'exemple de toutes les passions brutales. Cani-Bey et le pacha sont dévorés l'un et l'autre de maladies honteuses pour lesquelles ils s'empressent d'appeler notre médecin. Ils ne se contentent d'ailleurs pas d'aimer les femmes, et leurs goûts monstrueux sont bien connus de toute la ville. Ajoutez à cela, pour achever de les ruiner au physique et au moral, l'ivrognerie. Médecins du pays, empiriques de rencontre, médecins de passage, ils les consultent tous, et essaient volontiers de tous les remèdes, même les plus extravagans; mais quant au seul qui pourrait réussir, et que ne se lasse point de leur conseiller le docteur Delbet, quant à un changement de régime et à une meilleure hygiène morale, ils n'y ont jamais songé, et lorsqu'on leur déclare que cela seul pourrait peut-être les sauver, c'est à peine si du bout des lèvres ils promettent d'essayer.

Frappés de ce spectacle, les gens du peuple, sentant à quelles indignes mains ils sont livrés, s'abandonnent à un profond découragement. C'est une impression que j'ai souvent trouvée dans la conversation de notre cavas, Méhémet-Aga, qui est depuis assez longtemps sorti de son village pour savoir que les choses ne se passent point de même dans les pays qui prospèrent. Je lui parlais des projets du sultan Abd-ul-Aziz et j'exprimais quelques espérances. « Si tu prends, répond-il, un morceau de bois desséché depuis longtemps, que tu le plantes en terre et que tu verses tout autour autant de seaux d'eau que tu voudras, reverdira-t-il? — Non, certes. — Eh bien! voilà notre empire, et ce qu'on peut espérer pour lui. » Beaucoup de

musulmans à Angora pensent de même. Un Turc disait l'autre jour à un négociant arménien, qui me le répétait quelques instans après, que ce sultan-ci serait le dernier. D'après les prophéties qui courent parmi les Osmanlis eux-mêmes, l'empire en aurait encore pour trois ans, d'autres disent pour sept. Il est écrit dans leurs livres, racontent-ils, qu'un jour viendra où chacun des habitans de l'empire, ne pouvant plus vivre là où il était fixé, émigrera pour aller chercher ailleurs un bien-être qui ne sera plus alors nulle part. Alors il arrivera par exemple qu'une famille d'émigrans qui d'Angora se rendrait à Césarée, espérant y trouver un peu d'ordre et de pain, en rencontrera une autre quittant Césarée pour Angora. « On n'est donc pas mieux là-bas, » se diront les malheureux les uns aux autres, et ils se réuniront pour chercher une troisième ville où ils seront encore plus mal. En ce temps-là, tout l'empire sera plein d'allées et de venues, tout le monde changera de place sans changer de misère; on ne verra que familles errantes comme des troupeaux sans maître. C'est ainsi que partout se retrouve ce pressentiment confus et profond de la dissolution prochaine et des souffrances qui l'accompagneront. Chez cette race songeuse et résignée, il s'exprime, on le voit, par des images qui ne manquent ni d'originalité ni de poésie. Mon interlocuteur arménien est convaincu, comme les Turcs eux-mêmes, qu'on marche à ce dénoûment; mais il en est tout autrement affecté et en parle d'un ton tout différent. Il sent qu'il y a pour l'empire ottoman comme une difficulté de vivre de plus en plus marquée, et qu'il devient chaque jour plus malaisé de le gouverner, de faire marcher cette machine qui tend à s'arrêter et à se disloquer. « Cela finira, dit-il, par devenir si embarrassant, si embarrassant, qu'un beau matin le sultan lui-même donnera sa démission, et qu'on ne trouvera plus personne qui veuille se mettre ce fardeau sur les épaules. »

Cette catastrophe que tous prévoient, ceux qui en seront les victimes comme ceux à qui elle doit profiter, les musulmans comme les raïas, personne ne fait rien pour la prévenir; presque tous les gens en place en hâtent le jour, en tant qu'il dépend d'eux, par leur détestable administration et l'exemple corrupteur qu'ils étalent effrontément. En dehors d'eux et de toute leur séquelle, ces paysans, ces soldats, ces artisans, qui forment la véritable élite morale de la nation, se bornent à attendre, avec une résignation qui ne manque pas de dignité, l'heure marquée par la Providence; mais la curiosité, l'activité, l'effort vers le progrès, qui pourraient écarter ou tout au moins retarder l'issue fatale, rien de plus rare que de les trouver chez un Turc : aussi m'arrêterai-je avec quelque détail, vu la rareté du fait, sur le seul exemple que nous en ayons rencontré. Parmi les curieux qui entouraient M. Guillaume pendant qu'il dessinait dans

l'Augusteum, nous eûmes bien vite remarqué un jeune iman d'une vingtaine d'années; les autres, après avoir regardé quelques instans avec ébahissement et s'être communiqué quelques réflexions plus ou moins puériles, disparaissaient bientôt pour faire place à d'autres badauds; mais lui, il resta là des heures entières à suivre avec une avide attention tous les mouvemens de l'artiste : peu à peu il s'enhardit à demander quelques explications, à manier les instrumens, et, encouragé par nos réponses, il se fit rendre compte de l'usage de chaque chose. Il nous étonna par son esprit d'imitation et d'invention, poussé à un point qui l'eût fait remarquer partout, mais qui chez un Turc était vraiment un phénomène extraordinaire. Il aurait voulu tout savoir et tout faire. Il avait vu entre les mains de M. Guillaume une règle à niveau : pendant plusieurs jours, il s'occupa à en fabriquer une pareille, et pour tout ce qui dépendait de lui il réussit; mais où prendrait-il le tube à bulle d'air? Nous lui en promîmes un s'il voulait se laisser faire son portrait, et un jour, à midi, nous l'emmenâmes dîner chez nous. Rien de plus amusant que son étonnement quand on lui servit du potage dans son assiette, et qu'il lui fallut manger avec une cuiller et une fourchette. Après dîner, quand nous lui montrâmes un revolver, nos photographies, les globes terrestres que possédait le séminaire, ce furent de nouveaux accès d'étonnement ou plutôt de stupéfaction. Nous lui fîmes voir toute la maison, ce qui l'intéressa fort. Des lits pour les élèves, des tables pour écrire, une bibliothèque où il y avait des livres, tant de choses dans une école, il n'en revenait pas! Nous lui demandâmes si leurs écoles n'étaient pas ainsi. « Non, répondit-il avec tristesse, nous sommes pauvres! » A ce propos, nous nous informâmes de ce qu'il gagnait comme l'un des imans de la mosquée. « Cinq cents piastres (à peu près cent francs) par an. » Cela est fourni par la location de quatre ou cinq boutiques que la mosquée possède au bazar. Il n'y a pas là de quoi vivre, même dans un pays où le pain coûte 15 centimes et la viande 40 centimes l'oke, c'est-à-dire les 1,250 grammes. Aussi songeait-il à aller apprendre à Constantinople quelque métier, comme celui d'horloger ou de relieur. Il y deviendrait bien vite habile ouvrier, car il faisait de ses doigts tout ce qu'il voulait. Un jour il se fabriqua une équerre, un autre jour un T; il se mit à dessiner la grande porte de l'Augusteum, et s'en tira du premier coup en homme qui a de naissance ce qui ne s'enseigne point, et qui apprendrait bien vite tout ce qui peut s'enseigner.

C'est d'ailleurs là un exemple isolé dont il n'y a aucune espèce de conclusion à tirer, une de ces exceptions qui ne servent qu'à confirmer la règle en la faisant mieux apercevoir par le contraste.

A Angora comme ailleurs, les Turcs de la basse classe sont souvent plus laborieux qu'on ne se le figure généralement, car plusieurs des métiers les plus rudes, comme ceux de forgeron, chaudronnier, tanneur, sont leur apanage exclusif; mais jamais ici le fils ne cherche à faire autrement ni mieux que le père, et toute industrie qui, par suite de quelque invention nouvelle et de quelque concurrence imprévue, ne pourrait survivre qu'en se transformant, en modifiant ses conditions de travail, est une industrie perdue. Il y a vraiment beaucoup de bien chez ces gens-là; mais ce qui leur manque, c'est le désir du mieux, c'est l'idée du progrès.

Cette idée et ce désir, on les trouve au contraire à un degré remarquable dans la population chrétienne d'Angora. Commençons par les Arméniens catholiques; ce sont eux qui forment, après les Turcs, la communauté de beaucoup la plus nombreuse. Chez ces Arméniens, c'est surtout au sein du clergé que s'est manifesté jusqu'ici cet effort, que s'est produit un mouvement qui ne tardera pas à se propager aussi parmi les laïques. Ce que nous avons trouvé en Asie-Mineure de plus élevé et de plus sérieux comme enseignement, c'est, sans comparaison, celui que reçoivent les candidats au sacerdoce dans le séminaire catholique d'Angora. Les études qui s'y font m'ont paru vraiment remarquables pour l'Orient.

Ces études, cette culture, l'état florissant de la communauté catholique d'Angora et les espérances qu'elle donne pour l'avenir, tout cela était dû en grande partie au dévouement et à l'activité chrétienne de l'évêque que son troupeau a eu le malheur de perdre à la fin de 1862, Mgr Antonio Chichmanian, pour qui avait été créé, il y a une douzaine d'années, le siége épiscopal d'Angora. C'était, à l'époque où nous étions devenus ses hôtes, un vieillard de soixante et onze ans, alerte et vert comme un jeune homme, plus que bien des jeunes gens. Le regard, la parole, le geste, l'esprit, tout était encore chez lui d'une vivacité singulière. Depuis qu'il avait été envoyé à Angora, il ne s'était pas donné un instant de repos, et son diocèse avait trouvé en lui un véritable bienfaiteur.

Il avait, dans sa jeunesse, passé dix ans à Rome, à la Propagande. Depuis son retour, simple prêtre à Constantinople, il se préoccupait vivement de l'ignorance où restait plongée la plus grande partie du clergé catholique d'Orient. Ses regards se tournaient surtout vers Ancyre, patrie de sa famille et le centre catholique le plus important qu'il y eût en Anatolie. On savait ses pensées et ses désirs, on connaissait sa courageuse ardeur; on résolut de ne pas laisser plus longtemps sans pasteur un troupeau aussi important, de dix à douze mille catholiques, et il fut désigné pour aller occuper ce poste. Avant de partir pour en prendre possession, il fit appel au patriotisme et

à la charité de la nation arménienne catholique à Constantinople; il s'adressa séparément aux plus riches, et recueillit, pour les apporter à ses ouailles, des sommes assez considérables. En y joignant sa fortune personnelle, qu'il consacra à cette même œuvre, il se trouva à la tête d'un capital qu'il employa à établir un séminaire. Jusque-là, ceux qui se destinaient à la prêtrise avaient dû aller à Constantinople, ou bien, sans sortir de chez eux, faire, sous la direction d'un prêtre du pays, des études nécessairement incomplètes et à peu près illusoires. De là un clergé dont beaucoup de membres, par l'instruction, ne s'élevaient guère au-dessus des clergés schismatiques arménien et grec. Mgr Chichmanian changea tout cela. Bientôt après son arrivée à Angora, il acquit une des plus vastes et des plus commodes maisons de la ville, et l'appropria à l'usage auquel il voulait l'employer : elle put, dès l'abord, recevoir une douzaine de jeunes gens, nombre qui depuis lors a toujours été atteint. Quelques années après, l'évêque acquérait encore, toujours à ses frais, une maison de campagne où le séminaire passe maintenant six mois de l'année. Le principal professeur, celui qui a formé de jeunes prêtres capables de lui succéder, est un homme fort intelligent, dom Gregorio Olas, qui a passé une dizaine d'années à Rome, au collége de la Propagande. Il était secondé par un autre prêtre, dom Pietro Chichmanian, qui avait aussi vu l'Italie.

Nous avons été admirablement accueillis par tout le séminaire, directeur, professeurs, élèves. Les jeunes prêtres qui y sont maintenant chargés de l'enseignement sont pleins de simplicité et de charme. Ils nous ont reçus avec une effusion de cœur et de brillans sourires qui montraient assez combien ils étaient heureux de voir des Français, et quelles sympathies nous étaient acquises dans cette lointaine contrée. Nous passâmes quelques jours auprès d'eux, dans la maison de campagne du séminaire, mangeant à leur table et vivant de leur vie. Pendant ce temps, je causai beaucoup avec les professeurs et les élèves, et je me fis rendre compte des travaux de ces jeunes gens, qui paraissent étudier avec goût et application. La langue qu'ils parlent entre eux dans l'intérieur du séminaire est l'arménien. Ce n'est pas que l'arménien puisse leur être utile pour les usages de la vie : personne, des Arméniens unis ou non unis, ne le sait et ne le parle à Angora; mais les Arméniens unis, à qui leurs frères dissidens reprochent volontiers d'avoir dépouillé les traditions nationales pour se faire Latins, tiennent à répondre à ce reproche : ils cultivent avec plus de soin que leurs rivaux la vieille langue de leurs pères; ils étudient avec amour et ils écrivent avec pureté l'arménien littéral; ils parlent familièrement l'arménien vulgaire. Au reste, les mékitaristes, qui seuls ont empêché la langue

arménienne de périr comme langue savante et littéraire, les mékitaristes de Venise et de Vienne se sont chargés depuis longtemps de réfuter cette banale et vaine accusation. Je n'ai pas besoin de dire qu'au séminaire d'Angora on pousse très loin l'étude de l'arménien littéral, langue sacrée de l'église arménienne, qui, malgré son union au catholicisme, conserve ses rites et sa liturgie, — de la nation arménienne, qui ne vit plus que dans le pieux souvenir de ses enfans, dispersés à tous les vents du ciel, de la Pologne aux frontières de la Chine.

Les études comprennent en outre le turc, dont ces jeunes gens auront à se servir pendant toute leur vie, un peu d'arabe et de persan, qui les aideront à bien parler le turc et à se montrer supérieurs sur leur propre terrain aux trois quarts des Ottomans, l'italien enfin et le latin. C'est à l'aide de ces deux dernières langues que l'on étudie la théologie, la morale, la métaphysique et l'histoire ecclésiastique. Sans doute la partie dogmatique de cet enseignement est très arriérée; cette métaphysique en latin, empruntée aux colléges de Rome, n'est qu'un amas de vaines formules; il en est de même de cette théologie, qui ne soupçonne pas les sérieuses et profondes objections de la science moderne. La morale est appesantie par les subtilités de la casuistique. Quant à la partie philologique, certainement il n'y a pas là cette méthode qui pourrait relier l'une à l'autre toutes ces études et établir entre les diverses langues de fécondes comparaisons. Le sens littéraire n'est pas éveillé; les professeurs font traduire du Virgile, sans pouvoir expliquer à leurs élèves en quoi Virgile est plus beau qu'Ovide. Et pourtant, malgré ses lacunes, c'est encore un grand bienfait qu'un pareil enseignement. Par les hautes études dogmatiques qu'il suppose, par le cadre qu'il ne réussit peut-être pas à remplir, mais qu'il a du moins le mérite de tracer, il s'élève au-dessus de ce caractère tout utilitaire et pratique que gardent partout en Orient les études séculières. Par la place faite à l'arménien, il entretient dans la nation le souvenir de ses origines et le sentiment de son unité. Par l'italien, qu'il rend nécessaire, par le français, dont il donne le goût et le désir, il tourne vers l'Occident les yeux de ces frères que séparent de nous de si vastes espaces, et il dépose en eux un principe supérieur de haute culture intellectuelle.

Grâce à l'intelligent et libéral concours de l'*Œuvre des écoles d'Orient*, cet enseignement, si remarquable déjà quand on le compare à tout ce qui l'entoure, va encore s'élargir et se compléter. Conformément au désir qu'en avait exprimé M[gr] Chichmanian, les deux meilleurs élèves du séminaire d'Angora ont été appelés en France et placés, aux frais de l'œuvre, dans le séminaire de Saint-Sulpice. A

leur retour dans leur patrie, ils y rapporteront la connaissance et y répandront l'usage du français, qui en Orient tend partout à remplacer l'italien comme langue franque, comme moyen de communication entre les indigènes et les Européens; ils y rapporteront et y répandront, je l'espère, quelque chose encore de plus, l'impression profonde laissée dans leur esprit par le spectacle de la civilisation de l'Occident, la notion et l'ambition du progrès, enfin un mouvement d'esprit, une largeur d'idées qu'on n'irait sans doute pas chercher de préférence au séminaire, mais qu'on doit pourtant y trouver encore dans une certaine mesure, quand ce séminaire est un séminaire français, situé au cœur de Paris, et que viennent y retentir, plus ou moins affaiblis par la distance, tous les bruits confus, toutes les voix puissantes qui montent de la grande ville.

Singulier phénomène! le catholicisme, qui à cette heure en Occident paraît opposé à tout mouvement d'esprit, à tout progrès, est encore en Orient un principe de vie et un instrument de progrès; cela tient à l'infériorité du milieu où s'exerce ici son action. Il en est de même de l'islamisme : là où les nations musulmanes se trouvent en présence des nations chrétiennes, il semble être en pleine décadence, tandis que dans l'intérieur de l'Afrique il fait toujours des conquêtes, et qu'il y élève à un degré supérieur de culture morale les populations tout à fait sauvages dont il s'empare. Le catholicisme, même aux yeux de ceux qui en combattent le plus vivement en Occident les tendances et la politique, joue encore en Orient un rôle utile et vraiment fécond. Il n'est pas de libéral qui doive hésiter à souscrire pour l'OEuvre des écoles d'Orient. Partout, dans le Levant, il y a tant à faire du côté de l'instruction! Ici par exemple, en dehors du séminaire, où ne sont reçus que ceux qui se destinent à la prêtrise, il n'y a pour les filles et les garçons d'autres écoles que des écoles tout à fait élémentaires, où l'on apprend seulement à lire et à écrire le turc en caractères arméniens.

Il y a deux ou trois Arméniens catholiques qui font d'assez grandes et parfois très hasardeuses spéculations sur la ferme des impôts et sur les grains; tous les autres, hors les très pauvres, qui se placent comme domestiques, ont des boutiques au bazar, et y font surtout le commerce de ce que l'on appelle ici *manifattura*, les étoffes de fabrication européenne. Angora est certainement un des marchés turcs où se placent le plus de cotonnades et de draps anglais; c'est à cet entrepôt que s'approvisionnent les détaillans des bourgs et des petites villes voisines, les Turcs laboureurs qui cultivent les plaines fertiles des environs, les Kurdes éleveurs de bétail qui promènent leurs nombreux troupeaux dans les steppes herbeux de l'Haïmaneh, d'Angora à Konieh. Ces paysans, qui de quinze ou vingt lieues

à la ronde viennent, deux ou trois fois par an, souvent avec leurs femmes, faire leurs achats en ville, ont un compte ouvert chez quelque marchand d'Angora. Celui-ci, presque toujours quelque Arménien catholique, fournit pendant toute l'année à crédit des marchandises à ses cliens de la campagne; la moisson venue, il part pour l'Haïmaneh, accompagné d'un domestique armé ou mieux encore de quelque *zaptié* que lui a donné le pacha. Il s'agit de se faire payer. Ce n'est pas de l'argent qu'il demande, mais du blé; le paiement est ainsi bien plus facile pour les paysans, qui ont en ce moment leurs aires couvertes de grain, et pourtant on a souvent bien du mal encore à leur arracher le montant de leur dette. Ils inventent mille prétextes, ils se font tirer l'oreille. On s'installe alors dans le village, on y reste, on y vit à leurs dépens jusqu'à ce qu'ils se décident à payer. Quelquefois par ce moyen même on n'obtient rien, et il faut attendre l'année suivante. Plus d'une créance se trouve ainsi perdue. Il faut pourtant que les marchands d'Angora tirent encore d'assez beaux profits de ce genre de trafic pour qu'ils le continuent malgré les ennuis et la fatigue qu'entraîne ce mode de recouvrement.

Toute cette petite bourgeoisie arménienne a l'esprit plus ouvert, un caractère et des manières qui se rapprochent plus des nôtres qu'on ne serait disposé à le croire d'après ce qu'on sait de son peu d'instruction, de ses occupations habituelles et de l'isolement où elle vit dans une ville située bien loin des côtes, en plein pays musulman. A part Smyrne, ville à demi franque, *Ghiaour-Ismiri*, « la Smyrne des infidèles, » comme disent les Turcs, il n'y a pas en Anatolie une seule ville où l'empreinte de la domination musulmane se fasse moins sentir dans le caractère et les mœurs des chrétiens, où la vie domestique et les relations sociales ressemblent plus à ce que nous sommes accoutumés à voir en Occident. Nulle part ailleurs en Anatolie, les femmes, même chrétiennes, n'ont la situation qu'elles occupent maintenant à Angora dans les familles catholiques. Quoique nous ayons été prévenus à l'avance, nous ne pouvons nous défendre d'abord de quelque étonnement quand, dans toutes les maisons catholiques où nous conduit le désir de passer le temps que ne prennent point nos travaux, nous voyons les femmes et les jeunes filles, sans le moindre embarras, s'asseoir sur le divan en face de nous, prendre part à la conversation, souvent même, quand le mari est absent, recevoir notre visite et nous faire de très bonne grâce les honneurs de la maison. Comme nous sommes pendant quelque temps l'événement de la ville, chacun veut nous voir et nous attirer chez soi; aussi sommes-nous sans cesse invités à venir le soir prendre quelques tasses de café dans les maisons les plus

aisées de la communauté catholique. Ces réunions manquent un peu de variété, c'est toujours le même programme : des sirops, des confitures, des liqueurs, du café, et les pipes rallumées, aussitôt qu'elles s'éteignent, par les enfans de la maison. Le docteur et moi, nous nous plaisons pourtant à accepter ces invitations. Aux premières où nous nous rendons, nous voyons chaque fois tout un quartier, car à peine sommes-nous installés sur les divans qu'arrivent, pour nous dévisager et nous entendre baragouiner notre turc, tous les parens et parentes du maître de la maison, puis ses voisins, et d'instant en instant le nombre des visiteurs augmente et la chambre se remplit. Au bout d'une quinzaine de jours, tout le monde à peu près en ville nous a vus et entendus quelque part, et nous cessons de jouer le rôle de bêtes curieuses. Malgré leur inévitable monotonie, ces soirées me sont précieuses en me fournissant le meilleur moyen d'apprendre la langue et en m'aidant à recueillir sur le pays, sur ses traditions, ses produits, ses habitudes, mille particularités qui m'intéressent fort. Quelquefois, pour nous distraire, on fait de la musique, et alors je suis sûr de me coucher avec la migraine. En fait d'instrumens, il y a une clarinette, un cornet à pistons et différentes espèces de guitares; quant aux chanteurs, ils renversent la tête en arrière et crient jusqu'à ce qu'ils en aient la face violette, sur un ton si haut et si déchirant que les oreilles vous en tintent encore une heure après. Quelquefois aussi les petites filles exécutent en notre honneur les danses du pays; quant aux femmes, nous ne pouvons les y décider : cela n'est pas réputé convenable. Que l'on cause, que l'on chante ou qu'on danse, nous retrouvons toujours chez tout ce monde une gaîté et des rires joyeux qui nous amusent. Il est si rare d'entendre rire en Orient!

Une autre particularité qui nous frappe, c'est la différence que nous remarquons entre les visages de femmes qui s'offrent ici le plus souvent à nos regards et ceux que nous étions habitués à rencontrer parmi les Arméniennes, à Constantinople et dans les autres villes d'Anatolie. Ici on voit rarement cette peau brune, ce visage arrondi, ces yeux éclatans et un peu durs, ce type d'une beauté sensuelle et sans délicatesse que nous nous étions accoutumés à considérer comme le vrai type de la beauté arménienne; on rencontre au contraire beaucoup de cheveux blonds, d'yeux bleus, de visages un peu allongés, bien des physionomies d'un caractère plus occidental qu'asiatique. Souvent, en passant dans les rues d'Angora et en voyant sur sa porte une femme dépouillée du grand voile blanc dont elle s'enveloppe quand elle sort, on aperçoit quelque joli visage qui vous rappelle d'anciennes connaissances, et on va se demandant à quelle Française ressemble cette Arménienne.

Cette humeur facile et sociable, cette gaîté communicative qui distinguent les habitans d'Angora, ce caractère tout particulier qu'y prend la beauté féminine, tout cela me conduit à douter un peu par momens de l'origine arménienne que s'attribuent toutes ces familles catholiques. N'y aurait-il point ici, parmi les catholiques comme parmi les musulmans eux-mêmes, plus d'une famille qui descendrait en ligne directe des anciens conquérans du pays, les Galates, ces Français d'autrefois, *eski Ferenciz*, comme on dit à Angora? Lors de l'invasion musulmane, dans beaucoup d'endroits les habitans auront préféré à l'esclavage dont ils étaient menacés le sacrifice de leur foi. Les Turcs d'Angora passent pour les plus doux et les plus faciles à vivre de toute l'Anatolie; ils descendraient en partie de ces Gallo-Grecs convertis à l'islamisme. Quant à ceux qui auront gardé leurs croyances, ils se seront trouvés rapprochés, par le nom commun de chrétiens et par de communes souffrances, des Arméniens que l'exil avait jetés en ces lieux; malgré de légères différences de dogme et de liturgie, ils se seront unis avec eux par des mariages et des alliances de toute sorte, et auront même fini par se fondre dans leurs rangs. Il est curieux que tandis que la population arménienne du bourg voisin d'Istanos a conservé l'usage de l'arménien vulgaire, cette langue soit tout à fait inconnue aux Arméniens catholiques d'Angora. N'y a-t-il pas là une raison de plus de croire qu'ici du moins cette dénomination d'Arméniens couvre des élémens très divers, et désigne une race croisée, dans les veines de laquelle le sang arménien ne domine peut-être pas? Quant au catholicisme, pour être maintenant très puissant à Angora, il n'en est pas moins de fraîche date dans cette ville; c'est, d'après des documens conservés par l'évêque, au commencement du XVIII[e] siècle que la mission d'un père dominicain réussit à ramener quelques familles d'Angora au rite des Arméniens unis; en 1738, il y avait déjà douze cents maisons catholiques, et depuis lors ce nombre n'a pas cessé de s'accroître.

Plusieurs circonstances expliquent la physionomie particulière que présente au voyageur cette intéressante communauté, trop peu connue en Occident, et l'originalité de ces mœurs, beaucoup plus avancées ou du moins plus rapprochées des nôtres que celles de tous les autres groupes chrétiens de l'Anatolie. D'abord le nombre même des chrétiens d'Angora leur assurait une aisance, une liberté relative; leur agglomération considérable sur un même point leur permettait de se laisser moins dominer par l'exemple et la contagion des mœurs turques, de se créer plus facilement des habitudes à eux et une manière d'être qui leur fût propre. Ce qui leur rendait encore plus aisée la conquête de cette sorte d'indépendance morale,

c'est que les Turcs d'Angora, par quelque cause qu'il convienne d'expliquer cette singularité, sont incontestablement bien moins violens que ceux de Kaisarieh et de Konieh, et font moins sentir leur main à ceux sur lesquels elle pèse. Cela même n'eût pourtant pas suffi; on voit ailleurs les Arméniens, dans des lieux où ils sont à peu près libres de leurs mouvemens et où ils ne peuvent accuser le voisinage et la prédominance des Turcs, tenir avec une certaine obstination à des usages qui remontent en Orient plus haut que la conquête musulmane. Il y a ici des raisons particulières d'infractions si marquées aux vieilles coutumes et d'un si visible effort pour se rapprocher de l'Occident. Il faut dire d'abord que, si ces marchands n'ont pas vu l'Europe et ne sont même pas, par la nature de leurs affaires, en relation directe avec elle, beaucoup d'entre eux ont été et vont sans cesse, pour faire leurs achats et se choisir des correspondans, à Smyrne et à Constantinople, et se trouvent ainsi, à intervalles plus ou moins rapprochés, en contact avec des Européens ou avec des familles indigènes qui vivent à l'européenne; mais le vrai mot de l'énigme, c'est que ces gens-là sont catholiques, et que c'est ce titre, auquel ils tiennent très fort et dont ils sont très fiers, qui leur donne l'idée et le désir d'imiter de leur mieux cet Occident auquel ils se regardent comme agrégés par leur foi. Pour eux, tout Européen, si l'on en excepte les Anglais et les Américains, est nécessairement un catholique, et en revanche tout catholique est à peu près un Européen. Se regardant donc comme tout à fait des nôtres, ils tiennent à honneur de se distinguer le plus possible des schismatiques et de nous copier le plus exactement qu'ils pourront. C'est ainsi que, moitié sympathie pour ces frères lointains dont leur parle sans cesse leur clergé, moitié aversion pour les autres sectes chrétiennes avec lesquelles ils se trouvent sans cesse en contact, les Arméniens d'Angora mettent une sorte de coquetterie à paraître le moins orientaux que faire se peut. Chez eux heureusement, pour inconsidéré qu'il soit par momens, cet esprit d'imitation n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, ne fait pas les mêmes ravages moraux que parmi les Turcs. D'abord ces Arméniens-là nous tiennent de plus près peut-être que nous ne le croyons, et il me semble, à repasser dans ma mémoire les caractères et les figures de nos amis d'Angora, reconnaître parmi eux plus d'un cousin auquel il ne manque que ses papiers pour être admis dans la famille et pour y tenir gaîment sa place. Quand d'ailleurs ce seraient bien là tous de vrais fils d'Haïg, les Arméniens appartiennent à une race assez supérieure pour pouvoir, plus aisément que les Turcs, modifier leurs habitudes sans perdre leur point d'appui; ils risquent bien moins à tailler leurs vêtemens sur le patron fourni par l'Occident. Une cul-

ture religieuse analogue à la nôtre les a préparés à s'engager dans nos voies, et à y marcher sans risquer de se casser le cou dès les premiers pas; enfin, malgré des différences tout extérieures, la famille, parmi ces populations chrétiennes, a été de tout temps constituée de la même manière, assise sur les mêmes bases que chez nous, et les sentimens qu'elle développe y ont d'autant plus de puissance et de profondeur que, pendant de longs siècles d'oppression, l'homme a été plus violemment rejeté vers le foyer domestique par les misères et les humiliations qu'il trouvait prêtes à l'assaillir dès qu'il avait franchi le seuil de sa maison et mis le pied dans la rue.

Voilà comment on peut s'expliquer que la moralité n'ait pas souffert de ce changement si marqué d'habitudes sociales, de cette liberté toute nouvelle établie dans les relations des deux sexes, de cette sorte d'émancipation de la femme : non qu'il faille se hâter peut-être d'accepter sur parole tout ce que se plaisent à dire de leur troupeau l'excellent évêque et ses prêtres. A les en croire, tandis que les femmes grecques, à si peu d'exceptions près qu'il ne vaut pas la peine d'en parler, manqueraient singulièrement de respect pour les liens sacrés du mariage, leurs pénitentes seraient au contraire presque toutes de petites saintes, et il n'y aurait à Angora, parmi les catholiques, ni maris malheureux, ni jeunes filles ou veuves oubliant qu'elles n'ont pas encore ou qu'elles n'ont plus le droit d'aimer. C'était là une illusion que nous n'avons pas pu partager bien longtemps; il est facile de s'apercevoir qu'il régne dans toute cette société catholique, surtout parmi les femmes, un peu d'hypocrisie. Le clergé, un clergé célibataire et par conséquent actif, curieux, mêlé à tout et se trouvant partout, y est très nombreux. Il y a près de trente prêtres pour une population de douze mille âmes environ; aussi leur influence se fait-elle sentir dans toutes les familles, et ce n'est qu'en se dissimulant sous un voile de dévotion plus ou moins vive que les vices éternels trouvent à se satisfaire commodément, et que les filles d'Ève peuvent, ici comme ailleurs, mordre au fruit défendu. On va beaucoup à confesse : quand nous allons voir l'évêque, nous trouvons presque toujours son antichambre pleine de femmes agenouillées qui attendent, en disant leur rosaire, le moment de se confesser à lui; mais j'imagine qu'on ne lui conte pas tout, car un confesseur d'un autre genre, le docteur Delbet, dès qu'on a pu éprouver sa discrétion, reçoit bien des confidences qui ne s'accordent guère avec les informations trop optimistes que nous avait données un pasteur involontairement intéressé à vanter ses ouailles.

Angora a donc ses Lauzun et ses don Juan arméniens, beaux garçons joufflus aux grands yeux noirs, aux longs cheveux retenus sous

un fez de Tunis coquettement posé sur le côté de la tête; tous ces négocians qui forment le gros de la nation s'absentent assez souvent, et restent tantôt toute une saison, tantôt même un an ou deux, éloignés d'Angora, établis à Constantinople ou dans quelque ville de l'intérieur, où ils auront trouvé quelques profits à faire. Or il n'est pas rare qu'en revenant au logis ils trouvent leur famille prête à s'augmenter, ou augmentée déjà d'un marmot qu'avec la meilleure volonté du monde et avec les calculs les plus complaisans ils ne peuvent en conscience prendre à leur compte. Dans ce cas, la plupart du temps le mari outragé bat un peu sa femme, la gronde beaucoup, et finit par garder la mère et l'enfant. Les Arméniens, ici du moins, ne sont pas d'humeur tragique; il est presque sans exemple qu'à la suite même de pareilles surprises il se commette des actes de violence grave.

Au demeurant, malgré des exemples isolés d'inconduite et des faiblesses dont la plupart restent ignorées, nulle part en Orient je n'ai vu la situation de la femme plus convenable qu'à Angora parmi les catholiques; nulle part elle ne m'a paru mieux tenir sa place dans la maison et y exercer une plus légitime influence, être traitée avec plus d'égards par son mari, avec plus de respect par ses enfans. Une institution moitié domestique, moitié religieuse, que nous n'avons vue nulle part ailleurs, contribue encore à relever ici la dignité de la femme, c'est celle des *machrabets* ou vierges. Il y a ici beaucoup plus de filles que de garcons; bien des jeunes gens, ne trouvant pas à vivre dans le pays, s'en vont à Constantinople ou ailleurs, et reviennent trop tard ou ne reviennent jamais. Aussi beaucoup de jeunes filles, n'espérant pas se marier, se consacrent au célibat par un vœu qu'elles répètent d'année en année jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; alors seulement ce vœu devient définitif et perpétuel. Elles se font les sœurs de charité de la famille; ce sont elles qui soignent les malades, qui aident la mère à élever les enfans, qui la remplacent malade ou morte. Il est bien peu de familles qui n'aient ainsi leur Providence, leur auxiliaire dévouée et désintéressée. C'est le rôle que jouent parfois chez nous les vieilles filles qui ont su se résigner à leur sort, les bonnes tantes, la *spinster-aunt* des romans anglais.

Quelque légères que puissent être à d'autres égards les mœurs de la société catholique d'Angora, ces vierges ne font pas parler d'elles; il arrive très rarement des accidens. Elles peuvent se marier à l'expiration d'un de leurs vœux annuels; mais cela même est rare, parce que le changement d'état dans ce cas est considéré comme peu honorable, et que l'opinion y voit la défaite avouée de la chasteté, un triomphe déclaré des désirs charnels. Un prêtre qui est ici depuis une vingtaine d'années me dit n'avoir entendu parler

que de deux ou trois qui soient ainsi retournées au siècle. Celles dont leur directeur est le plus sûr, et de qui on ne croit pas avoir à craindre de regrets et de repentirs, sont parfois autorisées, par une dispense particulière de l'évêque, à prononcer, avant l'âge de quarante-cinq ans, des vœux perpétuels. Avant la révolution, dans certaines de nos provinces, en Auvergne notamment, nous avions quelque chose de semblable, et il est permis de regretter, à bien des égards, cette consécration religieuse qui enlève au célibat ce qu'il peut avoir de mortifiant, et qui, sans démembrer la famille comme la retraite dans un couvent, relève ainsi, par l'apparence d'un sacrifice volontaire, la situation de la femme vieillissant hors du mariage.

Outre les *machrabets*, il y a encore à Angora des religieuses appartenant à l'ordre de l'Immaculée-Conception et réunies dans un couvent placé sous la surveillance de l'évêque. Elles s'emploient surtout à instruire les enfans, elles leur apprennent à lire, à écrire et à coudre; mais les religieuses sont en bien plus petit nombre que les vierges qui se consacrent à cette vie de dévouement sans quitter la maison paternelle. On ne compte en tout, pour le moment, que quatorze religieuses. Il est à désirer que le clergé persévère dans la sagesse qu'il a montrée jusqu'à ce jour, et qu'il ne cherche pas à développer, au sein de cette communauté sur laquelle il exerce une très grande influence, la vie monastique aux dépens de la vie de famille.

La communauté arménienne non unie, peu nombreuse et assez pauvre, est bien moins intéressante que la communauté catholique; elle a un évêque qui ne paraît guère se soucier de rivaliser avec Mgr Chichmanian et un clergé des plus ignorans. Les simples prêtres se marient, les *vartabeds* ou docteurs, parmi lesquels on choisit les prédicateurs et les évêques, sont astreints au célibat. La plupart des Arméniens font un petit commerce au bazar ou sont employés comme domestiques. On ne compte pas parmi eux une seule famille riche. Les plus grandes fortunes que renferme la ville se trouvent au contraire parmi les Grecs. Ces Grecs ne descendent pas de la population chrétienne qui habitait la ville lors de la conquête musulmane; il n'était pas, dit la tradition locale, resté de Grecs à Ancyre, et presque toutes les familles grecques qui y sont maintenant établies se savent originaires de Kaisarieh, où la population purement grecque n'a jamais cessé d'être très nombreuse, d'Aïwali ou de Smyrne; c'est dans le siècle dernier ou au commencement de ce siècle qu'elles sont venues se fixer à Angora et y former une colonie grecque qui ne cesse point de s'accroître et qui est en pleine prospérité. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, on trouvait établis à Angora des négocians hollandais et français par les mains de qui passait tout le

commerce d'exportation : certaines familles se sont éteintes; les derniers survivans, des Français, ont été obligés de quitter le pays en 1798, lors de l'expédition d'Égypte, et les négocians grecs, avec l'intelligence et l'activité qui les caractérisent, se sont hâtés de prendre la place vide, et se sont portés les héritiers des marchands européens. Ce sont eux qui achètent et qui revendent en bloc à l'Angleterre le produit le plus précieux du pays, le poil des fameuses chèvres d'Angora, cette longue et soyeuse laine qui rivalise avec celle des chèvres de Cachemire; ces chèvres ne réussissent et le poil n'est vraiment beau que dans une région très limitée, grande peut-être comme deux départemens français, de Tchifteler à Angora, de Sivri-Hissar à Tchangra; aussi ces négocians sont-ils toujours sûrs de pouvoir placer à des prix avantageux toutes les laines qu'ils ramassent, cette marchandise étant très demandée en Angleterre, où l'on en fait des tissus fort recherchés. Moitié à leurs propres frais, moitié pour le compte de grandes maisons anglo-grecques de Londres et de Constantinople, suivant que la récolte est abondante et que leurs propres capitaux se trouvent ou non suffire aux opérations qu'ils entreprennent, les Altentopoghlou, les Chichmanbodos et plusieurs autres riches familles acquièrent directement du paysan et achètent sur tous les marchés où il se montre tout ce que la province peut fournir de poil de chèvre; eux-mêmes font, grâce à ce monopole que les Arméniens n'essaient même pas de leur disputer, des bénéfices réguliers et considérables, et ils emploient en même temps à acheter dans les villages, à emmagasiner et expédier les ballots de laine, les plus pauvres de leurs compatriotes.

Pendant les derniers temps de notre séjour à Angora, nous nous trouvions en relations fréquentes et suivies avec plusieurs des principales familles grecques où le docteur Delbet avait soigné et guéri des malades. C'est peut-être encore là, tout compte fait, ce qu'il y a de plus intelligent et de plus libéral à Angora parmi les laïques; c'est la société où un Européen se sent le plus à l'aise et a le plus à apprendre. Quelques-uns des jeunes gens ont été envoyés à Londres par leurs parens, ont vu Paris au passage, et parlent assez couramment l'anglais; mais ce voyage a eu pour effet de développer chez eux une certaine présomption impertinente qui est un des défauts les plus communs parmi les Grecs de tous les pays où l'on en rencontre. Nous préférons donc la conversation de leurs pères et grands-pères, quoique en général ils ne sachent pas même le grec et ne parlent que la langue turque. Nos relations avec eux sont plus agréables et plus sûres qu'avec les catholiques. Ceux-ci, — je parle des laïques, — en plusieurs occasions où nous avons besoin d'eux, cherchent visiblement à nous exploiter. Quelques-unes des premières familles catholiques du pays ne répondent même point par les plus simples

égards au dévouement de notre excellent docteur, qui les a soignées sans demander aucun salaire. Le commerce de détail, dont vivent presque tous les Arméniens, leur donne je ne sais quel instinct de tromperie, le goût des petites fraudes et des étroites lésineries. Souvent aussi ils manquent de ce savoir-vivre qui ne s'enseigne pas, de cette politesse naturelle dont le cœur fait les frais. Les Grecs au contraire sont à Angora ceux qui font le commerce le plus en grand, et par suite qui le font le plus loyalement; ce sont eux aussi qui dépensent le mieux l'argent qu'ils gagnent, et qui paraissent le plus sensibles aux services rendus. Il y a chez eux plus d'union et d'entente, moins de mesquines jalousies que parmi les catholiques: avec autant de liberté dans la vie domestique et les relations sociales, ils ont peut-être plus de sérieux dans l'esprit; ils sentent mieux la nécessité de l'instruction pour les laïques, et font plus de sacrifices pour l'assurer à tous les enfans de leur communauté. Sans parler de l'école mutuelle que suivent tous les enfans des deux sexes, ils ont établi une école hellénique, dirigée par un maître appelé tout exprès de Constantinople, et qui paraît à la hauteur de sa tâche. Là, tous les enfans qui le désirent trouvent une sorte d'enseignement secondaire où figure au premier rang l'étude de l'histoire et de la langue grecque. La génération qui s'élève maintenant saura tout entière parler le grec. On a même, ce qui est plus rare en Orient, songé à l'éducation des femmes, et l'évêque grec m'assure qu'il s'occupe de faire venir à leur intention une institutrice instruite et capable.

Cet évêque, à qui le docteur et moi avons fait plusieurs visites, au grand étonnement des catholiques nos hôtes, paraît intelligent. C'est un homme d'une quarantaine d'années, originaire de Bergamo, l'ancienne Pergame. Il parle très bien le grec, mais il sait fort mal l'histoire, et n'a pas la moindre idée de l'époque où vivait Auguste. En revanche, il est assez au courant des affaires de ce monde; il s'intéresse à la politique occidentale, et naturellement toutes ses sympathies sont pour les Italiens. Il me demande, d'abord avec force ménagemens, et non sans un certain embarras, ce que devient, ce que deviendra le pouvoir temporel du pape; puis, quand il voit que je n'y tiens guère plus que lui, il m'expose ses idées plus franchement: il me dit combien le pouvoir temporel est contraire à l'Évangile. On sent chez lui une joie contenue quand il parle des malheurs qui frappent le saint-siége. Je ne sais si, comme tant d'évêques grecs, il tond ses brebis de très près, mais toujours est-il qu'on ne s'en plaint pas devant moi. Il passe au contraire pour s'occuper beaucoup des pauvres et pour s'intéresser vivement aux écoles et aux progrès de l'instruction dans son troupeau.

De toutes les populations que renferme dans ses murs la ville

d'Angora, la plus pauvre de beaucoup et celle qui jouit de la moindre considération, ce sont les Israélites. Presque tous vendent au bazar de la quincaillerie et des verroteries communes, du papier, des plumes, des crayons et autres menues marchandises de fabrique européenne. Il n'y a chez eux ni richesse ni même aisance, mais ils me paraissent moins misérables pourtant que les Juifs de Brousse. Il est d'ailleurs très difficile de rien savoir de leurs mœurs et de leur vie domestique. Les autres groupes, Turcs, Arméniens unis ou non, Grecs, ont entre eux de continuelles relations, et accueillent volontiers l'étranger; les Juifs au contraire vivent tout à fait isolés, et personne ici ne peut me parler des fêtes qu'ils célèbrent dans leur synagogue et derrière la porte close de leurs maisons; personne ne sait rien de ces traditions antiques, de ces usages originaux que les Juifs d'Orient conservent avec une si prodigieuse ténacité. Les malades juifs sont les seuls qui ne se présentent pas aux consultations gratuites que donne tous les jours le docteur, les maisons juives sont les seules où il ne soit pas appelé pendant les deux mois et demi que nous passons à Angora. Est-ce aversion pour les chrétiens, de qui ces malheureux sont habitués à n'attendre que des dédains et des injures? Est-ce crainte de se voir repoussés ou accueillis avec des paroles méprisantes? Malheureusement aucune occasion ne s'offre à nous, pendant notre long séjour, de détromper ces pauvres gens, dont nous ne comprenons que trop bien les défiances, et de leur faire sentir que nous sommes les fils et les envoyés du seul pays peut-être qui ait encore accordé aux Juifs une égalité complète devant la loi et devant l'opinion, et qui leur ait en quelque sorte demandé pardon des odieux traitemens que leur a prodigués la barbarie du moyen âge.

Hors les Juifs, qui sont trop pauvres pour se passer cette fantaisie, tous les habitans d'Angora, musulmans ou chrétiens, riches ou pauvres, ont leur maison de campagne, leur *vigne*, comme on dit ici, sur quelqu'une des collines environnantes. Les villas des riches négocians grecs, situées presque toutes vers l'est de la ville, ont été reconstruites à neuf depuis quelques années, et sont décorées de gravures, de glaces, de beaux tapis; devant la maison, au milieu d'une cour dallée tout entourée de fleurs, sous une large treille, une fontaine, ornée quelquefois avec assez de goût, alimente un bassin d'où jaillit, dans les grandes occasions, quelque mince jet d'eau. Aux quatre angles du bassin se dressent presque toujours de petits lions de marbre blanc assez grotesques, que l'on regarde à Angora comme le dernier mot de l'art, et que l'on fait venir tout exprès de Constantinople, ainsi que les vasques des fontaines. Malheureusement les sources sont rares aux flancs arides de ces col-

lines; il est tel propriétaire qui pour en trouver une et la conduire chez lui a dépensé 20 ou 30,000 piastres. C'est qu'aussi le repos au grand air, après les heures chaudes du jour, est bien plus doux encore bercé par le murmure de la fontaine voisine, caressé par la fraîcheur que répand dans l'air le jet d'eau que fouette la brise!

Ce ne sont pas les maisons luxueuses des riches Grecs, vers le nord de la ville, qui jouissent de la plus belle vue; seulement, dans ce canton, le sol est plus uni, les arbres fruitiers réussissent peut-être mieux, et les vergers se déploient plus librement sur des pentes doucement inclinées. Je préférerais pourtant habiter au sud d'Angora : là, dans le territoire qu'on désigne sous le nom de Buïuk-Esset, les maisons sont éparses dans de profonds et tournans ravins qui ont un caractère assez pittoresque; de grands peupliers et des saules indiquent, au fond de la gorge, le cours du petit torrent qu'y forment quelques heures de pluie, et, à mi-côte, çà et là quelque large et vieux chêne s'élève auprès des maisons qu'habitaient au dernier siècle les négocians européens établis dans le pays; presque tous avaient choisi ce côté. Un peu plus loin, des hauteurs de Tchengi-Kaia, où les maisonnettes des Turcs se mêlent à celles des petits bourgeois catholiques, bâties de terre et de quelques planches légères, la vue est plus libre et le ciel plus ouvert. On aperçoit de face toute la ville déployée en éventail au pied de sa citadelle, mais elle ne paraît qu'un point dans l'immense horizon que l'œil embrasse depuis l'Husseïn-Ghazi-Dagh jusqu'à l'Olympe de Galatie. La large vallée qui va jusqu'à Istanos se découvre tout entière. Le paysage n'a aucun trait saillant ni de forme ni de couleur; mais, vers le soir, quand de grandes ombres se projettent sur la plaine, que ces longues chaînes se détachent sur les douces splendeurs d'un couchant que n'enflamme aucun nuage, quoiqu'il n'y ait là ni la mer, ni la forêt, ni le fleuve, on ne se lasse pourtant pas de regarder jusqu'à ce que la nuit se fasse, et que dans un ciel clair les étoiles paraissent.

Il n'est guère si misérable habitant d'Angora qui n'ait ses quelques ceps de vigne, et parmi eux quelque chose qui ressemble à un toit, une chambre plus ou moins close où il peut dormir quelques nuits avec sa famille sans trop craindre la rosée et les piquantes fraîcheurs du matin. On ne reste pas dans les vignes toute la belle saison; en moyenne, on n'y passe point tout à fait trois mois. On y monte vers la fin d'avril ou le commencement de mai, et on en redescend vers le milieu de juin. Pendant les grandes chaleurs, on se trouve mieux dans les maisons de la ville, plus vastes et plus hautes; il y a d'ailleurs peu d'ombre dans les vignes, et la course pour venir à ses affaires tous les matins et retourner tous les soirs

à la campagne serait trop fatigante, quoiqu'on la fasse toujours à cheval ou à âne. On demeure donc à Angora jusqu'au temps où le raisin est mûr, vers le 15 septembre; alors tout le monde émigre de nouveau, et la ville reste véritablement déserte jusqu'au milieu d'octobre. C'est là, dans les vignes, le moment de la plus grande gaîté, celui où, dans les soirées déjà longues, on se grise de mielleux raisin et de vin vieux, de rires et de chansons. A moins d'années exceptionnellement mauvaises, on a, surtout les Turcs, plus de grappes qu'on n'en peut consommer, et les pauvres profitent du superflu des riches. Le 4 octobre, je revenais avec mon cavas, Méhémet-Aga, d'une excursion chez les Kurdes de l'Haïmaneh, qui avait duré une dizaine de jours; en approchant de la ville, nous traversons les vignes de Kutchuk-Esset. Là nous apercevons, assises au bord de la route, deux femmes turques d'un certain âge; devant elles sont placés de grands paniers pleins de raisin. Nous allions passer, en les saluant du bonjour qu'on échange d'ordinaire, quand elles nous disent de nous arrêter, et le jeune serviteur qui les accompagne nous remplit les mains de belles grappes mûres et sucrées. Sans mettre pied à terre, nous faisons une courte halte pour remercier et pour savourer ce cadeau, et nous voyons les *hanums* ou dames turques faire la même largesse à d'autres voyageurs qui viennent à nous croiser, à toute une bande de maçons arméniens qui s'en allaient travailler dans l'Haïmaneh. Elles ne rentreront à la maison, nous disent-elles, qu'après avoir vidé leurs paniers.

II.

J'ai tâché de donner une idée du caractère original et de la vie propre de chacune des différentes populations qui coexistent dans la ville d'Angora; il me reste à faire comprendre comment elles vivent entre elles, et quels liens les unissent. Il y a là un mode d'organisation politique et sociale très différent du nôtre; il importe de le bien comprendre, afin de se rendre compte des difficultés d'exécution que rencontrent dans la pratique certaines réformes que nos orateurs, nos publicistes et nos diplomates croient pouvoir décréter par un protocole signé à Londres ou à Paris. Les sujets du sultan, tout le monde le sait, ne forment pas, comme ceux de la plupart des souverains occidentaux, une masse homogène, ayant, à tout prendre, mêmes intérêts et mêmes passions, composée de groupes qui peuvent différer d'origine, de langue et de religion, mais qui se mêlent et se pénètrent à chaque instant et en mille manières, qui se sentent tous profondément solidaires les uns des autres. En un mot, il n'y a pas en Turquie de nation proprement dite, mais autant de nations que de races ou plutôt que de communions,

juxtaposées et non fondues, ni en train de se fondre, dans la vaste étendue de cet immense empire : elles n'adhèrent l'une à l'autre, elles ne sont maintenues ensemble dans une apparente unité que par la suprématie qu'une de ces races, la race turque, exerce sur toutes les autres, et par l'autorité d'un pouvoir central auquel on paie l'impôt, mais qui d'ailleurs ne s'ingère jamais dans les détails de la vie intérieure d'aucun de ces groupes. Pour mettre un terme à cette situation qui, dans l'état actuel de l'Europe et de l'Orient, ne saurait se prolonger sans amener à la fin une dissolution, il ne suffit pas de décréter, comme on l'a fait, ni même à la rigueur d'établir, comme on se le proposait, l'égalité de droits entre tous les sujets de l'empire. Je vais jusqu'à supposer qu'on obtienne, ce que l'Europe a demandé en vain, d'étendre la conscription aux raïas; on sera encore loin du but poursuivi : peut-être même n'aura-t-on fait que hâter l'heure de la dislocation en fournissant des armes à toutes les prétentions rivales, à toutes les races ennemies. Avant de prendre indifféremment partout des soldats, il faudrait faire de tous les sujets du sultan, quelque Dieu qu'ils adorent, les membres d'une même association, les citoyens d'une même patrie; or la seule manière d'y arriver, c'est d'accomplir en Orient la révolution qui est déjà partout à peu près terminée en Occident, c'est de séparer l'église et l'état, ou du moins de faire prédominer l'ordre civil et politique sur l'ordre religieux. Si l'empire turc n'est pas condamné sans appel, s'il lui naît un de ces hommes de génie qui déjouent les prévisions les mieux fondées, et qui paraissent changer le cours des choses humaines, c'est de ce côté qu'il devra certainement porter son attention et ses efforts. L'empire ottoman, tout le monde le sent, amis comme ennemis, oscille et penche comme s'il voulait tomber; la masse énorme se lézarde, les pierres des fondemens craquent et tendent à se disjoindre : ce sont elles qu'il faut retailler, c'est par la base qu'il faut reprendre l'édifice.

Dans chaque ville, dans chaque village de Turquie, chacune des communions qui s'y trouvent représentées d'une manière permanente forme une communauté qui a pour chef légal son chef religieux : elle a ses primats qui répartissent entre ses membres la part d'impôt qui tombe à sa charge; elle a ses registres séparés, où sont inscrits les actes de l'état civil concernant chacune des familles qui la composent; elle a son tribunal, son droit coutumier, son code particulier; elle se taxe comme elle l'entend pour bâtir des églises et des écoles, rétribuer son clergé et ses instituteurs. En un mot, elle s'administre à sa guise et sans rendre de comptes à personne; ses obligations envers le pouvoir central une fois remplies par le paiement de l'impôt, elle jouit d'une pleine autonomie. Ces corps organisés, ces groupes unis par une foi commune et de communs

intérêts, sont connus en turc, dans la langue officielle elle-même, sous le nom de *milet* ou nations, et cette division peut aller très loin. Ainsi à Diarbékir, me disait un Arménien qui voulait me donner une idée de l'importance de cette ville et de la variété de sa population, il y a quatorze nations.

En Turquie, le corps simple, la molécule organique, si l'on peut ainsi parler, ce n'est donc pas, comme en Occident, la *commune*, mais la *paroisse*. Dans les villes où il n'y a qu'une seule race, une seule communion, comme là par exemple où la population est toute turque ou toute grecque, la paroisse et la commune se confondent, ou plutôt se remplacent, sans que rien fasse saillir la différence; mais on la voit s'accuser aussitôt que deux ou plusieurs communions se trouvent en présence. Or le morcellement, l'antagonisme, qui sont institués ainsi au cœur même de ce qui est ailleurs l'élément irréductible et en quelque sorte l'atome politique, au cœur du village ou de la ville, se retrouveront nécessairement dans la vie collective du vaste ensemble que constitue la réunion de ces villages et de ces villes sous un même sceptre. Tant que l'unité municipale n'existera pas en Turquie, il n'y faut point parler d'unité nationale. S'il y a quelque espoir de salut, c'est de ce côté qu'il convient de le chercher : sans détruire la paroisse, il importerait de créer, d'organiser partout la commune.

Un pas a déjà été fait dans cette voie sous le règne du dernier sultan; une institution a été créée, qui a déjà porté certains fruits, et qu'il suffirait de développer et de régulariser pour en obtenir les plus heureux résultats : je veux parler de l'institution des *medjilis* ou conseils qui, dans toute circonscription administrative, se réunissent auprès du mudir, caïmacan ou pacha, et contiennent un délégué de chacune des communautés que renferme la circonscription. Dans leur organisation actuelle, ces conseils ont un premier défaut : les conseillers turcs y égalent en nombre ceux de toutes les autres communions réunies. Par conséquent les raïas ne s'y trouvent point sur un pied d'égalité avec les musulmans, et ne peuvent point considérer leurs droits et leurs intérêts comme y étant suffisamment représentés et efficacement protégés. De plus, le mode d'élection des députés est irrégulier et arbitraire; la convocation de ce corps dépend de ceux qui peuvent avoir intérêt à l'empêcher de se réunir; enfin sa compétence est vague et mal déterminée. Ses attributions tiennent à la fois de celles qui sont partagées chez nous entre les conseils municipaux, les conseils généraux, les conseils de préfecture, les tribunaux civils et criminels. Le medjilis s'occupe des dépenses à faire par l'arrondissement et la province, il répartit l'impôt, il est ou doit être consulté par le pacha sur les mesures administratives qu'il convient d'adopter dans les cas difficiles, par le cadi dans

les causes importantes, et, par cela même que son contrôle s'étend si loin et sur des matières si différentes, il risque d'être le plus souvent illusoire. Là où ses membres s'entendront entre eux et où il aura à sa tête quelque homme actif et capable, le medjilis prendra une influence prépondérante; ailleurs, divisé ou dominé par quelques beys ligués avec le mudir ou le cadi, il se verra paralysé et réduit à rien. Enfin j'ai eu beau interroger plusieurs membres des medjilis, Turcs et chrétiens : je n'ai jamais pu découvrir dans quel cas les décisions de ces conseils avaient force de loi, dans quel cas au contraire ils ne pouvaient qu'émettre des vœux et donner des avis, quand ils avaient l'autorité d'un tribunal souverain, ou quand ils étaient réduits au rôle de consulte. Je crois vraiment que les conseillers auxquels je me suis adressé n'en savaient rien eux-mêmes.

Voici comment se passent à peu près les choses à Angora. Les conseillers turcs sont désignés par le pacha d'Yusgat, *vali* ou gouverneur-général de la province, et c'est lui aussi qui nomme le président, toujours un Turc. Les membres des autres cultes sont désignés par le chef religieux de la nation : les chrétiens par leur évêque, le Juif par son rabbin. Ce ne sont pas en général, parmi les raïas, les primats que l'on envoie au medjilis, mais plutôt un homme du second rang, un bourgeois de fortune moyenne. Je m'en étonnai. « Il me semble, dis-je à l'évêque catholique qui me donnait ces détails, qu'un primat influent et puissant par sa richesse, comme le sont ici quelques-uns de vos gros fermiers des dîmes, parlerait avec plus d'autorité, qu'il mettrait dans ses paroles plus d'énergie, que ses réclamations et ses avis auraient plus de chance d'être écoutés. — Non, me répondit-il, le député au medjilis ne doit pas porter la parole en son propre nom, mais au nom de sa nation. Un homme qui par lui-même a peu d'importance s'acquitte mieux de ce rôle de mandataire. Les primats craindraient, en portant au conseil des paroles trop vives, de se compromettre personnellement, de se brouiller avec telle autorité turque qu'ils ont intérêt à ménager. Par l'intermédiaire du député que protége son insignifiance personnelle, et que l'on ne prend que comme l'interprète de sa nation, comme un porte-voix, on fait bien plus librement dire tout ce que l'on tient à faire entendre au conseil. » C'est un mécanisme assez complexe, on le voit, mais dont le jeu est facile à saisir pour quiconque connaît un peu le pays. Dans les circonstances graves, lorsqu'il s'agit de quelque détermination importante à prendre, il y a ce que l'on appelle ***buyuk medjilis***, grand-conseil, et alors la réunion est bien plus nombreuse : on y appelle les chefs religieux des différentes nations et leurs personnages les plus considérables.

Il n'y a d'ailleurs, pour choisir le député au medjilis et définir son mandat, pas d'assemblées générales de la nation, ni d'élections

comme on l'entend chez nous : ni la représentation de la nation dans le medjilis, ni son administration intérieure, rien en un mot n'a une forme absolue, n'est déterminé par un règlement; mais le bon sens et l'usage y suppléent, et l'autorité va naturellement et comme d'elle-même aux plus riches et aux plus capables. Toutes les semaines, le vendredi, sous la présidence de l'évêque, se réunit à l'église un conseil qui a pour mission de décider toutes les affaires qui intéressent la nation. Il est formé de l'évêque, de son grand-vicaire, de quatre prêtres et de cinq ou six séculiers. Les membres de la nation viennent porter leurs contestations devant ce conseil; il juge arbitralement ceux qui, pour éviter des frais et n'avoir point affaire au cadi, acceptent cette juridiction officieuse; enfin c'est là qu'on décide quel langage le délégué devra tenir dans la prochaine séance du medjilis. Il paraît qu'à Angora, dans les réunions du medjilis, c'est le membre catholique qui, après les Turcs, a le plus d'autorité et parle le plus haut. Viennent ensuite le Grec, puis l'Arménien, enfin le Juif, qui n'ouvre pas souvent la bouche et qui n'opine guère que du bonnet.

Cette influence qu'exercent les primats catholiques ne tient pas seulement à l'importance numérique de la communauté à la tête de laquelle ils marchent, mais aussi à leurs relations personnelles avec le pacha. Reschid-Pacha, à qui nous faisons et de qui nous recevons plusieurs visites, est un homme d'esprit vif et de manières aisées, trop habile pour ne pas nous combler de politesses. Il est d'ailleurs aussi débarrassé que possible des préjugés de race et de religion; tous ceux qui le pratiquent ne lui connaissent qu'une seule passion, le désir de gagner au plus tôt le plus d'argent possible. Il est ici depuis six ans, ce qui arrive très rarement; ordinairement on déplace les pachas tous les deux ou trois ans. Il craint beaucoup d'être changé, même pour avoir de l'avancement. C'est que, tout en ne touchant ici du gouvernement que cinq mille piastres par mois, il se fait, par son adresse, un petit traitement supplémentaire et extra-légal du double ou du triple; connaissant bien maintenant le pays, sachant sur qui il peut compter, il est, dans toutes les affaires, de compte à demi avec les primats grecs et surtout avec les Arméniens catholiques; il spécule avec eux sur la vente des principales denrées, il est boucher, boulanger, marchand de laines, dîmier, etc. De là d'énormes profits qui forment le plus clair de son revenu. Il est d'ailleurs faible et lâche toutes les fois qu'il n'est pas stimulé par l'aiguillon de l'intérêt personnel. Son seul mérite est d'avoir compris qu'il y a plus à gagner avec les chrétiens, et par suite d'avoir pour eux des égards très marqués, des ménagemens et des complaisances que lui impose l'espèce de complicité qui le lie à leurs chefs. Cani-Bey, le président du medjilis, a le même besoin des chrétiens;

il est l'associé du pacha et de sa bande dans toutes ces transactions malhonnêtes, dans cette exploitation de la province par ses premiers magistrats. Voilà comment, après Reschid-Pacha et Cani-Bey, le personnage le plus puissant de la ville est un catholique, Havak-Oghlou, le plus riche de sa nation et celui qui s'entend le mieux à produire une disette artificielle dans les années d'abondance ou à faire payer aux villages le double de la somme à laquelle ils ont été taxés. Au premier abord, on ne se douterait pas de la prépondérance dont jouit ce *raïa*, qui semble ne différer en rien de ceux que l'on a vus ailleurs si opprimés et si humbles. Il est modestement vêtu, il porte ce turban noir qui fut longtemps la seule coiffure permise aux chrétiens, et dont les vieillards ne se sont pas encore déshabitués. Tandis que les couleurs vives et joyeuses, comme le blanc, le rouge, le vert ou le bleu, étaient réservées aux vrais croyans, le noir, cette couleur sombre et triste, était assigné aux chrétiens par un usage qui avait force de loi, et auquel, en bien des endroits, il ne faudrait pas encore se risquer à déroger; c'était un frappant symbole de dépendance et d'abjection, et ces insignes de deuil convenaient bien à ces vaincus qui ne semblaient point avoir l'espérance de jamais se relever, à ces déshérités dont l'existence était à peine tolérée dans ces villes qu'avaient fondées et longtemps possédées leurs ancêtres. Maintenant, presque partout, les chrétiens se sont mis à porter le fez, et, grâce à ce changement de coiffure, aucune différence humiliante de costume ne les distingue plus des musulmans. Havak, un homme d'une cinquantaine d'années, a gardé, sans doute par habitude, l'ancienne mode; mais à le voir en face des musulmans, on reconnaît bientôt qu'il a conscience de son pouvoir, et qu'il sait combien les temps sont changés. Nous allons, avec l'évêque et lui, rendre visite au pacha, et il se présente chez Cani-Bey un jour où nous y étions nous-mêmes. Chez l'un comme chez l'autre, il paraît tout à fait à son aise; il ne va pas, comme le font trop de raïas, s'asseoir humblement par terre, tout près de la porte, au-dessous du dernier des musulmans présens à l'audience, mais il s'installe sur le divan, tout à côté de nous, pas trop loin du maître de la maison; il ne prodigue pas les *téménahs* ou saluts de la main; il n'affecte pas l'humilité, et semble très bien savoir que le pacha et le bey ont encore plus besoin de son concours que lui du leur, et qu'ils seraient bien fâchés de se brouiller avec quelqu'un qui peut leur faire gagner autant d'argent. Les autres Turcs, qui se rendent compte de la situation, le traitent avec une déférence marquée, et craignent fort de l'avoir pour ennemi. Il y a, quoique à un moindre degré, quelque chose de la même aisance dans l'attitude des autres primats chrétiens en présence du gouverneur et de certains Turcs de haute volée; enfin, toutes les fois que l'évêque se rend au *konak*

ou maison du pacha, il y est accueilli de la manière la plus convenable et avec la politesse la plus empressée.

Il ne faudrait pourtant pas se hâter de croire que les raïas n'aient plus rien à souhaiter, et qu'à Angora même, où leur condition est certainement meilleure que dans toute autre ville de l'intérieur, ils jouissent, je ne dirai pas de l'égalité politique, on en est loin encore, mais même d'une sorte d'égalité civile, et d'une tranquillité, d'une sécurité suffisantes. C'est uniquement par intérêt, et non par un sentiment d'équité et par respect du droit, que les fonctionnaires et les grands seigneurs, si l'on peut employer ce mot en parlant de la Turquie actuelle, ménagent les chrétiens et concluent avec eux une sorte de pacte tacite où les uns et les autres trouvent leur compte. Le gros des musulmans, la petite bourgeoisie et le bas peuple, qui paient les frais de cette alliance ou plutôt de cette conspiration, la voient d'un très mauvais œil, et les complaisances intéressées de leurs supérieurs ne font que redoubler leur jalousie à l'endroit des chrétiens et ranimer de vieilles haines, auxquelles il devient cependant de plus en plus difficile d'éclater. Au commencement de la guerre d'Orient, les chrétiens d'Angora eurent une alarme assez chaude. Les bandes fanatiques de recrues qui venaient de Kaisarieh et de l'Arabistan, campées aux portes de la ville, parlaient de massacrer les chrétiens ou tout au moins de piller et de brûler leurs maisons, et à leur voix les Turcs commençaient à s'agiter. Heureusement il y avait alors dans la province un gouverneur qui a laissé d'excellens souvenirs, Moustapha-Pacha, mort depuis *muchir* de Diarbékir. N'ayant d'autre force que quelques *zaptiés*, il réussit à repousser les violences que tous ces corps de *bachi-bozouks* menaçaient de tenter contre les chrétiens pendant les haltes qu'ils faisaient sous les murs d'Angora. Une fois l'évêque en personne alla se plaindre au medjilis d'insultes faites à la croix; il parla si ferme que, malgré les hésitations du conseil, le pacha fit saisir et bâtonner les trois Turcs qui s'étaient rendus coupables de cette insolence. Cette rigueur hardie produisit le meilleur effet : les irréguliers furent intimidés, et hâtèrent leur départ pour Constantinople; dans la ville, les esprits s'apaisèrent. En 1860, au premier bruit des massacres de Syrie, les têtes recommencèrent à s'échauffer. Dans les cafés, on racontait avec un sentiment de triomphe la vengeance que les musulmans de Syrie avaient tirée de l'attitude chaque jour plus provoquante des raïas et des grandes trahisons qu'ils méditaient. Les chrétiens voyaient avec terreur passer dans la rue des derviches au teint bronzé, aux regards ardens et sauvages : c'était de Damas qu'arrivaient ces étrangers, autour desquels se formaient des groupes curieux et passionnés; on leur faisait redire cette nouvelle victoire de l'islamisme, et l'effroi où elle

avait plongé les infidèles maudits, que Dieu confonde! De là à la pensée d'imiter ces exploits, il n'y avait pas loin; des propos mal sonnans, des paroles menaçantes revenaient de toutes parts aux oreilles des chrétiens. En vain le pacha et les principaux Turcs de la ville, par toute sorte de promesses d'assistance et d'efficace protection, essayaient-ils de rassurer Arméniens et Grecs : on savait le pacha dépourvu d'énergie et de courage personnel, et quant aux autres on se disait que, lors même qu'ils seraient de bonne foi, en cas d'un soulèvement populaire, ils se verraient bien vite entraînés par le flot, ou tout au moins réduits à l'impuissance. Le mieux eût été de prendre une attitude résolue et de se préparer à une défense qu'eussent rendue facile aux chrétiens d'Angora leur nombre et leur situation; beaucoup d'entre eux sont chasseurs, et ont même, ce qui est très rare en Orient, l'habitude de tirer et de tuer les perdrix au vol; il y a bien peu de maisons chrétiennes qui ne contiennent des fusils, et on ne se décide guère à attaquer des gens que l'on sait bien armés et décidés à vendre chèrement leur vie. Malheureusement, accoutumé à craindre les Turcs et à ne voir dans l'usage des armes à feu qu'un moyen de célébrer les noces plus bruyamment et de manger parfois un lièvre ou un perdreau, tout ce peuple de marchands se serait laissé égorger, j'en suis convaincu, « avec déplaisir, mais avec patience. » On se bornait donc à trembler et à prier, au milieu d'alertes chaque jour plus vives, quand on apprit enfin le débarquement des troupes françaises à Beyrouth. Alors on commença à respirer; les Turcs sentirent que le moment était passé, et que c'était peut-être à leur tour d'avoir peur. Les honnêtes gens et les esprits modérés reprirent le dessus, les violens se turent et tâchèrent de se faire oublier; en quelques jours, l'agitation avait disparu.

C'est ainsi que notre expédition de Syrie, malgré les fautes commises, en dépit des jalousies qui en ont contrarié la marche et abrégé la durée, a été autre chose, quoi qu'on en ait dit quelquefois, qu'une tentative généreuse et impuissante, qu'une bonne intention non suivie d'effet. La France, quoiqu'elle n'ait pu accomplir tout ce qu'elle avait projeté, ou, si l'on veut, tout ce qu'elle avait rêvé de faire pour les chrétiens de Syrie, quoiqu'elle ait vu revenir ses soldats plus tôt qu'elle ne les attendait, la France ne doit pas regretter, tout compte fait, son expédition de Syrie. Les Européens qui se trouvaient alors dans la Turquie d'Asie, ou qui, comme moi, y ont passé peu de temps après l'événement, peuvent en rendre hautement témoignage : dans quelque fâcheuses conditions qu'elles soient parties, nos troupes, par leur arrivée à Beyrouth, ont sauvé la vie à des milliers de chrétiens. En touchant le sol de la Syrie, nous avons, qu'on me passe la comparaison, mis le pied sur une

mèche fumante qui se prolongeait et se ramifiait à travers toute l'Asie musulmane, sans qu'il fallût autre chose qu'une bouffée de vent pour faire éclater partout de nouvelles et meurtrières explosions. L'intervention de la France et les intelligentes rigueurs de Fuad-Pacha à Damas ont produit une impression qui ne s'effacera pas de si tôt et prévenu pour quelque temps le retour de semblables scènes; mais, il ne faut pas s'y tromper, le levain d'une aveugle colère continue à fermenter dans le cœur de ce peuple ignorant et fanatique. Sans avoir ni assez de lumières pour se rendre compte des causes de leur décadence, ni assez d'énergie pour se corriger et se renouveler, les Turcs sentent confusément que la vie se retire d'eux, que l'ombre et le froid les envahissent, que la richesse et le pouvoir passent à d'autres mains. Or on a beau être fataliste, il y a des momens où la résignation vous échappe et où l'on croit prolonger son existence en tuant son héritier. Il y a là un sentiment, hélas! trop naturel au cœur de l'homme pour que telle ou telle mesure politique puisse suffire à le supprimer; c'est à l'Europe de veiller pour l'empêcher de se faire jour de nouveau en sanglans désordres. Mille indices heureusement sont là pour nous avertir, si nous ne fermons pas les yeux, que ce feu vivace couve toujours sous la cendre tiède. Les enfans, qui n'ont pas encore appris cette longue et patiente dissimulation où excellent tous les Orientaux, laissent souvent échapper des mots significatifs. Un vieux médecin établi depuis longtemps à Angora, M. Riga, sujet autrichien, un jour où il venait nous voir, aperçut dans la rue trois ou quatre petits Turcs qui battaient un enfant grec. « Pourquoi le tourmentez-vous? dit-il aux enfans turcs. Que vous a-t-il donc fait? — Rien, répondit un de ces gamins, mais nous voulons tuer tous les chrétiens. » Quelques instans après, tout ému encore de la confidence, M. Riga nous répétait ce curieux dialogue.

D'aussi cruelles naïvetés, qui se répètent souvent, sont faites, on le comprend aisément, pour ébranler d'une manière fort désagréable les nerfs des chrétiens; aussi ceux que leur richesse et leur influence mettent le plus en vue se croient-ils les plus exposés de tous, et sont-ils les premiers à exprimer des craintes dont on commence par s'étonner et par sourire. Quelques jours après notre arrivée, les primats catholiques étaient venus nous faire visite avec l'évêque; un d'entre eux me demande comment je trouvais Angora : sur cela, nous leur faisons compliment de l'amabilité et de la gaîté des catholiques, et nous leur disons que nous croyons reconnaître chez eux l'humeur joyeuse de notre pays, qu'ils sont bien de race gauloise, de sang français. Cette conversation a lieu devant notre cavas, occupé en ce moment à offrir du café. Quand il est sorti, un des interlocuteurs, le riche spéculateur dont j'ai parlé plus haut, Havak-

Oghlou, intime ami du pacha et de Cani-Bey, fait remarquer à l'évêque et me fait dire par lui qu'il ne faut pas tenir un pareil langage devant un Turc, que cela pourrait être répété, pris en mauvaise part, et interprété, contre toute la nation, comme l'expression de desseins factieux; qui sait quelles défiances peut éveiller, quels maux peut produire une parole imprudente? Voilà où les chrétiens en sont dans la ville dont les Turcs passent pour les plus doux de tous les Turcs d'Asie, sous un pacha qu'ils tiennent par les cordons de sa bourse! Il nous est bien facile de railler ce que nous appelons volontiers la lâcheté et les sottes frayeurs de ces pauvres chrétiens d'Orient; mais ne serait-il pas plus juste de nous mettre un moment à leur place? Et n'est-ce pas une situation assez tristement étrange que celle de gens qui s'endorment tous les soirs sans trop savoir s'ils ne se réveilleront pas pendant la nuit, le poignard sur la gorge, parmi des cris de mort, au bruit de leurs maisons enflammées et croulantes?

Pendant notre séjour à Angora, nous avons un exemple frappant de cette animosité que la populace des villes, bien plus que le peuple des campagnes, n'a pas cessé de nourrir contre le nom chrétien, et qu'elle manifeste dès qu'elle en trouve l'occasion. Un beau matin, une femme turque fut surprise, par des gens qui avaient intérêt à l'épier, dans la maison d'un jeune Arménien catholique, dont elle était, à ce qu'il paraît, la maîtresse. S'il se fût agi d'un Turc trouvé chez une chrétienne ou même chez une Turque, personne n'y aurait fait attention; l'affaire se serait terminée dans le premier cas par des quolibets aux dépens du mari chrétien, et dans le second, par une amende prononcée contre le délinquant et par le renvoi de la femme; mais un chrétien oser avoir commerce avec une femme musulmane! Il y a une trentaine d'années, ce crime eût entraîné pour le raïa la nécessité de choisir entre l'islamisme et la mort. Il n'y fallait plus songer; depuis le règne d'Abd-ul-Medjid, la peine de mort n'est plus que très rarement prononcée, même contre les violences qui attaquent le plus directement la sûreté publique, et n'est en aucun cas appliquée sans la sanction du sultan. On ne pouvait d'ailleurs accuser ici le séducteur d'avoir employé la force pour satisfaire ses désirs, et la faute principale semblait être à la femme turque, qui s'était volontairement rendue dans la maison du jeune homme, où elle n'avait que faire. Dans de telles conditions, il n'y avait donc pas lieu à espérer du magistrat une condamnation bien sévère; mais la fureur de la foule, bien vite ameutée, faillit faire payer cher à l'Arménien sa bonne fortune. On se jeta sur lui, on le frappa brutalement, des pieds, des mains, avec des bâtons; on l'entraîna, en l'accablant d'injures et de coups, à travers le bazar. Il se trouva là fort à propos deux *zaptiés* pour s'emparer de lui et le

conduire au konak; autrement il ne fût certes pas arrivé vivant à la prison, où on le jeta sanglant et meurtri. Les primats catholiques vinrent trouver aussitôt le pacha; avec leur consentement, celui-ci garda le jeune homme au cachot pendant près de trois semaines : ce ne fut qu'au bout de ce temps, quand fut tombée l'émotion populaire, qu'on se hasarda à le laisser sortir, en lui infligeant une forte amende. Il quitta aussitôt Angora.

Les autorités musulmanes, nous le vîmes par cette affaire, où le pacha s'était empressé de se concerter avec l'évêque catholique, ont volontiers de grands ménagemens pour les chrétiens dans toute province où ceux-ci ont quelque importance par leur nombre et leur richesse; c'est moitié conviction qu'il y a plus d'argent à gagner en s'entendant qu'en se brouillant avec eux, moitié crainte de mettre contre soi, d'une manière déclarée, les influences puissantes que les raïas, poussés à bout, peuvent faire agir auprès de la Porte, grandes ambassades rivalisant à qui paraîtra la plus zélée protectrice des chrétiens, patriarcat arménien ou grec, riches banquiers des deux nations, auxquels un gouvernement toujours à court d'argent ne saurait refuser, quand ils y tiennent beaucoup, la destitution d'un pacha. Il est pourtant un point sur lequel ces autorités ne paraissent point disposées à faire aucune concession malgré les légitimes réclamations des chrétiens; il est une des réformes les plus solennellement promises par le hatt-humayoun qui n'a pour ainsi dire reçu nulle part un commencement d'exécution : je veux parler du droit que la Porte s'était engagée à conférer aux raïas de témoigner en justice; c'est pourtant là un changement qui ne présentait point dans la pratique les mêmes difficultés et les mêmes dangers que la participation immédiate des chrétiens au service militaire. Tant que, devant un tribunal, la déclaration du chrétien ayant prêté serment sur l'Évangile n'aura pas une valeur égale à celle du musulman qui a juré sur le Koran, tant que subsistera l'humiliante incapacité qui pèse maintenant sur les raïas, leur tranquillité et leur fortune seront toujours, dans certains cas, à la merci du premier fourbe qui saura bien prendre ses mesures et largement payer d'effronterie. Voici ce qui s'est passé à Angora peu de temps avant notre arrivée : un Turc se présente au bazar chez un barbier arménien, et pour 20 paras se fait arracher une dent; la dent extraite, il la prend et l'emporte. Une heure après, il rentre chez le barbier, et d'un ton irrité : « Qu'as-tu fait de ma dent? — Mais votre seigneurie l'a prise. — Ce n'est pas vrai; rends-moi ma dent, ou le prix de ma dent. » Il le cita devant le cadi. Il y avait dans la boutique, au moment où la dent avait été arrachée, un Turc et quatre chrétiens : le Turc témoigna contre son coreligionnaire, ainsi que les quatre chrétiens; mais il fallait deux témoins, et cela n'en fai-

sait qu'un. Le plaignant produisit deux faux témoins turcs; il gagna donc sa cause. Le barbier fut condamné à payer, en échange de la dent qu'il était censé s'être appropriée, une indemnité de soixante onces d'argent; comme le pauvre diable était tout à fait incapable de trouver une pareille somme, les dommages et intérêts furent réduits, sur ses supplications et sur la prière de quelques hommes influens de sa nation, à 60 piastres qu'il lui fallut donner pour ne pas être mis en prison!

A ce compte, il semblerait qu'on pût jouer pareil tour à n'importe quel chrétien, et que deux ou trois coquins associés ensemble dussent aisément dépouiller ou, pour prendre le mot propre, *faire chanter* un raïa quelconque. Dans la pratique, il n'en va point tout à fait ainsi, et il n'y a guère que les pauvres, les petites gens qui soient réellement très exposés à de telles avanies. Les riches, à cause de leur fortune même, qui appelle les convoitises, paraîtraient devoir être plus souvent en butte à de pareilles attaques; mais tout au contraire leur richesse même les sauve, et la vénalité de la justice turque les protége contre les conséquences fâcheuses que pourrait entraîner la situation d'infériorité légale où ils se trouvent dans tout procès engagé contre un Turc. C'est ainsi qu'un abus dont les résultats possibles font frémir trouve en fait sa correction, son remède dans un autre abus non moins monstrueux. La pratique a de ces compensations, de ces dédommagemens dont ne se doute pas la théorie. On ne s'en prend point aux chrétiens aisés, parce qu'on les sait en mesure d'acheter autant de témoins qu'il en faut, et le juge par-dessus le marché. Avez-vous un procès pendant devant le medjilis, donnez à Cani-Bey une somme proportionnée à l'importance de l'affaire, et vous êtes sûr de gagner. Le cadi n'est pas plus incorruptible. Je demandais à un Européen qui habite Angora depuis dix ans s'il n'y avait pas quelquefois, par exception, des cadis honnêtes. « Je ne jurerais point, me répond-il, qu'il n'y en a pas; tout ce que je sais, c'est que je n'en ai pas encore vu. »

Le pacha de son côté fait argent de tout ce qu'il peut vendre, et, pourvu que ses coffres se remplissent, se préoccupe peu du brigandage, qui s'exerce parfois aux portes mêmes d'Angora. Le lendemain du jour où nous arrivions, un prêtre catholique revenait, avec une vieille servante, de sa petite maison de campagne : à un quart d'heure à peu près de la ville, il rencontre un Turc armé qui lui dit de descendre et de donner son cheval. Le chrétien demande pourquoi; l'autre, pour toute réponse, lui appuie un canon de pistolet sur la poitrine. A demi mort de peur, le malheureux prêtre a bien vite mis pied à terre; aussitôt rentré en ville, il s'est fait saigner. L'évêque a envoyé déposer sa plainte entre les mains du pacha : celui-ci a immédiatement fait monter à cheval quatre zaptiés et les a

expédiés dans différentes directions; mais je les vois d'ici partir au galop, puis, dès qu'ils seront à quelque distance de la ville, s'asseoir au pied d'un arbre ou dans quelque maison de paysan, passer là une heure ou deux à fumer et à dormir, puis revenir encore au galop en déclarant qu'ils n'ont rien trouvé, quoiqu'ils aient fatigué leurs chevaux à battre la campagne en tous les sens. En Turquie, est-ce qu'on prend jamais les voleurs?

Le pacha ne dispose d'ailleurs que de forces tout à fait insuffisantes. Pour faire la police dans une ville de près de quarante mille âmes et dans toute l'étendue du territoire qui en dépend, il n'a sous ses ordres qu'une trentaine d'irréguliers, gendarmes sans uniforme et sans discipline, choisis au hasard et mal payés, qui ont tout à gagner à s'entendre avec les mauvais sujets de toutes les catégories. Il y a pourtant, particulièrement dans cette province, de graves élémens de désordre : l'humeur belliqueuse et pillarde des Kurdes de l'Haïmaneh, souvent en querelle avec les paysans turcs, dont ils enlèvent les bœufs et les chevaux; l'insolence des Tcherkesses et des Tartares récemment émigrés dans l'empire ottoman, et, partout où on les a cantonnés, cherchant à s'emparer, aux dépens des anciens propriétaires, des meilleurs pâturages et des champs les plus fertiles; enfin les avantages que les brigands de profession trouvent à exercer leur industrie dans une province riche, sur la grande route de commerce qui va de Constantinople à Kaisarieh, et que parcourent tant de caravanes. Dans de pareilles conditions, le gouverneur ne devrait-il pas avoir à sa disposition au moins un bataillon d'infanterie de ligne et un escadron de cavalerie? On serait presque tenté d'admirer les pachas qui réussissent avec des moyens aussi insuffisans, à obtenir quelque chose qui ressemble à de l'ordre, car enfin on ne vole pas tous les jours des chevaux à la porte d'Angora. Si on voulait en voler, qui donc empêcherait de le faire? Aussi est-ce surtout la bonhomie de toutes ces populations qu'il faut louer de la sécurité relative qui règne maintenant en Turquie; l'autorité et ses efforts n'y sont pas pour grand'chose. Je comprends la réponse que faisait l'autre jour le pacha de Iusgat à une douzaine de Turcs qui avaient été dépouillés par les Kurdes tout près de cette ville, où ils arrivaient d'Angora. Les Kurdes leur avaient tout pris, jusqu'à leur chemise. Les malheureux, dès qu'ils furent à peu près vêtus grâce à la charité des premiers passans qu'ils rencontrèrent, allèrent se présenter au konak et demander justice au pacha, un des grands gouverneurs-généraux de l'empire. « Que voulez-vous que j'y fasse? (*Neh iapaïm?*) » répondit, en levant les épaules, le haut fonctionnaire. Du reste, il avait raison : il n'y pouvait pas grand'-chose, et ce n'est ici que par trop de franchise qu'il péchait. Plus curieuse encore est la réponse faite, il y a quelques mois, par le

pacha d'Angora à des gens de Césarée qui avaient été volés entre Istanos et Angora. Ils allèrent se plaindre au pacha. « Connaissez-vous les brigands? leur demanda-t-il gravement. — Comment votre excellence veut-elle que nous les connaissions? Nous ne sommes pas du pays, et d'ailleurs on nous a bandé les yeux. — Si vous ne les connaissez pas, vous qui les avez vus, comment voulez-vous que je les connaisse, moi qui ne les ai point vus? » Les malheureux ne purent en tirer autre chose. Je ne me souviens plus si c'étaient des chrétiens ou des Turcs; mais les uns sont aussi bien victimes que les autres de l'audace des malfaiteurs, de l'indifférence et de l'apathie profonde des autorités. Il y a même plus : celles-ci sont souvent soupçonnées par la population d'être les complices des brigands. On prétend ici qu'un négociant qui de Constantinople amenait du drap à Angora, ayant été dépouillé en route, aurait, peu de jours après, reconnu le drap volé sur les épaules du mudir de Nali-Khan. Ce mudir serait, assure-t-on, l'associé des voleurs qui exploitent avec succès son arrondissement, et sur les bénéfices de l'entreprise il ferait une remise au pacha d'Angora. Il est très probable que tout ceci est faux; mais quel pays que celui où de pareilles accusations peuvent trouver créance, où l'autorité est si méprisable et si discréditée qu'il paraît tout naturel de la soupçonner d'une pareille connivence!

Dans un tel état de choses, le plus sûr pour qui a quelque raison de tenir à ne point être volé, c'est de ne compter que sur soi, de voyager en troupe, d'avoir de bonnes armes et le courage de s'en servir. Le plus souvent une attitude résolue impose aux brigands, et ils n'attaquent guère là où ils voient qu'il y a plus de balles à recevoir que de profits à faire. Quelquefois pourtant la résistance est vaine, faute d'être bien concertée et assez énergique. Parmi les voyageurs, surtout si la caravane se compose de raïas, les poltrons sont en majorité; on risque alors d'irriter les malfaiteurs, et de perdre à la fois la bourse et la vie. En septembre 1861, une caravane fut attaquée à Nali-Khan, entre Constantinople et Angora. Les voyageurs étaient une quarantaine, mais beaucoup d'entre eux sans armes; les voleurs étaient seize, tous armés. Quelques Grecs de Kaisarieh prirent aussitôt le parti de résister. Si leurs compagnons avaient été aussi courageux et aussi déterminés, il aurait suffi de la supériorité du nombre pour mettre en fuite les agresseurs; mais les Arméniens dominaient, et dès que le plus résolu des Grecs fut tombé, frappé d'une balle, toute résistance cessa. Les brigands s'étaient mis à l'abri derrière des arbres d'où ils tiraient, presque sans danger, sur les voyageurs, ramassés en tas au milieu du chemin. Il y eut pourtant un voleur de tué. Du côté des voyageurs, six personnes furent tuées, d'autres blessées. Plusieurs de ces dernières arrivè-

rent à Angora en litière au bout de quelques jours, et c'est de leur bouche que nous avons recueilli ces détails. Le pacha a tout appris; mais, sous prétexte que l'attaque avait eu lieu à la limite de son département, et que les voleurs appartenaient probablement au département voisin, il n'a pas envoyé un zaptié à leur poursuite. Aussi l'on recommencera demain.

Cet accident faisait encore l'entretien de toute la ville, qnand nous eûmes à ce sujet une conversation avec Cani-Bey, le président du medjilis. Comme presque tous les Turcs en place, c'est un homme fort peu respectable; sa réputation est bien établie à Angora, et je ne crois pas que la voix populaire lui fasse injure, mais c'est certainement un esprit juste et vif. « Si le gouvernement le voulait bien, nous dit-il, le brigandage serait bientôt détruit. Il faudrait que les paysans fussent autorisés à courir sus aux brigands et à les traquer comme des loups, que les zaptiés ne leur fissent point de quartier, enfin que les voyageurs fussent bien avertis qu'en résistant quand on les attaque ils ne risquent pas d'être inquiétés ensuite par l'autorité. Il faudrait enfin qu'on pendît haut et court tous les malfaiteurs qu'on prendrait. Qu'arrive-t-il au contraire maintenant? Nos lois semblent toutes faites pour protéger les mauvais sujets; leur apparente douceur n'est que faiblesse. Celui qui est attaqué, si, en se défendant, il tue un voleur, peut être poursuivi en justice par les parens ou les compagnons du brigand. — Êtes-vous bien sûr, dira-t-on, que le pauvre homme en voulût à votre vie? Vous vous êtes trop hâté. — On conclura en vous condamnant à quelque grosse amende. Si le meurtrier est un raïa, et que le voleur soit musulman, il n'y a pas de doute à cet égard. Le volé fût-il même un Turc, l'affaire peut encore mal tourner. Je connais un Turc de Castambol qui a tué un de ces voleurs au moment où il emmenait son esclave; les parens du mort ont été se plaindre à Constantinople, et maintenant celui qui n'a pas voulu se laisser dépouiller est en prison, et il lui en coûtera cher pour en sortir. On reproche aux paysans et aux zaptiés de ménager les brigands; mais qu'on permette aux paysans, si des voleurs se présentent dans le village pour demander, comme ils le font souvent, un mouton, du pain et de la poudre, de prendre leurs fourches et de les tuer sur place; qu'on permette au zaptié, quand il conduit un voleur en prison et que celui-ci ne veut pas marcher, de lui brûler la cervelle. Aujourd'hui le zaptié a peur de faire mal à son prisonnier; aussi, dernièrement, un de ces gendarmes amenant d'Aiasch un voleur qui, je ne sais comment, avait eu la maladresse de se laisser prendre, le prisonnier a sauté sur son gardien au milieu de la route, a engagé une lutte avec lui, l'a terrassé, lui a pris ses armes et son

cheval, et s'est sauvé. Enfin qu'on fasse des exemples de ceux sur lesquels on met la main. Une sentence de mort n'est plus jamais rendue à cette heure pour crime de brigandage. Fût-elle rendue, il faudrait qu'elle fût confirmée à Constantinople, et là on se refuse à laisser la justice suivre son cours. Des voleurs de grand chemin, des assassins, en sont quittes pour être condamnés aux travaux forcés; ils se sauvent au bout de quelques mois ou sont graciés au bout de quelques années, et de toute manière retournent à leur ancien métier.

« Quand, il y a vingt-cinq ans, on nomma ici Izzet-Pacha, dont le souvenir est encore populaire dans le pays, la province, par suite de circonstances particulières, regorgeait de brigands; on n'osait pour ainsi dire plus aller d'un village à l'autre. Au bout de quelques mois de son administration, on se promenait sans armes, comme dans son jardin, de Scutari à Kaisarieh. C'est qu'il ne plaisantait pas : il avait fait dresser des potences et des pals à At-Bazar (le marché aux chevaux), et sur toutes les routes de la province, dans les endroits qu'affectionnaient particulièrement les brigands. Une fois saisis, les auteurs de quelque violence, et cela ne tardait guère, étaient aussitôt pendus ou empalés, et cela le plus près possible de l'endroit où avait été commis le crime. Maintenant on ne permettrait pas à un pacha de faire ainsi justice : aussi tous les délits de ce genre restent-ils impunis, et ce sont les honnêtes gens qui craignent. On appelle cela la *réforme*, l'*ordre* (*tanzimat*). Il me semble que c'était plutôt alors que régnait l'ordre véritable, le vrai *tanzimat*. »

Au fond, Cani-Bey a raison. Il a été utile, à un certain moment, pour adoucir les mœurs encore barbares et enseigner le respect de la vie humaine, que le pouvoir central se montrât économe de sang et liât les mains à ses représentans, élevés sous l'ancien régime et trop portés encore à exercer contre les ennemis de la société des représailles souvent cruelles et odieuses au moins par la forme. Cela était nécessaire aussi pour protéger les raïas. Maintenant ce progrès est accompli; les raïas n'ont plus à craindre d'exécutions arbitraires, la férocité n'est plus à la mode. Il serait bon que la loi reprît toute son autorité, et qu'elle sût frapper les coupables et inspirer la terreur aux méchans. Ménager le crime, c'est l'encourager. Ce n'est pas bonté, c'est lâcheté. Dans nos états policés, on n'a point cru possible de supprimer encore la peine de mort; on la conserve, malgré l'horreur qu'elle inspire, comme nécessaire à la défense de la société : à plus forte raison, dans un état aussi mal peuplé, aussi peu civilisé, une énergique répression est-elle indispensable.

L'inconvénient, et c'est là ce que ne sent ou ne dit pas Cani-Bey,

c'est que l'administration et la magistrature ne méritent pas assez de confiance pour qu'on remette sans crainte entre leurs mains le redoutable glaive. Peut-être pourrait-on établir à Constantinople une haute cour, un conseil suprême composé d'hommes choisis avec soin parmi les plus instruits, les plus sévères et les plus justes de tous les juges de l'empire. Ce conseil réviserait tous les procès capitaux, consciencieusement et rapidement, et chaque fois qu'il reconnaîtrait un attentat grave contre la société, il devrait ordonner que la justice suivît son cours; mais où trouver en Turquie des juges qui ne soient ni paresseux et négligens, ni corrompus et avides?

Voilà donc les souvenirs que me laisse un séjour de deux mois et demi à Angora, voilà ce que j'ai pu connaître. Il m'a fallu, pour présenter ce tableau, rassembler bien des traits épars qui s'étaient offerts à moi l'un après l'autre, sacrifier bien des détails pour ne m'attacher, dans ce cadre restreint, qu'aux grandes lignes et à l'effet d'ensemble. Mon but serait atteint si j'avais fait comprendre à quelques-uns de ceux qui tournent vers l'Orient des regards attentifs et curieux cette diversité de races et de communions, la condition et le génie de chacun de ces peuples, la nature tout artificielle du lien qui les relie l'un à l'autre, les rapports qu'ils ont entre eux, le caractère et le rôle de l'administration qui maintient provisoirement entre ces élémens distincts une unité toute factice. Pour emprunter à la langue si précise de la chimie une comparaison qui rendra bien ma pensée, il n'y a pas ici combinaison, mais simple mélange. Il n'est d'ailleurs pas temps encore de tirer de ces peintures et de ces remarques les inductions qu'elles pourraient peut-être suggérer sur l'avenir probable de l'Orient, sur ce qu'il y a lieu d'espérer et de désirer pour les différentes populations groupées sous le sceptre du sultan.

Je suis, ai-je besoin de le dire? de ceux qui croient qu'il y a un avenir pour l'Orient, que tout n'est pas fini pour ces belles contrées où tout a commencé jadis, où sont nés nos religions, nos langues et les alphabets qui les ont conservées, nos arts et nos industries. Je crois qu'on verra se relever et refleurir ces races antiques et vivaces dont les premiers souvenirs se confondent avec ceux mêmes du genre humain; mais avant de nous essayer à soulever un coin du voile qui couvre encore leurs destinées, il convient de pousser plus avant nos recherches. Nous allons donc remonter à cheval, quitter Angora et franchir l'Halys pour étudier Turcs et raïas dans des conditions nouvelles à certains égards, dans des provinces plus éloignées de la capitale, et où l'influence européenne a moins pénétré encore.

GEORGE PERROT.

LE
SURINTENDANT FOUQUET

Mémoires sur la Vie publique et privée de Fouquet, d'après ses lettres et des pièces inédites conservées à la Bibliothèque impériale, par M. A. Cherruel; 2 vol. — *Mémoires du marquis de Pomponne*, 2 vol. in-8°, Benjamin Duprat.

On abuse des meilleures choses, et je crains que l'extrême développement donné de nos jours aux investigations historiques ne nous fournisse bientôt une preuve de plus de cette banale vérité. Nos pères ont vu trop longtemps s'aligner dans un récit éthique, solennellement jalonné par des dates, des faits que l'œil ne parvenait à discerner ni dans les causes générales, ni dans les passions personnelles qui les avaient provoqués; mais ne sommes-nous pas à la veille de voir remplacer la maigreur par la pléthore? A force de trier les dépôts publics et les fonds réservés des bibliothèques, les paléographes, les annalistes et les glossateurs ne finiront-ils point par étouffer le génie de l'histoire sous l'insignifiance des détails et la stérile abondance des matériaux? L'auteur de l'*Histoire de l'administration monarchique sous Louis XIV* a rendu des services trop véritables à l'érudition pour qu'on doive hésiter à lui dire que dans ce nouveau travail, malgré l'accumulation des recherches, les résultats demeurent hors de toute proportion avec les efforts qu'ils ont coûtés.

La discrétion et la mesure n'ont pas cessé d'être les premières lois de l'histoire, si abondans qu'en soient devenus les matériaux. Respectons la postérité et n'imposons pas de surcharge à son far-

deau, déjà si lourd. Elle ne marchandera pas plus que nous ne le faisons nous-mêmes l'espace aux mémoires dramatiques et colorés, lorsque ces œuvres personnelles se présenteront à titre de monumens littéraires; mais elle se montrera justement sévère pour les écrivains qui, placés à plusieurs siècles des événemens, prendront avec leurs lecteurs toutes les libertés de l'autobiographie. Il n'est légitime de grossir l'histoire qu'à la condition de la transformer. Lorsque M. Rousset élit domicile au dépôt de la guerre pour étudier à fond celui qui fut durant trente ans le ministre principal d'un règne tout militaire, quand à force de documens inexplorés il parvient à substituer un homme vraisemblable au Louvois de mélodrame calomnié par Saint-Simon, il n'a pas à s'inquiéter de l'étendue de son travail, car celui-ci est en rapport avec l'importance du personnage auquel on le consacre; mais Fouquet peut-il prétendre au droit d'imposer de nouveaux in-octavo aux rayons déjà surchargés de nos bibliothèques? Son rôle politique ne fut-il pas secondaire, et la curiosité éveillée par son nom n'attend-elle pas des scandales plutôt que des révélations utiles? Ce sont là des questions auxquelles il semble naturel de répondre en les écartant avec quelque dédain, et pourtant ce personnage, étrangement grandi par l'esprit de coterie, mérite qu'on en parle encore. Il y a en effet dans son histoire un enseignement précieux à recueillir pour notre temps comme pour le sien.

Procureur-général au parlement de Paris durant les agitations de la fronde, Fouquet disparaît devant le premier président, et sa figure s'éclaire même d'un jour beaucoup moins éclatant que celle de ses deux avocats-généraux. Chargé plus tard par Mazarin de lui trouver de l'argent à tout prix, et n'ayant guère d'autre mission financière que de satisfaire les cupidités de son chef qui éveillèrent les siennes, Fouquet fut longtemps un personnage assez effacé entre Le Tellier et Servien. Le surintendant n'apparaît guère qu'un jour au premier plan de l'histoire. Six mois séparent à peine la mort du tout-puissant cardinal de l'arrestation de ce ministre : période bien courte durant laquelle on n'entrevoit chez l'homme qui aspirait à remplacer Mazarin que des vues extravagantes dépistées par un roi de vingt-trois ans, exaspéré par les efforts mêmes qu'on faisait pour le séduire. La vie de Fouquet n'aurait donc nulle importance politique sans la catastrophe qui, en la terminant si brusquement, donna tout à coup à l'opinion un cours fort imprévu. Tout est dit d'ailleurs sur ce long procès, l'une des nobles pages de notre histoire parlementaire; il n'y a plus rien à nous apprendre ni sur l'administration financière de Fouquet, ni sur les séances de la chambre de l'Arsenal, depuis les récens travaux sur le ministère

de Colbert et surtout depuis la publication de ce précieux *Journal d'Olivier d'Ormesson*, mis au jour par les soins de M. Cherruel lui-même. Afin de provoquer pour la mémoire de Fouquet un réveil de l'attention publique, il faudrait apporter un contingent de divulgations nouvelles : or ces mémoires constatent qu'il n'y a guère plus à glaner dans le champ des anecdotes que dans celui des documens de quelque valeur. La trop fameuse cassette dont certains explorateurs postés dans les bas-fonds de l'histoire ont menacé longtemps le sublime repentir de Mlle de La Vallière, l'austérité de Mme de Maintenon, l'enjouement si pur de Mme de Sévigné, a perdu désormais son dernier prestige, puisque l'éditeur de ces correspondances si volumineuses n'a réussi à en faire sortir que les lettres fort plates d'une entremetteuse employée dans des négociations qui ne rehausseront pas beaucoup le renom de l'irrésistible surintendant. Les filles d'honneur d'Anne d'Autriche n'ont pas une réputation assez solidement établie pour que les faiblesses d'une d'entre elles méritent d'être considérées comme une découverte historique. Lorsqu'un explorateur aussi infatigable que M. Cherruel a passé infructueusement quelque part, il est à présumer que tous les filons sont épuisés. C'est donc en parfaite connaissance de cause qu'on peut assigner aujourd'hui sa place définitive au personnage pour lequel des historiens *fantaisistes* ont cherché de nos jours dans la légende un rôle plus dramatique que celui qu'il joua jamais dans l'histoire. Pour établir avec quelle promptitude se pervertissent les dons les plus heureux au sein d'une corruption élégante, il suffira de replacer cette figure dans son cadre, au cœur même de l'époque à laquelle le malheureux surintendant put imputer à trop juste titre et tous ses vices et toutes ses fautes.

I.

Lorsque la mort fit tomber Richelieu du sommet d'où, pour parler comme le cardinal de Retz, il avait si longtemps foudroyé plutôt que gouverné les hommes, l'on put se tromper sur l'avenir réservé à son œuvre, car celle-ci paraissait beaucoup moins solidement assise qu'elle ne l'était en effet. Quand on prenait dans ce temps-là parti contre l'autorité royale, il était naturel de croire au succès de ses adversaires et peut-être de l'escompter. La pression exercée par le terrible ministre semblait devoir provoquer une réaction prochaine. Le peuple, saigné à blanc, maudissait la guerre qui avait déjà dévoré toute une génération; la bourgeoisie n'était pas moins atteinte dans sa fortune mobilière que la noblesse dans sa fortune territoriale; les parlemens se redressaient comme des arcs compri-

més, et les grands recommençaient à porter la tête haute depuis qu'ils la sentaient assurée sur leurs épaules. Comment auraient-ils douté de leur triomphe, lorsque l'épouse délaissée de Louis XIII, qui avait été si longtemps l'instrument passif de leurs complots et la triste victime de leurs défaites, se trouvait en mesure de remettre le pouvoir à ses complices de la veille en satisfaisant à la fois et leurs rancunes et les siennes? Rien de plus naturel que de croire au succès de la vieille opposition seigneuriale; aussi les plus fins y furent-ils trompés. La dernière chose qu'apprennent les partis, c'est que les intérêts finissent toujours par l'emporter sur les passions, et qu'à chaque situation nouvelle correspondent des horizons nouveaux. Si la régente, débarrassée par arrêt du parlement de tous les liens où les hommes du précédent règne avaient prétendu l'enlacer, n'appela pas aux affaires la faction de cour avec laquelle elle semblait identifiée par des souffrances communes, c'est que son esprit, droit, quoique médiocre, se trouva transfiguré par une sorte d'illumination soudaine, à l'heure même où elle se sentit responsable des destinées de la royauté française. Tout entière à ses nouveaux devoirs, Anne d'Autriche pratiqua l'ingratitude avec une rudesse que n'y avait pas mise Henri IV, n'oubliant pas moins les services que les injures et recherchant instinctivement les hommes qui, n'étant rien par eux-mêmes, avaient tout intérêt à fortifier la royauté, afin de conquérir la fortune sans la puissance.

La régente remit à Mazarin la plénitude du gouvernement, parce que cet homme n'avait aucune racine en France, tout en étant au niveau des plus hautes têtes par sa dignité étrangère et au-dessus de tous par son talent. Sous l'inspiration de la même pensée, le premier ministre s'entoura d'agens capables, mais obscurs, que cette double condition rendait plus propres encore à travailler à l'œuvre où étaient venus se confondre, depuis plusieurs siècles, les progrès de la nationalité et ceux de la monarchie françaises. Bientôt commença cette lutte fameuse entre tout ce qu'il y avait d'éclatant par la naissance, par la gloire, par l'esprit, par la beauté, et l'étranger assailli par le ridicule en même temps que par les armes, qui ne résistait au dedans qu'à force de victoires sur l'ennemi du dehors. Dans l'abandon général où le laissait, malgré des succès merveilleux, une impopularité chaque jour croissante, Mazarin n'eut à opposer à la ligue de tous les princes, de toutes les grandes dames et de tous les beaux esprits de son temps que quelques administrateurs en sous-ordre qui, n'étant en mesure d'entretenir aucune prétention personnelle dans l'état, s'effaçaient tous devant l'idée vivace dont ils étaient l'expression modeste, mais dévouée. L'armée, pour laquelle l'écharpe de son glorieux général était un signe plus sacré

que le drapeau de la patrie, les parlemens, qui, sans avoir le goût de la liberté, avaient l'horreur profonde du despotisme, la bourgeoisie, ruinée par la banqueroute de 1648, un peuple décimé par la famine, toutes les forces vives de la nation réunies dans la résistance, sans savoir d'ailleurs quelle direction lui imprimer, ne rencontraient donc en face d'elles qu'une princesse très faible comme femme, très inexpérimentée comme reine, appuyée sur des conseillers dont le pays ne connaissait pas même les noms, puisque la haine publique n'en laissait arriver qu'un seul jusqu'à lui. Les principaux de ces agens, sortis des cours de justice, de l'intendance et du négoce, s'appelaient Le Tellier, Servien, Lyonne, Colbert et Fouquet.

Les hommes admis durant la minorité de Louis XIV dans le conseil dirigé par Mazarin avec une omnipotence qui, après la rentrée de ce ministre dans Paris, égala celle de Richelieu, ont eu une destinée politique à peu près semblable, et telle qu'il était naturel de l'attendre pour chacun d'eux. Après le radieux épanouissement de l'autorité royale, ces serviteurs éprouvés du principe au triomphe duquel ils avaient si ardemment concouru profitèrent largement de sa victoire, mais ce fut en demeurant jusqu'au bout fidèles à eux-mêmes et à la foi de leur jeunesse. Une seule exception se présente, et c'est en vain qu'on chercherait à l'expliquer soit par les intérêts, soit même par les passions de l'homme qui la fournit à l'histoire. Le surintendant, qui avait été, avec l'abbé Fouquet son frère, l'un des serviteurs les plus dévoués de l'autorité royale tant que celle-ci errait de ville en ville, et tant que Mazarin, chassé du royaume, habita Brühl et Cologne, se jeta, le jour même où le triomphe du pouvoir ne laissait plus aucune sorte de chance aux factions, dans des pratiques et des poursuites tellement insensées qu'il ne put lui-même les excuser devant ses juges qu'en les qualifiant de ridicules et d'extravagantes. Enivré par le succès, il eut l'étrange idée de relever une cause à jamais vaincue, et qu'il avait combattue aussi résolûment que personne. A la veille de la paix triomphale des Pyrénées, lorsque le grand Condé rentrait modestement en France en s'inclinant comme un coupable sous le pardon de la royauté, on vit le petit-fils d'un négociant nantais aspirer à reprendre en sous-œuvre la tentative de rébellion qui avait imposé durant dix années au vainqueur de Rocroy l'existence d'un Coriolan : étrange retour vers le passé inspiré par la fatuité romanesque qui fut le trait original de la physionomie de Fouquet et l'écueil de sa déplorable carrière.

Issu d'une famille enrichie par le commerce maritime, élevé par un père qui, après avoir acheté une charge de magistrature à Rennes, exerçait à Paris de hautes fonctions administratives durant le ministère de Richelieu, Nicolas Fouquet appartenait par tous ses intérêts

et toutes ses traditions à la bourgeoisie. Grandie à l'ombre du trône, ardemment dévouée au pouvoir royal, auquel elle devait son importance chaque jour croissante, cette classe professait seule, jusqu'au temps de Louis XIV, ce culte de la royauté absolue devenu bientôt après, par la plus imprévue des révolutions, la doctrine exclusive de la noblesse. Pendant que, conformément aux habitudes de l'époque, toutes les sœurs de Nicolas Fouquet, au nombre de six, prenaient le voile afin d'aider leur père à constituer une maison puissante, tandis que deux frères entraient dans les ordres sacrés qui allaient les conduire à l'épiscopat, il était admis à vingt ans dans le service de l'intendance, la plus efficace et la plus durable des créations administratives de Richelieu. Un autre frère, connu dans l'histoire sous le nom de l'abbé Fouquet, encore qu'il n'ait appartenu à l'église que par les gros bénéfices dont il était commendataire, commençait également une longue carrière qui a laissé dans tous les mémoires du temps des traces profondes. Audacieux et dissolu, Gilles Fouquet n'aspirait au pouvoir que pour étendre la sphère de ses jouissances et pour rester protégé contre le mépris public par la crainte qu'inspiraient ses redoutables fonctions. Voué à l'intrigue par goût et par caractère, aux rôles subalternes par ses aspirations et ses instincts, capable de fidélité parce qu'il tenait la fidélité pour un bon calcul, cet abbé de cape et d'épée devint, sans appartenir précisément au conseil officiel de Mazarin, le ministre de sa police, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le chef du service de sûreté organisé pour protéger cette vie si détestée, et sous plusieurs rapports si détestable, quoique si nécessaire à la grandeur de la France. Recherchant moins l'éclat que l'influence, ce personnage sans cœur, sans scrupule et sans grâce formait sur presque tous les points un saisissant contraste avec son frère puîné, quoiqu'il ait été pour la fortune du surintendant l'instrument le plus utile et le plus fidèle. Ambitieux autant que l'ambition est compatible avec la légèreté et avec l'infatuation de soi-même, Nicolas Fouquet était à la fois étourdi et laborieux, aussi ardent aux affaires qu'aux plaisirs, affichant la prétention de les mener de front, et se targuant d'une immoralité contre laquelle protestaient, malgré les entraînemens des sens et de la vanité, les enseignemens ineffaçables d'une mère chrétienne. Aussi jaloux d'ailleurs d'inspirer de l'attachement que l'abbé Fouquet de provoquer la crainte, il sut mieux qu'homme en France doubler par une attitude charmante le prix de tous ses bienfaits, et se faire pardonner jusqu'à la rigueur, fort rare d'ailleurs, de ses refus : magistrat par état, homme de hiérarchie administrative par principe, le surintendant avait malheureusement tous les goûts comme toutes les manières d'un grand seigneur, et jouait ce rôle

avec un naturel si achevé qu'il finit par s'identifier avec lui; ce fut un acteur affolé sous les applaudissemens, à peu près comme Talma, si un soir il s'était cru empereur romain.

Sa carrière avait été aussi facile que rapide, car, jusqu'au jour de la catastrophe qui le tint si longtemps en présence de l'échafaud, aucun obstacle ne s'était élevé sur sa route. A trente-cinq ans, il avait obtenu l'agrément de la cour pour acquérir, moyennant une finance considérable, la charge de procureur-général au parlement de Paris, devenant presque l'égal de Matthieu Molé et le supérieur hiérarchique d'Omer Talon et de Jérôme Bignon, sans approcher jamais d'aucun d'entre eux ni par l'éloquence ni par l'autorité. Plus spirituel qu'instruit, moins légiste qu'administrateur, Nicolas Fouquet ne goûtait de la vie du palais ni les mœurs sévères, ni les fortes études. Resté un *mazarin* dévoué, quoique prudent, au plus fort de la crise, le procureur-général, placé à la tête de la grande compagnie qui venait de former le noyau de la première fronde, dut déployer, pour s'y faire accepter et pour y servir le ministre proscrit avec lequel il entretenait des relations assidues, des qualités qu'en stricte morale il faudrait appeler des défauts. Le service capital à rendre dans ces périlleuses conjonctures à la royauté et à sa propre fortune, c'était de séparer le parlement du parti des princes et de briser celui-ci en concourant à élever une barrière entre le faible duc d'Orléans et l'impétueux prince de Condé. Nicolas Fouquet n'y travailla pas moins assidûment que son frère : pendant que l'un lançait ses agens dans les cabarets et dans les boudoirs, l'autre réconciliait secrètement avec la cour les présidens ou conseillers qu'il importait de s'assurer, tarifant leur importance et leurs services avec une précision qui confondrait, si l'on ne savait combien les capitulations de conscience sont faciles au déclin et dans la faiblesse des partis.

Le procureur-général, qui tâtait chaque jour le pouls de *messieurs*, et qui voyait la peur tout près de remplacer la colère, décida par ses conseils, en juillet 1652, la translation du parlement à Pontoise, mesure très opportune qui porta le dernier coup à la fronde en arrachant les magistrats à la pression qu'exerçaient sur eux l'armée des princes et la populace, associées pour une résistance désespérée. Lorsque les violences populaires eurent fait sonner l'heure de la réaction, Fouquet demanda vivement la rentrée du roi dans sa capitale désabusée, et sut obtenir de l'impatience de Mazarin un court ajournement à son retour triomphal. Ni lui, ni son frère, qui avait joué dans ces négociations secrètes un rôle plus actif encore que le procureur-général, ne s'oublièrent, comme on le pense bien, au jour de la victoire, chose fort légitime à une époque où tant d'en-

nemis vaincus se faisaient payer même après la défaite. Le duc de La Vieuville, surintendant des finances, étant mort, Mazarin, rentré à Paris le 3 février 1653, fit nommer cinq jours après le procureur-général à ce poste tant disputé malgré l'incompatibilité évidente qui semblait devoir faire séparer ces deux fonctions. Toutefois Nicolas Fouquet ne mit pas seul la main sur cette proie, source de tant de scandaleuses fortunes. Mazarin avait à récompenser des fidélités aussi constantes et des services plus éclatans que ceux du procureur-général. Celui-ci dut se résigner à partager la surintendance avec un homme dont l'importance effaçait alors la sienne, et à ne paraître devant le public qu'en qualité de second d'Abel Servien, l'heureux négociateur de Munster et d'Osnabruck. Dans la double pensée de multiplier les récompenses et d'affaiblir ses agens, Mazarin divisa donc, quoique cette division dût provoquer des conflits inévitables, le dangereux héritage qui avait compromis la mémoire des d'Effiat, des Bullion et des Émery.

Cachant sous des formes hautaines un dévouement aveugle pour le cardinal, Servien, probe, mais rude, n'avait ni l'habitude ni le génie des finances, car ce génie consistait alors à se mettre entre les mains des traitans, afin de faire simultanément leur fortune et la sienne. Écrasée par la guerre, pillée par la soldatesque, ayant à supporter à la fois tous les fléaux de la nature et toutes les misères que peuvent s'infliger les hommes, la France de 1653 se voyait sans argent comme sans crédit, et dans les provinces avoisinant Paris les souffrances des populations rurales avaient atteint une limite qu'elles n'ont probablement jamais dépassée. Vivre d'anticipations usuraires, mettre en adjudication de nouvelles charges d'administration et de justice à beaux deniers comptans, altérer les monnaies, faire affluer momentanément le numéraire du royaume dans les caisses publiques en sachant mettre un terme habilement calculé entre les édits qui ordonnaient d'abaisser la valeur de certaines espèces et l'exécution de ces mesures dilapidatrices, c'était avec ces expédiens-là qu'il fallait lutter contre les armées espagnoles commandées par Condé, racheter des mains vénales des gouverneurs la plupart des places de guerre, acquitter les sommes stipulées par les grands seigneurs et les grandes dames pour prix du concours de leur épée ou de leurs charmes. Fouquet convenait à merveille à de telles négociations; sa conscience et son honneur lui paraissaient pleinement mis à couvert par les embarras inextricables de la situation et bien plus encore par les ordres formels du cardinal. Plus agréable aux gens d'affaires et aux gens de cour que Servien, rencontrant toujours des ressources à la hauteur des difficultés, il ne tarda pas à supplanter son collègue, non dans l'estime, mais dans

la confiance de Mazarin. Aux derniers jours de l'année 1654, Nicolas Fouquet obtint du premier ministre un règlement qui le chargeait exclusivement des recettes avec la recherche des voies et moyens, en laissant à Servien le contrôle et l'ordonnancement des dépenses.

Les choses marchèrent ainsi jusqu'à la mort de ce dernier (1), Fouquet gagnant toujours du terrain sur son collègue, malgré la vieille prééminence que l'opinion publique persistait à attribuer au célèbre négociateur de Westphalie. Ce n'était pas au moment où Mazarin poussait plus vigoureusement que jamais la guerre au dehors afin de rester maître du dedans, et quand il se faisait lui-même sous de faux noms munitionnaire de trois armées, ce n'était pas lorsqu'il recevait sur chaque marché d'énormes pots-de-vin, que le cardinal pouvait se passer des souplesses et des complaisances inépuisables d'un pareil serviteur. Lorsqu'à force de millions accumulés depuis son retour à Paris Mazarin plaçait ses nièces dans les maisons de Condé, de Savoie et de Modène, en assignant à ces jeunes filles des dots royales, d'aussi colossales spoliations, consommées en six années sur un pays appauvri, n'étaient possibles qu'avec la complicité d'un surintendant qui n'aurait pas conservé vingt-quatre heures ses fonctions, s'il n'avait trouvé chaque matin des moyens en rapport avec l'immensité des exigences. Se faire une fortune dont aucune autre n'avait jamais approché, en confiant à Fouquet le soin de la réunir, et à Colbert celui de l'administrer, couvrir aux yeux de la postérité cet insigne attentat à la probité par la paix la plus glorieuse qu'eût jamais signée la France, tel fut le programme de Mazarin, servant de texte à la défense, au moins spécieuse, du malheureux Fouquet. « Rien de ce que j'ai fait, s'écriait-il avec trop de raison devant ses juges, ne l'a été que par l'ordre de M. le cardinal. Je maintiens que ce que mes accusateurs appellent confusion a été le salut de l'état. Après la banqueroute de 1648, qui avait produit la guerre civile et ôté le crédit au roi, il n'y avait que l'espérance du gain, les remises, les intérêts, les facilités, les gratifications faites à ceux qui avaient du crédit et de l'argent qui pussent les obliger de faire des prêts au roi, et qui pussent faire avancer les sommes et les secours nécessaires. Cet expédient fut proposé à M. le cardinal comme le seul et souverain remède, après qu'il eut étudié et tenté inutilement tous les autres. Il fut accepté, autorisé et approuvé par son éminence (2). »

Inflexible sur le but, parfaitement indifférent sur les moyens, Ma-

(1) 17 février 1659.
(2) *Mémoires sur la Vie publique et privée de Fouquet*, t. Ier, p. 318.

zarin connaissait en effet par le menu toutes les pratiques de Fouquet. Leur correspondance atteste qu'aucune observation ne fut adressée à celui-ci ni sur les marchés scandaleux, ni sur les anticipations ruineuses, ni sur les emprunts usuraires qui formèrent les chefs de l'accusation dirigée en 1661 contre la gestion du surintendant. Mazarin savait fort bien également qu'élevé à pareille école, Fouquet ne manquerait pas d'imiter son maître; il voyait grossir chaque jour avec aussi peu de colère que d'étonnement la fortune de l'homme qui était alors l'instrument nécessaire de la sienne. L'acquisition des grands domaines de Fouquet, celle du duché de Penthièvre, de Guingamp et de Belle-Isle, la remise à ses prête-noms des gouvernemens du Mont-Saint-Michel, de Concarneau, de Guérande et du Croisic, qui tendaient à le rendre maître des côtes de Bretagne, remontent à 1657 et 1658, trois ans avant la mort du cardinal. Bien loin de s'opposer aux accroissemens rapides de la fortune du surintendant, le premier ministre lui prêta, quoiqu'il ne fût pas impossible de pressentir déjà ses projets extravagans, le concours le plus entier de l'autorité royale et souvent l'assistance de ses bons offices personnels. Mazarin se sentait avec raison assez sûr de sa force pour n'éprouver aucune inquiétude et pour permettre à un subalterne, jusqu'au jour où il lui conviendrait de l'anéantir, un agrandissement qu'il ne faisait pas à Fouquet l'honneur de considérer comme pouvant jamais devenir dangereux. Les énormes dépenses faites pour le château, les collections et la bibliothèque de Saint-Mandé, les grandioses constructions de Vaux, qui précédèrent Versailles en en laissant pressentir les splendeurs, n'inquiétèrent ni n'émurent Mazarin, reçu plusieurs fois dans ces résidences avec autant d'éclat que l'aurait été le roi lui-même : prodigalités calculées dans lesquelles le surintendant déployait, avec un sentiment très vrai de l'élégance et de l'art, des vues de patronage qui ne tardèrent pas à s'étendre du domaine des lettres à celui de la cour et de l'armée. Fouquet devenait en effet, en face de Mazarin fatigué et vieilli, le Mécène de tous les écrivains qui parlaient à l'opinion, le pourvoyeur de tous les courtisans qui entouraient le jeune monarque, la providence de tous les officiers qui avaient leurs équipages à faire et de toutes les jeunes femmes auxquelles manquaient des diamans : propagande de corruption assez haute et assez hardie pour que la reine-mère elle-même fût soupçonnée d'en avoir subi l'atteinte. Rien de tout cela n'était ignoré de Mazarin, qui ne s'inquiétait ni de la reconnaissance un peu déclamatoire du vieux Corneille, ni des quittances en vers adressées par La Fontaine à son généreux bienfaiteur.

Quoique le premier ministre sût fort bien que beaucoup de grands

seigneurs et de filles de la reine étaient aux gages du surintendant, il dédaignait trop ce monde besoigneux et frivole pour en prendre quelque ombrage, et le juste mépris qu'il portait aux protégés couvrait le protecteur contre sa vengeance. Devenu aux derniers temps de sa vie esclave de ses habitudes, Mazarin n'aurait pas été moins contrarié d'un changement dans le personnel de son ministère que du déplacement d'un meuble dans sa chambre à coucher. Telle fut l'espèce de répugnance contre laquelle vinrent constamment échouer les observations de Colbert, dont la probité refrognée faisait un ennemi pour ainsi dire naturel du surintendant. Mazarin laissa donc à celui-ci son portefeuille, parce que, tout en pénétrant fort bien ses manœuvres, il ne les redoutait pas assez pour prendre sans nécessité le souci de lui chercher un successeur; mais en s'épargnant à lui-même l'ennui de remplacer un serviteur toujours respectueux, quoique enivré, le cardinal se tint pour obligé d'éclairer complétement le jeune roi, qu'il avait préparé à régner par lui-même avec un soin trop méconnu de l'histoire (1). Tout fait présumer qu'il révéla à Louis XIV les pratiques criminelles et les dangereuses menées du surintendant, et que lorsque sur son lit de mort Mazarin, afin de s'acquitter envers son souverain, lui demanda de se servir de Colbert, il lui conseilla de se séparer de Fouquet.

Le surintendant se fit, sur sa position et sur la nature des périls dont il soupçonnait l'approche, une double illusion à peine explicable pour un homme qui entretenait des espions dans tous les salons et dans toutes les alcôves. Se tenant pour pleinement assuré du roi lors même que celui-ci était déjà à peu près décidé à le perdre, il ne se préoccupait que de Mazarin, sans voir que l'indifférence du cardinal était alors la plus sûre garantie contre sa colère. Les plans de résistance militaire et d'insurrection tracés par Fouquet de 1657 à 1659 présupposent tous ou son renvoi du ministère ou son emprisonnement ordonné par Mazarin, et correspondent au projet d'une lutte engagée non pas contre le roi après la mort de son premier ministre, mais contre le cardinal lui-même conservant la plénitude de sa puissance. C'est moins le manifeste d'une guerre engagée contre l'autorité royale que le programme d'une nouvelle fronde dans laquelle Fouquet prend sans façon le rôle du prince de Condé. Tous ces tristes projets, plus dignes assurément de pitié que de vengeance lorsqu'on les apprécie par leurs chances de succès, viennent se résumer dans le trop fameux mémoire de Saint-Mandé, écrit

(1) Nous avons signalé déjà les habiles et persévérans efforts de Mazarin pour initier Louis XIV au *métier de roi* et pour le dissuader de prendre un autre premier ministre. — Voyez *les Fondateurs de l'unité française*, t. II, p. 436 et suiv.

tout entier de la main du surintendant et caché par lui derrière la glace de son cabinet de travail (1).

Ce volumineux document, témoignage d'ingratitude et de démence, n'ajoute à peu près rien à ce qu'on savait déjà. Personne n'ignorait que Fouquet, stimulé par des avis secrets et de plus en plus alarmé par l'attitude observatrice de Mazarin, avait médité un vaste plan de résistance pour le cas, moins prochain qu'il ne le supposait, où l'on en viendrait à prendre des mesures contre lui, ce qu'il appelle, dans le préambule du projet de Saint-Mandé, « se garantir contre l'oppression. » On sait que la place, alors réputée inexpugnable, de Belle-Isle, munie de canons et de vaisseaux secrètement achetés par ses soins en Hollande, était le principal rendez-vous assigné d'avance aux amis du surintendant. Maître de la plupart des points fortifiés de la côte depuis Guérande jusqu'à l'Ile-Dieu, dont il avait fait donner le gouvernement au fils mineur de la marquise d'Assérac, complice dévouée de tous ses projets en Bretagne, Fouquet poussait l'infatuation jusqu'à compter sur une insurrection de cette grande province, où il était sans autres racines que les immenses acquisitions territoriales faites tout récemment sous des noms empruntés. Pour défendre l'île que ses flatteurs appelaient son royaume, il attendait le concours de la flotte française, alors aux ordres du commandeur de Neuchèse, sa créature, et du marquis de Créqui, gendre de Mme Du Plessis-Bellière, son amie, courtisan appauvri pour lequel il venait d'acheter de ses deniers la charge importante de général des galères.

De pareilles visées ne pouvaient présenter quelques chances un peu sérieuses qu'autant qu'on s'adresserait à la vieille indépendance bretonne, qui faillit en effet se soulever, dix ans plus tard, sous le gouvernement du duc de Chaulnes à l'occasion de l'impôt du timbre et du tabac, établi sans l'assentiment des états; mais c'est à quoi ne songeait aucunement le plus fiscal des financiers, le plus centralisateur des ministres, l'homme le moins sympathique, par ses habitudes et par ses allures, à la rude et fière province où il n'avait jamais vécu, quoiqu'il en fût originaire. Insensé si l'on s'était appelé Rohan, un pareil rêve était ridicule lorsque l'on se nommait Fouquet.

Dans ce tissu de coupables extravagances, les accessoires étaient à la hauteur du principal, car le préambule du projet de Saint-Mandé contenait, relativement à la politique jalouse du cardinal, des accusations contre lesquelles protestait alors avec éclat sa lon-

(1) On trouve dans la publication de M. Cherruel le texte intégral de ce mémoire, dont M. Pierre Clément avait déjà donné une partie dans son *Histoire de Colbert*.

ganimité dédaigneuse. Jamais d'ailleurs conspirateur ne joua pareille partie avec moins de précautions et une plus étrange outrecuidance. Les engagemens secrets que Fouquet s'était complu à faire souscrire aux commandans de certaines places de guerre de « le servir envers et contre tous » constituaient des actes manifestes de haute trahison, et il ne sut s'en défendre devant ses juges qu'en alléguant la romanesque satisfaction de tracer dans ses loisirs des plans chimériques dont s'amusait son esprit blasé. Dans ce programme, tout le monde avait son rôle; il ne s'agissait plus que de déterminer chacun à le jouer aux risques de sa tête pour les menus plaisirs du surintendant disgracié. C'étaient, par exemple, certains magistrats sur lesquels il comptait pour courir toutes les chances que pouvait lui envoyer la fortune par l'unique raison qu'en d'autres temps ils avaient été ses obligés; c'étaient des courtisans qu'il tenait pour acquis à sa personne parce qu'il leur servait une grosse pension; enfin l'une de ses plus pressantes recommandations à sa famille pour le jour de la catastrophe, ce fut d'employer le dévouement et l'influence du duc de La Rochefoucauld, tant il connaissait bien le cœur de l'auteur des *Maximes!* Une circonstance suffit pour constater avec quelle légèreté furent écrites ces redoutables pages. Dans son premier plan de résistance, Fouquet avait fait figurer en première ligne les places du Havre, du Mont-Saint-Michel, et surtout celle de Calais, dont le gouvernement appartenait au comte de Charost, son gendre; quelques mois plus tard, il biffait ces noms-là pour y substituer ceux de Belle-Isle, de Concarneau et de Guérande, comme s'il avait pu susciter et soutenir à son gré la guerre civile sur les côtes de la Manche tout aussi bien que sur celles de l'Océan, en Normandie comme en Bretagne!

II.

C'était en caressant ces illusions déplorables que le châtelain de Vaux, chanté par tous les poètes dont il subventionnait la muse, salué par les ambitieux à courte vue comme le successeur inévitable du cardinal, attendait, au sein d'une corruption raffinée, la mort de l'homme dont l'ancienne bienveillance, quoique alors très refroidie, le maintenait seule aux affaires. Cet événement, si ardemment souhaité par l'imprévoyanee de Fouquet, arriva le 9 mars 1661, et l'on sait comment Louis XIV, rassemblant à Vincennes autour du lit de mort de Mazarin ses ministres et ses secrétaires d'état, prit pour un demi-siècle l'exercice direct du pouvoir avec la majesté qui fut le caractère de ce règne solennel. Aux fautes graves que déjà le roi, d'après les révélations de Mazarin, imputait à Fouquet, celui-ci

ajouta un tort plus difficile encore à pardonner : il affecta, touchant la résolution royale si fièrement signifiée aux ministres qu'elle transformait en commis, une incrédulité que le jeune roi ne put ignorer, tant cette première velléité de travail fut considérée comme passagère par la société intime dans laquelle il vivait alors, société élégante et perverse dont Fouquet, déguisé en pluie d'or comme Jupiter, se tenait pour le maître et le suprême inspirateur. Olympe Mancini, mariée au comte de Soissons, formait le centre de cette corbeille épanouie dans une atmosphère ardente, mais malsaine, et dont les plus belles fleurs ne tardèrent pas à se flétrir sous les dénonciations meurtrières de la Brinvilliers. M. Cherruel établit fort solidement que l'amour imprévu de Louis XIV pour Mlle de La Vallière eut au moins l'avantage de l'arracher à ces sensualités énervantes, et qu'il décida peut-être de la direction sérieuse imprimée à sa vie, durant laquelle il fut donné à ce prince d'accomplir, à force de volonté et de respect pour lui-même, ce qui chez Fouquet n'avait été qu'une prétention, l'association des affaires aux plaisirs avec la subordination constante de ceux-ci.

Il était naturel que Fouquet se crût personnellement agréable au jeune roi, car le surintendant était un gentilhomme accompli, et connaissait mieux que personne en France la cour et le monde; mais si l'analogie des habitudes devient ordinairement un lien entre les hommes, il peut arriver aussi qu'ils se séparent profondément, lorsqu'ils aspirent aux mêmes succès. Or, sans faire remonter la résolution de Louis XIV à un sentiment de jalousie inspiré par d'audacieuses poursuites contre Mlle de La Vallière, sentiment que rien n'établit ni dans les vraisemblances ni dans les faits connus, l'on ne saurait douter que sa personnalité royale ne se soit trouvée offusquée par l'éclat imprudent que son ministre s'étudiait à déployer. Ce prince se complut sans doute, durant son règne, à grandir les dépositaires immédiats de son autorité : il alla jusqu'à imposer aux plus hautes têtes du royaume l'obligation de se courber devant ces parvenus capables et fidèles; mais à toutes ces faveurs demeura constamment attachée la condition tacite de reconnaître qu'on n'était par soi-même que poussière et néant. Louis XIV comprit d'instinct que cette situation, à laquelle se prêteraient fort bien les Le Tellier, les Colbert et les Phélypeaux, répugnerait toujours à Nicolas Fouquet. Celui-ci avait en effet le double tort de s'exagérer sa valeur et de vouloir être quelque chose par lui-même dans un temps où l'effacement personnel se présentait comme la condition nécessaire de toute fortune politique. La fameuse fête de Vaux, offerte au roi par le surintendant en août 1661, un mois avant le voyage de Nantes, — tentative insensée d'un satellite qui s'efforçait d'éblouir

le soleil, — fut certainement la cause décisive de son arrestation, car dans ces splendeurs, sous lesquelles pâlissait la majesté royale, le monarque entrevit un crime d'état bien plus qu'une prodigalité financière. Une importance aussi insolemment affichée fut envisagée comme un commencement de conspiration, et en quittant Vaux, Fouquet, que le roi tenait déjà pour un dilapidateur, lui apparut comme un traître.

Plusieurs semaines avant cette fête à jamais célèbre, un œil moins fasciné que celui du surintendant aurait pu entrevoir, d'après des signes non équivoques, l'intention à peu près arrêtée du monarque de l'écarter de ses conseils. Voulant commencer son grand apprentissage royal par l'étude approfondie des finances, ce prince avait réclamé des états de situation que le surintendant lui remettait chaque jour avec des omissions dans les recettes et des falsifications correspondantes dans la dépense, afin de constater, en exagérant les embarras du trésor, la nécessité absolue de son concours et de son crédit près des traitans; mais Fouquet avait compté sans Colbert, consulté secrètement par Louis XIV sur ces documens, dont l'impitoyable intendant de Mazarin dévoilait les chiffres faux avec une perspicacité stimulée par la haine. En même temps qu'il rendait à Fouquet ce bon office, Colbert faisait valoir près de celui-ci la reconnaissance que ne manquerait pas d'éprouver le roi, s'il voyait le surintendant se consacrer désormais tout entier à la gestion des finances; il le conduisait ainsi à vendre sa charge de procureur-général, qui, en cas d'accusation, l'aurait rendu justiciable du parlement. Il est donc à croire qu'en tout état de cause la carrière ministérielle de Fouquet touchait à sa fin, et qu'il était à la veille d'une disgrâce; mais il y avait un abîme entre sa révocation et la terrible mesure qui bientôt après mit ses jours en danger. Si la fête de Vaux ouvrit cet abîme, la découverte du projet de Saint-Mandé dut le creuser plus profondément encore. Les *Mémoires* de Louis XIV ne permettent pas d'ailleurs de douter que ce projet ne fût soupçonné tout au moins dans ses parties principales avant l'arrestation du surintendant et la saisie de ses papiers (1). Ni le roi, ni Colbert, ni Le

(1) « Depuis que je prenais soin de mes affaires, j'avais de jour en jour découvert de nouvelles marques des dissipations du surintendant : la vue des vastes établissemens que cet homme avait projetés et les insolentes acquisitions qu'il avait faites ne pouvaient faire qu'elles ne convainquissent aucun esprit du déréglement de son ambition, et la calamité générale de tous mes peuples sollicitait sans cesse ma justice contre lui; mais ce qui le rendait plus coupable envers moi était que, bien loin de profiter de la bonté que je lui avais témoignée en le retenant dans mes conseils, il en avait pris une nouvelle espérance de me tromper, et, bien loin d'en devenir plus sage, il tâchait seulement d'en être plus adroit. Mais quelque artifice qu'il pût pratiquer, je ne fus pas longtemps sans reconnaître sa mauvaise foi, car il ne pouvait s'empêcher de continuer

Tellier, ni le chancelier Séguier, n'ignoraient les plans de résistance auxquels, dans les conversations d'un certain monde, les fortifications de Belle-Isle servaient de texte depuis trois ans. L'on ne peut expliquer que par de telles appréhensions le secret impénétrable dont s'enveloppa Louis XIV et les précautions minutieuses dont il crut devoir faire précéder l'acte du 5 septembre 1661, qui ne rencontra pas d'ailleurs l'ombre d'une résistance. Le voyage de Bretagne, habilement dissimulé sous la convenance de visiter une grande province, fut inspiré, comme le roi a pris soin de l'apprendre à la postérité, par la pensée de se trouver sur le théâtre des événemens, si le possesseur du marquisat de Belle-Isle et du duché de Penthièvre osait oublier, lorsqu'on porterait la main sur lui au nom de sa majesté, que Richelieu en avait fini avec les grands, et qu'en France la royauté était à toujours hors de page.

Louis XIV porta dans la perpétration de cet acte une surabondance de ruses et de tromperies italiennes où l'on retrouve comme un dernier écho des leçons de Mazarin. Jamais il n'avait comblé le surintendant d'attentions plus délicates, ne lui avait témoigné une confiance aussi intime que pendant le voyage entrepris pour mieux assurer sa perte. L'emprisonnement de Fouquet pouvait sans doute réclamer des mesures de prudence, mais il n'autorisait ni les mensonges ni les caresses, d'ailleurs fort inutiles, dont le roi crut devoir faire précéder une résolution naturelle et légale. Lorsqu'on réfléchit à l'orgueilleuse complaisance avec laquelle ce prince s'arrête sur cet épisode de sa vie, il semble qu'il ait plutôt songé à s'y donner à lui-même, en matière de secret, la mesure de ses propres forces qu'à proportionner les précautions aux périls. Fouquet marchait en effet vers l'abîme avec la plus aveugle confiance. Très agité, avant de quitter Paris, par les rapports de ses nombreux agens, il avait repris toute sa sérénité en recevant, durant le séjour à Nantes, des témoignages presque sans exemple des bontés du roi. La veille du jour où d'Artagnan mit la main sur lui, au moment même où la ville de Nantes se remplissait de troupes dont personne ne s'expliquait la mystérieuse destination, le surintendant, pour ne point paraître étranger aux desseins de son maître, avait la fatuité impudente de déclarer au secrétaire d'état Brienne, envoyé le matin par le roi pour prendre de ses nouvelles, car Fouquet était alors malade, que ces troupes avaient été mandées pour assurer l'arrestation de Colbert, et qu'il venait lui-même de donner des ordres à Pélisson afin

ses dépenses excessives, de fortifier des places, d'orner des palais, de former des cabales et de mettre sous le nom de ses amis des charges importantes qu'il leur achetait à mes dépens, dans l'espoir de se rendre bientôt l'arbitre souverain de l'état. » *Mémoires de Louis XIV*, t. Ier, p. 232.

de mettre le château d'Angers en mesure de recevoir le lendemain son plus mortel ennemi!

Louis XIV établit dans ses mémoires que cet acte de vigueur, rehaussé aux yeux des peuples par le mystère profond qui l'avait enveloppé, fut accueilli avec des applaudissemens unanimes. Cette adhésion générale n'est pas contestable; l'impression s'en retrouve jusque dans les mémoires contemporains les plus favorables au surintendant. Soumise depuis la paix aux dernières épreuves de la disette, la nation, qui avait vainement attendu de la fin de la guerre quelque allégement à ses douleurs, les imputait tout entières aux dilapidations de Fouquet, lorsqu'il aurait fallu, pour les comprendre et surtout pour les guérir, remonter jusqu'à l'administration meurtrière dont tout l'art consistait alors à paralyser l'agriculture française en imposant les instrumens nécessaires du travail, en même temps qu'elle arrêtait la circulation de ses produits par des entraves désastreuses. Fouquet, que les salons de Paris allaient bientôt transformer en victime, ne fut au jour de son emprisonnement, pour le pays tout entier, qu'un voleur effronté frappé par la justice royale. Le crime d'état ne préoccupait encore personne; ce que poursuivait la colère publique, c'était le vol aggravé par le scandale. Dans sa périlleuse translation du château d'Angers au donjon de Vincennes, le prisonnier avait pu recueillir des témoignages non équivoques de l'indignation populaire. Si une juste condamnation avait alors frappé le dépositaire infidèle de la fortune publique dans ses richesses et dans sa liberté sans menacer ses jours, que la nature de ce crime ne semblait pas pouvoir compromettre, l'on aurait universellement applaudi à un châtiment proportionné au délit lui-même. Le sentiment public ne se modifia d'une manière de plus en plus sensible durant les trois années de cette procédure que parce que les incidens du débat ne tardèrent pas à lui donner une autre physionomie en faisant prédominer la question politique sur la question financière.

Lorsque la saisie des papiers de Saint-Mandé eut mis le crime de haute trahison sur le premier plan dans les délibérations de la chambre de justice à laquelle avait été commis le sort de l'accusé, l'opinion, qui acceptait pleinement d'avance toutes les conséquences pénales qu'auraient entraînées la concussion et le dol, ne put s'empêcher de traiter légèrement une accusation si imprévue, et le public se prit à l'apprécier bien moins d'après des pièces qu'il récusait comme suspectes que d'après les impossibilités manifestes qu'aurait rencontrées l'application d'un plan inoffensif à force d'être chimérique. Paris, déjà travaillé par les nombreux amis et pensionnaires du surintendant, fatigué d'ailleurs des longues formalités d'une

procédure habilement arrêtée à chaque pas par les déclinatoires de l'accusé, ne tarda point à penser qu'il serait inique de faire tomber la tête d'un homme pour des projets qui, fussent-ils réels, méritaient de se dénouer à Charenton et non en place de Grève. Admettre que Nicolas Fouquet eût songé à entrer en campagne contre le roi Louis XIV, résolution insensée que ses amis, relevés de leur premier abattement, persistaient d'ailleurs à nier, cela répugnait profondément à la conscience publique. La chose était en effet plus vraie qu'elle n'était vraisemblable, et la vraisemblance saisit toujours l'opinion bien plus que la vérité.

La pression exercée sur les magistrats par le roi en personne pour leur dicter un arrêt de mort que la foi dans son droit lui faisait estimer nécessaire, le courant chaque jour grossi des bruits favorables et des anecdotes émouvantes vinrent éveiller une dernière lueur d'indépendance au sein de la génération qui avait fait la fronde et vu naître le jansénisme. Cette génération n'avait pas encore abdiqué ses souvenirs, subi le joug de la discipline monarchique et emboîté le pas derrière Bossuet et Racine. Chez les parlementaires du Marais et dans les hôtels littéraires de la Place-Royale où, sous le patronage de la beauté, le bel esprit s'essayait à une lutte dernière contre la puissance politique, l'on pouvait entendre encore quelques mots d'une langue oubliée, et Fouquet, quoiqu'il eût été l'un des ennemis les plus persévérans de la fronde militante, se trouva tout à coup adopté avec passion par la petite fronde des salons, qui, après avoir mené à bonne fin l'œuvre fort louable de sauver la tête du surintendant, accomplit, avec un succès plus durable qu'il n'était naturel de le prévoir, la tâche de grandir son rôle et de tromper la postérité.

Dans les sociétés polies, la puissance des coteries politiques et littéraires se mesure presque toujours à celle qu'y exerce l'esprit lui-même; mais à l'avantage de stimuler l'intelligence les coteries joignent trop souvent l'inconvénient de lui enlever son originalité propre, et de la fausser dans les questions où les personnes sont plus en jeu que les choses. Si les hommes qui vivent en dehors d'elles, soit indifférence du succès, soit respect d'eux-mêmes, les rencontrent devant eux comme des barrières parfois infranchissables, ceux dont elles font pousser la renommée en serre chaude y perdent leur physionomie native, et revêtent sous le souffle des passions qui les gonflent en les transformant des proportions démesurées qu'il faut envisager comme l'une des plus sérieuses difficultés de l'histoire.

La coterie des beaux esprits, celle des frondeurs incorrigibles à la manière du duc de La Rochefoucauld et du docteur Gui Patin,

adoptèrent donc Fouquet avec une ardeur dans laquelle entraient pour les uns d'honorables affections personnelles, pour les autres des ressentimens rendus plus vifs encore par l'impuissance. Pussort, Berryer, Sainte-Hélène, et tous les membres de la chambre qui, sur le chef du crime d'état, maintinrent un avis trop rigoureux à coup sûr, quoique légal, tous ces magistrats, qui n'étaient probablement que d'ardens royalistes, furent présentés au public comme des juges prévaricateurs. L'accusé, qui s'éleva d'ailleurs à la hauteur de son infortune en rencontrant tout à coup des inspirations d'honnêteté et de prudence dont il avait manqué si longtemps, l'accusé, pour lequel on avait commencé par réclamer la clémence, fut bientôt présenté comme l'intéressante victime d'une odieuse iniquité. Les écrivains et les femmes, les salons et l'Académie se donnèrent pour la dernière fois, durant le cours du grand règne, le plaisir d'accomplir un acte d'opposition. Du sein de l'exultation bruyante provoquée par l'arrêt qui lui sauva la vie, la mémoire de Fouquet sortit bientôt singulièrement transfigurée. Ses enfans profitèrent de ce long engouement au point de se voir presque égalés à des princes du sang en puissance et en richesse, à ce point que Saint-Simon a pu dire qu'on s'était étudié à « faire au fils de Fouquet un apanage comme à un fils de France. » Quant à l'histoire, au lieu d'un brillant étourdi, sans esprit politique, auquel la vanité avait tourné la tête, on lui présenta un grand homme d'état méconnu, expiant sous les verrous une supériorité qui avait offusqué Louis XIV.

Le remuant personnage qui aurait eu probablement son jour sous la régence du duc d'Orléans n'avait pas de place possible sous l'administration sévèrement ordonnée de Louis XIV. La captivité de Pignerol a donc beaucoup plus servi à sa renommée que ne l'aurait fait le reste de sa vie écoulée à la cour et dans les affaires. Dès le jour de son arrestation, le vieil homme sembla mourir chez Fouquet. Le cœur du courtisan voluptueux parut se dégager sans effort des liens si puissans dans lesquels il était enlacé, de telle sorte qu'à la première atteinte du malheur on y vit refleurir tous les germes déposés par la main d'une mère, l'une des âmes héroïques d'un siècle si fortement trempé dans la foi. Dès sa première étape au château d'Angers, au lendemain de son emprisonnement, Fouquet implore de la commisération royale une seule grâce, celle de recevoir les consolations religieuses pour ramener la paix dans sa conscience, dont il ne dissimule ni les remords ni les angoisses. Revenu après de fortifians entretiens à cette sérénité que le repentir assure comme l'innocence, le prisonnier se montre dans ses interrogatoires et durant les longues séances de l'Arsenal, prolongées par des incidens sans fin, aussi rempli de mesure dans sa conduite que de noble mo-

destie dans ses paroles. Sans protester contre le sort, sans paraître redouter le châtiment terrible dont il se sait menacé, il implore la clémence royale en confessant les projets insensés qui trouvent quelque excuse dans leur extravagance même, et qu'il ne s'étudie à défendre que par l'ivresse à laquelle la miséricorde divine vient de l'arracher. « Merci, mon Dieu, car voilà le chemin de son salut! » avait dit Mme Fouquet en apprenant l'écroulement de la fortune de ce fils si coupable, mais toujours si cher. Fouquet ne démentit pas un jour, pendant dix-huit années d'une impitoyable captivité, ce cri sublime échappé au cœur d'une mère. L'oreille fermée à tous les bruits du monde, il retrouva la paix au fond d'une forteresse des Alpes, dont le siége était fait secrètement, à force de péril et d'or, par une sainte mère et une admirable épouse, oiseaux du ciel quelquefois entrevus à travers les grilles et les abat-jour du captif!

Rien ne rompit, au moins pendant les seize premières années, la monotonie de cette existence, contrainte de se replier sur elle-même en se nourrissant d'amers souvenirs tempérés par d'immortelles espérances. L'historien de Fouquet n'a fait, malgré de persévérantes investigations, que peu de découvertes sur cette période, la plus intéressante peut-être, de la vie du malheureux surintendant. Nous en restons à quelques fidèles serviteurs de sa famille mis aux fers et à un gardien pendu pour avoir tenté de faire arriver jusqu'à Fouquet des nouvelles de cette terre des vivans à laquelle il n'appartenait plus. Enfin, dans le long chapitre consacré à cette longue captivité, nous en sommes toujours à l'anecdote si connue de Lauzun, qui, en contant à Fouquet sa fabuleuse fortune et son mariage royal, excite l'effroi bien naturel de ce dernier à la pensée qu'on veut ajouter à l'horreur de sa captivité l'obligation de la partager avec un homme en démence.

Cependant cette séquestration absolue, aggravée par les exigences multipliées de Louvois, provoqua bientôt pour Fouquet des jouissances plus nobles que celles dont il avait épuisé la coupe. Méditant les livres saints dans le cours à peine dissemblable de ses jours et de ses nuits, il se mit à les commenter en prose et à les traduire en vers (1). Dans la contemplation de ces horizons qu'il n'avait pas même soupçonnés, l'âme du prisonnier emprunta quelque chose

(1) En 1683, le comte de Vaux, fils aîné de Fouquet, publia à Paris deux petits volumes, extraits des manuscrits laissés par son père, sous le titre de *Conseils de la sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon...* M. Lemonnier a publié, à l'appendice de son *Histoire du chancelier d'Aguesseau,* l'admirable lettre écrite par Fouquet à sa mère en 1675, dans laquelle respire une mélancolie touchante tempérée par un apaisement sublime. M. Cherruel a reproduit *in extenso* ce monument de résignation chrétienne d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque impériale.

aux joies ardentes goûtées par Jérôme dans la libre captivité du désert, lorsque, courbé sur la Bible, devenue son seul trésor, il oubliait les splendeurs de Rome et jetait au monde l'âpre expression de ses mépris. La vue de Dieu est pour l'intelligence de l'homme ce qu'est celle de la mer pour son regard; elle l'absorbe par sa vivante immensité, et devant sa souveraine harmonie tous les bruits de la terre font silence. Après avoir vécu de la vie recluse des trappistes au point d'ignorer comme eux si ses amis les plus chers appartenaient encore à ce monde, Fouquet mourut comme un saint, laissant une preuve de plus que, sans nier la douleur comme le stoïque, le chrétien peut toujours en triompher, puisque l'âme reste libre jusque dans les fers.

C'est un bonheur pour l'histoire d'avoir à constater que, malgré ce culte de l'autorité monarchique dont Louis XIV ne fut pas moins le disciple fervent que le gardien inflexible, les rigueurs de ce prince finirent par s'adoucir en présence de cette captivité sans espoir. Mmes Fouquet, longtemps exilées dans des résidences lointaines, furent admises à se rapprocher de Pignerol, et, dans l'année qui précéda sa mort, le prisonnier, fléchissant sous le poids de ses infirmités plutôt que sous le poids de son malheur, put recevoir ces soins si doux à l'infortuné qui n'espère plus cette joie suprême. Puis, dans les derniers jours de 1679, quelques mois seulement avant d'expirer, Fouquet obtint l'autorisation d'aller prendre les eaux de Bourbonne, ce qui équivalait à l'assurance d'une fin prochaine de sa captivité. Il ne paraît pas qu'il ait pu profiter de cette trop tardive autorisation; cependant le bruit de sa mise en liberté se répandit alors dans Paris, et Gourville, dont les mémoires contiennent d'ailleurs des inexactitudes bien autrement sérieuses, ayant inféré de la permission accordée à Fouquet de quitter Pignerol qu'il en avait immédiatement profité et qu'il n'était point mort dans cette forteresse, cette circonstance insignifiante a servi de base à l'étrange roman d'après lequel le décès de l'ancien surintendant n'aurait été que simulé. C'est au moment où la vengeance de Louis XIV était visiblement désarmée contre un malheureux vieillard qu'on prête gratuitement à ce prince une invention dont ne s'était avisé aucun tyran; Fouquet devient le héros de la légende du *masque de fer*.

Deux argumens sont présentés à l'appui de cette bizarre assertion : l'un, c'est que la victime de ce drame mystérieux a commencé par être déposée à Pignerol avant d'être enfermée aux îles Sainte-Marguerite, comme si Fouquet avait été le seul habitant de ce lieu sinistre; l'autre, c'est que rien n'établirait d'une manière précise où et à quelle époque est mort l'infortuné surintendant. En présence des lettres de ses contemporains, devant les détails si concordans don-

nés par Mme de Sévigné et par le comte de Bussy, ce dernier motif n'a guère plus de valeur que le premier. Les *Mémoires sur la vie de Fouquet* viennent ôter d'ailleurs ce dernier espoir aux amateurs du merveilleux (1), car ils établissent par des documens authentiques que l'ancien ministre de Louis XIV mourut dans sa prison, en mars 1680, d'une attaque d'apoplexie, et que ses restes furent transportés et inhumés l'année suivante à Paris dans l'église de la *Visitation*. Ces pièces dispensent de défendre Mme de Maintenon contre l'imputation plus comique qu'odieuse d'avoir conseillé cette cruauté singulière à Louis XIV, afin de lui mieux dérober la trace d'anciennes liaisons avec Fouquet. Ajoutons que pas un esprit sérieux n'a pu admettre l'existence de rapports suspects entre Mme Scarron et le surintendant, hypothèse appuyée sur une lettre cynique qu'une fille perdue oserait à peine écrire, et qu'un annotateur obscur n'a pas craint d'attribuer à la femme qu'il faudrait appeler la plus prudente, lors même qu'on se refuserait à dire la plus sévère de son temps. M. Cherruel expose d'ailleurs, en les appuyant sur quelques lettres charmantes, les liaisons assez étroites de Mme Scarron avec Mme Fouquet, la première femme du surintendant, liaisons marquées au coin de la plus extrême délicatesse, et durant lesquelles on voit l'épouse du pauvre infirme repousser par bienséance, d'autres pourront dire par pruderie, toutes les invitations pour Vaux, en cachant sous le devoir de ne pas quitter son vieux mari l'évidente appréhension de donner à la calomnie des armes contre sa jeunesse et sa beauté. La *vieille fée* avait-elle pressenti Saint-Simon?

Ce livre vient encore ajouter une page à l'acte d'accusation que les éditeurs de notre temps se complaisent à dresser avec une persévérance infatigable contre l'ancienne monarchie française. Depuis cette date mémorable de 1828, à laquelle remonte la publication intégrale du manuscrit de Saint-Simon, que de divulgations périlleuses, que de témoignages empruntés aux serviteurs les plus dévoués de cette monarchie, comme pour river de leurs propres mains la pierre de son sépulcre!... Quelques lettres de filles d'honneur pensionnaires d'un surintendant prodigue et libertin ajoutent bien peu sans doute aux graves révélations que nous ont faites sur le règne de Louis XIV un personnage tel que le duc de Saint-Simon,

(1) Dans l'énigmatique histoire du masque de fer, bien d'autres noms, chacun le sait, ont trouvé place. Rappelons seulement qu'un personnage non moins singulier que Fouquet passa également pour le héros de cette bizarre légende. C'est le Bolonais Mathioli, qui s'était donné faussement à Louis XIV comme autorisé à négocier la cession de la forteresse de Casal, et qui dut expier son audacieuse supercherie dans les cachots de Pignerol. On trouvera quelques détails sur Mathioli dans les *Mémoires du marquis de Pomponne*, publiés par M. Mavidal d'après un manuscrit de la bibliothèque du corps législatif.

et sur le règne suivant un ancien ministre tel que le marquis d'Argenson. Toutefois, en trouvant les habitudes du quartier Bréda établies à la cour d'Anne d'Autriche, en voyant une certaine femme La Loy tenir, dans l'antichambre même de la reine, boutique de bijoux et petite poste aux *poulets*, il est impossible de ne pas éprouver quelque chose de la surprise attristée qu'ont suscitée pour la génération actuelle tant de publications sur les deux derniers siècles, en commençant par l'œuvre graveleuse de Tallemant des Réaux pour finir par le journal naïvement cynique de Barbier.

Il s'est trouvé que les époques les plus troublées, et par ce motif même les plus immorales, de la longue période comprise sous la dénomination d'ancien régime ont été, par une fatalité dont ce temps porte la peine, beaucoup plus fécondes en écrivains de mémoires et en observateurs politiques que des temps ou plus heureux ou plus tranquilles. La régence d'Anne d'Autriche, durant laquelle la misère des populations fut lamentable, resplendit d'un grand éclat littéraire; celle du duc d'Orléans n'a pas provoqué un épanouissement moins brillant de l'intelligence au milieu des désastres inséparables de l'union de l'esprit d'aventure avec l'esprit de cupidité; la dernière partie du règne de Louis XV, celle qu'il faut bien nommer le gouvernement de Mmes de Pompadour et Du Barry, correspond à la plus grande fécondité littéraire qu'ait jamais connue une nation. Les écrits politiques et les tableaux de mœurs abondent donc pour ces jours-là, tandis qu'ils sont beaucoup plus rares pour les époques historiques qui précèdent ou qui suivent ces périodes agitées. Les trente glorieuses années qui s'étendent de l'emprisonnement de Fouquet à la guerre de la succession d'Espagne, années signalées par tant de triomphes et tant de chefs-d'œuvre littéraires, n'ont fourni que fort peu de mémoires et pas un écrit politique. Le long ministère du cardinal de Fleury, qui cicatrisa les plaies ouvertes par l'impitoyable administration des dix dernières années de Louis XIV, est beaucoup moins connu et moins étudié que les jours qui allaient voir s'allumer les premières passions politiques sous l'impulsion des grandes compagnies judiciaires. Enfin les douze premières années du règne de Louis XVI, l'une des époques les plus attrayantes de notre histoire par une aspiration générale vers le bien public que secondait le mieux intentionné des princes, étaient restées complétement dans l'oubli, quant au régime économique et administratif, jusqu'aux travaux récens de M. de Lavergne. Pour apprécier avec équité et en pleine connaissance de cause le gouvernement sous lequel vécut la France durant plus de quatre générations, il faudrait donc faire entre des époques très diverses, quoique fort rapprochées, des distinctions dont la passion et l'ignorance sont

également incapables. N'oublions pas d'ailleurs que les études morales et politiques faites par les écrivains contemporains sur l'ancienne monarchie n'embrassent guère que ce qu'on appelait alors la cour et la ville, c'est-à-dire Versailles et Paris. Or la partie la plus saine de la vieille société française, celle qui en faisait la force et l'honneur, c'était précisément la province, beaucoup plus distincte alors de la capitale par ses intérêts et par ses mœurs qu'elle ne saurait l'être aujourd'hui. Là les populations avaient certainement des ressources moins nombreuses et moins assurées que de nos jours; mais les besoins étaient moins grands et les devoirs moraux du patronage plus respectés. Dans la bourgeoisie, les fortunes étaient lentes, mais solides, et l'instruction était, sinon plus générale, du moins plus forte qu'aujourd'hui; la noblesse provinciale enfin, qui fut à la fois l'honneur et la victime de la monarchie, toujours prête à payer l'impôt du sang, même en se ruinant par-dessus le marché, demeura jusqu'à la dernière moitié du XVIIIe siècle à peu près étrangère à la servilité dorée de Versailles, et ne prit la morgue et la fatuité des courtisans, auxquels elle rendait dédains pour dédains, qu'après qu'elle eut succombé à la tentation de chasser avec le roi et de monter dans les carrosses. Ce n'est donc qu'au prix de distinctions multipliées et délicates qu'on arrive à une appréciation exacte de cette mosaïque sociale, où Molière et Regnard trouvaient à profusion des types originaux et divers, en passant d'une province à une autre, et presque en changeant de quartier. On comprend dès lors qu'il soit plus commode de condamner en bloc que de juger en détail la vieille société française. Celle-ci a certainement mérité son sort; mais, sans hésiter à le reconnaître, on peut trouver et dire qu'il est inique de présenter toute une époque au jugement de la postérité en l'encadrant dans certaines périodes et en la personnifiant dans certains hommes.

L. DE CARNÉ.

LES

NOIRS AMÉRICAINS

DEPUIS LA GUERRE

I.

LES PARTISANS DU KANSAS. — LES NOIRS LIBRES DE BEAUFORT.

I. *Les États-Unis d'Amérique en 1863*, par M. Bigelow, Paris 1863. — II. *La Terreur blanche au Texas et mon évasion*, par M. J.-C. Houzeau, membre de l'académie de Belgique, Bruxelles 1862. — III. *The Freed men of South Carolina*, by J. M. Mac Kim, 1862. — IV. *Official reports on the Negroes of South Carolina*, by Edward Pierce, 1862. — V. *The Slave Power; its character, career and probable designs*, by J. E. Cairnes, London 1862.

Dans l'histoire des hommes aussi bien que dans celle de la terre, ce ne sont pas les mouvemens brusques et violens qui produisent les résultats les plus considérables : les modifications lentes et souvent inaperçues ont une bien plus haute importance. Comme les lois mêmes de la nature, ces évolutions graduelles de l'humanité se cachent sous la variété des faits qui constituent l'histoire apparente, et de longues années s'écoulent avant qu'on en apprécie la véritable signification. C'est à distance seulement qu'on peut les comprendre dans toute leur grandeur. Les simples accidens de la vie des peuples, les rébellions, les guerres, les péripéties sanglantes des batailles empêchent de voir les transformations profondes que subit la société tout entière. Ainsi, dans l'histoire des choses qui se sont accomplies en Amérique pendant les deux dernières années, les

massacres de Bull's Run, le combat du *Merrimac* et du *Monitor*, la prise de la Nouvelle-Orléans, le siége de Vicksburg occupent une beaucoup plus large place que la fuite silencieuse de milliers d'esclaves et l'abolition graduelle de la servitude africaine. On ne saurait s'en étonner : le spectacle d'hommes qui s'entr'égorgent offre un poignant intérêt qui satisfait je ne sais quel instinct barbare et le besoin d'émotions violentes. D'ailleurs les alternatives de la lutte ne demandent pour être comprises aucun effort intellectuel, tandis que les évolutions progressives de la société, embrassant à la fois le passé et l'avenir, doivent être étudiées avec un esprit philosophique. A la longue, les faits s'oublient peu à peu, à moins qu'ils n'aient saisi l'imagination des peuples et ne se soient transformés en légendes; mais les idées cachées sous le tumulte des événemens se révèlent et grandissent à mesure, semblables aux montagnes qui paraissent d'autant plus hautes qu'on s'éloigne de leur base.

Parmi ces idées, qui se dégageront peu à peu de la crise américaine, aucune, ce nous semble, ne se manifestera d'une manière plus éclatante que celle du droit absolu que les hommes de races diverses ont à la liberté. Sur le sol classique de l'esclavage, les noirs deviendront maîtres de leur propre corps et se mêleront à la société des blancs, leurs anciens possesseurs; la servitude, qui dans aucun pays du monde n'avait trouvé de plus audacieux défenseurs, aura été jugée définitivement par ses abominables conséquences. Dans le désir de faciliter leur travail aux écrivains qui raconteront un jour en entier la grande lutte de l'émancipation, nous allons tâcher de décrire ici les premières phases de cette heureuse transformation des camps d'esclaves en communautés d'hommes libres. Les documens sont rares, car les défenseurs qu'une main cachée suscite aux nègres d'Amérique songent à combattre et non pas à raconter l'histoire de ceux qu'ils sont chargés de secourir; cependant les faits épars que nous pourrons recueillir et que nous discuterons impartialement suffiront pour faire comprendre la gravité des événemens auxquels notre génération a le privilége inappréciable de pouvoir assister.

I.

Pour mesurer plus facilement l'énorme progrès accompli depuis deux années dans la condition des nègres et dans l'opinion publique des Américains du nord au sujet de l'esclavage, il n'est pas inutile de rappeler en peu de mots quelle était la situation à l'époque de la dernière élection présidentielle. Alors l'extension et l'aggravation de

la servitude des noirs étaient encore le but primordial des hommes d'état qui dirigeaient la politique des États-Unis. Les planteurs du sud, tout-puissans dans le sénat et sûrs de la complicité du président Buchanan, avaient subordonné toutes les autres considérations à celles de leur propre intérêt et transformé toutes leurs ambitions en articles de loi. Dans les états à esclaves, la liberté républicaine n'était plus qu'un vain mot; les ministres de tous les cultes n'avaient plus qu'une mission, celle de prôner « l'institution divine; » les journaux, rendus unanimes par une même passion ou par l'universelle terreur, n'avaient plus qu'un rôle, celui d'affirmer l'excellence de l'esclavage et l'infamie des abolitionistes; toute protestation contre la servitude s'était depuis longtemps évanouie; couverte par un immense concert de malédictions, la plainte du nègre n'était plus entendue. Dans le district de la Colombie, commun aux deux fractions de la république, les geôles où l'on fouettait les noirs s'élevaient à côté de la Maison-Blanche et du palais de la nation. Enfin, dans les états soi-disant libres, des négocians armaient leurs navires pour la traite des nègres sans redouter les tribunaux de leur pays; d'autres se faisaient les bailleurs de fonds des propriétaires d'esclaves, et partageaient avec eux les bénéfices sans vouloir partager la honte. Sur aucun point de l'immense territoire américain, les fugitifs des plantations ne pouvaient se dire à l'abri. Des chasseurs de profession, parfois accompagnés de limiers, se lançaient sur la piste du gibier noir, le forçaient soit dans les campagnes, soit dans les rues des cités populeuses, puis, après avoir fait constater leurs prises par des magistrats spéciaux auxquels on payait chaque tête de nègre capturé suivant un tarif réglé d'avance, ils ramenaient les fugitifs à coups de fouet et de prison en prison. Parfois aussi les chasseurs mettaient la main sur des nègres libres, et rarement ces victimes d'une méprise plus ou moins involontaire recouvraient la possession d'eux-mêmes. Les propriétaires d'esclaves prétendaient au droit de parcourir ou même d'habiter les états libres avec leurs domestiques noirs, et de rétablir ainsi la servitude dans les contrées où elle était abolie. Par une loi récente, ils avaient livré aux empiétemens futurs de l'esclavage tout l'espace occupé par les territoires: maîtres absolus d'un tiers de la république, ils s'étaient arrogé encore, par le bill de Nebraska, le droit d'envahir un autre tiers de l'immense superficie des États-Unis. Ce n'est pas tout. Enivrés par leurs victoires successives, ils ne craignaient pas d'attenter à la liberté garantie par la génération précédente aux nègres affranchis; dans la plupart des états du sud, l'aristocratie féodale avait décrété la servitude pour tous les hommes de couleur émancipés, et dans les autres états à esclaves de simples questions de détail arrêtaient

encore le vote de cette mesure impie. Par politesse envers les éleveurs du Maryland, de la Virginie et des autres états du centre, les planteurs du sud n'insistaient que faiblement sur la nécessité de rétablir la traite des noirs; mais il n'est pas douteux qu'en véritables logiciens ils n'eussent fini par remporter cette dernière victoire sur la morale. N'y étaient-ils pas autorisés par la décision solennelle de la cour suprême d'après laquelle le nègre n'a « aucune espèce de droit que le blanc soit tenu de respecter? »

Tout cela était la loi. Grâce à leurs propres efforts et à ceux de leurs complaisans des états libres, les planteurs avaient réussi à jeter le manteau de la légalité sur toutes les turpitudes de l'esclavage et à faire sanctionner tous ses envahissemens. Sur le terrain purement constitutionnel, leur position était à peu près inexpugnable, et s'ils n'avaient pas déchiré de leurs propres mains le pacte fédéral qui les protégeait, ils jouiraient encore paisiblement de leurs propriétés vivantes. Leur prétendu droit, si contraire à la morale, était du moins inscrit dans les codes et dans les actes du congrès, et cela suffisait pour maintenir la prépondérance politique des hommes du sud pendant une période indéfinie. Aussi les abolitionistes purs, qui constituaient aux États-Unis une secte de quelques milliers d'individus à peine et qu'on affectait de mépriser comme de pauvres rêveurs, reconnaissaient l'impossibilité légale de forcer l'esclavage dans ses retranchemens, et, ne pouvant espérer l'extinction naturelle de la servitude, demandaient hautement la scission entre le nord et le sud, entre les hommes libres et les planteurs. Les républicains, qui avaient donné leurs voix au général Fremont en 1856 et qui firent triompher la candidature de M. Lincoln en 1860, ne croyaient pas non plus qu'il fût possible de supprimer l'esclavage en s'appuyant sur les lois existantes, et du reste l'abolition eût-elle pu s'accomplir d'une manière constitutionnelle que leur parti n'eût pas même eu le désir de la voter. Le programme adopté à Chicago le prouve : ils admettaient dans les termes les plus explicites que le maintien de l'institution servile était garanti par le droit public et que les états à esclaves pouvaient régler à leur guise toutes leurs affaires intérieures. Placée sous la sauvegarde de la constitution, la servitude était pour les républicains chose sacrée à laquelle ils n'avaient pas plus le droit de toucher qu'un Juif n'eût eu celui d'écraser un serpent niché dans l'arche sainte. Leur unique but était de conserver à la liberté du travail leur propre territoire. Ils n'attaquaient point, ils se défendaient. Sous la présidence de M. Buchanan, lorsqu'ils firent admettre le Kansas au nombre des états libres, ils revendiquaient un droit solennellement garanti par des compromis antérieurs et représentaient les vœux maintes fois exprimés des

habitans du Kansas eux-mêmes. En novembre 1860, lorsqu'ils élurent M. Lincoln, ils n'avaient d'autre intention que d'affirmer l'inviolabilité du travail libre dans les états du nord, et pour donner aux planteurs des gages de leur sincérité, ils ne cessaient de témoigner le dégoût que leur inspiraient les abolitionistes. La fraternité humaine, l'égalité future de toutes les races, la liberté universelle, n'étaient que chimères pour les républicains d'Amérique, et s'ils avaient cru à la scission dont on les menaçait depuis de si longues années, on ne peut douter qu'ils n'eussent voté en masse pour un candidat favorable à l'extension de l'esclavage. Les radicaux, isolés çà et là dans quelques villes de la Nouvelle-Angleterre, eussent été réduits à une impuissance absolue. N'essayons point de pallier ce fait déplorable : les hommes du nord étaient en grande majorité complices de leurs concitoyens du sud dans le crime de l'esclavage; ils voulaient seulement s'en épargner le remords.

Ainsi le parti républicain caressait la chimère d'un compromis définitif, comme si les passions pouvaient se condamner jamais à osciller autour d'un centre de gravité. Plus logiques et doués de cette prescience instinctive que donne toujours un principe absolu, les hommes du sud comprenaient fort bien qu'un accord à l'amiable était impossible entre deux groupes d'états où la condition sociale des travailleurs offre un antagonisme si complet. Ils savaient qu'une victoire décisive serait remportée tôt ou tard par l'une ou l'autre des sociétés hostiles, et la prévision de l'avenir leur faisait confondre dans une même haine les républicains de tout le nord et les abolitionistes de Boston. Et comment n'auraient-ils pas abhorré ce parti qui, tout en respectant l'esclavage, venait de lui faire subir son premier échec? L'histoire des quatre-vingts dernières années avait appris aux planteurs que le maintien de leurs priviléges avait pour condition essentielle une série non interrompue de triomphes, et qu'un temps d'arrêt dans leurs conquêtes deviendrait inévitablement le signal du recul. En effet, l'esclavage, abandonné à ses propres forces, ne peut soutenir la concurrence avec le travail libre : il se limite nécessairement à un petit nombre d'industries; il épuise la terre, il fatigue les hommes, il ne peut les utiliser que par masses, et surtout il leur ôte cet aiguillon de l'intérêt privé, sans lequel l'ouvrier, dépourvu de toute initiative, devient une machine sans intelligence. Pour contre-balancer ces causes d'infériorité, les planteurs avaient la grande ressource d'étendre indéfiniment leur domaine et de garder avec un soin jaloux le monopole des produits spéciaux qui faisaient leur richesse; mais l'admission du Kansas au nombre des états libres, puis le triomphe des républicains dans les élections présidentielles de 1860, prouvèrent aux esclavagistes qu'ils

ne devaient plus espérer l'accroissement de leur empire. Les travailleurs libres, dont la multitude augmente si rapidement dans la république américaine, allaient peser de plus en plus sur leur frontière, ils allaient peut-être pénétrer dans les territoires du sud-ouest et faire concurrence aux propriétaires d'esclaves pour la production du coton. Enserrée dans un cercle toujours plus étroit, la puissante aristocratie du sud était condamnée à la mort lente de l'étouffement.

Mieux valait pour les *chevaliers du cercle d'or* jouer le tout pour le tout et risquer la perte soudaine de leurs priviléges en essayant de reconstruire l'Union à leur profit. Insoucieux de la constitution qui les avait abrités si longtemps et qu'on pouvait maintenant retourner contre eux, violateurs des lois qu'ils avaient eux-mêmes dictées, et qui prononçaient désormais leur condamnation, ils déchirèrent l'ancien pacte fédéral, sans attendre que les vainqueurs eussent porté la moindre atteinte aux garanties légales de l'institution servile, sans attendre même que fussent expirés les pouvoirs de M. Buchanan, le président qu'ils avaient fait élire. Les républicains du nord n'étaient pas encore revenus de leur stupeur, que déjà la scission était consommée. On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, que les rebelles ne voulaient point s'en tenir à la proclamation de leur indépendance, mais que leur ambition était de fonder au profit de l'esclavage une nouvelle union sur les ruines de l'ancienne. Protégés par le *roi Coton* et convaincus de la toute-puissance de l'intérêt, ils comptaient fermement sur la complicité de la France et de l'Angleterre dans leur œuvre de reconstruction; quant au peuple des États-Unis, ils espéraient pouvoir le capter par les moyens qui leur avaient si souvent réussi dans le congrès. Aux états du centre, ils vantaient les bénéfices que procure l'élève des nègres destinés aux marchés du sud; aux états de l'ouest, ils promettaient les avantages du libre échange; à la Pensylvanie et à New-York, ils offraient l'appât du lucre.

Les six petits états de la Nouvelle-Angleterre devaient seuls être exclus, comme indignes, de la confédération esclavagiste. C'est que les partisans zélés de l'émancipation, qui se trouvent principalement dans ces états, s'appuient, eux aussi, sur un principe, la liberté, et n'ont jamais eu l'idée chimérique d'opérer un compromis avec les planteurs. Rendus clairvoyans par l'habitude de la pensée, ces hommes, auxquels on refusait tout sens pratique, sont les seuls parmi les gens du nord qui n'ont pas été pris au dépourvu et ne se sont pas trompés sur le résultat final de la séparation. A la nouvelle du bombardement et de la reddition du fort Sumter, l'émotion fut indicible dans toutes les villes du nord, et des comités de défense s'or-

ganisèrent spontanément sur tous les points menacés. Et pendant que la population tout entière était en proie à un délire patriotique, pendant que deux cent mille volontaires couraient aux armes, la société des abolitionistes de Boston se réunissait tranquillement pour tenir sa dernière séance. « Durant ces trente dernières années, nous avons travaillé, nous avons combattu, nous avons souffert avec joie; maintenant laissons aux événemens le soin de continuer notre œuvre! Nos prédictions s'accomplissent : nous n'avons plus qu'à voir défiler devant nous les jours de bataille portant avec eux la liberté! » En effet, le premier jour de la rébellion peut être également considéré par les nègres d'Amérique comme le premier de leur hégire. Les coups de canon tirés par les esclavagistes caroliniens contre le fort Sumter ont été le vrai signal de l'émancipation des noirs, et ce sont les maîtres eux-mêmes qu'une singulière ironie du destin a chargés d'être les libérateurs!

II.

Rigide interprète de la légalité, le président Lincoln arrivait au pouvoir avec un sentiment profond de son immense responsabilité et la ferme intention de remplir strictement le mandat qu'il avait reçu de ses concitoyens. Ce mandat était de rétablir purement et simplement la constitution tout entière, même avec les garanties qu'elle offre aux propriétaires d'esclaves; il devait ramener dans l'Union les états rebelles, et leur imposer le respect des lois en les respectant lui-même et en faisant exécuter celles que le congrès avait votées contre les noirs fugitifs. D'ailleurs, s'il avait eu la volonté d'agir, non pas en magistrat constitutionnel, mais en chef révolutionnaire, il ne fût probablement pas entré à la Maison-Blanche. Nommé par une simple minorité des électeurs populaires (1), il aurait bientôt vu cette minorité se tourner contre lui et faire cause commune avec la majorité démocratique, dont les voix s'étaient dispersées sur d'autres candidats. Aussi, quelles que fussent ses opinions particulières sur l'esclavage, M. Lincoln se garda bien de les manifester. En sa qualité d'homme politique, il avait toujours affirmé que l'extradition des noirs fugitifs était un devoir civique; devenu candidat à la présidence, il ne cessa de professer la même opinion, qui du reste était conforme à celle de presque tout son parti. En-

(1) M. Lincoln reçut, il est vrai, 180 votes électoraux contre 123 votes donnés à MM. Douglas, Bell et Breckinridge; mais les suffrages populaires se décomposaient ainsi : 1,857,610 voix pour M. Lincoln, et 2,804,559 pour ses trois concurrens. Le président a donc été élu par les deux cinquièmes des voix seulement.

fin, nommé président, il ne négligea aucune occasion de rassurer les hommes du sud et de témoigner en faveur de leurs droits constitutionnels. Dans son message, il déclarait ne vouloir en aucune manière attenter à l'institution patriarcale; il acceptait la doctrine antique en vertu de laquelle l'esclave qui s'enfuit dérobe son propre corps; il reconnaissait le droit absolu du maître à la récupération de sa propriété vivante. Par un excès de prévenances, il s'abstenait même d'aborder le sujet si délicat des territoires et de faire la moindre allusion aux anciens compromis maintes fois violés par les esclavagistes. En termes supplians, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il conjurait ses frères du sud de rentrer dans l'Union avec toutes leurs prérogatives et leur offrait ses bons services pour écarter définitivement cette fâcheuse question de l'esclavage, cause de tant de malheurs.

Le congrès était disposé à imiter le président dans cette politique de conciliation à outrance. En votant l'organisation de trois territoires, dont l'un au moins, celui du Colorado, était exposé à l'invasion du travail esclave, les sénateurs allèrent même, dans leur courtoisie pour les planteurs, jusqu'à négliger d'introduire une clause assurant aux agriculteurs libres l'occupation de ces vastes contrées. Plus tard, lorsque la guerre éclata, les généraux de l'armée ne furent pas moins polis pour les propriétaires de nègres que ne l'étaient les membres du gouvernement et de la législature. Des ordres formels enjoignaient aux troupes de rendre consciencieusement à leurs maîtres les esclaves fugitifs qui s'égaraient dans les lignes fédérales. Parfois même les soldats étaient chargés par leurs officiers de prêter main-forte aux chasseurs et de traquer les noirs dans les forêts. Telles étaient les premières scènes de cette guerre qui doit avoir pour inévitable résultat la liberté des nègres dans tous les états méridionaux.

Quelques incidens toutefois révélaient d'avance la tournure que la lutte entre les hommes libres du nord et les propriétaires d'esclaves du sud était destinée à prendre tôt ou tard. Les volontaires du Massachusetts, qui par une *heureuse* circonstance, dit le sénateur Sumner, avaient été les premiers à verser leur sang pour la république, étaient en grande partie de zélés abolitionistes, et leur prompte réponse à l'appel du président était un signe de l'ardeur qu'ils allaient porter à la délivrance des esclaves. En dépit de la loi d'extradition et des ordres de leurs chefs, ces soldats improvisés donnaient joyeusement un asile aux rares fugitifs qui venaient les implorer; souvent même ils étaient les premiers à conseiller l'évasion et à faciliter le départ des nègres pour la Pensylvanie. De là des altercations entre les volontaires et leurs officiers, et parfois des

conflits entre les tribunaux civils et l'autorité militaire. Cependant ces difficultés furent bientôt écartées dans le département du Potomac. La sévérité croissante de la discipline, le zèle de juges entièrement dévoués aux propriétaires d'esclaves éclaircirent peu à peu les rangs des abolitionistes purs; d'ailleurs ceux-ci ne pouvaient échapper au prestige que doit nécessairement exercer toute loi, même abhorrée, sur des hommes auxquels l'amour de la constitution, la grande loi, avait mis les armes à la main. Et puis ces rudes gens du nord, qui se trouvaient pour la première fois en contact avec les élégans gentilshommes de la capitale, craignirent bientôt de se déshonorer en s'occupant de cet être méprisé qu'on appelle *a stinking nigger*. Pendant les premiers mois de la guerre, tout officier visant aux belles manières donnait une preuve de sa distinction aristocratique en confondant les nègres et les abolitionistes dans un même sentiment de mépris.

A l'ouest des Alleghanys, là où une simple rivière, l'Ohio, borne les domaines de la servitude sur une longueur de plus de 1,200 kilomètres, la guerre ne sévissait pas encore, et par conséquent les relations entre le maître et l'esclave n'avaient point été troublées. Le Kentucky s'était déclaré neutre et profitait de ses quelques mois de répit pour servir d'intermédiaire commercial entre le nord et le sud; il ramassait en toute hâte les dollars que lui procurait cette nouvelle source de trafic destinée à se tarir bientôt. C'est au-delà du Mississipi, sur les frontières du Kansas, qu'on vit les deux sociétés ennemies s'entre-choquer aussitôt après la déclaration de guerre. Dans ce pays, tous les élémens hostiles se trouvaient en contact et fermentaient depuis de longues années, attendant l'occasion favorable pour engager la lutte. Créé par un premier compromis, l'état du Missouri ne pouvait se développer que par une série non interrompue d'autres compromis. Certains comtés étaient habités uniquement par des colons libres, d'autres, situés par une singulière anomalie dans les parties septentrionales de l'état, renfermaient une forte proportion d'esclaves. La ville de Jefferson, chef-lieu du Missouri, était aux ordres des planteurs, tandis que Saint-Louis, la grande cité qui aspire à devenir le siége du gouvernement des États-Unis, était presque entièrement républicaine, et nommait pour représentans au congrès des adversaires de l'esclavage. Des milliers d'émigrans allemands, des exilés politiques, presque tous abolitionistes ardens et complétement étrangers aux subtilités des légistes américains, prêchaient avec ferveur l'émancipation des noirs. Enfin les souvenirs encore récens de la guerre du Kansas, qui avait ensanglanté les frontières pendant plusieurs années, emplissaient tous les cœurs de haine et de vengeance. Dans ces régions, situées à plus

de 2,000 kilomètres de Washington et rendues presque indépendantes du gouvernement central par la désorganisation temporaire de la république, la lutte devait nécessairement revêtir un caractère particulier et se transformer en guerre d'émancipation. Chose étrange! c'étaient ces mêmes populations agricoles du Haut-Mississipi, sur lesquelles les esclavagistes avaient le plus compté, qui étaient les premières à demander l'affranchissement des esclaves. Tandis qu'à Washington le président et les généraux de l'armée faisaient assaut de courtoisie envers les propriétaires de nègres et témoignaient par leurs actes du respect qu'ils portaient à l'institution servile, les volontaires du Missouri et du Kansas agissaient tout autrement et demandaient à se battre, non pour les clauses de la constitution, mais bien pour la liberté du sol. Les deux armées de l'est et de l'ouest, que l'immense vallée de l'Ohio séparait l'une de l'autre, et qui s'étaient levées au même appel, apportaient chacune sur les champs de bataille un esprit différent. L'une, composée d'hommes appartenant pour la plupart aux classes industrielles et commerçantes de race anglo-saxonne, n'avait d'autre but que de défendre la loi; l'autre, dont les rangs étaient en grande partie formés d'agriculteurs allemands encore tout pénétrés des idées de l'Europe sur l'esclavage, voulaient avant tout faire triompher la justice. Les représentans de ces deux tendances diverses étaient d'un côté le légiste Lincoln, de l'autre le pionnier Fremont. Si ces deux hommes n'avaient pas été animés tous les deux du plus sincère patriotisme, et si la guerre, en se répandant comme une immense traînée de feu de la Chesapeake à l'Arkansas, n'avait pas bientôt fondu tous les contrastes et donné la même impulsion à toutes les armées en marche, l'antagonisme naturel des états de l'ouest aurait pu devenir une source de dangers pour la république et la menace d'une deuxième scission bien plus douloureuse encore que la première.

Dès le commencement de la guerre, les esclavagistes du Missouri se sentirent frappés au cœur. Le prix des nègres, cette valeur impressionnable qui est pour les planteurs d'Amérique ce que le cours de la rente est pour les négocians d'Europe, baissa de 80 pour 100 dans l'espace de quelques mois. Des noirs vigoureux, achetés 1,200 dollars à la fin de l'année 1860, étaient revendus en 1861 moyennant une somme de 200 dollars. Les marchands d'esclaves, complétement ruinés, maudissaient les républicains du nord et discouraient en faveur de l'insurrection, « le plus saint des devoirs. » Un grand nombre de propriétaires qui disposaient encore de fonds considérables se hâtaient de vendre leurs terres à vil prix et disaient adieu à l'état du Missouri pour aller s'établir dans l'Arkansas avec leur bétail humain. Les évasions d'esclaves devenaient chaque jour

plus fréquentes. Les volontaires allemands qui occupaient la ville de Saint-Louis, et que les ennemis de l'Union qualifiaient de terroristes, ne négligeaient aucune occasion de violer la loi d'extradition, et tous les nègres fugitifs trouvaient dans leur camp un accueil empressé. D'ailleurs le général Fremont leur donnait l'exemple. Un jour un planteur vint chercher trois nègres qui s'étaient réfugiés dans le camp : « Allez-vous-en, lui répondit le général. Il se peut que vos esclaves soient ici; mais aussi longtemps que je garderai mon nom, je ne tromperai jamais la confiance que ces hommes ont mise en ma protection ! »

Cependant la lutte prenait dans le Missouri un caractère d'acharnement féroce, qui contrastait avec les allures tranquilles de la guerre du Potomac. Autour de Washington, les armées ennemies étaient composées à peu près en entier d'hommes appartenant à des états distincts par le climat, les mœurs, les traditions; mais sur les bords du Missouri, les combattans avaient été voisins avant de s'entre-tuer; ils se connaissaient les uns les autres et portaient dans la lutte cette animosité personnelle qui donne un caractère si effrayant aux guerres civiles. Une victoire remportée par l'un ou l'autre parti pacifiait le pays à la surface; mais quelques jours après, chaque village, chaque hameau abandonné par les troupes recommençait la guerre pour son propre compte, et telle région qui le lendemain d'une défaite n'offrait en apparence que de paisibles agriculteurs était couverte de guérillas bientôt après le départ de l'ennemi. Sur tous les points du territoire avaient lieu des rencontres à main armée, depuis la bataille proprement dite jusqu'au simple duel. Un grand nombre de villes et de villages étaient brûlés, les campagnes étaient dévastées, la solitude reprenait son domaine. Des sociétés de brigands, étrangères à tous les partis et constituées par actions comme des compagnies industrielles, exploitaient systématiquement le pays par le vol, le meurtre et l'incendie. Le Missouri, auquel sa position centrale, son réseau de rivières, la fertilité de son territoire et ses montagnes de métal presque pur peuvent faire espérer de devenir un jour l'état le plus important de l'Union, courait le risque d'être changé en un désert : déjà les citoyens étaient obligés d'implorer du répit pour le paiement de leurs taxes. Il fallait aviser au plus tôt. Le 31 août 1861, le général Fremont proclama la loi martiale, et le premier parmi tous les chefs américains il osa prononcer le mot redoutable d'émancipation! De sa propre autorité, il déclara libres tous les nègres dont les maîtres auraient été convaincus de rébellion, et, joignant l'exemple au précepte, il mit en liberté deux esclaves de Saint-Louis qui avaient appartenu à des ennemis de l'Union.

C'était là un acte qui peut nous paraître aujourd'hui bien simple. Pourtant l'Amérique entière en frémit. Depuis le désastre de Manassas, rien n'avait ému le peuple d'un pareil effroi. L'esclavage, cette institution qu'avaient maintenue et justifiée par leur exemple les Washington, les Jefferson et les autres pères de la patrie, un soldat y portait violemment la main. Nouveau Samson, il osait renverser les colonnes du temple, et ne craignait pas d'ensevelir le peuple entier sous les ruines! Il est vrai que le congrès avait récemment voté comme mesure de guerre un bill autorisant la confiscation des esclaves employés aux travaux de siége ou de défense; mais ces nègres confisqués par le gouvernement et devenus libres en fait restaient encore des immeubles en droit, et le principe constitutionnel de la servitude demeurait dans toute son intégrité. Par une singulière conséquence du bill, l'avantage d'être confisqué et pratiquement émancipé était offert aux esclaves qui aidaient les rebelles en travaillant aux fortifications ou en combattant à côté de leurs maîtres : le gouvernement fédéral les récompensait d'avoir participé à la rébellion, tandis qu'il maintenait dans l'esclavage les nègres assez naïfs pour ne pas demander le pic ou le fusil. Ce procédé eût été simplement absurde, si, d'après la loi, le noir avait pu être considéré comme une personne; mais on ne voyait en lui qu'une chose, un corps sans âme, et quand on l'arrachait à son maître, c'était uniquement pour punir celui-ci. « Pourquoi, disait un journal unioniste du Kentucky (1) favorable au bill de confiscation, pourquoi les esclaves des traîtres en armes ne seraient-ils pas confisqués pour le compte du gouvernement?... Les esclaves sont une propriété aussi bien que les mules. Est-il juste et légitime de confisquer une mule et de l'employer au service des transports? Si cet acte de confiscation est légal, n'est-il pas également juste et légitime de confisquer les esclaves pour qu'ils servent de charretiers? Hommes et mules sont des propriétés au même titre. » Malheureusement le général Fremont avait eu le tort de voir des hommes dans ces misérables esclaves; il leur promettait la liberté comme si pareil privilége était fait pour eux ou pour des bêtes de somme; il portait atteinte aux droits sacrés des propriétaires. Le président s'empressa d'écrire au général pour le rappeler aux termes stricts du bill de confiscation.

Non content d'intervenir ainsi, M. Lincoln révoqua bientôt après le célèbre abolitioniste et le remplaça par le général Halleck, dont l'un des premiers soins fut d'interdire l'entrée du camp à tout noir fugitif; cependant les partisans du Kansas, insoucieux de toute discipline, n'en continuèrent pas moins leur guerre d'émancipation.

(1) *Frankfort Commonwealth*, 20 novembre 1861.

Des colons impatiens de toute légalité s'étaient réunis en foule dans ces régions situées aux confins du monde civilisé et forcément négligées par le gouvernement fédéral. Leurs bandes, il faut le dire, étaient composées d'élémens très divers. Nombre de pionniers demi-sauvages étaient accourus uniquement par amour de la bataille. Le plaisir de courir les aventures et de braver le péril, l'orgueil farouche qu'on éprouve à vaincre la faim, le froid ou la fatigue, les émotions de l'embuscade, les hideuses joies du cri de guerre et de la lutte corps à corps, toutes ces choses qui effraient l'homme paisible étaient précisément ce qui attirait ces redoutables *jayhawkers*. La présence des Indiens ajoutait encore à la fête. La fraction la plus importante de la tribu des Creeks, les Cherokees, les Choctaws, tous les peaux-rouges qui, sous prétexte de civilisation, sont devenus propriétaires de nègres (1), s'étaient soulevés en faveur de la confédération esclavagiste; ils menaçaient de leurs tomahawks les pionniers du Kansas et scalpaient tout vivans ceux qui tombaient en leur pouvoir. Des *coureurs de prairie*, des *petits blancs* du Texas et de l'Arkansas grossissaient ces bandes féroces. A leur tête, on voyait apparaître le terrible Texien Bosse-de-Bison, ce guerrier légendaire qui se disait petit-fils de Fra-Diavolo et portait toujours avec ses armes une bible reliée dans la peau d'un homme du nord tué de sa main. En face de pareils adversaires, les capitaines des bandes unionistes devaient eux-mêmes user de procédés sommaires. Un de ces chefs, le sénateur fédéral Lane, démocrate de vieille roche brusquement converti à l'abolitionisme, ne craignait pas de dire à ses soldats : « Détruisez, dévastez, désolez, voilà la guerre! » Le colonel Jennieson s'exprimait d'une manière encore plus énergique et mêlait à son cri de haine une sanglante ironie à l'adresse de la cour suprême. « Les rebelles, disait-il, sont hors la loi! Nous les traiterons partout comme des ennemis de Dieu et des hommes, comme des gens trop vils pour qu'ils puissent rien posséder en propre, comme des êtres n'ayant aucune espèce de droits que les hommes loyaux soient tenus de respecter! » Ses actes étaient d'accord avec ses paroles : il faisait vivre ses troupes sur les propriétés des planteurs, brûlait les maisons en guise d'adieu, donnait la liberté et des armes aux esclaves.

Mais la vraie force des volontaires du Kansas, celle qui leur fit conquérir définitivement le Missouri à la cause de l'Union, c'était la ferveur abolitioniste de quelques-uns d'entre eux. Ceux-ci avaient fait de la délivrance des nègres la mission de leur vie et saisissaient

(1) Lors du recensement de 1860, ces diverses tribus possédaient 7,369 noirs répartis entre 1,154 propriétaires. Un seul planteur creek avait à lui seul 227 esclaves.

avec enthousiasme l'occasion d'accomplir leur œuvre sans avoir à redouter les arguties légales. Héros à la façon des puritains leurs ancêtres, ils étaient résolus à vaincre et prêts à mourir. Sans paie, mal vêtus, mal nourris, complétement dégagés de cette vulgaire ambition de l'avancement qui animait la grande majorité des autres soldats de l'Union, ils combattaient seulement pour les droits de l'homme et pour la liberté du sol. Leur véritable chef et leur modèle, ce n'était ni Jennieson, ni le sénateur Lane, c'était John Ossawatomie Brown, le pendu de Harpers-Ferry; dans leurs rangs marchait le fils de la victime, brûlant de venger la mort de son père et chantant avec ses compagnons l'hymne de guerre devenu aujourd'hui la *Marseillaise* des nègres. Nous donnons ici les paroles de ce chant national qui tient à la fois du cantique religieux et de la marche de guerre (1).

« Le corps de John Brown pourrit dans la fosse, — et les captifs qu'il essaya de sauver pleurent encore; — il a perdu la vie en luttant pour l'esclave, — mais son âme marche devant nous! — Gloire! gloire! Alleluiah! — Son âme marche devant nous!

« John Brown était un héros indomptable et sincère. — Le Kansas le vit à l'œuvre pour défendre nos droits. — Aujourd'hui l'herbe verdoie sur sa fosse, — mais son âme marche devant nous. — Gloire, etc.

« Il prit Harpers-Ferry avec ses dix-neuf braves; — il épouvanta la vieille Virginie et la fit trembler jusqu'en ses fondemens; — puis une bande de traîtres lui fit subir la mort d'un traître, — mais son âme marche devant nous. — Gloire, etc.

« John Brown était le Jean-Baptiste du Christ qui nous viendra, — du Christ qui fera tomber les chaînes des captifs. — Bientôt, sous le soleil du sud, tous les noirs seront libres, — car son âme marche devant nous. — Gloire, etc.

« Vous, soldats de la liberté, frappez, c'est le moment, — portez à l'oppression le coup de mort que le héros essaya de porter, — car l'aurore du vieux John Brown éclate en un beau jour, — et son âme marche devant nous! — Gloire! gloire! Alleluiah! — Et son âme marche devant nous! »

Ainsi le fils de John Brown et ses compagnons d'armes, qui chantaient avec lui la gloire de son père, combattaient, non pour le maintien de l'Union, mais pour l'affranchissement des noirs. L'ordre du général Halleck défendant l'admission des nègres fugitifs dans les lignes fédérales n'était pour eux qu'un vain mot et ne leur arrachait qu'un sourire de mépris. Leur œuvre d'émancipation n'en était point interrompue. A la fin de l'année 1861, les deux brigades du Kansas, composées de 2,000 hommes à peine, avaient à

(1) Il nous a été impossible de découvrir le nom de l'auteur.

elles seules délivré plus de 3,000 esclaves, et les avaient acheminés vers la terre de liberté; en outre un grand nombre de noirs s'étaient échappés des plantations sans attendre les bandes libératrices, et, voyageant de nuit à travers les forêts, avaient réussi à gagner la frontière. Entraîné par l'exemple de ses hommes, le sénateur Lane, qui, de son propre aveu, « se serait fait avec joie chasseur de nègres avant la prise du fort Sumter, » professait maintenant que « l'affranchissement d'un esclave portait au royaume de *Secessia* un coup plus terrible que la mort d'un soldat; » il priait « le Tout-Puissant d'endurcir les cœurs des rebelles comme celui de Pharaon et de les faire persister dans leur crime, afin qu'on pût envahir leur territoire et faire tomber les chaînes de tous les esclaves. » Dans l'espace de six mois, la troupe du brave sénateur, forte de 1,200 volontaires seulement, libéra plus de 2,000 noirs; souvent elle en comptait dans ses rangs plusieurs centaines qui s'organisaient par compagnies et s'exerçaient au maniement des armes. Lorsque les péripéties de la guerre entraînaient la brigade à une assez grande distance dans l'intérieur du Missouri, les noirs la suivaient dans sa marche et commençaient leur apprentissage d'ouvriers libres en s'occupant des travaux du camp moyennant un salaire de 5 à 10 dollars par mois; mais après chaque expédition, lorsque la brigade était revenue près de la frontière du Kansas, les affranchis se réunissaient en corps, et sous la conduite d'un chapelain de l'armée se rendaient en caravane vers la terre libre. Ils franchissaient la limite des deux états en poussant des acclamations en l'honneur du vieux John Brown, et, désormais sûrs de leurs propres personnes, ils se divisaient par familles ou par groupes d'amis et s'empressaient d'offrir leurs services aux villageois et aux fermiers du Kansas. Dès la première semaine, ils étaient tous placés et tenaient dans leurs mains la copie du contrat qui leur assurait un salaire régulier, le droit inappréciable d'aller et de venir, celui de conquérir l'aisance ou même la fortune à la sueur de leurs fronts. Des agens spéciaux veillaient à l'exécution des contrats et s'occupaient de l'éducation des nouveau-venus. Des chapelles, des écoles s'ouvraient dans tous les villages de la frontière immédiatement après l'arrivée des émigrans africains. Plus d'un an s'est écoulé depuis que ces hommes sont devenus libres, et tous les témoignages s'accordent à dire qu'ils travaillent pour leur propre compte avec autant d'ardeur qu'ils mettaient naguère de répugnance à travailler pour le compte d'autrui. Grâce à eux, le Kansas, dont la prospérité actuelle contraste si fortement avec la désolation du Missouri, prouve combien ses énergiques habitans avaient raison de défendre la liberté du sol au péril de leur vie contre les empiétemens des planteurs.

Cependant l'état à esclaves de l'Arkansas, aussi bien que l'état libre du Kansas, se peuplait de nègres aux dépens du Missouri durant la première période de la guerre. Pour garder leurs troupeaux de noirs que les bandes abolitionistes menaçaient de leur enlever, un grand nombre de planteurs se réfugiaient en toute hâte chez leurs amis du sud. C'était de la part des esclavagistes un aveu d'impuissance, une reculade devant le travail libre, presque une trahison de leur cause. En vain les chefs des rebelles lancèrent-ils des proclamations pour arrêter l'émigration des propriétaires de nègres, les routes de l'Arkansas étaient continuellement encombrées de fugitifs emmenant avec eux leur bétail noir : le gouverneur esclavagiste Claiborne Jackson et le général confédéré Price donnaient eux-mêmes l'exemple et faisaient évacuer leurs plantations du Missouri pour établir leurs nègres dans les vallées de l'Arkansas et de la Rivière-Blanche. Dès le commencement de l'année 1862, les statistiques estimaient que le courant de l'émigration volontaire vers le Kansas et celui de l'émigration forcée vers l'Arkansas avaient fait perdre au Missouri la moitié de sa population asservie. D'après cette estimation, il resterait à peine encore 60,000 esclaves dans l'état (1). Le représentant Henderson, chargé de défendre les intérêts du Missouri dans le sein du congrès, croit pouvoir évaluer à plus de 90,000 le total de la population servile appartenant encore à ses concitoyens. C'est là un chiffre inspiré peut-être par le désir d'enfler la prime d'affranchissement acordée aux planteurs du Missouri; toutefois cette évaluation suppose elle-même que le nombre des esclaves a décru dans l'état de 25,000, ou de près d'un quart. On le voit, le premier résultat de la lutte a été de faciliter l'émancipation des noirs par la décroissance du capital vivant des planteurs. Après une année de guerre, les rebelles du Missouri comprirent enfin que l'esclavage n'était plus une bonne spéculation et ne valait plus la peine d'être défendu. Dès que la liberté du travail fut admise par les Missouriens comme une nécessité économique, le pays se pacifia; les bandes éparses cessèrent d'inquiéter les armées de l'Union, et la guerre se déplaça du côté du sud vers l'Arkansas. Une fois de plus l'événement prouvait que l'esclavage avait été la seule cause de la séparation.

III.

Les brigades abolitionistes qui avaient lutté avec tant d'énergie pour la délivrance du Missouri auraient certainement continué la guerre dans l'Arkansas sans demander conseil au gouvernement de

(1) Lors du recensement de 1860, on en comptait 114,931.

Washington, si, par le cours naturel des choses, l'armée fédérale n'avait pas commencé à prendre largement sa part dans l'œuvre d'émancipation et n'avait ainsi ôté toute raison d'être à l'action isolée des partisans du Kansas. Éclairés par le spectacle des plantations et des marchés de nègres, instruits aussi par leurs défaites, les soldats de l'Union comprenaient enfin que le seul moyen de pénétrer dans les états du sud était de s'en prendre à la cause même de la guerre, à l'esclavage; ils se demandaient avec irritation s'il n'était pas absurde de marcher à la bataille et de risquer la mort ou la captivité pour que les planteurs, ramenés de force dans l'Union, eussent encore le privilége d'asservir en paix leurs semblables; ils ne voulaient plus reconnaître à l'aristocratie féodale du sud le droit de commenter la constitution qu'ils avaient eux-mêmes déchirée. Le chant de John Brown devenait leur hymne de guerre; les paroles de Fremont, qu'on avait d'abord accueillies avec tant de stupeur, étaient maintenant celles de presque toute l'armée.

Le congrès et le président Lincoln, entraînés par la logique des faits, accentuaient aussi de plus en plus leur politique dans le sens de la liberté des noirs. Déjà quelques semaines avant la proclamation du général Fremont, le gouvernement s'était laissé engager dans cette voie, qu'il devait plus tard suivre jusqu'au bout. Des centaines, puis des milliers de nègres échappés au travail forcé des plantations de la Virginie, s'étaient hasardés dans l'enceinte de la forteresse Monroe, à l'entrée de la Chesapeake, et suppliaient le commandant de leur accorder aide et protection; mais à la piste de ces esclaves venaient les planteurs eux-mêmes réclamant leur bétail humain. Le général Butler reconnut que les nègres réfugiés étaient bien de véritables propriétés; toutefois il affirmait en même temps que ces hommes, ayant aidé ou pouvant aider à bâtir les fortifications des rebelles, constituaient en réalité une contrebande de guerre. En conséquence, refusant de livrer les noirs, il les déclara de bonne prise comme de véritables articles de contrebande (*contrabands*). Le secrétaire de la guerre approuva la conduite du général, mais en lui ordonnant de tenir un compte exact des articles confisqués, afin de pouvoir indemniser plus tard ceux des propriétaires qui seraient restés fidèles à l'Union. C'était un accommodement entre la loi et l'équité : les nègres, encore esclaves par une fiction constitutionnelle, étaient néanmoins devenus des hommes libres. Parmi les fugitifs, les uns furent immédiatement employés moyennant salaire aux travaux du port, les autres furent chargés de construire un chemin de fer circulaire autour de la forteresse; enfin la plupart d'entre eux s'engagèrent comme marins à bord des navires de guerre, et dès le premier mois touchèrent une paie de 8 dollars

par mois, non compris les rations. Dans la marine américaine, une véritable égalité règne, parmi les matelots, entre les blancs et les hommes de couleur. Ils travaillent, mangent et s'amusent fraternellement ensemble sans faire attention à la différence des races.

En décembre 1861, lors de la réunion du congrès, on put mesurer le chemin parcouru depuis la prise du fort Sumter. Dans son message, le président faisait une proposition qui, deux années auparavant, eût été repoussée avec horreur; il demandait à la nation américaine d'entrer en relations d'amitié avec les deux républiques noires de Libéria et d'Haïti, et de se faire représenter dans ces états par des chargés d'affaires. Il reconnaissait aussi en termes indirects que les esclaves confisqués étaient vraiment libérés, et, afin d'encourager les états du centre à émanciper leurs nègres, il proposait au congrès l'acquisition d'un nouveau territoire pour y établir les personnes de race africaine. Plus hardies que le président, les chambres passèrent la plus grande partie de leur session à discuter et à voter des bills qui, tout en restant dans les limites posées par la constitution, affaiblissaient de plus en plus le principe de l'esclavage. Elles interdirent aux officiers fédéraux, sous peine de renvoi, d'employer leurs soldats à la poursuite des noirs fugitifs; elles ordonnèrent aux magistrats de ne jamais rendre les nègres sans avoir des preuves évidentes de la fidélité du maître à la cause de la république; elles aggravèrent les bills de confiscation, et furent sur le point d'adopter une loi qui aurait émancipé purement et simplement les esclaves des rebelles. Bientôt après la discussion de ce bill, on entendait le secrétaire de la guerre applaudir au discours du colonel Cochrane disant à ses soldats : « Prenez l'esclave par la main, donnez-lui un fusil, et demandez-lui, au nom de Dieu, de s'en servir pour la liberté de la race humaine! »

Cependant la loi sur l'extradition des noirs fugitifs existait encore, et les officiers de l'armée l'interprétaient à leur guise, suivant les idées de leur parti ou les vicissitudes de la guerre. Dans le département de l'ouest, le général Halleck et ses subordonnés continuaient de renvoyer impitoyablement tous les nègres qui s'approchaient des lignes de l'armée; dans la Virginie occidentale, le général Kelley faisait incarcérer les Africains fugitifs en attendant qu'ils fussent réclamés par leurs maîtres; au Kentucky, des officiers allaient jusqu'à se transformer en marchands de chair humaine, et revendaient aux propriétaires tous les noirs qui avaient imploré leur protection. Dans l'état libre de l'Ohio, des planteurs du sud faits prisonniers étaient autorisés à garder leurs esclaves, et un pasteur protestant, coupable d'avoir favorisé l'évasion d'un noir, était incarcéré pendant six mois. A Washington même, des troupeaux de

nègres fugitifs, hommes, femmes, enfans, étaient, à l'insu du président, enfermés dans de hideux cachots où ils restaient des mois entiers sans vêtemens et presque sans nourriture. Aux portes de la capitale, sur les bords du Potomac, un Africain, qui avait servi d'espion à l'armée fédérale, fut rendu par un officier à son ancien maître, qui, dans un transport de rage, fit aussitôt périr l'esclave sous le fouet. Le jury s'assembla et prononça le verdict suivant: « Esclave Jack, âgé de soixante ans, mort de fatigue et d'épuisement. »

A ces atrocités on peut heureusement opposer un grand nombre de cas qui prouvent combien les mœurs des Américains du nord s'amélioraient à l'égard des nègres. La plupart des généraux, suivant l'exemple qui leur avait été donné par le commandant de la forteresse Monroe, accueillaient tous les fugitifs sans exception, et se hâtaient de leur procurer un travail salarié; plusieurs juges se déclaraient incompétens quand les maîtres venaient réclamer leurs esclaves enfuis; le président lui-même, se départant de sa réserve habituelle, disait solennellement que les « *contrabands* confisqués ne seraient jamais réduits à une nouvelle servitude » et se déclarait « prêt à abdiquer plutôt que de tolérer une pareille infamie! » Enfin les soldats menaçaient de leurs armes les chasseurs d'esclaves, et quand ils se mettaient en marche, musique en tête, bannières déployées, ils plaçaient les noirs au milieu de la colonne, afin que personne ne s'avisât de les toucher. Aussi le nombre des affranchis s'accroissait-il rapidement dans toutes les parties de la république occupées par les armées du nord. A Saint-Louis du Missouri, au Caire, à Washington, dans la forteresse Monroe et sur tous les points conquis de la côte du sud, des colonies de nègres libres se formèrent sous la protection du drapeau fédéral. De toutes ces colonies, la plus importante et la plus digne d'intérêt est celle de Port-Royal dans la Caroline du sud. C'est là que les Africains des États-Unis ont donné le plus éclatant démenti à ces calomniateurs intéressés d'après lesquels le noir ne saurait travailler, si la vue du fouet ne le tenait courbé sur le sillon.

L'estuaire de Port-Royal, ainsi nommé par le huguenot Jean Ribault en l'honneur de Charles IX, est le meilleur mouillage de la côte redoutable qui s'étend de la Chesapeake au détroit des Florides. Situé entre Charleston et Savannah, les deux plus grandes villes que les confédérés possèdent sur le rivage de l'Océan, il offre aux escadres de l'Union une excellente position stratégique, et permet aux vaisseaux de surveiller efficacement les abords des deux cités voisines. Aussi l'une des premières entreprises tentées par le gouver-

nement fédéral dans la pensée de rendre le blocus effectif fut-elle de conquérir cet estuaire important. Dans la matinée du 7 novembre 1861, une flotte considérable commença le bombardement des deux forts qui défendaient l'entrée de Port-Royal, et quelques heures après le drapeau étoilé flottait sur les retranchemens de l'ennemi. La prise des forts fit tomber au pouvoir des fédéraux toutes les îles environnantes.

Cet archipel, auquel on donne indifféremment le nom de Port-Royal ou celui de Beaufort, le principal village du comté, s'étend sur une superficie de plus de 700 kilomètres carrés. Séparé de la terre ferme d'un côté par le Broad-River et l'estuaire de Port-Royal, de l'autre côté par le Coosaw-River, et tournant vers la haute mer une plage basse qui continue le rivage de la Caroline, l'archipel présente la forme élégante d'un triangle arrondi. Des canaux tortueux, accessibles aux vaisseaux de guerre, des *bayous* où peuvent à peine flotter les barques, enfin de simples *coulées* que le reflux laisse à sec, partagent l'archipel en une multitude d'îlots presque tous habités et couverts de plantations. Des maisons somptueuses, ombragées de magnolias, d'azédarachs, de chênes verts, se mirent dans les eaux de ces bras de mer paisibles comme des fleuves et des ruisseaux; de petits villages, entourés d'orangers et de figuiers, s'élèvent çà et là au détour des bayous; sur les bords de l'eau s'étendent des champs dont le sol alluvial est d'une extrême fertilité. Les îles de Beaufort et celles qui se prolongent au sud vers Savannah, au nord vers Charleston, sont ces fameuses *îles de la mer* (*sea islands*), qui produisaient la variété du coton à longue fibre, si recherchée pour la fabrication des étoffes délicates (1). Grâce à l'exportation de cette précieuse denrée et de l'excellent riz qu'ils obtenaient en abondance, les propriétaires de l'archipel étaient devenus les plus riches de la Caroline du sud : l'affluence des étrangers qui venaient, pendant la belle saison, respirer la brise de la mer, contribuait encore à grossir leur fortune. Aussi presque tous les planteurs possédaient-ils un nombreux domestique et des centaines de nègres de champ. Sur 40,000 habitans du comté, 33,000 étaient esclaves. Dans tous les états du sud, il n'existait en 1860 que sept comtés où la proportion des noirs fût plus élevée relativement à la population blanche.

Les planteurs de l'archipel de Port-Royal firent preuve d'une complète unanimité dans leurs sentimens de haine envers les hommes du nord et d'un dévouement absolu à la cause qu'ils avaient embrassée. Appartenant à une caste de grands seigneurs qui se tar-

(1) En 1860, le district de Beaufort en avait fourni 12,672 balles.

guent d'une noble origine et méprisent souverainement les classes ouvrières et mercantiles de la Nouvelle-Angleterre, les habitans de Beaufort ne voulurent pas même se trouver en contact avec leurs vainqueurs et s'empressèrent de quitter l'archipel, accompagnés de leurs familles et de leur suite de petits blancs. En cette occasion, ils donnèrent un exemple qui, depuis lors, n'a été que très partiellement suivi dans les divers pays à esclaves conquis par les armes fédérales : ils mirent le feu à leurs entrepôts de coton, détruisirent les approvisionnemens de tout genre qu'ils ne pouvaient emporter, commencèrent eux-mêmes à saccager leurs demeures, et s'ils laissèrent sur pied les récoltes de coton déjà presque mûres, ce fut uniquement parce qu'ils n'eurent pas le temps de les ravager. Toutefois il leur restait leur fortune vivante, consistant en mulets, en bestiaux et surtout en esclaves. Avant l'arrivée de la flotte fédérale, quelques propriétaires avaient déjà expédié sur le continent un certain nombre de leurs nègres, d'autres avaient prêté une partie de leurs travailleurs au gouvernement de l'état pour la construction des remparts de Charleston; mais la majorité des esclaves se trouvait encore dans l'archipel lorsque les forteresses de Port-Royal tombèrent entre les mains des *Yankees*. — Aussitôt les planteurs songèrent à la retraite. Choisissant d'abord leurs noirs les plus robustes et les plus adroits, ceux dont les bras ou l'intelligence représentaient le plus fort capital, ils poussèrent devant eux ce troupeau d'hommes désarmés, et plus d'une fois, si l'on en croit le témoignage unanime des noirs, ils firent usage de leurs carabines pour abattre les malheureux qui tâchaient de s'enfuir. Quoi qu'il en soit, l'approche des fédéraux ne permit pas aux sécessionistes d'emmener tous leurs nègres : la plupart des domestiques vieux ou infirmes, les enfans n'ayant qu'une faible valeur monétaire furent abandonnés dans les cases. Parmi les nègres de champ, un grand nombre trouvèrent le moyen de se cacher et ne se montrèrent qu'après le départ de leurs maîtres. Souvent on leur avait raconté que le seul but des féroces *Yankees* était de capturer les esclaves et de les vendre aux planteurs de Cuba; néanmoins, dans leur incertitude, les malheureux noirs préféraient rester sur les plantations, attendant leur destinée dans le voisinage des cases et des jardinets qui constituaient leur unique patrie. Ils avaient au moins cette triste consolation, que dans aucun cas les nouveau-venus ne pourraient leur imposer une condition plus dure que celle de leur précédent esclavage. On évalue à 8,000 environ le nombre des nègres qui restèrent dans l'archipel de Beaufort après la fuite précipitée des propriétaires. La moyenne des esclaves trouvés par les fédéraux sur chaque plantation dépassait quarante.

Aussitôt après avoir pris possession des forts, le général Sherman, commandant les troupes de terre de l'Union, lança une proclamation à l'adresse des blancs de la Caroline du sud. Dans ce manifeste, conçu en termes très modérés, le chef des troupes fédérales se plaçait sur le terrain purement constitutionnel : il reconnaissait la légalité de l'esclavage, déclarait « ne vouloir en aucune manière léser les droits et les priviléges des citoyens ou s'immiscer dans leurs institutions locales et sociales, et protestait de son dévouement respectueux envers le grand état souverain de la Caroline du sud; » mais il affirmait aussi que « le devoir constitutionnel de sauvegarder l'Union primait tous les autres, et que le maintien des lois spéciales de l'état devait être subordonné aux nécessités militaires créées par l'insurrection. » En dépit de cette affirmation menaçante, il n'en reste pas moins avéré que le général Sherman se croyait encore tenu d'exécuter la loi sur les esclaves fugitifs. Le 9 janvier 1861, il fit rendre un noir qu'un citoyen de la Virginie resté fidèle à l'Union prétendait lui appartenir.

Heureusement que les planteurs caroliniens de l'archipel s'étaient enfuis, laissant derrière eux des milliers de nègres, et quand la proclamation du général unioniste fut affichée sur les murailles de Beaufort, il ne restait plus dans le village qu'un seul blanc, misérable ivrogne qui n'avait pas eu la force de suivre les hommes de sa race. Les noirs étaient devenus les maîtres des riches habitations, dont ils n'osaient naguère s'approcher qu'en tremblant. Plusieurs d'entre eux, fous de joie, ivres de leur liberté d'un jour, toutefois épouvantés secrètement de leur audace, s'étaient installés dans ces palais et faisaient litière de tous les objets de luxe, incompréhensibles pour eux. D'autres, profitant plus noblement de leur soudaine émancipation, allaient à la recherche d'un ami, d'un frère ou bien d'une femme et d'enfans qui avaient été jadis séparés d'eux, et qui habitaient des plantations éloignées; enfin un certain nombre de noirs, livrés en proie à une folle épouvante, ne songeaient qu'à se cacher pour échapper à ces hommes du nord, qu'on leur avait dépeints sous des couleurs si atroces, et qu'ils craignaient presque à l'égal de leurs anciens maîtres. En apercevant de loin les soldats fédéraux, ils couraient se réfugier dans les champs de cotonniers, dans les bosquets de chênes verts, ou bien au milieu des joncs, dans les bayous marécageux. Plusieurs centaines de nègres allèrent même chercher un asile dans les îlots inhabités de l'archipel, et ne se décidèrent à rentrer sur les plantations que rassurés par leurs amis ou poussés par la faim.

Il est à croire que la plupart des nègres de Beaufort, même ceux qui s'étaient livrés à une joie délirante en voyant leurs maîtres

s'enfuir, n'osaient encore se flatter d'être devenus libres. Comme des enfans échappés de l'école, ils profitaient de l'absence des économes, et jouissaient de leur liberté inattendue avec une frénésie d'autant plus sauvage qu'ils y voyaient un simple répit à leur longue servitude. Du reste, la routine ordinaire de leur vie fut à peine troublée par quelques jours d'effervescence. Le commandeur nègre, naguère nommé par le planteur lui-même, avait encore gardé les clés du grenier et du magasin; c'était lui qui distribuait les rations quotidiennes de maïs et dirigeait les travaux accomplis en commun. Seulement il avait déposé le fouet, cet insigne distinctif de son ancien pouvoir, et n'imposait plus à ses compagnons que par le prestige d'autorité attaché à ses fonctions. On le voit, la servitude avait produit ses conséquences ordinaires : elle avait si bien tué la dignité dans l'âme des esclaves, que les malheureux, délivrés de leurs maîtres, obéissaient encore aux hommes chargés naguère de les fouetter!

Telle est l'influence démoralisante de la captivité, telle est aussi la défiance naturelle de l'esclave, qu'une forte portion des nègres de champ répondaient d'une manière évasive lorsqu'on leur demandait s'ils préféraient la liberté ou la continuation de l'esclavage. Pauvres gens abrutis, qui comprenaient à peine le sens de ce mot de liberté qu'on n'avait jamais prononcé devant eux, si ce n'est pour en flétrir les noirs affranchis, ils répondaient que « l'homme blanc pouvait disposer de leur sort à sa guise, » ou bien que, « s'ils tombaient entre les mains d'un bon maître, ils ne tiendraient pas à être libres, » ou bien encore « qu'ils accepteraient volontiers la liberté, si on leur donnait en même temps un protecteur blanc. » Ceux auxquels on demandait s'ils prendraient les armes pour aider à repousser une attaque de leurs anciens maîtres répliquaient en frissonnant que « l'homme noir, si longtemps traité comme un chien, n'oserait pas résister au blanc, et s'enfuirait devant lui. » Sentant par instinct que l'étude est la véritable initiation à la liberté, ils n'exprimaient avec énergie d'autre désir que celui d'apprendre, et ne réclamaient pas même la possession de leur propre corps. Bien différens des nègres de champ, que la tâche monotone et pénible des plantations avait généralement transformés en véritables machines, les noirs accoutumés à un travail plus intellectuel et plus indépendant, les pilotes, les charpentiers, les forgerons, parlaient un tout autre langage, et réclamaient hardiment la liberté. Dans l'île des Dames (*Ladies' island*), que les confédérés avaient abandonnée, et que les fédéraux n'occupaient pas encore, ces noirs s'armèrent et firent bonne garde pour empêcher le retour de leurs maîtres. Dans l'île de North-Edisto, d'autres noirs soutin-

rent le choc d'une compagnie de cavalerie rebelle, composée de planteurs, et la mirent en déroute.

Ne pouvant remettre des esclaves que personne ne lui réclamait, le général Sherman dut s'occuper de leur sort; mais au lieu de suivre à leur égard une politique franche et de leur déclarer que, devenus désormais des hommes libres, ils jouissaient de nouveaux droits et contractaient de nouveaux devoirs, il préféra garder sur cette question une réserve diplomatique : peut-être aussi attendait-il ses inspirations des événemens. Tous les nègres qui se présentèrent devant les officiers fédéraux furent engagés, les uns en qualité de domestiques, les autres comme portefaix ou arrimeurs. Chacun d'eux devait recevoir en échange de son travail un salaire mensuel de 10 dollars, soit 8 dollars en marchandises et 2 dollars en argent. Il est fâcheux d'avoir à constater que ces premiers engagemens ne furent pas toujours tenus avec une scrupuleuse exactitude : des fournisseurs sordides, chargés de livrer les marchandises aux nègres, leur donnaient le plus souvent des objets avariés et cotés à un taux exorbitant; en outre des maraudeurs, comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées, volaient parfois aux noirs le produit de leurs peines. Quant aux nègres qui n'abandonnaient pas les plantations et continuaient les travaux de l'agriculture, ils devaient recevoir en guise de salaire la centième partie du coton qu'ils recueillaient. Les trois mille balles de la récolte représentant une valeur d'environ 4 millions de francs, il s'agissait donc de répartir entre des milliers de noirs une somme de 40,000 francs : c'était bien peu, et toutefois, ainsi que le constate le rapport officiel de M. Pierce, cette faible somme ne fut jamais payée.

Malgré ces déboires, malgré l'incertitude qui enveloppait encore la destinée des anciens esclaves, malgré la brutale conduite de quelques soldats envers les femmes de couleur, les nègres passèrent dans la joie leurs premiers mois de liberté relative. Leur bonheur était plus grand qu'ils n'avaient osé l'espérer. Ils pouvaient augmenter les dimensions des petits champs où ils cultivaient des *vivres* pour leur propre compte; ils reconstituaient librement leurs familles et ne craignaient plus de visiter leurs amis; enfin ils n'avaient plus à redouter le terrible fouet du commandeur. Chaque soir, ils allumaient de grands feux sur le rivage et passaient une partie de la nuit à danser, à chanter des cantiques, à pousser des cris d'allégresse, à répéter leurs prières « jusqu'à tomber en extase (1). » Avertis par la réverbération des flammes et par tout ce tumulte de joie, les esclaves des plantations riveraines du continent trompaient

(1) *Sing and pray their souls away*, dit un de leurs hymnes.

la surveillance de leurs maîtres, et s'échappaient pour avoir, eux aussi, leur part de liberté. Se cachant de jour dans les marécages, voguant de nuit dans les étroits bayous, souvent dépourvus de nourriture, exposés au froid intense de la saison, ils menaient leur fuite à bonne fin avec cette prudence, cette sagacité, ce courage passif qui caractérisent les races opprimées. Il ne se passait pas une journée que de nouveaux fugitifs n'arrivassent dans le camp fédéral, soit isolés, soit par bandes plus ou moins nombreuses. Des nègres venaient même de Charleston et de Savannah. Pendant le mois de mai 1861, six noirs s'échappèrent de Charleston sur un navire de guerre de six canons, et vinrent livrer leur prise, pavillon flottant, à l'escadre fédérale.

L'augmentation rapide de la population africaine de Port-Royal, les graves difficultés que cette foule de faméliques, sans cesse accrue, ajoutait au problème des approvisionnemens, et surtout les remontrances de la presse abolitioniste du nord, firent enfin comprendre au gouvernement américain qu'il fallait sans retard s'occuper de l'instruction des nègres et de leur organisation en société régulière. Le secrétaire des finances, M. Chase, envoya dans l'archipel un de ses amis, M. Pierce, simple volontaire, qui avait été précédemment chargé de surveiller et d'embrigader les nègres réfugiés sous le canon de la forteresse Monroe. M. Pierce, après s'être rendu un compte rapide de l'état des noirs et des plantations de Port-Royal, s'empressa d'expédier son rapport au secrétaire des finances, et partit pour Boston, où il exposa directement au public la situation des affaires et demanda le personnel et les fonds indispensables à la réussite de son œuvre. En même temps d'autres amis des noirs agissaient aussi à New-York et à Philadelphie. Des sociétés s'organisèrent, les souscriptions affluèrent, et moins de trois semaines après le premier appel de M. Pierce, quatre-vingt-treize missionnaires, parmi lesquels dix-neuf femmes, étaient déjà embarqués pour l'estuaire de Port-Royal. Leur mission était « d'agir en qualité de surveillans et d'instituteurs, les uns pour diriger les travaux des champs, les autres pour enseigner aux enfans et, s'il était possible, aux adultes les premiers élémens des connaissances humaines, pour inculquer aux élèves le respect de leur propre dignité et l'habitude de compter sur eux-mêmes. » Cette petite armée pacifique, bien plus importante dans l'histoire de la civilisation que tous les corps de troupe expédiés de part et d'autre depuis le commencement de la guerre civile, se composait presque en entier d'agens envoyés aux frais de sociétés particulières; trois seulement avaient reçu leur mission du gouvernement fédéral.

A la fin du mois de mars 1862, lorsque M. Pierce revint à Port-

Royal accompagné de son état-major d'instituteurs, la population africaine qu'il avait à diriger comprenait 9,050 personnes, sans compter 2,000 noirs établis dans les camps fédéraux, sous la surveillance directe de l'autorité militaire. En outre il devait pourvoir aux besoins des nègres fugitifs et les répartir sur les diverses plantations. Son œuvre offrait de grandes difficultés. Sur les 9,050 noirs de l'archipel, 693 étaient vieux, malades ou infirmes, 3,619 enfans n'étaient pas encore en âge de travailler, enfin 309 artisans manquaient complétement d'instrumens et ne pouvaient être utilisés que pour le jardinage. Les charrues et les autres instrumens agricoles étaient en grande partie hors de service; quant aux mulets et aux chars, ils avaient été mis en réquisition pour les besoins de l'armée, et tous les transports devaient désormais se faire à dos d'homme. Un obstacle plus grand encore se présentait : le gouvernement fédéral avait instamment recommandé la culture si importante du cotonnier *sea-island;* mais les nègres se refusaient à cultiver cette plante, qui leur rappelait seulement les misères de leur vie passée. Sans attendre les conseils des surveillans, ils s'étaient empressés d'accroître considérablement les dimensions des carreaux que les planteurs leur avaient concédés jadis, et, comprenant qu'il importait surtout d'obtenir une forte récolte de vivres pour éviter la famine, ils avaient semé du maïs sur une étendue considérable de terres; mais nulle part ils n'avaient continué la culture du cotonnier. Cependant ils n'osèrent pas résister longtemps aux conseils d'instituteurs qui les traitaient en hommes libres, et, bien que la saison fût déjà très avancée, ils se mirent courageusement à l'ouvrage. Sur 5,518 hectares mis en culture, les deux cinquièmes environ furent consacrés au coton. A une balle par hectare, ce qui est à peu près le rendement moyen pour le coton *sea-island*, on aurait pu compter sur un produit de plusieurs millions de francs; mais les intempéries et le retard apporté dans les travaux ont donné raison à la répugnance des nègres pour la culture du cotonnier : la récolte a été presque nulle, et désormais tout le travail des plantations s'est reporté sur la production des vivres.

La déférence avec laquelle les noirs de l'archipel se rendent aux conseils qu'on leur donne est d'autant plus remarquable que l'autorité des missionnaires est purement morale. L'entrée des plantations est interdite aux soldats fédéraux, et les officiers eux-mêmes ne peuvent y pénétrer qu'en qualité de visiteurs. Les surveillans, parmi lesquels se trouve une femme, déploient en général une grande activité; mais, trop peu nombreux pour diriger personnellement les travaux, ils doivent se borner à parcourir successivement les cinq ou six plantations qui leur sont confiées, et dont plusieurs

sont situées à quelques lieues de distance les unes des autres. D'ailleurs la plupart des surveillans, n'étant pas agronomes et n'ayant que des notions insuffisantes sur la culture des plantes du sud, sont obligés de s'en remettre complétement, pour l'ordonnance des travaux, à l'intelligence des nègres eux-mêmes. Ceux-ci, visités seulement de semaine en semaine et laissés pendant l'intervalle à leur propre initiative, ne cessent de travailler avec la même régularité, mais avec plus d'entrain qu'autrefois, et ne négligent aucune précaution nécessaire à la réussite de leurs cultures. Groupés en communes réellement indépendantes, mais encore trop peu dégagés des habitudes de l'esclavage pour adopter les mœurs républicaines et nommer directement leurs fonctionnaires, ils ont généralement accepté en qualité de directeur (*leader*) l'ancien commandeur (*driver*). Celui-ci peut encore punir, mais seulement dans les cas graves et avec l'autorisation du surveillant. Alors il condamne les hommes coupables de paresse ou de quelque délit à se tenir debout sur une barrique devant leurs compagnons de travail; quant aux femmes, il ne les soumet pas à la honte d'une punition publique et se contente de les enfermer dans une chambre noire. Ce sont là des procédés enfantins; mais en tout cas ils produisent de meilleurs résultats que le fouet et le collier de force. De février en mai 1862, on n'eut pas même besoin de recourir quarante fois à ces punitions naïves, car la première conséquence d'une liberté encore rudimentaire fut d'apprendre au nègre qu'il devait respecter en sa propre personne la qualité d'homme libre. Le châtiment suprême, celui de mettre le nègre aux arrêts au nom de la loi, n'a jamais été appliqué sur les plantations : c'est là un déshonneur auquel pas un des anciens esclaves de Beaufort, naguère dégradés et abrutis, n'a voulu s'exposer.

Malheureusement la question si épineuse de la propriété du sol n'a point encore été tranchée, et l'on semble s'en remettre pour la solution de ce grand problème à la décision des événemens. Cependant après la certitude de leur liberté, il n'en est pas de plus importante pour les noirs que celle de leur transformation en propriétaires; d'ailleurs ont-ils donc moins de droit que les maîtres loyaux à une indemnité pour leur longue servitude et les souffrances qu'ils ont endurées? Une décision prompte est à cet égard d'autant plus nécessaire qu'il ne manque peut-être pas de spéculateurs avides guettant comme des oiseaux de proie le moment favorable pour se substituer aux anciens maîtres et devenir en réalité propriétaires d'esclaves sous prétexte de philanthropie. Provisoirement, la terre abandonnée par les Caroliniens est devenue le domaine du gouvernement américain qui fait exploiter les habita-

tions à son profit; toutefois il est entendu de part et d'autre que le champ réservé attenant à la cabane, ce *negro-patch* comparable au *gorod* du moujik russe, est désormais la propriété de l'Africain. Bien avant le lever du soleil et longtemps après la tombée de la nuit, on peut voir les nègres à l'ouvrage dans ces petits jardins qui sont pour eux la preuve incontestable de leur liberté.

Les noirs cultivent comme par le passé les grandes plantations; mais, pleins de répugnance pour la hideuse promiscuité dans laquelle les maintenait la volonté des planteurs, ils se refusent à travailler comme autrefois par grandes chiourmes ou *gangs*, et préfèrent recevoir séparément leur tâche journalière. De son côté, le gouvernement des États-Unis s'engage à leur fournir des vêtemens et la nourriture, et de temps en temps il leur fait distribuer de petites sommes en attendant que la valeur réelle de leur travail ait été fixée d'une manière certaine. Sans doute les énormes dépenses auxquelles doit suffire le trésor fédéral pour l'achat des munitions de guerre, l'entretien de la flotte et de l'armée, la construction des navires cuirassés, ne permettent pas au secrétaire des finances de rémunérer équitablement les pauvres nègres libérés de Port-Royal; ceux-ci deviennent en dépit d'eux-mêmes créanciers de l'état, et, bien que leur travail soit une source considérable de revenus (1), ce n'est point eux, nous le craignons, qu'on songe à payer les premiers. Cependant, si les sommes distribuées ne représentent qu'une très faible partie des salaires échus, les travailleurs de l'archipel les reçoivent néanmoins avec joie, car ils les considèrent comme les gages positifs de leurs nouveaux droits. Quant aux noirs employés dans les camps de Port-Royal pour le service de l'armée, ils touchent assez régulièrement leur salaire, qu'un ordre du général Sherman a fixé de 4 à 12 dollars, suivant l'âge, les forces et l'habileté des travailleurs. Du reste, ceux d'entre eux qui savent économiser leurs ressources ont pleine liberté de s'établir comme artisans dans les villages des îles, ou bien de s'installer sur des champs abandonnés pour les cultiver en vrais *gentlemen farmers*.

Si les nègres des plantations ont été jusqu'ici moins régulièrement payés que leurs frères occupés au service des camps, ils ont heureusement les mêmes occasions de s'instruire, et ils en profitent avec une joie extrême. Quand le nègre tient un livre dans ses mains, il est comme transformé, il est devenu tout un autre homme, car il commence à pénétrer enfin ces mystères du « papier parlé, » qui,

(1) Au 1er janvier 1863, le gouvernement fédéral avait dépensé 225,705 dollars pour les nègres de Beaufort, et le produit de leur travail était évalué à 724,984 dollars. Ainsi le bénéfice net dépasse 500,600 dollars. Dans son rapport officiel, M. Chase reconnaît que cette somme appartient légitimement aux nègres eux-mêmes.

pendant de si longs siècles, lui semblaient témoigner en faveur de la divinité du blanc. Plus de trois mille élèves, — tous les enfans en âge de comprendre, aussi bien que les invalides et nombre de vieillards, — se rendent journellement aux diverses écoles établies dans les villages ou sur les plantations de l'archipel; le soir, quand les enfans rentrent dans leurs cabanes, ils se font professeurs à leur tour et servent de répétiteurs à leurs parens, qui ne peuvent assister qu'à l'école du dimanche. Quelle joie pour les nègres d'ouvrir enfin ce terrible alphabet qu'ils n'auraient pu toucher autrefois sans risquer la torture du fouet, cet alphabet qu'un blanc n'eût pu leur déchiffrer sans se faire condamner à des années d'emprisonnement! Grâce à l'influence exercée sur eux par leurs instituteurs dévoués et par quelques-unes de ces femmes de la Nouvelle-Angleterre qui cachent une âme si fortement trempée sous des dehors si gracieux, les noirs de Beaufort deviennent policés; leurs mœurs s'adoucissent, leur langage, qui d'ailleurs n'avait jamais été mélangé de ces jurons si communs dans les bouches américaines, se purifie singulièrement et ne ressemble plus au jargon ridicule que la tradition prête à « Sambo. » Leurs cases, jadis d'une saleté sordide, sont maintenant presque toutes blanchies à la chaux et tenues avec une grande propreté. On y voit quelques meubles autres que l'ancien grabat; des centaines de familles ont déjà poussé l'amour du comfortable et du beau jusqu'à mettre des vitres à leurs fenêtres et à coller des cartes et des gravures sur les murailles. L'initiative s'est aussi réveillée chez les noirs d'une manière remarquable, et quelques mois à peine après leur émancipation ils prenaient la résolution de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte, « attendu que la conscience individuelle ne doit reconnaître aucun intermédiaire entre elle et Dieu. » Enfin la joie bruyante et naïve qui caractérise les nègres dans leur état normal commence à faire briller le regard des travailleurs de Beaufort, jadis mornes et abattus. Les négrillons, qui n'avaient aucune espèce de jeux et ne connaissaient d'autre plaisir que celui de se traîner sur le sol ou de se battre en cachette au milieu des ordures, s'amusent aujourd'hui sans crainte à tous les jeux de force et d'adresse avec le même entrain que les petits blancs des écoles du nord.

Les chants des noirs sont également une preuve évidente du changement immense qui s'est opéré. Doués d'un remarquable instinct musical comme la plupart des Africains, les nègres de la Caroline du sud ont l'habitude d'accompagner leur travail par le chant de quelques paroles très simples, exprimant presque toujours un sentiment religieux. Autrefois les airs, chantés sans exception sur le mode mineur, étaient singulièrement mélancoliques ou mêmes lu-

gubres, et quand on entendait résonner au loin ces paroles dolentes, mesurées par le bruit des pioches ou par la cadence des rames, on ne pouvait s'empêcher d'être saisi d'une tristesse profonde. Une seule idée se retrouvait dans tous les chants des noirs, celle de la souffrance physique ou morale, qui est la destinée de l'esclave; si la ritournelle renfermait en général un mot d'espérance, elle disait aussi que cette espérance, irréalisable sur notre terre, ne pouvait éclore que dans le ciel. « Nous trouverons enfin le repos! » — « Dieu nous délivrera! » — « Patientons! patientons! » — Tels étaient les refrains que les nègres chantaient en chœur après avoir entendu la voix de solo raconter leurs peines. Le chant le plus répandu était celui de *la Pauvre Rosy*, que l'on peut considérer comme le type de toutes les autres mélopées des esclaves d'Amérique. Chaque stance se compose d'un seul vers répété trois fois avec une lenteur croissante, et suivi d'un refrain plus rapide. Nous donnons ici les quatre premières stances de cette chanson de douleur :

« Pauvre Rosy, pauvre fille! — pauvre Rosy, pauvre fille! — pauvre Rosy, pauvre fille! — Le ciel sera ma demeure!

« Dures épreuves sur mon chemin!... — ... Le ciel sera ma demeure!

« Je me demande pourquoi ces gens-là m'en veulent!... — Le ciel sera ma demeure!

« Quand je parle, je parle avec Dieu!... — Le ciel sera ma demeure! etc. »

Tels étaient sans exception les chants des nègres de Beaufort avant la fuite de leurs maîtres; mais, chose remarquable, depuis que l'aube de la liberté a commencé de luire pour eux, ils ont appris à chanter gaîment, et, changeant l'allure de leur voix, ils ont adopté le mode majeur. Une de leurs nouvelles chansons, simple contre-partie des anciennes, raconte les souffrances auxquelles ils viennent d'échapper, tandis que le refrain, prononcé plus gravement que le reste, rappelle sans doute, en guise de moralité, la mort des planteurs qui tombent frappés sur les champs de bataille :

« Je n'entends plus l'appel du commandeur, — je n'entends plus l'appel; — je n'entends plus l'appel du commandeur. — Des milliers et des milliers périssent!

« On ne me jette plus mon picotin de maïs, — on ne me jette plus mon picotin; — on ne me jette plus mon picotin de maïs. — Des milliers et des milliers périssent!

« On ne me donne plus cent coups de fouet, — on ne me donne plus cent coups; — on ne me donne plus cent coups de fouet. — Des milliers et des milliers périssent! etc. »

Toutes ces remarquables transformations opérées dans la vie des

nègres de Beaufort se sont accomplies avant qu'ils eussent acquis la certitude de leur liberté et le titre de citoyens de l'Union. Toujours un doute redoutable planait sur l'avenir, et ce fut plus d'une année après la fuite de leurs maîtres que le général Saxton les réunit au bruit des fanfares et leur cria : « Vous êtes libres! vous êtes libres! Répétez cette parole à vos frères, et que bientôt de chaque cabane du continent on entende un écho : Moi aussi je suis libre! » Et pourtant cette période intermédiaire d'apprentissage, pendant laquelle les anciens esclaves ont dû souvent se demander quelle serait leur destinée, a produit des résultats inespérés. Par une singulière coïncidence, c'est dans la Caroline du sud, à l'endroit même où la sécession, fondée sur la servitude du noir, avait pris son origine, qu'a commencé également la première expérience sérieuse tentée sur le sol américain pour transformer les esclaves en hommes indépendans et comptant sur eux-mêmes. Ces mêmes Africains qui ne savaient guère que répondre quand on leur demandait s'ils désiraient la liberté la chérissent aujourd'hui d'un amour farouche, et en même temps les sentimens les plus nobles, l'amour de la patrie, du devoir, de la justice, se sont réveillés dans leurs âmes. Ils ont tenu tout ce que leurs amis espéraient d'eux; à cette heure c'est aux blancs de remplir leur devoir.

L'expérience est décisive. Quand bien même l'archipel de Beaufort devrait être reconquis par les confédérés, quand même les libres colonies de nègres devraient être de nouveau transformées en de hideux campemens d'esclaves, les résultats obtenus n'en resteraient pas moins acquis à l'histoire; il n'en resterait pas moins prouvé que le nègre affranchi du sud se met à l'œuvre avec plaisir, s'instruit et s'améliore avec ardeur, et voit dans le travail sous toutes ses formes le vrai gage de sa liberté. Telles ont été les conséquences d'une première année de guerre pendant laquelle le gouvernement fédéral de Washington n'osait pas encore prononcer la grande parole d'émancipation. Quelles seront les suites de la politique plus franche adoptée aujourd'hui par les hommes du nord, devenus abolitionistes en dépit d'eux-mêmes? Cette question mérite d'être étudiée à part.

ÉLISÉE RECLUS.

LES CONFESSIONS

D'UN MISSIONNAIRE

The Pentateuch and book of Joshua critically examined, by the right rev. John William Colenso D. D. bishop of Natal.

Pendant que les sciences exactes et les sciences d'observation renouvellent l'industrie, et par l'industrie transforment les conditions de la vie matérielle, il est une autre science qui, sans bruit, sans prétention, livrée à des recherches obscures, étrangère en apparence aux préoccupations de la société, n'en semble pas moins appelée à modifier de son côté les conditions de la vie morale. Je veux parler de la critique historique. Au premier abord, rien ne semble plus désintéressé; on est tenté de n'y voir qu'une branche de l'érudition, et cependant la critique historique touche aux plus graves problèmes. Elle est née d'hier, et déjà elle a produit une révolution dans la religion et la philosophie. C'est qu'elle est plus qu'une science, elle est une méthode; c'est qu'elle a fait plus que d'apporter des solutions, elle a changé la manière de poser les questions.

Il en est de la critique comme de toutes les découvertes contemporaines : elle est rapidement entrée dans le domaine commun. Née en Allemagne, restée quelque temps la possession exclusive de nos savans voisins, elle a fini par franchir le Rhin et par se répandre en France et en Angleterre. L'Angleterre, où la tradition a beaucoup d'empire, n'a pas accueilli sans résistance le nouveau venu, que pré-

cédait la renommée de tant de ruines; mais si l'Angleterre est attachée à ses usages, si elle redoute instinctivement tout ce qui peut ébranler les principes qui font sa force, elle se distingue en même temps par une équité naturelle qui ne lui permet point de juger une cause sans avoir écouté les avocats des deux parties. En vain les partisans de la critique menaçaient-ils les préjugés les plus chers, les institutions les plus respectées, les croyances les plus saintes : la sincérité du caractère anglais n'a pas permis qu'on leur fermât la bouche; on a voulu les entendre, on les a admis à développer leurs argumens; puis, la cause une fois plaidée, on a vu quelques-uns des juges, et ceux-là mêmes qu'on pouvait supposer les plus prévenus, déclarer qu'ils se rendaient à l'évidence, et passer des siéges de la cour au banc des accusés.

On se rappelle quel fut le principal incident dans l'histoire de cette crise théologique (1). Plusieurs ministres de l'église anglicane publièrent, il y a deux ans, un volume d'*Essais et Revues* dans lequel les principes de la critique moderne étaient appliqués avec hardiesse aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le scandale de cette publication fut d'autant plus grand que dix éditions attestaient combien le public prenait part aux débats. Les journaux et les revues ne parlèrent plus que théologie. Les évêques lancèrent des anathèmes. De gros volumes entreprirent de réfuter les audacieux théologiens. On ne leur épargna pas les injures : celui-ci comparait M. Jowett à Julien l'Apostat; celui-là déclarait qu'il ne pouvait lire les livres du pieux Bunsen « sans un frisson involontaire de dégoût, de pitié et de mépris. » Cependant les argumens ni les injures ne satisfirent les fureurs des gens d'église, et l'on eut recours aux tribunaux. Des sept coupables, deux furent considérés comme de moindres pécheurs : un troisième était laïque, un quatrième était mort; mais les évêques de Salisbury et d'Ely ont réussi à faire condamner devant la Cour des Arches leurs diocésains respectifs, MM. Rowland Williams et H. B. Wilson. Il ne restait plus à atteindre que M. Jowett, le plus dangereux de tous, parce qu'il est le plus instruit et le plus influent. On a cru longtemps qu'il était protégé par sa qualité de simple professeur; cependant les jurisconsultes ont fini par trouver un biais, et trois des collègues de M. Jowett viennent de le déférer à l'autorité universitaire. Ainsi tout allait pour l'orthodoxie au gré de ses vœux; on n'avait pas répondu bien victorieusement, mais on avait réussi à soulever les craintes et l'indignation des fidèles; on n'avait pas réfuté les hérétiques, mais on les

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1861, un article intitulé *la Crise du protestantisme*.

avait frappés ou menacés dans leur carrière et dans leurs moyens d'existence. On pouvait espérer que l'intimidation avait réussi; il semblait que le silence allait se faire, que les croyances allaient se rassurer. C'est sur ces entrefaites qu'un nouveau coup, infiniment plus inattendu, plus sensible, plus difficile à parer, est venu ébranler l'édifice des traditions.

On sait que l'Angleterre, depuis quelques années, a érigé dans ses vastes dépendances coloniales un assez grand nombre de siéges épiscopaux. Il y a des évêques non-seulement au Cap, à Calcutta, à Sydney, mais à Labouan, à Honolulu. Ces siéges, à proprement parler, sont des postes de mission, et ceux qui les remplissent ne sont point des dignitaires qui ont déjà passé par les charges ecclésiastiques, mais des hommes dans la force de l'âge, et que recommandent leur zèle et leurs talens. Un épiscopat de ce genre a été établi dans la colonie de Natal, au nord-est du Cap, territoire de dix-huit mille milles carrés, habité par des Cafres et par des fermiers hollandais. Le docteur Colenso y fut appelé en 1854. Il avait quarante ans. Élève distingué de l'université de Cambridge, il avait passé plusieurs années dans l'enseignement, puis dans les fonctions de pasteur de campagne. Excellent mathématicien, ses traités d'arithmétique et d'algèbre ont été adoptés dans les écoles et les universités. Zélé ministre de l'Évangile, il avait publié des « sermons de village, » dans lesquels les gens experts avaient bien démêlé une petite saveur d'hétérodoxie, mais dans lesquels on n'avait pu méconnaître l'éloquence et la piété. Ce qui est certain, c'est que personne ne s'attendait à l'éclat qui se préparait. L'évêque Colenso était tout entier à son œuvre de conversion et de civilisation; les ouvrages qu'il publiait de temps en temps avaient tous trait aux travaux du missionnaire; les dépisteurs d'hérésie, occupés à la poursuite des *Essais et Revues*, avaient oublié ses premières hardiesses. Qui eût dit que le nouvel acte du drame théologique se préparait aux antipodes, parmi les Zoulous, et qu'un évêque devait y jouer le rôle principal?

Il y a quelques mois, le docteur Colenso revint en Angleterre. Le bruit se répandit bientôt qu'il venait pour y publier un examen critique du Pentateuque, et que ce livre était destiné à faire du bruit. Un premier volume parut en effet au mois de novembre dernier, et l'on ne peut dire qu'il ait trompé l'attente du public. L'effet produit par les *Essais* avait eu quelque chose de plus imprévu, la consternation causée par le volume du docteur Colenso a été plus grande : c'était un second coup qui venait s'ajouter au premier; mais ce qui augmenta surtout l'impression de crainte et de colère qu'éprouvèrent les orthodoxes, ce fut le caractère ecclésiastique

dont était revêtu l'auteur. L'anglican n'est pas si bien dégagé des doctrines du catholicisme que l'épiscopat soit à ses yeux une simple dignité hiérarchique. Il lui semble toujours qu'à un si haut rang, à une si solennelle consécration, doivent correspondre des grâces divines toutes particulières. Un évêque errer, un évêque renverser les fondemens de la foi! A qui donc faudra-t-il recourir, et quelle garantie conservera le peuple chrétien, s'il doit se défier de ses propres pasteurs et des plus haut placés? Ce n'est pas tout. L'église anglicane n'avait jamais prévu un pareil péril; elle a bien pu armer les évêques du pouvoir de poursuivre ou de suspendre les pasteurs de leur diocèse, mais elle n'a rien décidé pour le cas où l'évêque lui-même tomberait dans l'hérésie. En vain les tribunaux existent-ils; ce qui manque, c'est quelqu'un qui ait le pouvoir de déférer le délinquant aux tribunaux. Telle est la perplexité où se trouve jetée l'église d'Angleterre : elle voit l'hérésie éclater dans son sein, elle la voit envahir jusqu'à ses chefs spirituels, et elle se reconnaît impuissante à punir le coupable et à se préserver du danger.

Le caractère ecclésiastique de l'auteur était une aggravation de l'offense; il faut avouer cependant que l'ouvrage du docteur Colenso était assez alarmant déjà par lui-même. Quelque familière que l'Angleterre fût devenue avec les travaux de la critique biblique, elle n'était pas encore préparée à des résultats tels que ceux auxquels arrivait l'évêque de Natal.

La critique des saintes Écritures n'est pas une science à part; c'est tout simplement la critique historique appliquée à l'histoire de la religion juive et de ses développemens. Qu'il s'agisse de livres dits sacrés ou de livres dits profanes, le but, la méthode, les moyens d'investigation sont absolument les mêmes. On se propose toujours de peser des témoignages, de contrôler des traditions, de démêler le vrai du faux. Du moment que la Bible se présente, non pas comme un livre tombé du ciel, mais comme une collection d'ouvrages écrits en différens temps, dans des circonstances particulières et par des hommes semblables à nous, il est permis de rechercher quelles sont leur origine et leur valeur, de se demander d'où ils viennent et à quelle autorité ils peuvent prétendre.

La critique historique se divise en deux branches, la critique des documens et la critique des faits.

La critique des documens est la partie la plus nouvelle de la science, celle qui, de nos jours, a pris le plus de développemens et a fourni le plus grand nombre de résultats inattendus. Elle consiste à chercher dans le texte même d'un ouvrage, dans son style, dans les notions qui forment l'horizon intellectuel de l'écrivain, dans les

indications indirectes qui se sont glissées sous sa plume, à y chercher, dis-je, des renseignemens sur l'auteur, l'époque et le but de l'ouvrage. Le critique part de l'incertitude de la tradition; cette tradition, il sait par de nombreux exemples qu'elle est souvent erronée, et par conséquent toujours suspecte. Il s'agit donc de la confronter avec le témoignage involontaire des textes, de voir si ceux-ci la confirment ou la contredisent, et, dans ce dernier cas, d'essayer de la remplacer par des données qui pourront être incomplètes, insuffisantes, mais qui reposeront du moins sur une base solide. On comprend d'ailleurs que les résultats auxquels on arrive ainsi seront le plus souvent négatifs. Il est plus aisé de prouver que les lettres de Platon ou quelques-uns des discours de Cicéron n'ont pas été véritablement écrits par ceux dont ils portent le nom que d'en découvrir le véritable auteur. Il est certain que l'épître aux Hébreux n'est pas de saint Paul, mais il n'est pas certain, comme on l'a conjecturé, qu'elle soit d'Apollos. On voit bien que les fausses décrétales ne sont pas authentiques, mais toutes les circonstances qui ont présidé à la fabrication de ce fameux recueil ne sont pas également claires. Il n'en est pas moins vrai que la critique a souvent réussi à jeter un jour singulier sur des ouvrages d'une haute antiquité. La portion des Écritures juives dont s'est occupé le docteur Colenso en est un exemple. On sait que le Pentateuque est un recueil de cinq livres renfermant l'histoire des origines de l'humanité et celle du peuple hébreu jusqu'à la mort de Moïse. Moïse lui-même, si l'on en croyait la tradition, serait l'auteur de ce récit. Il faut dire que l'examen le plus léger suffit pour renverser cette opinion; non-seulement l'ouvrage lui-même ne prétend point à une si haute parenté, mais il renferme une foule de données qui sont inconciliables avec la supposition dont il s'agit. Toutefois on ne s'est pas arrêté à cette conclusion négative. Un examen plus attentif a fait découvrir que le Pentateuque se compose de divers documens, que l'un de ces documens, histoire suivie et étendue, a été plus tard remanié et complété par une autre main, et qu'il n'est point impossible de faire le partage des morceaux qui appartiennent à l'un et à l'autre des deux rédacteurs. Ce n'est pas tout : on a pu établir d'une manière approximative la date du document primitif et celle du remaniement auquel il a été soumis plus tard. Le livre, ramené à sa première forme, désigne l'époque dont il parle comme un temps où le peuple d'Israël n'avait pas encore de rois; il est clair d'après cela que l'auteur écrivait postérieurement à l'établissement de la monarchie. L'auteur, d'un autre côté, ne connaît encore ni Jérusalem ni le temple de Jérusalem; il s'ensuit qu'il écrivait avant le règne de Salomon, qui construisit le temple, et même avant celui de David, qui,

le premier, enleva Jérusalem aux Cananéens. La conclusion n'est pas difficile à tirer : l'ouvrage que le rédacteur du Pentateuque a pris pour base de son récit remonte au règne de Saül, le prédécesseur de David et le premier roi d'Israël. Je pourrais multiplier les exemples. De l'Ancien Testament je pourrais passer au Nouveau. Je pourrais montrer comment la critique a sur une foule de points modifié la tradition, comment elle a tantôt renversé, tantôt confirmé l'authenticité des écrits apostoliques, par quels moyens ingénieux, par quelles ressources d'esprit et d'érudition elle a fixé, à quelques mois près, la date d'un écrit qui n'en avait point, ou rejeté jusque bien avant dans le second siècle telle épître qui s'était décorée du nom d'un apôtre; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails de ce genre. Mon seul but était de faire comprendre ce qu'on entend par la critique des documens, quelle en est la méthode et à quels résultats elle peut espérer d'arriver.

La critique des faits a un autre but et procède différemment. Elle se propose, par la comparaison des renseignemens fournis, par l'examen de la vraisemblance et de la cohésion interne des récits, elle se propose, dis-je, de déterminer le degré de confiance que ces récits méritent, et d'y séparer, s'il y a lieu, la vérité de la fiction, l'histoire de la légende. Elle aspire même quelquefois, par des conjectures, par des combinaisons, à rétablir la suite et le vrai sens des événemens, que la tradition a défigurés. Les recherches auxquelles les premiers siècles de l'histoire romaine ont été soumis depuis Beaufort et Niebuhr offrent un exemple de ce genre de travail et des procédés au moyen desquels les savans se flattent tantôt de détruire, tantôt de reconstruire l'histoire traditionnelle.

Le premier volume du docteur Colenso, le seul dont nous ayons à parler ici, parce que c'est celui qui a fait événement, ce volume s'occupait uniquement de la critique des faits et s'en tenait au côté purement négatif des questions. L'auteur ouvre les livres de l'Ancien Testament vulgairement attribués à Moïse. Il laisse de côté les grands récits de la création, de la chute, du déluge, pour se borner à des événemens plus faciles à contrôler. Il ne rejette point un fait par cela seul que ce fait est miraculeux; il ne trouve, pour sa part, aucune difficulté à admettre une intervention surnaturelle de la Divinité dans les affaires humaines, mais il ne peut recevoir comme vraies des relations contradictoires : or ce sont des contradictions qu'il a cru reconnaître dans le Pentateuque. Prenant pour objet spécial de ses recherches le séjour des Israélites dans le désert, il s'attache à l'un des élémens de ce récit, le nombre assigné par le texte sacré à la multitude des Hébreux qui venaient d'échapper au joug des Pharaons. Ce nombre, d'après le Pentateuque, était de

plus de six cent mille guerriers, ce qui, avec les femmes et les enfans, suppose un total de trois millions de personnes. Cette population, habitant sous des tentes, devait former une ville mouvante d'au moins douze milles carrés, à peu près l'étendue de la ville de Londres. Veut-on se représenter tout ce peuple en marche, on a une immense colonne qui, sur une largeur de cinquante hommes, couvrirait en longueur un espace de vingt-deux milles, de telle sorte que les derniers seraient séparés des premiers par deux journées de chemin. Ces chiffres obtenus, le docteur Colenso les met en regard des nombreux passages qui semblent incompatibles avec de pareilles données. Il est dit que Moïse rassemble le peuple à la porte du tabernacle : comment trois millions d'hommes seraient-ils entrés dans un espace qui n'en pouvait contenir plus de cinq mille? Josué lit la loi entière à tout le peuple : on se demande combien de personnes, dans cette immense population, purent entendre cette lecture, et si quelques-uns seulement l'entendirent, on se demande à quoi servait une si longue cérémonie. Les prêtres (il n'y en avait que trois) devaient porter hors du camp les restes des sacrifices : or les sacrifices étaient fort nombreux, et le prêtre, pour satisfaire à ce devoir, n'aurait pas eu chaque fois moins de deux lieues à parcourir. Les Israélites étaient sortis d'Égypte avec leurs troupeaux : admettons que les hommes fussent nourris de manne; il est difficile de comprendre comment on nourrissait et on abreuvait deux millions de bœufs et de moutons. Telles sont les questions que se pose le docteur Colenso. Je laisse de côté d'autres calculs encore et d'autres difficultés. J'ai seulement voulu donner un exemple de la critique de notre écrivain. Ce qui nous importe d'ailleurs, c'est sa conclusion. Or cette conclusion, la voici : « Le Pentateuque, dans son ensemble, ne peut avoir été écrit ni par Moïse, ni par un homme qui connaissait les faits; disons plus, le prétendu récit mosaïque, quel qu'en ait été l'auteur, ne peut être considéré comme historique. La plus grande partie de l'histoire de la sortie d'Égypte, bien qu'ayant probablement quelque fondement, ne saurait être tenue pour vraie. » On voit où ceci nous mène. Si les récits de la Bible ne sont pas vrais, la Bible n'est plus un livre inspiré dans le sens où l'on prend ordinairement ce mot; elle n'est pas un livre surnaturel, un livre dont chaque ligne renferme une révélation de Dieu. Or cette notion de la Bible est le fondement de la croyance orthodoxe; elle est, le docteur Colenso ne se le dissimule pas, liée, en Angleterre, à la foi et aux espérances du plus grand nombre des fidèles. Dès lors il n'est pas difficile de comprendre avec quel mélange de terreur et d'indignation on a vu de pareilles idées se produire sous l'autorité d'un des chefs de l'église. La critique de l'auteur n'a rien de bien nouveau, de

bien ingénieux, de bien profond : elle est tout élémentaire, presque naïve; mais elle marche à front levé, elle ne cache point les résultats auxquels elle est arrivée, elle ne cherche point à en atténuer la gravité; elle frappe ouvertement le protestantisme vulgaire, disons mieux, le christianisme traditionnel, dans son dogme cardinal : comment s'étonner que bien des lecteurs aient été jetés dans la plus douloureuse perplexité?

Il y a toutefois dans le livre du docteur Colenso quelque chose d'infiniment plus grave que les résultats auxquels il arrive, et que l'autorité épiscopale sous laquelle ces résultats sont présentés au public : c'est l'histoire même du livre. L'auteur, dans sa préface, nous a raconté ce qui lui a mis la plume à la main, et cette préface est devenue le récit d'une lutte secrète, d'une agitation douloureuse, et comme un chapitre des mémoires intimes de l'écrivain. Hélas! combien de personnes, dans cette confession pleine de candeur, n'ont-elles pas retrouvé l'image de leur propre expérience! Essayons d'expliquer comment les questions se sont dressées devant notre missionnaire, et comment elles s'imposent à l'église dont il fait partie.

La parole du Christ, le plus simple comme le plus sublime enseignement que le monde ait jamais entendu, ne suffit pas longtemps aux auditeurs qui l'avaient recueillie. En prenant une forme et un corps dans leurs pensées, elle s'y combina avec bien des élémens étrangers, philosophie grecque ou mythologie hébraïque; elle prit la consistance des religions positives; elle se formula en dogmes; elle se cristallisa. Le christianisme ne fut plus une simple proclamation prophétique de paix avec Dieu et de fraternité entre les hommes, il devint une théologie. La révélation fut regardée comme une communication surnaturelle de connaissances religieuses, comme une proclamation de certaines propositions abstraites sur l'essence divine, l'origine du mal, la nature de la grâce. Les germes de cette transformation se trouvent déjà dans les écrits apostoliques, dans le *Logos* de saint Jean, dans la *Justification* de saint Paul; mais cette formation dogmatique se développa rapidement. Il suffit de rappeler les discussions des pères et des conciles sur la Trinité et le péché originel, et ces *Sommes* du moyen âge dans lesquelles la doctrine chétienne est fixée jusque dans ses plus petits détails et ses conséquences les plus éloignées. Le christianisme était devenu un vaste système de doctrines embrassant le ciel et la terre, le passé et l'avenir de l'humanité, renfermant une théogonie, une métaphysique et une morale, mais qui se distinguait surtout en ce qu'il faisait dépendre le salut de la connaissance des dogmes et de la soumission avec laquelle chacun les recevait. Les recevoir, — fort

bien, mais sur la foi de qui? On le comprend, tout était là. Il s'agissait de savoir à quel titre la doctrine chrétienne s'offrait à la foi des fidèles, sur quelle autorité elle s'appuyait. L'autorité, dans une religion dogmatique, c'est la clé de voûte du système. On me somme de croire, mais encore faut-il que je sache ce qui doit déterminer ma croyance. Vous me parlez de révélation, mais encore faut-il que cette révélation ait ses preuves, qu'elle produise ses titres. En d'autres termes, il y a nécessairement par-delà toutes les croyances une dernière croyance qui appuie et résume les autres, qui en établit la certitude et en justifie la divine origine. C'est ici que le catholicisme et le protestantisme se sont séparés. La conception religieuse fondamentale est restée la même; de part et d'autre le salut est également attaché à une croyance dogmatique, de part et d'autre il y a un dépositaire infaillible des doctrines, un juge suprême des controverses; seulement l'autorité catholique, c'est l'église, tandis que l'autorité protestante, c'est l'Écriture.

On comprend par là ce que la Bible est devenue pour le protestant. Il n'y voit pas les monumens de la foi des Hébreux et des premiers chrétiens, il n'y voit pas les documens de l'histoire de la plus pure des religions; il n'y cherche pas le verbe de ces grands prophètes de Dieu qui ont parlé à leur peuple de justice, de repentance et de pardon, de ces pieux poètes qui ont chanté leurs douleurs et leurs espérances, et dont les accens sont éternels comme les sentimens qui les ont animés. Non, le protestant orthodoxe ouvre sa Bible pour y trouver les propositions qu'il doit croire. Elle est pour lui, je ne dirai pas la source de la révélation, mais la révélation même. Comme elle est l'autorité religieuse suprême, elle est au-dessus de tout jugement et de toute appréciation. C'est Dieu même qui s'y fait entendre. Non-seulement il ne peut s'y trouver rien d'humain, ni erreur, ni tache, ni contradiction, il ne s'y trouve rien non plus d'inutile; chaque ligne, chaque mot est un message du Très-Haut adressé à l'homme, une manifestation de sa volonté et de ses perfections.

L'autorité dogmatique, quel qu'en soit le siége, a un inconvénient: elle doit prouver tout le reste, et elle-même a besoin de preuves. Il faut croire sur la foi de l'église, mais il faut pour cela commencer par croire à l'église, et les titres de l'église à notre confiance ne sont pas moins sujets à contestation que les dogmes qu'elle prétend couvrir de son infaillibilité. Il faut croire à l'Écriture, mais la dogmatique protestante ne renferme pas une seule proposition qui ne soit plus facile à prouver ou à défendre que l'inspiration de la Bible. La difficulté est grave; ce n'est pas la seule. L'autorité en matière de foi est surtout compromise par le conflit dans lequel elle se trouve

avec les faits. Si l'église enseigne la cosmologie de Ptolémée, la cosmologie de Copernic et de Newton ne pourra s'établir sans ébranler l'autorité de l'église. Si l'Écriture renferme sur la création ou le déluge des relations qui sont en désaccord avec la science moderne, s'il y a des contradictions ou des impossibilités historiques dans ses récits, si çà et là nous y rencontrons des sentimens qui nous blessent ou des exemples qui nous scandalisent, il est clair que nous sommes placés dans l'alternative d'abandonner l'infaillibilité de l'Écriture, ou de fermer violemment nos yeux à l'évidence. C'est ici que les esprits légers ou prévenus ont un grand avantage sur les esprits droits et sérieux. Ils n'ont garde de s'appesantir sur des questions qui les embarrassent, ils en détournent leur attention, et, n'en sentant plus le poids, ils finissent par croire qu'elles n'existent point. Que si les circonstances ramènent les objections devant eux, si la controverse les oblige à s'en occuper, si le doute est dans l'air, si la critique viole la consigne qui devait lui défendre leur porte, il leur reste encore des ressources : la majesté des traditions, la sainteté de la foi, les intérêts de la religion et ceux de la morale religieuse, le danger de tout perdre du moment qu'on renonce à tout défendre, autant de fins de non-recevoir qu'ils opposent aux argumens les plus spécieux. Entrent-ils dans l'examen des difficultés qu'on leur oppose, c'est pour se contenter des réponses les plus faibles, des preuves les plus illusoires : après quoi, ils retournent à leurs occupations, ils s'étourdissent par l'accomplissement de leurs devoirs, ils cherchent dans la pratique des vertus chrétiennes l'oubli de ces questions importunes, et ils se persuadent qu'ils sont en règle avec la sincérité et la vérité. Bien différent est le sort de l'âme scrupuleuse qui tient par-dessus tout à être au clair avec elle-même, qui se reprocherait d'aller au-delà de ses convictions, qui ne sait se faire ni illusion ni violence, qui a appris à tout subordonner à la vérité, dogmes, traditions, les préceptes les plus saints, les autorités les plus hautes, persuadée que la vérité n'est rien si elle n'est tout, et que rien n'est sacré que ce qui est vrai!

Le docteur Colenso, il faut le reconnaître, est un homme de cette noble race. « Dieu m'en est témoin, s'écrie-t-il, j'ai passé bien des heures douloureuses lorsque, lisant la Bible et regardant chaque parole du saint livre comme une parole de Dieu, j'y trouvais des contradictions qui me paraissaient incompatibles avec son autorité absolue, et que dans tout autre livre je n'aurais pas hésité à regarder comme des erreurs. Mais non, on m'avait appris qu'il était de mon devoir d'étouffer en moi toute étincelle de doute, comme si ce n'était pas l'amour de la vérité qui eût allumé ces étincelles, et comme si l'amour du vrai n'était pas un don de Dieu. Je réus-

sis à imposer silence à mes scrupules, à m'aveugler moi-même, à faire violence à mon amour de la vérité; mais grâce au ciel je n'y réussis pas longtemps. A mesure que mes connaissances s'étendaient et que mon intelligence s'exerçait, je sentais l'impossibilité de rester fidèle aux doctrines exagérées dont j'ai parlé. Je me refusais encore à admettre que les contradictions de l'Écriture fussent réelles, mais j'évitais de serrer de trop près la question. Absorbé dans mes devoirs pastoraux, je faisais ce que bien d'autres ministres de l'Évangile ont probablement fait dans de pareilles circonstances: je recourais aux explications spécieuses des commentateurs, je me retranchais dans la vérité générale des récits bibliques, je m'attachais aux parties de l'Écriture qui renferment des enseignemens ou des exhortations, et quand je tombais de nouveau sur des difficultés insolubles, manifestes, telles que la création ou le déluge, je cherchais à me persuader qu'il y avait sûrement quelque moyen d'expliquer tout cela. »

Telles étaient les perplexités dans lesquelles se débattait le docteur Colenso, lorsqu'il fut nommé évêque de Natal. Il se lança aussitôt dans la carrière du missionnaire avec toute l'ardeur d'un homme qui croit à l'Évangile comme à un principe de civilisation pour les peuples, de relèvement moral pour les individus. Son premier soin fut d'apprendre la langue des indigènes. Il s'en rendit bientôt maître, et il publia une grammaire et un dictionnaire de cette langue. Il voulut ensuite traduire les Écritures. C'est là ce qui le perdit. En face d'un texte qu'il était obligé d'étudier minutieusement, d'interpréter littéralement, il vit toutes les difficultés revenir en foule et plus importunes que jamais. Ce n'est pas tout. Il avait eu recours dans ce travail à l'assistance de quelques indigènes convertis. Or les Zoulous sont des Cafres intelligens, que leur genre de vie pastorale et la nature de leur pays rapprochent de la condition des anciens Israélites, et qui apportaient à l'étude de l'Ancien Testament les réflexions naïves que suggère une première impression. On en était un jour à l'histoire du déluge; on venait de lire la description de ce vaisseau gigantesque dans lequel des exemplaires de tous les animaux terrestres, quadrupèdes, oiseaux et reptiles, avaient trouvé un refuge. « Tout cela est-il bien vrai? s'écria le pauvre Zoulou; est-il bien vrai que l'arche ait contenu tous ces animaux, et que Noé ait eu de quoi les nourrir tous, les animaux féroces et les oiseaux de proie comme les autres? » Une autre fois on traduisait les lois de Moïse. On en était arrivé à un passage qui permet au maître de frapper son esclave jusqu'à la mort, pourvu que la mort ne soit pas immédiate. « Je n'oublierai jamais, dit Colenso, l'étonnement et l'indignation avec lesquels un des indigènes qui m'assistaient apprit

que ces paroles avaient été prononcées par l'Être infiniment grand et miséricordieux que je lui avais enseigné à adorer. Son âme tout entière se révoltait à cette seule idée. » Une autre fois encore, l'évêque de Natal voulait consacrer au ministère de l'Évangile un Zoulou, le même peut-être que celui dont il vient d'être question, homme parfaitement propre à l'aider dans ses travaux de missionnaire, et il était obligé d'y renoncer parce qu'il aurait fallu le faire souscrire à des confessions de foi dont les distinctions subtiles ne peuvent pas même être traduites dans la langue de Natal, et lui faire déclarer qu'il croyait à toutes les Écritures, tandis qu'il ne les avait pas même lues et n'avait pu les lire tout entières.

On s'explique maintenant ce qui est arrivé au docteur Colenso. Obligé par les devoirs mêmes de sa vocation d'envisager de près les difficultés dont il s'était débarrassé jadis en se réfugiant dans des considérations générales ou en se distrayant par des occupations actives, tenu de résoudre pour autrui les objections dont il avait éludé la force lorsqu'il s'agissait seulement de les résoudre pour lui-même, appelé à se rendre un compte exact du pour et du contre, il avait senti tout le poids de la critique. Il avait alors eu recours aux commentateurs, il s'était adressé à l'Allemagne, aux plus célèbres des défenseurs de l'orthodoxie, aux plus savans des apologistes : il avait lu Hengstenberg, Hävernick, Keil, Kurtz; mais ici encore il avait éprouvé ce que tant d'autres ont éprouvé de nos jours : les auxiliaires dont il cherchait l'appui s'étaient tournés contre lui. Il avait été étonné de la faiblesse de leurs argumens, irrité de l'arbitraire de leurs procédés, scandalisé du manque de droiture qui perce dans leurs plaidoyers. « Est-ce donc là, se disait Colenso, le dernier mot de la science dans la question dont il s'agit? Est-ce là tout ce que la sagacité la plus aiguisée, jointe aux connaissances les plus étendues, trouve à répondre aux doutes soulevés par la critique? Une cause ainsi défendue n'est-elle pas une cause perdue? »

Le point auquel en était arrivé Colenso est le point de séparation entre deux classes d'esprits. Il y a des hommes qui croient ce qu'ils veulent, et il y en a qui croient ce qu'ils peuvent. Ceux-ci s'attachent au vrai uniquement parce qu'il est vrai; ceux-là font, du bien, du beau, de l'utile, le signe auquel ils le reconnaissent. Tandis que les uns sont résignés d'avance à toute vérité et à toute conséquence de la vérité, les autres, avant de recevoir une opinion, commencent par se demander si elle est commode ou sûre, si elle ne dérange pas leur foi ou n'affaiblit pas leurs principes. Les uns partent de ce fait que le vrai est ce qu'il peut, qu'il est souverain d'ailleurs, que c'est à la société, à la religion, à la morale même, de s'arranger avec lui, qu'il est après tout la source et le fond de ces choses, et que

les idées les plus chères au genre humain, si elles ne peuvent se concilier avec la réalité, n'ont pas le droit d'être. Les autres reconnaissent également en principe l'identité du juste et du bon avec le vrai, mais ils diffèrent des précédens en ce qu'ils partent des conséquences sociales ou morales d'une proposition pour déterminer si elle est vraie ou fausse. Ces derniers passent généralement pour les vrais croyans, tandis que les premiers sont rangés parmi les sceptiques; il n'est pas de jugement plus injuste : on a beau s'inscrire en faux contre un grand nombre d'opinions reçues, de dogmes établis, on n'est pas incrédule pour cela, si l'on est conduit par le désir et animé par l'espoir d'arriver à la vérité. Le sceptique est bien plutôt celui qui préfère quoi que ce soit, sa commodité, sa sécurité, son âme même, à la vérité, celui qui, subordonnant le vrai à l'utile, montre assez par là que l'objet de sa foi c'est l'utile plutôt que le vrai.

On peut exprimer la même distinction d'une autre manière encore en disant qu'il y a plusieurs degrés dans la sincérité. Le manque de sincérité n'a pas toujours conscience de lui-même. Conscient, il s'appelle duplicité, mensonge, fourberie; inconscient, il ne trompe les autres qu'en se trompant tout le premier : il est, à cet état, l'essence de la légèreté, de l'esprit de parti, du fanatisme; mais il y a aussi telle duplicité qui n'est qu'à demi consciente, qui ne néglige pas seulement la vérité, mais qui la craint et l'évite. Or, il ne faut pas s'y tromper, on peut redouter la vérité pour des motifs corrompus; mais on peut la redouter aussi pour des motifs qu'il est difficile de blâmer. Il y a des gens qui n'en veulent pas parce qu'elle les condamne, d'autres parce qu'elle les gêne, d'autres enfin parce que leur vie morale est liée à des croyances dont ils ne peuvent se séparer, et qui leur sont dès lors aussi chères que l'honneur et le devoir. Insensibles à la surprise et au charme des découvertes intellectuelles, peu curieux de leur nature, peu spéculatifs, peu critiques, ils n'éprouvent pas ce besoin qui agite les autres et qui les porte à tâter sans cesse le pouls à leurs convictions pour savoir si elles vivent encore et comment elles se portent. Les objections ne les atteignent point. Leur attention est ailleurs. Ils sont sincères, bien que d'une sincérité relative; ils aiment le vrai, mais avec un sous-entendu : c'est qu'ils le possèdent déjà, et avec une condition, c'est que leurs recherches s'arrêteront toujours en-deçà des principes auxquels ils ont déjà prêté serment de fidélité.

Le docteur Colenso, sans être un esprit très indépendant ou très audacieux, appartient à la classe de ceux qui sont esclaves du vrai et qui ne savent pas croire par un acte de volonté. Il s'est trouvé placé en face de récits contradictoires, de faits impossibles, de don-

nées inconciliables avec la foi dans laquelle il avait été élevé, et il n'a pas osé mentir à sa conscience et à Dieu en dissimulant sa conviction. « Je ne me suis pas engagé de moi-même dans ces recherches, dit-il, mais j'y ai été amené par mes devoirs comme évêque et comme missionnaire. Du reste, je suis entraîné, je le sais, avec le courant du siècle, courant qui coule tout entier dans la direction indiquée, et qui grossit chaque jour à vue d'œil. Quelles seront les conséquences de ce mouvement? Dieu seul peut le prévoir. Pour moi, m'en remettant à lui, j'ai lancé ma barque sur les flots, et je sens qu'ils m'entraînent. Combien n'aurais-je pas préféré éviter de pareilles recherches, si je l'avais pu! Et en effet je les ai évitées aussi longtemps que cela m'a été possible. » Et ailleurs : « Il est injuste de repousser des recherches de ce genre en signalant les conséquences qu'elles doivent avoir, en déclarant qu'elles conduisent à l'incrédulité et à l'athéisme. Il est possible qu'il en soit ainsi de quelques personnes; mais en sera-t-il nécessairement ainsi de tous? Ne pouvait-on pas en dire autant et ne l'a-t-on pas très probablement dit de saint Paul lorsqu'il combattait le judaïsme, des réformateurs lorsqu'ils entrèrent en lutte avec l'église romaine? Notre devoir évident est de suivre la vérité partout où elle nous conduira, et de laisser les conséquences entre les mains de Dieu. »

Il ne faut pas croire d'ailleurs que notre évêque soit devenu ce qu'on appelle un incrédule. Loin de là, il est resté chrétien, chrétien sincère et fervent. La Bible continue d'être pour lui le livre des livres, de renfermer la vraie parole de Dieu, d'offrir l'image la plus fidèle du Très-Haut et l'instrument le plus efficace du salut des hommes. Il estime que l'esprit divin parle dans ce volume avec des accens qui vont à la conscience de tous, à celle de l'enfant et du pauvre aussi bien et mieux encore qu'à celle du critique ou du philosophe. La foi ne peut que gagner à des vues plus saines sur l'Écriture et l'inspiration. Vienne le jour où l'on n'enseignera plus aux hommes à croire, sous peine de damnation, des fables dont tous les peuples possèdent l'équivalent dans leurs propres traditions, et l'on verra l'œuvre des missions faire parmi les Cafres de l'Afrique et les brames de l'Hindoustan des progrès qu'il serait vain d'espérer aujourd'hui. Telles sont les espérances dont se nourrit la foi du docteur Colenso.

Son attachement à l'église dont il fait partie n'a pas changé davantage. On peut même dire que c'est par dévouement pour elle, et dans l'espoir de la servir, qu'il a pris la plume. Les superstitions qu'il attaque sont, à ses yeux, ce qui fait la faiblesse de l'anglicanisme. On prêche une doctrine de l'inspiration qui est en désaccord avec les faits, on exige des ministres du culte qu'ils reçoi-

vent comme infaillibles des livres tels que ceux de Moïse, pleins d'impossibilités et de contradictions. La conséquence en est que les jeunes gens qui se distinguent dans les universités préfèrent toute autre profession à celle du ministère évangélique, et que les laïques eux-mêmes tombent dans le doute ou l'incrédulité. Les pasteurs ont perdu la confiance des troupeaux. L'irréligion prévaut aux deux extrémités de la société, parmi les gens éclairés et instruits et parmi les ouvriers intelligens. On laisse aller les choses, on veut à tout prix maintenir le silence et le *statu quo;* mais en attendant l'église d'Angleterre est sur le point de tomber par sa propre faiblesse, elle est en train de perdre son influence sur toutes les classes, et elle ne reprendra la direction des esprits que si elle revient à la sincérité, à la vérité, à la liberté, si elle redevient un foyer de lumière et de vie. « Pour moi, ajoute l'auteur, je sens que sortir de l'église, que m'arracher à tout ce que j'ai aimé et révéré, serait un déchirement affreux. Je ne crois pas avoir enfreint les lois ecclésiastiques; mais s'il en est autrement, s'il est prouvé qu'un évêque de l'église protestante d'Angleterre n'a pas le droit de soumettre l'Écriture à l'examen et de publier le résultat de ses recherches, si cela est établi, il va sans dire que je devrai supporter les conséquences de ma conduite. C'est aux laïques de voir s'ils veulent que le clergé soit tenu de souscrire à des dogmes qu'ils ne croient pas eux-mêmes, et dont ils ne consentiraient pour rien au monde à prendre la responsabilité. »

Ce n'est pas sans intention que j'ai cité ces aveux et ces déclarations du docteur Colenso. Je l'ai déjà dit : là est le principal intérêt de son livre, là en est le point palpitant, le côté dramatique. Notre siècle est témoin d'un phénomène tout nouveau. L'incrédulité autrefois pouvait se confondre avec l'irréligion; lors même qu'elle n'était accompagnée ni du vice ni de la frivolité, rien n'empêchait absolument qu'on ne lui supposât des motifs intéressés. C'était un axiome dans l'église que nul ne pouvait s'écarter des croyances consacrées, si ce n'est par l'effet de quelque perversité secrète, et l'on ne se faisait point faute de conclure de la liberté des opinions, sinon au libertinage des mœurs, du moins à l'orgueil de l'intelligence. La candeur, la pureté d'un Spinoza n'échappait pas plus à cette logique de l'orthodoxie que la légèreté d'un Voltaire. Aujourd'hui l'argument n'est plus de mise : on a vu, on voit à chaque heure l'incrédulité envahir le sanctuaire. Disons mieux, c'est de là qu'elle sort aujourd'hui. Quelques-uns des hommes qui se sont séparés avec le plus d'éclat de la tradition ont commencé par la foi la plus naïve, la plus implicite, la plus opiniâtre. Ils n'ont pas douté pour se débarrasser d'une doctrine dont la sainteté leur était devenue impor-

tune; ils n'ont pas nié parce qu'il leur importait de le faire: c'est malgré eux que leurs croyances leur ont échappé. Loin d'aller au-devant des objections, ils n'en ont reconnu le poids qu'en dépit d'eux-mêmes. Ils ont cédé à l'évidence. Leur âme, lorsqu'ils ont vu d'abord l'abîme s'ouvrir devant eux, a été prise d'un immense et douloureux effroi : ils se sont jetés à genoux, ils ont lutté avec larmes, ils ont essayé de tous les remèdes, recouru à tous les conseillers. Sentant leur échapper les pensées qui avaient fait leur joie et leur force, comprenant tout ce qui allait leur manquer, et ne comprenant pas que rien pût leur en tenir lieu, habitués à regarder le dogme comme l'aliment de la vie spirituelle et la seule garantie de la vertu humaine, il leur semblait qu'ils allaient rouler sans fin dans des obscurités sans fond. Vingt fois ils ont résolu de douter de leurs doutes mêmes, ils ont voulu fermer les yeux à une odieuse lumière, ils se sont efforcés de croire de parti-pris, et toujours ils se sont retrouvés en présence de cet empire absolu qu'exerce le vrai sur les esprits honnêtes. Mais que dis-je? Il y a plus ici que le simple ascendant de l'évidence : si les croyans les plus fervens, si les saints même doutent aujourd'hui, ce n'est pas par la séduction des idées spéculatives, ce n'est pas même par la puissance avec laquelle s'imposent plusieurs des résultats de la critique moderne; c'est surtout par le besoin de rester uns avec eux-mêmes. Habitués à écouter leur conscience, ils ne peuvent lui résister La sincérité est pour eux une chose si haute et si sacrée, qu'ils finissent par lui sacrifier jusqu'à leur foi. Le conflit dans lequel ils se trouvent engagés est en définitive un conflit de la morale avec le dogme, de la loyauté du caractère avec la fidélité au drapeau. En un mot, si l'essence de la religion est le juste et le vrai, on peut dire que les hommes dont nous parlons deviennent incrédules par dévouement à la religion même. Telle est la contradiction dans laquelle se débattent aujourd'hui bien des âmes! Tel est le spectacle vraiment tragique auquel assiste le XIXe siècle!

Les grandes révolutions sont celles qui restent d'abord le plus inaperçues, parce que ce sont celles qui s'accomplissent dans les idées. Celle dont nous venons de parler comptera un jour parmi les plus considérables. L'abolition des juridictions ecclésiastiques, la constitution civile du mariage, l'égalité des cultes, ne marquent pas plus nettement la fin des institutions du moyen âge que le principe de la liberté des croyances ne marquera la fin de l'époque théologique. Le dogme des dogmes, c'est le caractère volontaire de la foi. Si la foi en effet ne dépend pas d'un acte de volonté, l'homme n'est plus responsable de ce qu'il croit, l'hétérodoxie n'est plus coupable, l'église ne peut plus imposer son *credo* sous peine de châtimens

éternels, les croyances enfin ne sont plus qu'affaire d'examen et d'appréciation individuelle. La théorie de l'église a toujours été que la vérité chrétienne est évidente, si bien que l'endurcissement seul peut se refuser à en reconnaître l'éclat. Ébranlez ce principe, et le dernier vestige de la scolastique a disparu de la pensée moderne. La doctrine religieuse a toujours aspiré à s'imposer; elle est désormais réduite à se proposer, elle perd le privilége de l'anathème : elle tombe dans le droit commun, je veux dire dans le domaine de la discussion; elle ne peut plus en appeler de l'homme égaré par le péché à l'homme repentant; elle n'a plus le monopole de la certitude et de la vérité. Tranchons le mot, la doctrine religieuse n'est plus qu'une opinion.

Je n'ai garde de compromettre en l'exagérant le fait qu'il s'agit d'établir. Je suis loin de supposer que les hommes se déterminent uniquement, dans leur manière de voir, d'après des preuves et des raisons. Je ne crois pas faire la part du préjugé et des passions plus petite qu'elle n'est en réalité; je la crois considérable. J'admire tous les jours à quel point on croit ce que l'on veut croire et l'on ne voit que ce que l'on veut voir. J'ai beau avoir confiance au progrès, je ne réussis point à me représenter une époque où le gros des hommes auraient pris l'habitude de peser avant de décider. Le parti-pris restera longtemps encore la cause déterminante des opinions; mais cet état des esprits, si je ne me trompe, ne sert qu'à rendre plus frappans les faits qui viennent de passer sous nos yeux. Qu'avons-nous vu en effet? Des hommes de parti-pris, des hommes qui avaient donné à leur foi des gages considérables, qui avaient embrassé un ministère religieux, que l'ardeur de leurs convictions avait entraînés au milieu des périls et des privations d'une mission lointaine, et qui tout à coup se sont arrêtés pour se remettre d'accord avec eux-mêmes. C'est un Lamennais, qui a défendu l'église et traduit l'*Imitation*; c'est un Francis Newman, qui a été annoncer l'Évangile à Bagdad; c'est un Bunsen, sorti des rangs du piétisme le plus étroit; c'est Colenso enfin, qui n'a qu'une pensée, l'avancement du règne de Dieu sur la terre : ce sont ces hommes chez qui l'expérience, la réflexion, l'étude, ont fini par modifier les convictions les plus chères, par renverser les croyances au service desquelles ils avaient consacré leur vie.

Est-ce à dire pour cela que la religion arrive inévitablement à une négation? Devons-nous admettre que les sentimens les plus élevés du cœur de l'homme soient à la merci des variations de la pensée ou des découvertes de la critique? Les croyances chrétiennes sont-elles une illusion de l'enfance que la maturité est destinée à dissiper impitoyablement? Je suis loin de le penser. Il y a ici une dis-

tinction capitale à faire. La foi, en elle-même, est un sentiment : elle croit ce qui ne peut se démontrer, elle aime ce qui ne peut se voir, elle aspire à ce qui ne saurait être atteint. Comme sentiment, elle est ce qu'elle est, et, n'ayant pas besoin de preuves, elle n'est pas non plus susceptible de réfutation. C'est ainsi, dans cette pureté native et sublime, qu'elle s'est produite dans l'Évangile. « Ce qui fait l'essence de la religion chrétienne, a dit M[me] de Staël, c'est l'accord de nos sentimens intimes avec les paroles de Jésus-Christ. » L'enseignement du grand prophète de Nazareth s'adresse toujours et tout droit à la conscience humaine; il y porte d'aplomb; il ne lui demande rien qu'il ne soit sûr d'en obtenir, il ne lui dit pas un mot qui n'y trouve un écho. Il n'y a rien d'arbitraire, rien d'adventice dans cette limpide doctrine; mais son élévation même en compromettait l'efficacité, et il semble que les hommes aient été obligés de la rabaisser pour l'accommoder à leur usage. Elle était tout esprit, ils lui ont donné un corps; métal pur, ils y ont mêlé leur alliage. Au christianisme du Christ succède celui des apôtres, à celui des apôtres celui des pères, celui des conciles, celui des scolastiques. En vérité, c'est à n'y plus rien reconnaître. Au lieu des simples et profondes sentences du Galiléen, nous avons eu un mélange bizarre de dogmes abstraits et de mythologie saugrenue, une combinaison bâtarde de propositions métaphysiques et de faits légendaires. C'est ainsi que la foi religieuse est devenue croyance dogmatique, en d'autres termes qu'un élément de science et de spéculation s'est mêlé à ce qui n'était d'abord qu'élan et adoration; mais la science est l'objet légitime de l'examen : une histoire, fût-elle sacrée, tombe nécessairement sous la critique; une ontologie, fût-elle sanctionnée par des conciles, est soumise aux lois de la raison humaine. La religion ne pouvait devenir une science sans partager le sort de toutes les sciences, sans être tenue de présenter ses preuves et de satisfaire aux besoins de la pensée. On comprend maintenant comment il est arrivé que l'esprit moderne, avec ses instrumens plus aiguisés, ses méthodes plus rigoureuses, ait découvert l'insuffisance d'une foule d'argumens dont se contentaient nos pères, et on comprend aussi comment la bonne foi du chrétien le plus orthodoxe, du penseur le plus religieux, le jette parfois dans la plus cruelle hésitation entre des doctrines qu'il a appris à confondre avec la religion et des découvertes scientifiques qui ne lui permettent plus de considérer ces doctrines comme vraies.

C'est ici que s'élève une question dont il est impossible d'exagérer la gravité, et sur laquelle je voudrais appeler les méditations des hommes sérieux. Nous avons distingué la religion de la théologie, ou, ce qui revient à peu près au même, la foi de la croyance;

nous avons même vu la religion briser la croyance comme une enveloppe devenue trop étroite, comme une forme qui ne répond plus au principe dont elle était jadis l'expression. Est-ce à dire que la religion puisse se passer d'une forme et d'un corps? La religion ramenée à son essence, réduite à ses élémens mystiques, débarrassée de toute théologie, cette religion est-elle possible? L'alliage qui semble en diminuer la beauté n'en fait-il pas en même temps la force? Les masses ne sont-elles pas trop peu spirituelles pour le culte du pur esprit? En détruisant ce que nous appelons des superstitions, ne risquons-nous pas de détruire quelques-unes des fibres par lesquelles la piété jette racine dans l'âme? Je vais plus loin, et je me demande s'il n'est pas nécessaire que la religion se mêle à toutes les pensées de l'homme, s'il n'est pas de sa nature de pénétrer les sciences, les arts, la vie tout entière, si l'idée même de la religion n'implique pas qu'au lieu de rester isolée dans quelque recoin de notre être, réservée aux heures de la contemplation ou de l'abattement, elle doit devenir comme le levain qui fait lever toute la pâte, comme le principe de toute l'existence pour l'individu, de toute la civilisation pour la société. S'il en est ainsi, l'énergie en vertu de laquelle le christianisme s'est jadis incarné dans la société serait inséparable du sentiment religieux, et si aujourd'hui les progrès des idées ont emporté l'ancienne civilisation et l'ancienne croyance, on pourrait admettre que le principe de cette civilisation n'a pas nécessairement péri pour cela, qu'il saura s'accommoder à un ordre de choses plus vaste, à une science plus sévère, à une morale plus généreuse, et qu'il finira par créer une église où il y aura place pour les Jowett et les Colenso.

EDMOND SCHERER.

LA POÉSIE

D'UNE VIEILLE CIVILISATION

Poésies de l'époque des Thang,
traduites du chinois par M. d'Hervey Saint-Denys; 1 vol. in-8°, 1862.

Vous connaissez cette mystification malicieuse que dans les vieux romans de chevalerie les spirituelles fées et leurs compères les enchanteurs s'amusent à faire subir à leurs victimes et quelquefois à leurs favoris? Un chevalier sort d'un château où il redoute quelque piége, ou dont il craint les délices. Il ne veut pas laisser sa vaillance se rouiller plus longtemps dans l'oisiveté : le génie de l'aventurier qui est en lui se réveille; il se rappelle son titre de chevalier errant, les devoirs auxquels ce titre l'oblige, et il part, il va chercher les aventures imprévues des grandes routes, les bonnes fortunes du hasard, voir d'autres terres et d'autres visages, et courir de nouveaux périls. Un jardin, coupé d'allées dans tous les sens, entoure le château : le chevalier choisit une de ces allées au hasard et s'éloigne; mais, après avoir erré longtemps à travers un méandre d'arbustes et de fleurs, il se trouve de nouveau en face de la demeure qu'il vient de quitter. Il choisit une seconde avenue, puis une troisième, et la mystification malicieuse se répète autant de fois qu'il fait effort pour s'enfuir. Cette mystification est l'emblème d'un fait que chacun de nous peut retrouver dans son expérience : point n'est besoin d'être chevalier errant pour l'avoir subie; la nature et le génie de la race même à laquelle nous appartenons nous l'ont infligée mille fois. Demandez au voyageur avide d'inconnu et de nouveauté si sa curio-

sité n'a pas été souvent punie de la sorte. Il voulait voir d'autres paysages, d'autres fleuves, d'autres cieux, et il est parti pour visiter l'Écosse, l'Italie ou l'Allemagne; il arrive au terme de son voyage, et il se rencontre face à face avec les paysages bien connus de sa Provence, de son Auvergne ou de sa Lorraine natives. Était-ce vraiment bien la peine de courir si loin pour se retrouver dans son propre pays, pour revoir la même montagne avec le même torrent, ou la même plaine majestueuse et sèche avec le même soleil aveuglant? Peu s'en faut alors que nous n'accusions la nature d'infécondité; nous lui accordons dans ces momens-là peu d'imagination, nous trouvons qu'elle se répète et copie ses propres œuvres. Cependant la mystification est peu cruelle, et le premier moment de désappointement et de dépit passé, nous sommes au contraire heureux de reconnaître que la nature est partout semblable à elle-même, que nous n'étions pas les déshérités et les indigens que nous croyions être lorsque nous avons quitté nos foyers pour aller chercher des lieux où nous pensions qu'elle avait été plus prodigue de ses bienfaits. Les mêmes spectacles que nous désirions, les mêmes beautés que nous convoitions, elle en avait entouré notre demeure et décoré notre enclos; ces biens étaient là, à portée de notre œil et de notre main. Le dépit se change en reconnaissance, et nous ne regrettons plus d'être allés chercher si loin la preuve que la bonne mère savait répartir également son opulence sans établir de priviléges et sans blesser la justice, et qu'elle avait en tous lieux même visage débonnaire pour tous ses enfans.

La même mystification se produit souvent dans la vie intellectuelle, lorsque, fatigué des chefs-d'œuvre connus et des littératures qui lui sont familières, notre esprit demande à courir les aventures à travers les œuvres des littératures lointaines. L'humanité que lui peignent les œuvres littéraires qui appartiennent à son pays et à sa civilisation n'a plus rien, semble-t-il, à lui apprendre; les peintures de ses mœurs et de ses sentimens n'ont plus pour lui aucune saveur, et il cherche ardemment une autre humanité qui lui révèle des sentimens inconnus, qui donne un démenti à son expérience et à son éducation, qui lui fasse voir le monde sous une autre lumière que celle à laquelle ses yeux sont habitués. Combien de fois sa vaine curiosité n'est-elle pas trompée! Combien de fois ses recherches aventureuses n'ont-elles d'autre résultat que de replacer son esprit en face de ces mêmes œuvres qu'il avait voulu déserter! La même vieille sagesse connue lui parle à travers ces œuvres exotiques; tout ce qu'il y a gagné souvent, c'est d'entendre cette sagesse s'exprimer avec un ton d'oracle, au lieu de l'entendre s'exprimer avec la bonhomie et la familiarité qui lui sont habituelles. Ce conte qu'il est

allé chercher si loin, c'est le même conte qui avait enchanté son enfance autrefois, et qu'il n'avait pas voulu relire; ce poème redit la même histoire que le roman qu'il sait par cœur; ce drame expose la même aventure touchante depuis si longtemps populaire dans son pays. Comme le voyageur qui n'a pu, malgré son désir, s'éloigner de la terre natale, le dilettante curieux et blasé n'a pu s'affranchir de son propre cœur. Il s'aperçoit que l'humanité, comme la nature, est partout semblable à elle-même, puisqu'à l'extrémité du monde il rencontre les mêmes sentimens qu'il voulait fuir.

Jamais nous n'avons éprouvé cette mystification instructive et douce à l'esprit d'une manière aussi complète que lorsque ce désir d'échapper à nous-même, de fuir notre civilisation, ou bien le hasard de nos lectures nous a poussé du côté de la Chine et mis en rapport avec les échantillons de la littérature chinoise. Dans les autres pays d'Orient, il y a plus de ressources pour s'oublier soi-même, et l'illusion que l'on cherche est au moins de plus longue durée. Il faut un long temps et une attention assez marquée pour reconnaître les similitudes de génie qui unissent les diverses nations orientales aux diverses nations européennes, pour retrouver la France en Perse par exemple, ou l'Italie et l'Espagne chez les Arabes, ou l'Allemagne dans l'Inde. D'ailleurs ces similitudes sont peu étroites, et c'est en toute vérité qu'on peut dire que l'on a visité une autre humanité. Nous nous sentons vraiment étrangers, nous, lecteurs européens, parmi les Hindous, les Persans ou les Arabes. C'est bien toujours la même sagesse et le même génie humain que nous rencontrons, mais enveloppés dans des formes si nouvelles, si bizarres, si étonnantes, que nous ne pouvons les reconnaître. Qu'y a-t-il de commun entre notre sagesse européenne si pratique, si délicate, qui se complaît tant dans les nuances et dans les détails, et qui mérite si justement, — à titre de blâme ou d'éloge, — le nom d'analytique, et cette sagesse arabe, mélange heureux d'expérience morale et de sensation physique, dont les sentences se déploient comme des oasis et dont les enseignemens se peignent dans l'esprit comme les paysages du désert se peignent dans l'œil du voyageur? Nous ne sommes guère habitués non plus à voir les vérités de l'ordre moral et les sentimens humains revêtir les formes ingénieuses, alambiquées et bizarres qu'ils revêtent en Perse. Cette subtilité scintillante comme les lumières du diamant, ces métaphores reluisantes comme des métaux précieux, ces expressions de sentimens délicatement ciselées comme des colliers ou tordues comme des bracelets, ces antithèses raffinées et pointues, ce langage des pierres précieuses et des perles auquel se plaît le génie de la Perse et qu'il ajoute avec une recherche savante à ce langage des fleurs

qui est familier à l'Orient, tout cela nous plaît et nous amuse comme une visite dans une boutique de joaillier des *Mille et Une Nuits*, et nous transporte pour un moment sous un ciel enchanté; mais rien ne vaut, pour nous éloigner de nous-mêmes, les œuvres du génie indien : tout nous est bien étranger dans les spectacles qu'elles nous présentent, la nature, l'humanité et les dieux. Notre nature modeste et parée, si soignée, si cultivée, où chaque fleur a son charme, où chaque arbre a sa valeur, où chaque bête a son terrier et se meut à l'aise comme l'homme dans la civilisation et presque au même titre, à titre d'individu libre et possesseur du privilége d'aller et de venir, notre nature occidentale en un mot fait une mince figure à côté de cette nature fourmillante et comme atteinte d'une pléthore de fécondité, qui se soulage sans pouvoir s'épuiser par un enfantement incessant de monstres, — nature épaisse de vie, où toutes les formes de l'existence se pressent, s'enchevêtrent et s'étouffent comme une foule humaine entassée dans un espace trop étroit. Et ce jet de vie intellectuelle, si puissant qu'il ne peut s'épanouir qu'en conceptions monstrueuses, comme il efface vite le souvenir de nos sages et raisonnables doctrines! comme il étonne et terrifie notre conscience! comme il attriste et abat notre cœur! Nous éprouvons vraiment pour la première fois un sentiment d'une force extraordinaire; il semble que tout l'univers pèse sur notre être à nous, chétif individu, et qu'à ce poids si lourd vient s'ajouter encore le poids de l'indifférence des dieux. C'est là en vérité un sentiment nouveau pour le lecteur européen, et que n'ont pu lui faire connaître les doctrines sages et sensées, les pieuses et maternelles formes de religion dans lesquelles il a été élevé. Pour l'éprouver, il vaut vraiment la peine, ne fût-ce qu'une fois, d'ouvrir quelque épisode des grands poèmes indiens, le *Bhagavât-Gita* par exemple. Quiconque ne l'a point fait ne sait pas à quel degré d'intensité peut être portée la sensation de l'accablement et ne connaît pas dans tout ce qu'il a de profond, d'implacable et de triste, cet isolement de l'individu humain au milieu d'un univers actif et tumultueux, plein d'yeux, d'oreilles et de voix, et cependant muet, aveugle et sourd pour ses souffrances et ses plaintes.

Mais avec la Chine il ne faut compter sur aucune de ces ressources que fournissent en abondance à votre curiosité avide de nouveauté la sagesse fleurie des Arabes, la joaillerie persane et la végétation prodigieuse des conceptions hindoues. Il semblerait néanmoins à première vue que, de tous ces pays lointains, la Chine est celui qui dût vous présenter les anomalies les plus excentriques et les plus amusantes bizarreries. Peut-être vous êtes-vous embarqué avec confiance sur la foi de quelques paravens, de quelques éventails ou de

quelques tasses de porcelaine finement peints et décorés, de quelques coffrets ingénieusement fouillés et travaillés, de quelques petits bronzes savamment sculptés. Vous rêvez monstres et dragons, histoire naturelle fabuleuse, magots et poussahs transformés en mandarins; vous aimez à prêter à la population de l'empire du milieu une manière de penser et de sentir qui soit en rapport avec l'apparence bizarre de ces fantoches peints, sculptés ou brodés, dont la contemplation éveille si gaîment votre imagination et ressuscite en vous pour un instant, à quelque âge que vous soyez parvenu, ce rire innocent et ce naïf sentiment du bouffon que vous avez perdu avec la première enfance. Que peuvent bien sentir et penser des êtres humains faits comme ces magots et arrondis comme ces poussahs? Quel charivari désopilant ce doit être que la musique de leurs passions! Sans doute le monde doit se réfléchir dans leur cerveau en images extravagantes, et leur cœur doit contenir des fibres qui n'existent pas dans le nôtre. Hélas! vous êtes la dupe des illusions qu'ont fait naître en vous les plus habiles artisans et les plus ingénieux décorateurs qui soient au monde. Cette humanité et cette nature drolatiques n'existent qu'en apparence et en peinture, elles ont été créées pour l'ornement des demeures du peuple le plus positif et le plus sagace de l'univers avant de devenir la parure de vos cheminées et le luxe de vos salons. Ces bizarreries peintes et sculptées qui vous en faisaient espérer tant d'autres signifient simplement que le peuple chinois comprend mieux que vos compatriotes les conditions véritables de l'art de la décoration.

Il y a bien, il est vrai, quelques singularités bouffonnes dans les mœurs et les habitudes de ce vieux peuple; mais là encore il faudrait prendre garde d'être la dupe des apparences. A les regarder de près, ces singularités s'expliquent fort naturellement, et nous n'aurions point besoin de beaucoup chercher pour en trouver de semblables dans l'histoire de nos sociétés. La fête des lanternes et le culte du dieu de la porcelaine ne sont pas beaucoup plus étranges que certaines fêtes et certains dieux lares du paganisme agonisant, et le point d'honneur que mettent les Chinois à se préparer une belle sépulture a certainement son analogue parmi nous. Le Chinois travaille et économise pour se fabriquer un beau cercueil; à première vue, cette préoccupation semble absurde et prête à rire. Cependant, puisque nous-mêmes nous tenons pour le dernier degré de la misère qu'un homme meure sans laisser de quoi se faire enterrer, pourquoi nous étonnerions-nous que le Chinois tienne à s'épargner cette espèce d'opprobre et de honte? D'ailleurs, après y avoir bien réfléchi, il me semble que toutes ces singularités sont autant de preuves de la nature éminemment positive et raisonnable

du peuple chinois. Le plus judicieux des poètes de notre Europe, Goethe, a mis en scène dans un de ses livres une société de gens spirituels « qui, ayant compris que la somme de notre existence, divisée par la raison, ne pouvait jamais se réduire exactement et qu'il restait toujours une fraction bizarre, tâchaient de se débarrasser de propos délibéré et à époques fixes de cette fraction gênante et quelquefois dangereuse, lorsqu'on la répartit sur la masse.» Pourquoi ces fêtes et ces singularités de mœurs ne seraient-elles pas autant d'applications ingénieuses de cette profonde pensée de Goethe? Les Chinois se débarrassent à jour fixe de la fraction bizarre de leur existence, et le reste du temps ils la ménagent avec prudence ou la déposent dans quelque détail insignifiant de leurs habitudes pour qu'elle ne gêne pas leur raison. Ils domptent et matent cette folie qui est dans l'âme humaine, comme on apaise un enfant par le bruit des clochettes et des grelots; ils se délivrent de cet hôte importun en l'exilant dans quelque pavillon bizarre ou dans quelque fine prison de porcelaine.

Puisque le goût des artistes chinois n'est qu'une preuve de leur bonne entente des métiers d'ornemaniste et de décorateur, et puisque les singularités des mœurs de la Chine ne sont, quand on y regarde d'un peu près, que les marques d'un génie ingénieusement sagace, raisonnable et prudent, voyons si la malsaine avidité d'émotions nouvelles que nous avons décrite trouvera mieux son compte avec sa littérature? Sans doute notre curiosité sera satisfaite, mais d'une manière tout à fait contraire à ce qu'elle cherchait, car il lui faudra reconnaître et saluer au fond de cet extrême Orient cette même âme humaine qui lui était déjà familière. Contrairement aux autres littératures asiatiques, qui frappent par l'étrangeté de leurs formes et qui établissent, à n'en pouvoir douter, les preuves que l'humanité est séparée en familles douées d'instincts divers et opposés, la littérature chinoise n'a pour ainsi dire aucun caractère oriental. Toutes les fois que, par la grâce et avec l'aide de nos sinologues passés et présens, M. Abel Rémusat, M. Stanislas Julien, M. Bazin, M. Théodore Pavie, j'ai voulu faire connaissance avec la littérature chinoise, je n'ai jamais manqué d'être frappé du caractère européen qui la distingue, tant pour la substance des pensées que pour la forme dont le talent des auteurs a revêtu cette substance. S'il n'y avait de commun entre ces œuvres et les nôtres que la matière morale première, on pourrait à la rigueur ne pas trop s'étonner; mais la façon dont cette matière est mise en ordre et modelée est, à quelques nuances près, la façon de nos écrivains et de nos poètes. C'est plus qu'une ressemblance, c'est presque une similitude, si bien qu'on pourrait prendre cette littérature pour un

prolongement de notre littérature occidentale, et se donner facilement l'illusion de croire que les frontières de l'empire du milieu sont aussi les nôtres. Même lorsqu'il s'élève le plus haut ou qu'il descend le plus bas, le génie des Chinois ne montre aucune des qualités et aucun des défauts qui sont particuliers aux autres peuples asiatiques. Leurs œuvres manifestent au plus haut point ce que nous appellerions l'esprit moral, mais ne révèlent aucune vraie tendance à la contemplation métaphysique; elles donnent les preuves de remarquables facultés d'analyse et de dialectique, elles sont absolument dépourvues d'esprit prophétique et de puissance intuitive. Les Chinois pensent prudemment, sagement, modérément sur toutes choses; en tout sujet, ils adoptent l'opinion moyenne, si bien qu'on pourrait qualifier et définir leur manière de penser par le titre même d'un de leurs livres sacrés, l'*Invariabilité dans le milieu*. Nulle hyperbole orientale, nulle ébriété poétique, nulle effusion lyrique; ils ont quelquefois du mauvais goût par subtilité, jamais par emphase. Les rares détails insolites, capables d'arrêter un lecteur européen, que l'on rencontre dans leurs œuvres sont généralement des détails insignifians qui tiennent à des particularités de costume, d'architecture, de rites, mais qui n'affectent aucunement la substance de leurs pensées et qui ne répandent sur elles aucune obscurité. Prenez leurs sages, vous ne vous sentirez nullement dépaysés en leur compagnie. Tous nos moralistes anciens et modernes vous ont donné les mêmes enseignemens et presque sous les mêmes formes. Un air vénérable d'antiquité et cette majesté qui couronne comme d'un nimbe sacré les créations du génie humain, lorsque les siècles ont passé sur elles, sont les seuls caractères qui vous empêcheront de confondre ces vieux sages de la Chine avec les sages de votre pays et de votre civilisation. Ce ne sont pas des inspirés et des prophètes, ils ne parlent pas d'un ton d'oracle et n'aiment pas à s'égarer dans des spéculations sublimes; les sujets habituels de leurs entretiens sont la morale, la vertu, la justice, les principes qui servent de fondement aux mœurs des nations, les règles de conduite qui conviennent aux princes amis de leurs peuples. Ce sont les moins contemplateurs et les moins utopistes d'entre les sages. Un Confucius, un Meng-tseu, vous parleront des dieux et de la justice comme Socrate, de la prudence comme Franklin, de la tolérance et de la bienveillance sociale comme Montaigne, de la vertu comme Rousseau; voilà leurs plus larges horizons. Le plus hardi et le plus élevé de tous, celui qui appartient de plus près à la grande race des hommes divins et des fondateurs de religions, Lao-tseu, ne dépasse pas l'horizon des grands stoïciens, et ses préceptes pour obtenir la tranquillité d'âme et s'élever à l'intelligence de la raison suprême,

au contraire des dogmes du bouddhisme, qui révoltent notre raison européenne, si familiarisée qu'elle soit avec les doctrines de l'immolation volontaire, ne nous étonnent et ne nous scandalisent pas plus que ne nous étonne et ne nous scandalise l'ataraxie stoïcienne.

Mais c'est dans leur littérature d'imagination que cette ressemblance avec l'Europe frappe le plus fortement. Ouvrez leurs romans : *Yu-kiao-li ou les Deux Cousines*, traduit par Abel Rémusat; *les Deux jeunes Filles lettrées*, traduit par M. Stanislas Julien : — il vous semblera que le monde qu'ils vous présentent vous est familier depuis longtemps, et que vous le connaissez par les récits de Le Sage et de Fielding. Vous n'aurez aucune peine à vous acclimater parmi ces mandarins, ces lettrés, ces poètes et ces fonctionnaires chinois, car vous les avez vus déjà dans *Gil Blas* et dans *Tom Jones*. Ces romans nous présentent l'image d'une société démocratique comme nos modernes sociétés européennes, livrée aux mêmes intrigues, aux mêmes manéges et aux mêmes influences; ils nous montrent l'homme social, libre de tout lien apparent, enchaîné par mille liens invisibles, et nous font compter les innombrables accidens infimes qui entravent sa marche et le font trébucher. L'histoire qu'ils content est l'histoire, bien connue dans les sociétés démocratiques, des luttes de l'individu, non plus contre des castes inexorables comme le destin, mais contre des ruses, des mauvais vouloirs ou des vanités qui changent et se déplacent continuellement. Pas de contrastes dramatiques, d'antithèses tragiques. Les acteurs sont tous de même condition sociale, et, sauf les grandes inégalités inévitables de la pauvreté et de la richesse, de la science et de l'ignorance, et les inégalités purement nominales du grade et du rang hiérarchiques, ils ne se distinguent les uns des autres que par leur mérite, leur vertu ou leur sottise. Pas de passions éloquentes, mais souvent des sentimens extrêmement fins et délicats qui se jouent sur un fond de sensualité positive, d'expérience pratique et de sagacité désabusée. Peu ou point d'invention et de fantaisie, — l'imagination chinoise n'a pas d'ailes, — mais une science d'observation exacte, crue, quelquefois cynique, toujours solide et sensée. Leur théâtre, dont un sinologue érudit, mort récemment, M. Bazin, a traduit plusieurs pièces, présente les mêmes caractères que leurs romans; il se distingue moins par la poésie des inventions et la science de l'optique et de la perspective dramatiques que par l'observation circonstanciée et l'analyse minutieuse des personnages mis en scène. Il ne faut pas demander si un tel peuple excelle dans l'apologue et dans les proverbes. Les apologues des Chinois ont toutes les qualités du genre, l'anecdote piquante, concise, brièvement racontée, allant droit à

son but, et dégageant sans effort la moralité qui lui sert de conclusion, le souci d'instruire et de laisser une leçon certaine dans l'esprit de l'auditeur et du lecteur, le mélange obligé d'ironie et de candeur, de scepticisme et de feinte crédulité. La sagesse orientale affectionne volontiers la forme de la sentence et du proverbe : les Arabes, les Persans et les Hindous ont laissé des modèles en ce genre; mais les proverbes chinois, moins pittoresques et moins poétiques généralement que ceux des autres nations orientales, se distinguent par une science mondaine, une connaissance des petits ressorts de l'âme, des voies et moyens des passions, de la tactique sociale en un mot, qui ferait honneur aux moralistes les plus expérimentés des sociétés européennes. Ce n'est plus seulement la sagesse religieuse et morale qui s'exprime par les proverbes chinois; c'est, comme dans la plupart des nôtres, la sagesse pratique et terre à terre. Un recueil bien choisi de proverbes chinois serait, pour les rapports de l'individu avec ses semblables, ce que l'almanach du *Bonhomme Richard* est pour les rapports de l'individu avec lui-même : un manuel admirable de savoir-faire mondain et de prudence sociale. Les proverbes des autres nations orientales sont des résumés synthétiques de la sagesse, et posent toujours des conclusions générales; les proverbes chinois se plaisent au contraire dans le particulier, dans le détail, dans les applications minutieuses des principes généraux.

Cependant on pourrait ne pas trop s'étonner de rencontrer dans certains genres littéraires quelques traits de ressemblance entre le génie chinois et le génie européen. Le théâtre a pour but l'observation directe et positive de la vie; le roman, l'analyse des réalités prosaïques; l'apologue et le proverbe, la vulgarisation des lieux-communs de la morale et de l'expérience. Ces genres n'expriment, à tout prendre, que la partie la plus matérielle, la plus prosaïque, la plus extérieure de la vie, et les réalités prosaïques de l'existence se ressemblent beaucoup en tout pays. Tenons-nous donc aux genres qui, dans toutes les littératures, expriment la vie poétique, intérieure, subjective de l'âme, la poésie lyrique par exemple. Voici justement que s'offre à nous une traduction récente des principaux poètes lyriques d'une des époques les plus littéraires de cette nation de lettrés. S'il y a dans le caractère et le génie chinois quelque originalité cachée, cette originalité se trahira certainement dans les expressions des sentimens intimes, des tourmens et des douleurs de l'âme. L'originalité se trahit en effet, mais la ressemblance du génie chinois avec le génie européen ne s'évanouit pas pour cela; au contraire elle s'accuse et se confirme encore davantage. Ces poésies chinoises sont ravissantes; mais si le traducteur, M. d'Hervey

Saint-Denys, avait voulu se permettre une de ces mystifications littéraires que se permettent quelquefois les gens d'esprit, il aurait pu se passer facilement ce plaisir. Il n'aurait eu qu'à effacer les noms propres chinois, à faire subir quelques modifications fort légères au texte de ces chants, et à les présenter comme un recueil de poésies traduites des différens idiomes de l'Europe. Il aurait certainement embarrassé beaucoup de lettrés, même des plus sagaces. Nous les voyons d'ici s'écrier en lisant une des petites pièces de Li-taï-pe, celle du *Clair de Lune* par exemple : « Comme voilà bien un *lied* allemand! Tout Heine est dans cette petite pièce! » La *Pluie du Printemps*, du poète Thou-fou, pourrait être impunément donnée comme une inspiration d'un compatriote de Robert Burns ou d'un poète d'Allemagne. La *Chanson des Têtes blanches* serait présentée comme une chanson populaire de l'Irlande, qu'aucun lettré ne songerait à réclamer. Bien mieux, il se trouverait des commentateurs qui, sans trop d'ingéniosité, reconnaîtraient les principaux caractères des chansons irlandaises et celtiques, — la vivacité du sentiment arrivant à la monotonie par sa vivacité même, le retour des mêmes motifs poétiques, semblable à une plainte qui coupe à intervalles inégaux un récit douloureux, l'indifférence du poète pour les transitions et la logique extérieure de l'enchaînement des pensées et des sentimens. Enfin on a déjà remarqué avant nous que beaucoup de ces poètes avaient une ressemblance frappante avec Horace.

Ce serait à croire vraiment que le traducteur a voulu nous en imposer, et on aurait presque envie de lui dire : Ces poètes sont chinois, m'assurez-vous? Mais non, ce sont des Européens travestis, je sais leurs noms et je connais leurs personnes; c'est Horace, c'est Robert Burns, c'est Henri Heine, c'est Béranger, c'est toute cette race de poètes que l'on appelle en tout pays les *petits lyriques* à cause de la modestie et de la familiarité de leurs inspirations, et qui, malgré cette appellation, sont rangés parmi les grands poètes à cause de l'expression parfaite qu'ils ont su donner à leurs pensées fugitives. Le choix des thèmes poétiques est le même, la sobriété du développement est la même, la finesse des perceptions est la même. Qu'ai-je à faire de leurs noms monosyllabiques? Je sais que Li-taï-pe s'appelle Horace, et qne Thou-fou s'appelle, à votre choix, Robert Burns ou Béranger. Ce sont, vous dis-je, des Européens travestis qui n'ont pas l'adresse de soutenir le rôle dont ils se sont chargés; puisqu'ils voulaient se déguiser en Orientaux, que ne s'étudiaient-ils à en imiter le langage et l'accent? Mais quoi! leur phraséologie n'a rien d'imagé et de métaphorique, leurs sentimens n'ont rien d'excessif : ils semblent même n'avoir pas connu une autre nature que

celle qui m'est familière. Leur flore et leur faune sont la flore et la faune européennes; pas le moindre bout de paysage oriental. Leurs arbres sont ceux de nos campagnes, et leurs bêtes sont celles de nos sillons et de nos haies. L'abricotier, le poirier, le pêcher, le saule, le nénufar, le mûrier, voilà toutes leurs richesses végétales. L'hirondelle, le canard, le corbeau, la perdrix, le faisan, voilà les seuls représentans du règne animal qu'ils nous montrent. Le singe, il est vrai, fait exception. Une ou deux fois on l'entend gémir mélancoliquement sur les tombeaux au déclin du jour, ou saluer par ses cris le lever de l'aurore dans les bois qui ornent la montagne, au-dessus de laquelle se dresse un monastère bouddhiste; mais cette unique exception est bien insuffisante pour me faire croire que je suis réellement à l'autre bout du monde.

M. d'Hervey Saint-Denys répond à nos objections que les poètes qu'il a si amoureusement traduits sont bien vraiment chinois, ainsi que nous pourrons nous en convaincre en lisant la préface où il a exposé l'état social et littéraire de la Chine à l'époque où ils vécurent, et les notices rapides et substantielles où il a résumé tout ce qu'il nous est utile de savoir de la vie de chacun d'eux. Si l'on a égard à la longévité étonnante de cette vieille civilisation chinoise, on peut dire que ces poètes sont relativement nos contemporains. Ils florissaient sous la dynastie des Thang, entre le VIIe et le Xe siècle de notre ère, époque qui nous paraît bien lointaine, à nous, dont les annales n'ont, à tout prendre, qu'une durée de quinze siècles, mais qui doit sembler aux Chinois une date toute récente. Cette dynastie des Thang paraît avoir été pour la société chinoise à peu près ce que les Flaviens et les Antonins furent pour la société romaine, et pour la littérature et les lettrés de la Chine ce que le règne d'Auguste fut pour la littérature et les lettrés de Rome. En effet, le tableau que nous présente M. d'Hervey Saint-Denys de l'état social et littéraire de la Chine sous cette dynastie participe des caractères de ces deux époques. La Chine sous le règne des Thang est forte et prospère, comme l'empire romain sous le règne des Antonins. Elle est gouvernée avec équité, prudence et fermeté; elle vient d'échapper à de longues dissensions civiles, à de longs malheurs publics, au joug détesté de dynasties oppressives. Elle jouit, comme l'empire sous les Antonins, d'une paix âpre et fière, qu'on pourrait appeler une paix belliqueuse, de cette paix armée qui n'excluait pas de perpétuelles expéditions, et qui mériterait le nom d'état de guerre, si l'on ne devait réserver expressément ce nom pour les époques où le sentiment de la sécurité est ébranlé dans l'âme des citoyens, et où les sociétés tremblent pour leur indépendance. A chaque instant, dans les vers de ces poètes, on voit passer les troupes impériales

qui sont envoyées contre les barbares du nord, ou qui vont veiller à la sécurité des frontières et contenir des peuplades tartares toujours frémissantes. Les lettres, longtemps avilies, revivent, et les lettrés, longtemps persécutés sous les derniers princes d'une dynastie précédente, celle des Han, relèvent la tête et prospèrent. Un individu dont l'existence se prolongerait indéfiniment finirait par traverser toutes les conditions de l'humanité et par connaître toutes les combinaisons possibles des événemens : il en est ainsi de ces sociétés qui vivent trop longtemps; des périodes de demi-barbarie succèdent à des périodes de civilisation brillante, et l'on voit des époques de ténèbres qui sont comme encadrées entre deux époques de lumière. Chacune des passions, bonnes ou mauvaises, qui gouvernent le cœur de l'homme, arrive à régner à son tour; l'ignorance veut avoir son jour comme la science, la cruauté veut avoir son jour comme l'humanité, et elles l'obtiennent. Les Italiens et les Grecs sont parmi nous les seuls exemples de ces variations de fortunes que connaissent les vieilles civilisations, auxquelles les peuples modernes ont échappé grâce à leur récente origine, mais qu'ils connaîtront à leur tour, ainsi que peut en témoigner déjà l'histoire du plus ancien d'entre eux, c'est-à-dire des Français. La Chine, à l'époque des Thang, venait de traverser une de ces périodes qui sont l'humiliation des sociétés civilisées. Imaginez un phénomène comparable à ce que furent dans la société byzantine les règnes de Léon l'Isaurien et des autres empereurs iconoclastes : les lettrés persécutés et traqués, les mandarins mis à mort en masse, et les proscrits de la science obligés de chercher un appui contre la violence dans la formation de sociétés secrètes. Cette période des Thang fut donc une période de délivrance et de résurrection sociale, et l'éclat littéraire dont elle brilla fut comme cette explosion de chants dont les oiseaux saluent la nature après l'orage.

Explosion musicale, attendrie et douce, comme il convient à des âmes civilisées éprouvées par le malheur et qui savent trop le néant de la vie, plutôt qu'ardente, joyeuse et forte comme celle des peuples jeunes et qui ont le bonheur d'être encore un peu barbares ! Ces âmes de poètes ont gardé après l'orage toutes les angoisses de l'orage et n'ont plus de force pour la joie et les grandes passions. Je recommande la lecture attentive de ces poésies à ceux qui voudraient se rendre compte du genre de tristesse que la civilisation finit par apporter avec elle, et de la nature de ce courage chinois devant la mort qui fait l'objet de notre étonnement. Cette tristesse et ce courage viennent de la même source : la croyance au néant des choses humaines et à l'insignifiance de la vie. Ces poètes savent trop combien tout est fugitif et vain pour s'attacher fortement à quelque grande

ambition et nourrir quelque robuste espérance. La longue histoire de leurs ancêtres leur apprend trop que le seul sentiment qui ne nous trompe pas est celui de l'indifférence. Ils savent, par une longue chaîne de traditions, que le malheur est la seule réalité véritable et permanente, et que les événemens les plus heureux ont des retours menaçans. La délivrance après l'oppression n'est jamais complète ni sûre, le bonheur ne durera pas, l'éclat de la lumière pâlira, la paix nourrira secrètement la guerre. « A quoi bon? » et « qu'est-ce que cela fait? » voilà leur devise à tous et le fond de leur philosophie pratique. Leur âme, incurablement désabusée par la civilisation, s'abandonne doucement au hasard et se laisse porter avec indifférence sur le courant des événemens. Ces poètes voguent à demi sommeillans dans leurs petites jonques poétiques finement sculptées et gracieusement peintes, ils se couchent nonchalamment sous les péristyles des palais dont ils sont les hôtes sans confiance et les courtisans incrédules, pour rêver, les yeux clos, au néant des grandeurs et à l'excellence de l'eau-de-vie de riz, ou bien ils vont s'asseoir auprès d'un bonze bouddhiste dans une cellule monastique et laissent leur regard flotter vaguement dans la lumière, tandis que leur esprit se perd dans la méditation de la raison suprême. Les images des choses passent et voltigent devant les yeux de leur imagination engourdie par cette torpeur de l'indifférence; les stores des fenêtres se soulèvent, et quelque visage de jeune fille apparaît, le bruit des pierres sonores leur apporte quelques pensées de plaisir ou remue en eux quelques sentimens de piété, les souffles du vent soulèvent et font chatoyer les étoffes soyeuses, et leurs âmes se laissent un moment charmer par ces mille riens. Les épicuriens comme Li-taï-pe acceptent ces riens avec un certain cynisme gracieux et disent : « C'est autant de pris sur le morne néant de la vie. » D'autres, plus pieux, les acceptent avec une reconnaissance humble et attendrie. Ces poètes ne cherchent pas, ne désirent pas, ne haïssent jamais, aiment peu : le désintéressement qui naît de la fatigue morale est le seul sentiment qu'ils semblent connaître; mais, chose curieuse, et qui montre bien les ressources infinies dont dispose l'âme humaine, ce détachement absolu, qui semblerait devoir éteindre toutes les facultés de l'esprit, y développe au contraire la finesse et la subtilité. Comme ces poètes ne désirent rien, ils jouissent des plus petites choses, et comme ils ne sont pas distraits ni absorbés par les fortes passions de la vie, ils ont plus de liberté pour saisir et goûter les humbles bonheurs que le hasard leur apporte. Dans cette torpeur du cœur, chaque fibre qui remue cause une sensation délicieuse ou mélancolique qui est bientôt connue, appréciée et recherchée à l'égal de ces grandes passions auxquelles les peuples moins dés-

abusés accordent seulement de l'importance; il n'y a plus de réalités modestes, toutes ont un prix pour celui qui n'en convoitait aucune.

On a beaucoup discuté sur les causes et les origines de cette mélancolie qui s'empare des sociétés à certaines époques; ces aimables poètes chinois nous apportent leur réponse et nous apprennent qu'une de ces origines est la fatigue morale que finit par engendrer une longue civilisation. L'âme s'use à force de lutter et de se résigner, et le cœur se lasse à force de désirer et de désespérer. Les sentimens robustes sont le partage des peuples barbares et des sociétés encore jeunes qui n'ont pas eu le temps de désapprendre la confiance, et qui ne se doutent pas que l'âme humaine peut tomber dans un état si misérable qu'elle arrive à regretter d'avoir échangé les violentes émotions du désespoir contre la froide paix de l'indifférence; mais les vieux civilisés n'ont plus rien de cette heureuse et féconde ignorance, et ce sont leurs sentimens que ces poètes chinois nous exposent avec une délicatesse singulière. Un sourire pâle, affable et poli règne éternellement sur leur visage attristé, la lumière de la bienveillance brille dans leurs regards, et toutes leurs paroles sont empreintes d'un esprit d'humanité subtil autant que pur; mais cette douceur n'est que lassitude, et l'incrédulité habite au fond de leur cœur. Je ne connais pas de sentiment plus douloureux, plus navrant que cette douceur mélancolique. La vraie mélancolie, ce n'est pas celle que laissent le désespoir et la colère, c'est la mélancolie résignée, et c'est la mélancolie de ces poètes; la vie la plus douloureuse n'est pas celle de l'homme accablé par le malheur et luttant contre lui, c'est celle de l'homme qui n'a plus que des souvenirs, et cette vie est encore celle de ces poètes.

L'instabilité des choses, telle est la grande leçon morale qu'ils nous donnent. La leçon n'est pas nouvelle, car tous les sages nous l'ont donnée; ce qui est vraiment nouveau, c'est le ton de politesse souriante et de courtoisie désabusée avec lesquelles elle nous est offerte. Ces poètes ont vu tant d'événemens, leurs pères ont vu passer tant de royaumes, s'élever et tomber tant de dynasties! Les espaces du passé sont pour eux plus illimités que les espaces de l'avenir. Leur imagination peut reculer hardiment en arrière sans crainte d'être arrêtée dans son voyage rétrospectif. Et que trouve-t-elle? Des ruines succédant à des ruines, des tombeaux succédant à des tombeaux, et cela indéfiniment, aussi loin qu'elle peut voyager sans s'évanouir de fatigue. Leur long passé leur fait une sorte d'infini, si bien que c'est à reculons qu'ils peuvent, s'ils le veulent, aller vers l'éternité. Écoutons quelques accens de cette mélancolie résignée qu'inflige à leur âme le poids de tant de souvenirs. Li-taï-pe salue la ville de Nankin :

« Toi qui vis tour à tour grandir et périr six royaumes, — je veux, èn buvant trois tasses, t'offrir aujourd'hui quelques vers. — Tes jardins sont moins grands que ceux du pays de Tsin, — mais tes collines sont belles comme celles de Lo-yang au sol montagneux.

« Ici fut la demeure antique du roi de Ou : l'herbe fleurit en paix sur ses ruines; — là ce profond palais des Tsin, somptueux jadis et redouté. — Tout cela est à jamais fini, tout s'écoule à la fois, les événemens et les hommes, — comme les flots incessans du Yang-tseu-kiang qui vont se perdre dans la mer. »

Cette petite pièce, qui ouvre le volume, en est comme la préface naturelle et en résume l'esprit. Ce sentiment de tristesse et de mort se glisse à l'insu des poètes dans tous leurs chants; tout l'éveille en eux : le souvenir d'un sage antique, la vue d'une fleur flétrie, le regret d'un beau jour, la pensée d'un ami absent, la douleur d'un départ ou d'une séparation, un songe qui a fait reparaître le visage d'un mort chéri. Ils retrouvent ce sentiment au milieu d'un parterre en fleur, en face des coupes remplies, à la table des grands et des rois, et il leur arrache des accens d'un dédain superbe ou d'une amertume ineffable. Ils veulent faire entendre un chant joyeux, mais, comme Li-taï-pe, ils redisent toujours *la Chanson du Chagrin :*

« Le maître de céans a du vin, mais ne le versez pas encore. — Attendez que je vous aie chanté *la Chanson du Chagrin.* — Quand le chagrin vient, si je cessais de chanter ou de rire, — personne ne connaîtrait dans ce monde les sentimens de mon cœur. — Bien que le ciel ne périsse pas, bien que la terre soit de longue durée, — combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du jade? — Cent ans au plus. Voilà le terme de la plus longue espérance. — Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré. — Écoutez là-bas, sous les rayons de la lune, écoutez le singe accroupi qui pleure tout seul sur les tombeaux. — Et maintenant remplissez ma tasse; il est temps de la vider d'un seul trait! »

Je prends çà et là quelques accords qui puissent donner la note dominante de ces poésies, avant d'en marquer les nuances ou les différences.

EN FACE DU VIN (Li-taï-pe).

« ..... Ces personnages (des sages nommés par le poète) obtinrent l'immortalité dans l'âge antique. — Ils ont pris leur essor, soit; mais enfin où sont-ils? — La vie est comme un éclair fugitif : — son éclat dure à peine le temps d'être aperçu. — Si le ciel et la terre sont immuables, — que le changement est rapide sur le visage de chacun de nous! — O vous qui êtes en face du vin et qui hésitez à boire, — pour prendre le plaisir, dites-moi, je vous prie, qui vous attendez! »

CHANSON A BOIRE (Li-taï-pe).

« Seigneur, ne voyez-vous point les eaux du Fleuve-Jaune? — Elles descendent du ciel et coulent vers la mer pour ne plus revenir. — Seigneur, ne regardez-vous point dans les miroirs qui ornent votre noble demeure, — et ne gémissez-vous pas en apercevant vos cheveux blancs? — Ils étaient ce matin comme des fils de soie noire, — et ce soir les voilà déjà mêlés de neige. — L'homme qui sait comprendre la vie doit se réjouir chaque fois qu'il le peut, — en ayant soin que jamais sa tasse ne reste vide en face de la lune. — Le ciel ne m'a rien donné sans vouloir que j'en fasse usage. — Mille pièces d'or que l'on disperse pourront de nouveau se réunir. — Que l'on cuise donc un mouton, que l'on découpe un bœuf, et qu'on soit en joie! — Il faut qu'ensemble aujourd'hui nous buvions d'une seule fois trois cents tasses. — Les clochettes et les tambours, la recherche dans les mets ne sont point choses nécessaires. — Ne désirons qu'une longue ivresse, mais si longue qu'on n'en puisse sortir. — Les sages et les savans de l'antiquité n'ont eu que le silence et l'oubli pour partage. — Il n'est vraiment que les buveurs dont le nom passe à la postérité. »

A UN AMI QUI PARTAIT POUR UN LONG VOYAGE (Li-taï-pe).

« Le jour d'hier, qui m'abandonne, je ne saurais le retenir; — le jour d'aujourd'hui, qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter l'amertume. — Les oiseaux de passage arrivent déjà par vols nombreux que nous ramène le vent d'automne. — Je vais monter au belvédère et remplir ma tasse en regardant au loin.

. . . .

« C'est en vain qu'armé d'une épée, on chercherait à trancher le fil de l'eau; — c'est en vain qu'en remplissant ma tasse, j'essaierais de noyer mon chagrin. — L'homme dans cette vie, quand les choses ne sont pas en harmonie avec ses désirs, — ne peut que se jeter dans une barque, les cheveux au vent, et s'abandonner au caprice des flots. »

LE PAVILLON DU ROI DE TENG (Ouang-po).

« Le roi de Teng avait, près des îles du grand fleuve, un pavillon élevé. — A la ceinture du roi dansaient de belles pièces de jade, et des clochettes d'or chantaient autour de son char. — Le jade a cessé de chanter, les clochettes ne se font plus entendre. — Le palais n'est plus visité le matin que par les vapeurs du rivage, et le soir que par la pluie qui ronge les stores en lambeaux. — Des nuages paresseux se promènent en se mirant dans les eaux limpides. — Tout marche, rien n'est immuable; les astres eux-mêmes ont un cours. — Combien d'automnes a-t-il passé sur ce palais? Le jeune roi qui l'habitait jadis, où donc est-il? — Il a contemplé comme nous ce grand fleuve, qui roule toujours ses flots muets et profonds. »

TRISTESSE (Kao-chi).

« Il fut jadis un roi de Liang, roi puissant et magnifique. — Son palais était ouvert à tous les hôtes; de grands poètes florissaient à sa cour. — Depuis ce temps, mille années et plus se sont écoulées, — et cette tour en ruine est aujourd'hui le seul vestige de tant de grandeurs. — Il y règne un silence accablant; les grandes herbes envahissent le sol; — un souffle de tristesse s'en élève et se répand à mille *li* (1). »

Telle est la note dominante; mais ce sentiment de mélancolie revêt des formes très diverses et s'exprime par les nuances les plus opposées. Li-taï-pe par exemple l'exprime en franc épicurien et en voluptueux indifférent. On a rappelé le nom d'Horace à propos de ces poètes : ce rapport, à vrai dire, n'est que lointain pour la plupart d'entre eux; mais il en est un qui présente avec le lyrique latin une ressemblance aussi exacte et aussi frappante que possible, et celui-là s'appelle Li-taï-pe. Li-taï-pe est, comme Horace, un buveur, un mondain, un courtisan et un voluptueux; la seule différence qui le sépare de l'ami de Mécène, c'est une certaine nuance d'irritation et d'amertume et une certaine allure tapageuse qui sont inconnues à l'auteur des *odes*. Sa voix s'élève sous l'empire de l'ivresse sans qu'il songe à lui commander, et quand sa raison s'égare, il ne se cache pas discrètement, comme le poète latin dans sa petite maison de Tibur : il s'en va se coucher, sans souci aucun du savoir-vivre, sous le péristyle du palais du roi, dont il est l'ami et l'hôte. Il a plus de laisser-aller et de débraillé que l'élégant poète latin; mais à part ces légères différences, la comparaison peut être établie aisément. Le spectacle de la société et de la vie humaine inspire au Romain et au Chinois les mêmes sentimens et leur dicte la même morale. *Carpe diem*, voilà le conseil qu'ils s'adressent à eux-mêmes et qu'ils adressent à ceux qu'ils aiment. « Jouissez de la vie, vous qui vivez, car vous mourrez bientôt, et qui sait alors ce que vous deviendrez? » Cependant cet appel à la volupté et à l'insouciance, beaucoup plus franc chez Li-taï-pe que chez Horace, ne prend jamais qu'une seule forme. Li-taï-pe conseille de boire et de s'enivrer; l'ivresse est la seule volupté qu'il connaisse. Pour Li-taï-pe, pas de Lydia, pas de Pyrrha, pas de Chloé, pas de Glycère; les femmes ne figurent jamais dans ces chansons, où le sentiment de l'amour n'a aucune place, et que rempliraient seuls les souffles brûlans de l'ivresse, si la nature n'y faisait circuler les fraîches haleines de ses printemps et les tièdes rayons de ses automnes. En

(1) Une des mesures d'espace usitées en Chine.

revanche, comme le brutal oubli que donne l'ivresse est franchement préconisé! Il y a là une ardeur fébrile, une sorte d'élan désespéré, une véhémence de buveur, qui trahissent une amertume et un ennui de la vie que ne connaît pas l'auteur de l'ode *Ad Sodales*. Nous avons déjà cité quelques-unes des pièces où Li-taï-pe exprime ce sentiment; nous ne voulons pas résister au plaisir d'en citer une qui est vraiment admirable. Je ne sais quel peut être dans le texte chinois le mérite de forme de cette pièce; mais la douce furie qui l'anime et qui se fait jour même à travers la traduction laisse bien loin les ivresses élégantes et toujours maîtresses d'elles-mêmes des odes bachiques d'Horace. Jugez-en plutôt :

« Si la vie est comme un grand songe, — à quoi bon tourmenter son existence? — Pour moi, je m'enivre tout le jour, — et quand je viens à chanceler, je m'endors au pied des premières colonnes.

« A mon réveil, je jette les yeux devant moi : — un oiseau chante au milieu des fleurs ; — je lui demande à quelle époque de l'année nous sommes, — il me répond : A l'époque où le souffle du printemps fait chanter l'oiseau.

« Je me sens ému et prêt à soupirer, — mais je me verse encore à boire : — je chante à haute voix jusqu'à ce que la lune brille, — et à l'heure où finissent mes chants, j'ai de nouveau perdu le sentiment de ce qui m'entoure. »

Que Li-taï-pe soit un mélancolique, il n'y a rien cependant qui doive étonner, puisqu'il est essentiellement un voluptueux et un buveur : la mélancolie et la volupté ont fait toujours bon ménage ensemble; mais cette tristesse a une autre cause, une cause en quelque sorte locale, née de l'état de la société où vit le poète. Li-taï-pe nourrit en lui un sentiment d'une amertume toute particulière qui est incompréhensible en dehors de certaines époques et de certaines civilisations. Lui, lettré, poète de cour, ami de l'empereur, admiré pour son talent, il s'excite au mépris de la science et de la pensée. Il a le sentiment de l'inutilité du lettré dans les époques semblables à celle où il vit, et ce sentiment prend chez lui parfois la forme de l'exaspération et parfois la forme de l'envie. De brusques frissons de tristesse le saisissent subitement et lui font exprimer des boutades de buveur désespéré. Il porte envie aux hommes d'action et feint de les admirer plus que les sages et les poètes. Il décrit avec enthousiasme la personne du soldat d'aventure, du *condottiere* moitié brigand, moitié héros, dont le nom se grave ineffaçablement dans la mémoire des hommes, tandis que les noms des sages s'effacent au bout de quelques générations. Fi de la pensée, et vive l'action, la brutale action!

« L'homme des frontières — en toute sa vie n'ouvre pas même un livre;

— mais il sait courir à la chasse, il est adroit, fort et hardi. — A l'automne, son cheval est gras, l'herbe de ses prairies lui convient à merveille; — quand il galope, il n'a plus d'ombre. Quel air superbe et dédaigneux! — Son fouet sonore frappe la neige ou résonne dans l'étui doré. — Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin dans la campagne. — Son arc, arrondi par un effort puissant, ne se détend jamais dans le vide. — Deux oiseaux tombent souvent ensemble, abattus d'un seul coup par la flèche sifflante. — Les gens, au bord de la mer, se rangent tous pour lui faire place, — car sa vaillance et son humeur guerrière sont bien connues dans le Kobi. — Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides, — eux qui blanchissent sur les livres, derrière un rideau tiré, et en vérité pourquoi faire? »

En tout autre pays, ce sentiment ne serait que l'expression d'une préférence individuelle; mais nous sommes en Chine, le pays des mandarins et des lettrés, le pays où les sages ont toujours attaché à l'étude une importance toute spéciale que ne lui ont jamais accordée les peuples même les plus civilisés de l'Europe. Chez nous, l'étude n'est, à tout prendre, qu'une forme de l'éducation individuelle, qu'un mode de culture; mais en Chine les sages en ont fait la base de toutes les vertus sociales et le fondement même de l'état. L'amour et le respect de l'étude, voilà vraiment la religion de la Chine. Les Chinois ne croient pas à la puissance des instincts de l'homme, à cette fatalité divine qui nous pousse vers le bien sans notre participation; ils ne croient qu'aux résultats d'une culture patiente. Toutes les vertus instinctives sont pour eux des défauts tant qu'elles n'ont pas été redressées, complétées et affermies par l'étude. Écoutez à ce sujet un de leurs sages les plus vénérés : « L'amour de l'humanité sans l'amour de l'étude laisse l'homme inconsidéré; l'amour de la science sans l'amour de l'étude laisse l'homme incertain; l'amour de l'honnêteté sans l'amour de l'étude laisse l'homme dupe; l'amour des choses courageuses sans l'amour de l'étude laisse l'homme ingouvernable; l'amour de la fermeté sans l'amour de l'étude fait de l'homme un imbécile. » C'est donc un symptôme des plus graves que de voir, dans un tel pays, un lettré professer pour l'étude le dédain qu'exprime Li-taï-pe. Il y a toute la mélancolie des amours trompées dans ce dédain, mélancolie doublée et triplée par l'importance même que les Chinois attachent à l'étude. Nul dans aucun pays n'aimerait à être trompé par sa science; mais pour un Chinois lettré ce doit être assurément, étant données les traditions du pays, le dernier degré de la misère morale. Les autres poètes qui servent d'escorte à Li-taï-pe ont aussi ressenti l'amertume de cette fatalité qu'engendrent la guerre et l'anarchie; mais ils n'ont pas pris leur parti avec le même cynisme, et ils se contentent de gémir

sur la tristesse de ces temps « où le chef de cent soldats est tenu en plus haute estime qu'un lettré plein de science et de talent. »

La mélancolie de Li-taï-pe est, à tout prendre, entachée d'égoïsme; elle affecte autant que possible l'indifférence pour les malheurs publics, et se venge du mal qu'elle déteste en feignant de l'envier et de l'admirer. La mélancolie d'un autre poète, qui prend place immédiatement après Li-taï-pe parmi les poètes de l'époque des Thang, est d'un ordre plus élevé. Thou-fou est un patriote, et l'allure de son inspiration rappelle, à s'y méprendre, l'élan lyrique de quelques-uns de nos poètes d'Occident les plus populaires. La pièce intitulée *le Village de Kiang* pourrait être signée de Robert Burns; *le Départ des Soldats* et *le Recruteur* pourraient être signés de Béranger. Généralement, tous ces chanteurs de l'époque des Thang se complaisent exclusivement dans l'expression lyrique de leurs sentimens : plus ces sentimens sont intimes, subtils, fins, plus ils leur agréent. Thou-fou est plus impersonnel, il aime à donner à ses chants une tournure dramatique. Il sait sortir de lui-même pour exprimer toutes ces misères de la société chinoise qu'il a ressenties comme des souffrances personnelles. Il raconte les fières douleurs de la fille de race noble succombant au fardeau de la déchéance de sa maison; il gémit avec les vieillards sur les dévastations qu'engendre la guerre, et décrit les déserts arides qu'elle crée dans le jardin de l'empire; il s'associe aux plaintes des vétérans fatigués qui meurent en maudissant leur souverain. De tous les chants réunis dans ce volume, ceux de Thou-fou sont ceux qui ont le plus d'envergure et d'ampleur. Même dans le chant purement lyrique, où il excelle, il donne à sa pensée tout son développement et tout son essor, au lieu de la restreindre et de la concentrer, comme Li-taï-pe et les autres poètes ses compagnons; mais les plus originaux de ces petits poèmes sont ceux où il a su retracer sous une forme dramatique les douleurs de la société chinoise. Et ici admirez la puissance d'une émotion vraie et sincère : la force du sentiment exprimé par le poète Thou-fou est telle qu'à la distance où nous sommes de lui, malgré le masque de la traduction, malgré l'indifférence relative que nous devons éprouver pour des hommes qui ont disparu depuis si longtemps et qui ont vécu dans un pays si lointain, la fibre de l'humanité qui est en nous tressaille de concert avec la sienne. Nous ne voulons pas cependant que le lecteur nous en croie sur parole : *le Départ des Soldats*, *le Recruteur*, le commencement de la pièce touchante intitulée *une belle jeune Femme*, sont des pages qu'il faut citer, et qui peuvent se passer de commentaires.

LE RECRUTEUR.

« Au coucher du soleil, j'allais cherchant un gîte dans le village de Che-kao; — un recruteur arrivait en même temps que moi, de ceux qui pendant la nuit saisissent les hommes. — Un vieillard l'aperçoit, franchit le mur et s'enfuit; — une vieille femme sort de la même demeure et marche au-devant du recruteur. — Le recruteur crie, — avec quelle colère! — La femme se lamente, — avec quelle amertume! — Elle dit : Écoutez la voix de celle qui est là devant vous : — j'avais trois fils, ils étaient tous trois au camp de l'empereur. — L'un d'entre eux m'a fait parvenir une lettre, — les deux autres ont péri dans le même combat. — Celui qui vit encore ne saurait longtemps soustraire à la mort sa triste existence. — Les deux autres, hélas! leur sort est fixé pour toujours! — Dans notre misérable maison, il ne reste plus un seul homme, — si ce n'est mon petit-fils, que sa mère allaite encore. — Sa mère, elle, ne s'est pas enfuie, — parce qu'elle ne possède pas même les vêtemens suffisans pour se montrer au dehors. — Je suis bien vieille, mes forces sont bien amoindries; — pourtant je suis prête à vous suivre et à vous accompagner au camp; — on pourra m'employer encore utilement au service de l'armée : — je saurai cuire le riz et préparer le repas du matin. — La nuit s'écoulait. Les paroles et les cris cessèrent; — mais j'entendis ensuite des pleurs et des gémissemens étouffés. — Au point du jour, je poursuivis ma route, — ne laissant plus derrière moi que le vieillard désolé. »

LE DÉPART DES SOLDATS.

« *Ling-ling,* les chars crient; *siao-siao,* les chevaux soufflent; — les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches. — Les pères, les mères, les femmes, les enfans leur font la conduite, courant confusément au milieu des rangs. — La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hien-yang sans l'avoir aperçu; — ils s'attachent aux habits des hommes qui partent, comme pour les retenir; ils trépignent, ils pleurent; — le bruit de leurs plaintes et de leurs gémissemens s'élève jusqu'à la région des nuages. — Les passans, qui se rangent sur les côtés de la route, interrogent les hommes en marche; — les hommes en marche n'ont qu'une réponse : « Notre destinée est de marcher toujours. » — Certains d'entre eux avaient quinze ans quand ils partaient pour la frontière du nord ; — maintenant qu'ils en ont quarante, ils vont camper à la frontière de l'ouest. — Comme ils partaient, le chef du village enveloppa de gaze noire leur tête à peine adolescente; — ils sont revenus la tête blanchie, et ne sont revenus que pour repartir. — Insatiable dans ses projets d'agrandissement, — l'empereur n'entend pas le cri de son peuple. — En vain des femmes courageuses ont saisi la bêche et conduisent la charrue; — partout les ronces et les épines ont envahi le sol désolé. — Et la guerre sévit toujours, et le carnage est inépuisable, — sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes que de celle des poules et des chiens. — Bien qu'il se trouve des vieillards

entre ceux qui interrogent, — les soldats osent exprimer ce qu'ils ressentent d'un ton violemment irrité. — « Ainsi donc, disent-ils, l'hiver n'apporte pas même un moment de trêve, — et les collecteurs viendront encore pour réclamer ici l'impôt. — Mais cet impôt, de quoi donc pourrait-il sortir? — N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la naissance d'un fils, — et à nous réjouir au contraire quand c'est une fille qui naît parmi nous? — S'il vient une fille, on peut du moins trouver quelque voisin qui la prenne pour femme; — mais si c'est un fils, il faut qu'il meure et qu'il aille rejoindre les *cent plantes* (1). — Prince, vous n'avez point vu les bords de la mer bleue, — où les os des morts blanchissent, sans être jamais recueillis, — où les esprits des hommes récemment tués importunent de leurs plaintes ceux dont les corps ont dès longtemps péri. — Le ciel est sombre, la pluie est froide sur cette lugubre plage, et des voix gémissantes s'y élèvent de tous côtés. »

UNE BELLE JEUNE FEMME.

« Il est une femme qui par sa beauté l'emporte sur les générations passées comme sur la génération présente. — Elle vit dans la solitude, au fond d'une vallée déserte. — Elle se dit : Je suis fille d'une maison illustre; — tombée dans le malheur, c'est aux lieux sauvages que je demande un asile. — De grands désastres ont ensanglanté ma patrie; — mes frères aînés et mes frères cadets sont morts égorgés; — ils étaient grands, ils étaient puissans parmi les hommes, — et je n'ai pas même pu recueillir leur chair et leurs os pour les ensevelir. — Les sentimens du siècle sont de fuir et de haïr tout ce qui tombe. — Se croire assuré de quelque chose, c'est compter sur la flamme d'une lampe qu'on promène au vent. »

. . . .

« J'envoie mes femmes vendre au loin les perles de ma parure, — et ne m'adresse qu'aux plantes grimpantes pour réparer ma maison de roseaux. — Mes femmes m'apportent des fleurs, je refuse d'en orner ma chevelure. — Ce que je prends à pleines mains, ce sont des branches de cyprès. — Le ciel est froid, les manches de ma robe bleue sont légères. . . . . »

Eh bien! ne vous semble-t-il pas que, malgré les obstacles que lui oppose la traduction, le sentiment qui est contenu dans l'original a conservé assez de force pour remuer en nous les émotions de la sainte humanité. Ce patriotisme chinois a trouvé des accens capables d'émouvoir les cœurs de tous les hommes dans tous les pays et de ressusciter en eux le souvenir des douleurs sociales qu'ils ont ressenties. Le patriotisme de Thou-fou, comme l'épicurisme de Li-taï-pe, possède un intérêt humain indépendant de toutes circonstances de temps et de lieu; mais l'intérêt secondaire qu'il tire de ces circonstances mêmes a cependant un prix véritable. En effet, de

(1) Expression qui correspond à peu près à notre locution populaire *manger de l'herbe par la racine.*

même que les invitations à l'ivresse, le mépris affecté de la science et l'envie des hommes d'action que nous avons remarqués chez Li-taï-pe nous avaient révélé indirectement l'importance que les Chinois attachent à l'étude, le patriotisme de Thou-fou, par l'expression qu'il revêt, fait apparaître devant nos yeux l'idéal de civilisation d'après lequel la société chinoise s'est façonnée, le patron moral en quelque sorte qu'elle a pris pour modèle, et nous révèle le prix qu'elle attache à ces deux biens, la paix et le travail. Le patriotisme de Thou-fou nous transporte aussi loin que possible du patriotisme qui est propre aux races militaires et aux civilisations belliqueuses. Si l'âme du poète s'indigne, si son cœur saigne, ce n'est point parce que l'empire est en danger et que les armées impériales ont éprouvé des défaites : non, l'empire est puissant, et les armées impériales ont partout triomphé; mais cette nécessité d'envoyer aux frontières tant d'hommes valides, fleur de chaque génération, enlève au travail ses meilleurs instrumens, et transforme en déserts les contrées les plus fertiles. Si la patrie n'est pas humiliée, elle est appauvrie et troublée. Le bonheur de la famille est détruit, l'épouse et l'époux, séparés violemment l'un de l'autre, passent leur vie comme des étrangers qui ne se connaissent pas, et la jeune fille, suivant les conseils que lui donne Li-taï-pe, se résigne à ne pas soupirer de peur d'avoir à soupirer trop longtemps. Cette société pacifique d'agriculteurs, d'artisans et de lettrés n'a pas fait entrer la force parmi les élémens de sa civilisation : aussi est-elle toujours réduite à soutenir la plus ruineuse des guerres, la guerre défensive. Les peuples militaires ont au moins la ressource de nourrir la guerre par elle-même, mais la guerre défensive est la ruine de la société qui est forcée de la subir; elle dévore et ne rend rien, chaque pièce d'argent qu'elle absorbe est une perte sèche qui ne se compense par aucun gain. La guerre est horrible pour tous les peuples, et, même chez le belliqueux Romain, le poète pouvait la représenter comme détestée des mères; mais chez l'industrieux et pacifique Chinois l'horreur qu'elle inspire naturellement est doublée par le regret des biens qui lui sont chers avant tout et qu'elle lui enlève. Heureuse ou malheureuse, la guerre pour une pareille société a toujours le même résultat, la ruine. Les adversaires d'un tel peuple, même battus, risquent et perdent moins que lui, pour lequel chaque victoire équivaut à une défaite. Aussi le peuple chinois a-t-il trouvé de tout temps qu'il était moins dispendieux de se laisser vaincre et conquérir, et qu'il était plus sage de reprendre, par les ruses patientes de la civilisation, ce que la violence barbare lui enlevait que de s'épuiser pour défendre ce qu'il n'était pas sûr de conserver. On a beaucoup parlé de la lâcheté des Chinois;

mais quand on y regarde de près, cette lâcheté, qu'il est difficile de faire accorder avec le courage bien connu qu'ils montrent en face de la mort, se transforme en prudence calculatrice et sagace. La guerre n'est fructueuse que lorsqu'elle est agressive; mais une société démocratique et pacifique qui ne combat que pour se défendre connaît tous les maux qu'engendre la guerre sans connaître aucun de ses avantages.

Thou-fou est une exception éclatante parmi les poètes que nous présente M. d'Hervey Saint-Denys. D'ordinaire leur patriotisme est beaucoup moins vibrant, et ils prennent aux douleurs sociales un intérêt beaucoup moins direct. La plupart ont atteint cet état d'indifférence mélancolique que finit par engendrer le spectacle habituel du malheur. Ils vivent dans une solitude ombreuse et fleurie, et heureux de ne plus contempler ces douleurs sociales qui font saigner le cœur de leur éloquent compatriote, ils n'en veulent rien savoir. Doux et résignés, n'attendant plus rien du sort, ils sont cependant encore sensibles aux émotions de l'humanité, qu'ils éprouvent pour ainsi dire par tressaillemens, par frissons, par transes légères. La nature a horreur du vide, et cette horreur n'épargne pas même un cœur chinois, quelque désabusé qu'il soit; de même qu'elle suspend ses festons de lierre aux flancs des ruines, elle fait pousser dans le désert de ces cœurs dévastés toute sorte de charmantes végétations parasites et de sentimens bizarres et fins. Ces poésies sont singulièrement curieuses en ce qu'elles nous montrent un peuple qui a depuis longtemps dépassé les sentimens vigoureux et primitifs, chez lequel le fonds humain élémentaire est depuis longtemps épuisé, et qui vit d'une sensibilité délicate et d'idées compliquées et acquises. C'est comme une seconde vie morale qui a grandi et fleuri sur le sépulcre de la vie morale qui est naturelle à notre race. Ces poésies donc n'ont rien de populaire, ni même d'humain dans le sens vrai du mot; ce sont essentiellement des poésies de lettré et d'homme qui a franchi les limites mêmes de la civilisation. On pourrait presque croire, en les lisant, que ce n'est que par la tradition que les écrivains chinois connaissent l'existence des grands sentimens. Ces sentimens semblent comme perdus dans une lointaine antiquité, évanouis comme ces sages légendaires dont les poètes demandent à chaque instant : Où sont-ils à cette heure? Si on pouvait interroger quelqu'un d'entre eux, il répondrait sans doute : Nous avons ouï parler d'un temps où l'homme connaissait certains sentimens qu'on nommait espérance, amour, joie expansive; mais ils ont disparu depuis d siècles sans laisser de traces. Quelles formes ils avaient et quels effets ils produisaient dans le cœur de l'homme, nous ne le savons pas avec certitude. Toutes les sociétés ont connu ou con-

naîtront ce singulier dénûment qu'une longue civilisation finit par faire subir à l'âmè. L'homme s'aperçoit un jour de sa rudesse, et il en a honte; il raffine, il raffine, et de subtilité en subtilité il finit par devenir chinois par frayeur de rester barbare.

Ces raffinemens de la sensibilité et de l'intelligence chinoises, parfois d'une grande délicatesse, sont tellement subtils qu'ils deviennent presque insaisissables. Ainsi ces poètes ont un sentiment très vif, très juste de la nature, et ils sont passés maîtres dans l'art de la description; mais la vivacité et la justesse de leur sentiment ne se découvrent qu'aux lettrés qui sont rompus à toutes les ruses du talent. Les Chinois semblent avoir l'horreur des tons tranchés et des couleurs éclatantes, des formes pleines et robustes; on dirait que cela leur paraît trop commun et trop grossier. Ils aiment les couleurs tendres et fines, les tons pâles, doux, mélancoliques, et la nature qu'ils peignent est toujours une nature grêle et légèrement maladive, ou délicate et svelte. Ils ont une préférence marquée pour deux saisons, le printemps et l'automne : presque jamais ils ne tracent de peintures de l'été; il y a là trop d'opulence, trop d'ardeurs, trop de vie expansive et joyeuse, trop de couleurs voyantes pour leur pinceau ami du raffinement et leur imagination amie d'une douce tristesse. Le printemps et l'automne leur conviennent mieux. Les frissonnantes délicatesses d'avril et les maladives délicatesses d'octobre, les couleurs tendres des jeunes pousses, les haleines pénétrantes des vents que le soleil n'a pas encore eu le temps de réchauffer, les pâleurs de l'année à son aurore, les rougeurs de l'année à son déclin, voilà ce qu'ils comprennent et rendent merveilleusement. Leurs descriptions de la nature sont les découpures les plus adroites que je connaisse; des choses, ils n'enlèvent que les surfaces gracieuses, et il semble que ces surfaces ne soient jamais assez minces à leur gré. Ils choisissent leurs images parmi les phénomènes les plus vaporeux et les plus diaphanes, un brouillard léger, une lumière agile qui court sur la pointe des brins d'herbe, et leur subtilité raffine encore tellement ces images déjà si incorporelles qu'elles arrivent à en être métaphysiques. La tendresse que leur inspirent les fleurs et les plantes, la pitié qu'ils ressentent lorsqu'ils les voient se faner, l'inquiétude avec laquelle ils se demandent ce que devient leur âme, sont les fantaisies d'imaginations bizarres et fatiguées sans doute, mais qui aiment sincèrement et comprennent vivement la nature. On a dit que les Chinois avaient un sentiment enfantin de la nature; c'est un sentiment paternel qu'il faudrait dire plutôt. Ils ne choisissent parmi ses beautés que celles qui ont la grâce de l'enfance ou qui peuvent inspirer une douce sympathie, et ils leur adressent les complimens, les ironies

et les paroles caressantes qu'on emploie avec les enfans. Voici quelques extraits qui aideront à comprendre les diverses nuances de ce sentiment chinois de la nature.

LA PLUIE DE PRINTEMPS (Thou-fou).

« Oh! la bonne petite pluie, qui sait si bien quand on a besoin d'elle, — qui vient justement au printemps aider la vie nouvelle à se développer! — Elle a choisi la nuit pour arriver avec un vent propice; — elle a mouillé toutes choses, très finement et sans bruit.

« Des nuages sombres planaient hier soir au-dessus du sentier qui mène à ma demeure; — les feux des barques se montraient seuls dans l'obscurité, comme des points lumineux. — Ce matin, de fraîches couleurs éclatent au loin dans la campagne, — et je vois toutes chargées d'une humidité charmante les belles fleurs dont les jardins impériaux sont brodés. »

QUAND ON PORTE UNE PENSÉE DANS SON CŒUR (Tchin-tseu-ngan).

« Chaque beau jour qui s'écoule s'en va pour ne plus revenir. — Le printemps suit son cours rapide et déjà touche à son déclin. — Abîmé dans une rêverie sans fond, je ne sais où se perdent mes pensées; — je suis couché sous les grands arbres, et je contemple l'œuvre éternelle. — Hélas! toute fleur qui s'épanouit doit mourir en son temps! — Les chants plaintifs du ki-kouey (1) en avertissent mon oreille attristée. — Que d'êtres anéantis depuis l'âge antique des grands vols d'oies sauvages! — L'homme le plus populaire des siècles passés, s'il revenait aujourd'hui, qui le reconnaîtrait? — Les fleurs appelées *lân* et *jo*, depuis le printemps jusqu'à l'été, — croissent avec vigueur. Oh! combien elles sont verdoyantes! combien elles sont verdoyantes! — Solitaires, au plus profond des bois, elles développent leur beauté dans le bosquet désert. — La fleur entr'ouvre sa corolle odorante et s'élance sur sa tige dans tout l'éclat de ses vives couleurs. — Cependant le soleil s'éloigne et s'affaiblit peu à peu; — le vent d'automne surgit au milieu des feuilles tremblantes; — les fleurs de l'année s'épuisent et tombent entraînées par lui; — mais le parfum de la fleur enfin, que devient-il? »

IMPROVISÉ DEVANT DES FLEURS (Tsin-tsan).

« Les fleurs de cette année succèdent aux fleurs de l'année passée sans paraître moins belles. — Des hommes de l'année passée, ceux qui ont atteint cette année ont vieilli d'un an. — Cela montre que les hommes vieillissent; cela montre aussi que les fleurs ne vivent guère. — Ayez pitié des fleurs tombées, seigneur; ne les balayez pas! — Vos frères aînés et vos frères cadets, qui tous se distinguent par leurs talens et leurs grades, — chaque jour, au retour de l'audience impériale, réunissent des amis dans

(1) Le ki-kouey, oiseau qui chante à deux époques de l'année, au milieu du printemps et au milieu de l'automne, selon le commentaire chinois cité par le traducteur.

le jardin fleuri; — le parfum de ces pauvres fleurs pénètre jusque dans les coupes de jade, — et le vin de l'automne en est embaumé. »

LA CHANSON DES NÉNUFARS (Ouang-tchang-ling).

« Les feuilles des nénufars et les jupes de gaze légère sont teintes de la même couleur. — Sur les fleurs des nénufars et sur de rians visages, c'est la même rose qui s'épanouit. — Les feuilles et la gaze, les fleurs et les visages s'entremêlent au milieu du lac; l'œil ne saurait les distinguer. — Tout à coup l'on entend chanter; alors seulement on reconnaît qu'il se trouve là des jeunes filles. — Jadis les charmantes filles de Ou et les beautés de Youe et les favorites du roi de Thsou — se jouèrent ainsi parmi les nénufars, cueillant des fleurs et mouillant gaîment leurs gracieux vêtemens. — Quand les jeunes filles arrivent à l'entrée du lac, les fleurs lèvent la tête, comme pour recevoir des compagnes, — et quand elles s'en retournent en suivant le cours du fleuve, la blanche lune les reconduit. »

C'est au milieu de ces images légères, coquettes et froidement brillantes de clairs de lune, d'eaux miroitantes, de verdures naissantes que se joue la fantaisie de ces poètes. Ils rêvent aux âmes des fleurs défuntes et suivent d'un œil attristé les feuilles que le vent d'automne emporte dans le néant. Leur tendresse pieuse et amicale pour tous les jolis et fragiles objets de la nature est telle qu'on souhaiterait à la plupart d'entre eux la récompense que les dieux accordèrent autrefois à l'un de leurs pieux compatriotes dont M. Théodore Pavie a jadis traduit l'histoire. Toute la vie de ce singulier personnage avait été consacrée à la culture et à la contemplation extatique des pivoines. Il ne pouvait se lasser d'admirer leurs couleurs et de respirer leur arome; la belle fleur avait été l'intermédiaire par lequel cette âme enfantine et poétique était entrée en relation avec l'infini. Aussi, touchés de tant de piété, les dieux lui accordèrent à sa mort d'être transformé en pivoine, béatitude tout à fait conforme au mérite de ses œuvres pieuses.

Les affections particulières du cœur que les poètes chinois expriment sont de même nature que ces fantaisies de leur imagination. Leur sentiment préféré, c'est le sentiment subtil par excellence, celui qui, par sa froideur et en quelque sorte par son absence de corps, se prête le mieux aux recherches de la délicatesse, celui qui convient et qui plaît avant tout autre aux cœurs lassés et endoloris, l'amitié. C'est, après le respect de la famille, celui des sentimens humains que la Chine a le mieux connu et le plus traditionnellement pratiqué. D'abord lien puissant de fraternité démocratique, de mutuelle protection et d'association morale, il s'est raffiné d'âge en âge et comme aminci, et dans les poètes de l'époque des Thang nous

le voyons transformé en une sorte de dilettantisme sentimental et mélancolique. Les Chinois ont une expression charmante pour désigner les amitiés indissolubles et parfaites; ils les appellent « amitiés par les sons » ou amitiés musicales, soit qu'ils veuillent exprimer ainsi l'accord parfait de l'union des vrais amis, soit qu'avec leur subtilité sagace ils aient reconnu que la musique était le meilleur moyen d'éprouver si les âmes sont de même nature et sont capables de rendre les mêmes vibrations. Cette expression rend à merveille la nature du sentiment de l'amitié tel que nous le trouvons chez ces poètes. Cette amitié ressemble en effet à une musique plaintive et produit la même sensation de volupté douloureuse que produisent sur les nerfs les sons de l'harmonica.

Quant à l'amour, il n'a pas de place dans leurs vers; c'est une passion trop pleine de flamme et de vie, de substance trop épaisse, de caractère trop turbulent pour plaire à ces raffinés débiles. D'ordinaire les femmes ne figurent dans ces poésies que comme ornement, et en quelque sorte pour la décoration du paysage; deux ou trois fois cependant elles y figurent à titre de personnages, et cela à leur très grand honneur et de manière à nous donner la meilleure idée de la vertu des dames chinoises. Nous avons entendu les plaintes de la jeune femme qui pleure dans la solitude la déchéance de sa famille : Li-taï-pe, dans sa belle *Chanson des Têtes blanches*, nous a conservé les lamentations d'une épouse abandonnée de son mari. La pièce est trop longue malheureusement pour être citée, mais voici comme compensation la réponse d'une dame chinoise aux sollicitations pressantes d'un adorateur. Le sentiment en est noble, digne, simple, et ferait honneur, ce semble, à toute honnête femme de nos sociétés européennes.

UNE FEMME FIDÈLE A SES DEVOIRS (Tchang-tsi).

« Seigneur, vous savez que j'appartiens à un époux; — cependant vous m'avez offert deux perles brillantes. — Mon cœur s'est ému, mon esprit s'est troublé, — et ces perles, un moment je les ai fixées sur ma robe de soie rouge. — Ma famille est de celles dont les hauts pavillons se dressent à côté du parc impérial, — et mon époux tient la lance dorée dans le palais de Ming-kouang. — Je ne doute point que les sentimens de votre seigneurie ne soient purs et élevés comme le soleil et la lune; — moi, je reste fidèle à celui avec qui j'ai juré de vivre et de mourir. — Je rends à votre seigneurie les perles brillantes, mais deux larmes sont suspendues à mes yeux. — Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore! »

En lisant ces poèmes, on comprend à merveille le succès que le bouddhisme a obtenu en Chine et la facilité avec laquelle il s'y est établi. Jamais terrain n'a été mieux préparé pour cette religion de

l'anéantissement. La vieille civilisation chinoise et la religion de Bouddha étaient vraiment faites l'une pour l'autre. La théologie démocratique et l'esprit de fraternité du bouddhisme, qui avaient été un scandale pour l'Inde aristocratique, aux castes immuables, n'étaient point en désaccord avec les mœurs et les institutions de la plus ancienne des sociétés démocratiques. Dès les âges les plus reculés, l'enseignement des sages chinois s'était appliqué à développer dans l'âme de leur nation le sentiment moral plutôt que le sentiment métaphysique ou poétique. Au contraire des poètes et des sages de l'Inde, les sages chinois avaient cru que le principal objet de la sollicitude et du respect de l'homme devait être l'homme, et ils avaient créé ainsi parmi leurs compatriotes un esprit d'humanité qui les rendait propres à comprendre les plus délicates nuances de la charité et de la tendresse bouddhistes; mais la vraie, la grande raison du succès du bouddhisme, c'est que cette religion tombait comme une manne céleste sur une vieille civilisation altérée de paix et affamée de repos. Cette promesse de la béatitude par l'anéantissement, cette espérance certaine de l'éternel sommeil, ce renoncement facile et joyeux à toutes les choses de la terre, durent être un baume rafraîchissant pour tous ces cœurs trop civilisés et fatigués de vivre. Dans leur lassitude même ils trouvaient plus qu'une disposition à recevoir les enseignemens du bouddhisme, ils y trouvaient le commencement de son adoration du néant et de ses pratiques pieuses. La fatigue du cœur est le commencement du bouddhisme comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et l'on peut dire sans se tromper que toutes les vieilles sociétés sont bouddhistes de fait, sinon d'étiquette, tout aussi bien que la société chinoise.

La mélancolie habituelle aux poètes chinois n'a donc pas de peine à se transformer en tristesse religieuse, et la solitude où ils aiment à vivre les sollicite fréquemment à la contemplation de la suprême vérité. Alors le poète sort de sa retraite et va chercher le mot du bonheur incorruptible dans la cellule d'un bonze sectateur de Laotseu, ou visiter quelque monastère bouddhiste. Les pièces religieuses proprement dites sont peu nombreuses dans le recueil de M. d'Hervey Saint-Denys; en revanche, celles où se trahit une inclination à la religiosité et à l'onction mystique sont en nombre indéfini. En voici une d'un caractère tout à fait tranché et qui ne déparerait aucune littérature mystique :

LA SOLITUDE (Oey-Yng-Voé).

« Nobles ou de condition obscure, les hommes, quel que soit leur rang, — ne franchissent le seuil de leur porte que pour être assaillis de mille tracas.

— Celui-là seul qui dégage son cœur de toute influence extérieure — se complaît dans la solitude, et sait en apprécier le bienfait. — La pluie vient le matin et s'arrête le soir, sans que j'en aie connaissance, — et la verdure naît au printemps sans attirer mon attention. — Sortie des ombres de la nuit, la montagne a déjà repris les teintes brillantes de l'aurore; — sans les petits oiseaux qui chantent autour de ma demeure, je ne m'en serais pas même aperçu. — Parfois je m'entretiens, assis près d'un bonze tao-sse (1); — parfois je chemine côte à côte avec un pauvre bûcheron. — C'est un instinct puissant qui m'attire ainsi vers les pauvres et les faibles, — et non l'orgueilleuse pensée d'affecter le mépris des grandeurs. »

Arrêtons-nous sur cette pièce qui nous fait rejoindre enfin les grands sentimens de l'humanité par la voie du raffinement et de la subtilité. Nous ne croyons pas avoir oublié de mettre en lumière aucun détail intéressant, et nous pouvons enfin fermer ce volume, le plus curieux recueil de littérature orientale qu'on ait offert au public lettré depuis la traduction des *Avadanas* de M. Stanislas Julien. Nous ne pouvons qu'engager le traducteur à continuer pour les époques plus récentes le travail accompli pour l'époque des Thang et à pousser ses explorations jusqu'à nos jours, si cela lui est possible. Il serait curieux de posséder un recueil de poésies chinoises récentes et de connaître exactement quel est l'état actuel de l'intelligence dans cette vieille société.

J'éprouve, en fermant ce volume, le besoin de poser deux questions, en laissant à de plus savans le soin d'y répondre. On a pu constater la ressemblance extraordinaire que les œuvres des lettrés chinois présentent avec les œuvres de l'intelligence européenne. Parmi les sentimens qu'ils ont exprimés, il y en a quelques-uns de bizarres, aucun que nous ne puissions retrouver dans notre expérience, si nous la scrutons avec sagacité, et que nous ne puissions comprendre avec un peu d'attention. Je demande aux critiques modernes, qui ont trouvé tant de théories ingénieuses sur les races, comment il se fait que ces frères mongoliques, au visage arrondi et aux yeux obliques, semblent avoir avec les nations européennes une parenté d'âme et d'intelligence, tandis que les autres peuples orientaux, qui sont nos véritables parens selon la chair et les lois de la race, n'ont avec nous pour ainsi dire qu'une parenté de visage et de couleur. Comment se fait-il que nous retrouvions en Chine la morale que nous considérons comme la plus favorable au bonheur du genre humain, le même esprit d'humanité que nous considérons comme le meilleur instrument du perfectionnement de notre espèce, le même rationalisme éclairé que nous considérons comme la véri-

(1) Bonze sectateur des doctrines de Lao-tseu.

table religion de l'homme civilisé? Les critiques ethnographes qui établissent si bien les preuves de notre filiation aryenne recule-raient certainement d'horreur devant la morale des races dont nous sommes sortis et qu'ils exaltent si fort au détriment des peuples de l'extrême Orient, lesquels professent au contraire la seule morale que leurs détracteurs voulussent reconnaître. Comment se fait-il donc que les seuls peuples qui nous soient parens par l'âme sont précisément ceux qui, selon la critique, nous sont étrangers par la race, les Juifs et les Chinois?

Notre seconde question s'adresse aux philosophes de la démocratie européenne moderne. — O philosophes, leur dirai-je, je veux bien entretenir les mêmes espérances que vous; mais avez-vous bien réfléchi sur l'enseignement que nous donne le sort des institutions de la Chine? Ce peuple nous ressemble, non-seulement par la tournure de son intelligence, par sa morale humaine, par sa philosophie pratique, mais par son organisation sociale et ses institutions politiques. Assurément vous préférez à toute autre civilisation la civilisation des peuples modernes, et assurément encore vos deux favoris parmi ces peuples sont les peuples anglais et français, que vous regardez l'un comme le pionnier, l'autre comme le missionnaire de cette civilisation qui vous est chère. Eh bien! il se trouve que le peuple chinois possède exactement les qualités de ces deux peuples, sans avoir leurs défauts. Il est pacifique comme l'Anglais, et tient, comme lui, la guerre pour le pire des fléaux; il aime, comme lui, le commerce et l'industrie; il a porté, comme lui, l'agriculture au plus haut point de perfection; il a tout le génie pacifique de l'Angleterre, sans avoir cet élément féodal et aristocratique qui est la seule chose qui vous déplaise dans ce grand pays. Et d'autre part le Chinois est démocrate comme le Français, sans avoir, comme lui, cet esprit agressif et guerroyant qui fait courir tant de dangers à cette démocratie même qu'il préfère à tout! Mais cette démocratie que nous avons établie à grand'peine, et qui existe chez nous depuis soixante ans seulement, est organisée en Chine depuis des siècles, et son origine se perd dans le lointain des âges. Cette démocratie n'est point imparfaite ni rudimentaire; c'est la démocratie la plus savante, la plus compliquée, la plus semblable à celle que vous élaborez et que vous vantez. Quelle est celle de nos institutions politiques que les Chinois ne possèdent pas? Ils ont notre centralisation et notre hiérarchie administrative, ils connaissent toutes les formules de notre philosophie démocratique. Qu'y a-t-il qui soit plus près de nos idées que cette institution du concours qui chez eux sert de base au recrutement des fonctionnaires, à l'organisation des fonctions sociales? Assurément votre idéal démocratique a

été compris et réalisé par ce peuple autant que le permettent les conditions de la terre. Comment est-il advenu cependant que cette société soit arrivée à présenter l'image de la décrépitude la plus repoussante et le spectacle des corruptions les plus sanglantes et des cruautés les plus lâches?

Vous considérez la démocratie non comme une étape dans le progrès général de l'humanité, mais comme le dernier terme de ce progrès. Une fois arrivée à ce point, son long voyage est achevé, et, quel que soit son développement ultérieur, elle reste et doit rester éternellement dans l'état démocratique, l'esprit humain ne pouvant comprendre en morale et en politique aucune forme plus parfaite de la justice et plus rapprochée de la vérité abstraite que la démocratie. Vous croyez que la démocratie est non-seulement le dernier terme des institutions humaines, mais qu'elle est le sel qui empêchera désormais ces institutions de se corrompre. Les peuples ne connaîtront plus la décadence et la barbarie, parce qu'ils seront régis par la démocratie; ils ne connaîtront plus les vices qui finissent par atteindre les meilleures institutions lorsqu'elles durent trop longtemps, parce que ces institutions seront démocratiques, de sorte que, par une vertu conservatrice propre à la démocratie, les peuples n'auront pas plus à craindre la trop longue durée de cette dernière période de la race humaine, que l'âme n'aura à craindre de se corrompre par le séjour de l'éternité. Eh bien! si cela est vrai, la Chine, qui depuis des siècles, et pour ainsi dire dès ses premiers pas, a atteint cette dernière étape du progrès de l'humanité, devrait être le siége de toutes les béatitudes terrestres, et, loin d'aller ouvrir le Céleste-Empire à coups de canon, nous devrions y chercher des sujets d'édification politique. Et cependant c'est trop justement que nous traitons aujourd'hui ces vieux civilisés de barbares lâches et corrompus.

Il n'y a donc pas d'institution politique qui ait la propriété d'empêcher la justice et la vérité de se corrompre; le seul sel qui les conserve est celui qui s'échappe des flots incessamment renouvelés qui coulent de la source inconnue de la vie. Or cette source est la propriété de l'Être tout-puissant qui ne se montre ni ne se nomme, pour lequel nos théories critiques sur les races n'existent pas, et qui se sert indifféremment de toutes les formes et de toutes les forces pour faire accomplir à l'humanité les destinées qu'il lui a lui-même assignées.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA POLOGNE

DEVANT L'EUROPE

I. *L'Insurrection polonaise*, par M. de Montalembert. — II. *Les Réformes russes en Pologne et l'Autriche en 1862.* — III. Papiers diplomatiques, Documens, etc.

Un jour ou plutôt une nuit de janvier, en pleine Europe, dans une ville aussi renommée pour l'éclat traditionnel de sa civilisation que pour ses malheurs, au sein d'un pays dont la vie nationale n'a plus depuis longtemps d'autre refuge que la protestation, les autorités publiques, par calcul, par aveuglement ou par impatience, veulent tenter un de ces coups qui sont un défi audacieux à la fatalité des conflits : elles jettent nuitamment le filet sur toute une population pour enlever, sous le nom d'un recrutement militaire, tout ce qu'il y a de force jeune, virile et active. Ce n'est pas même assez pour elles d'avoir jeté ce coup de filet nocturne, d'avoir accompli leur œuvre « entre une heure et huit heures du matin, » elles veulent transformer en signe de triomphe la muette stupeur d'une ville, et, se tournant vers l'Europe, elles publient que ce recrutement s'est fait dans le calme le plus heureux, que les conscrits sont pleins de bonne humeur et se réjouissent d'entrer dans cette « école d'ordre » qu'on appelle l'armée, que rien de semblable à cette tranquillité et à cette bonne volonté ne s'était vu depuis trente ans. Alors cette dernière goutte d'amertume, tombant sur des cœurs ulcérés, les enflamme. On eût supporté peut-être encore l'acte lui-même; l'ironie ressemblant à une insulte vient provoquer à la résistance. Les évasions se multiplient, et le réveil de la nuit du

recrutement, c'est l'insurrection se répandant dans tout le pays comme une traînée de feu.

Au premier instant, le gouvernement ainsi engagé et ceux qui le représentent dans l'Occident se hâtent de dire que ce n'est rien, que tout est fini déjà, ou va finir le lendemain, le jour suivant au plus tard, que ce n'est plus que la dernière convulsion d'une agonie. Et d'abord quand cela serait, quand cela eût été, quand une répression foudroyante et irrésistible eût étouffé dans son explosion même cette révolte de l'instinct d'un peuple, la question resterait-elle moins entière? Le droit aurait-il péri avec ces victimes inconnues d'une échauffourée sanglante? Mais non, rien n'est fini, ni le lendemain, ni le jour suivant; tout commence au contraire. Ces fuyards de la conscription, ces *outlaws* se rallient dans les forêts, s'improvisent soldats pour leur pays, pour leur nationalité. La persistance et l'étendue du mouvement déconcertent la répression, qui s'épuise en bulletins de victoire et en contradictions, réduite à n'atteindre que des tronçons qui s'agitent partout à la fois pour se rejoindre. Des bandes qu'on pense avoir détruites reparaissent un peu plus loin; des chefs qu'on dit avoir blessés et rejetés hors du territoire se retrouvent pleins de vigueur, prêts à reprendre leur élan, disputant le terrain par l'habileté ou par l'audace. Des hommes sans armes tiennent tête à toute une armée, à un empire. On les appelle d'abord des brigands, puis des insurgés, puis l'*ennemi*, et les engagemens deviennent des batailles dans le langage officiel lui-même. Quant aux victimes et aux scènes de dévastation, ce n'est point malheureusement ce qui manque. La répression semble se venger de son impuissance par les excès. De jour en jour ainsi la lutte grandit et se complique. La peur de la contagion ou je ne sais quelle fantaisie de solidarité d'oppression et d'absolutisme attire une puissance voisine dans le piége d'une intervention qui soulève le sentiment universel, déjà bien assez ébranlé par le spectacle de ce combat inégal plein d'héroïsme, de pitié et de terreur, et devant l'Occident la question polonaise se relève tout entière avec ce qu'elle a de complexe, de profond et d'émouvant; elle se relève dans ce duel nouveau d'un peuple et de la domination étrangère comme un problème qui, par sa nature, dépasse la sphère d'une lutte purement intérieure, qui pèse sur la conscience de l'Europe si étrangement remuée aujourd'hui, qui touche à tout, à la politique, à l'humanité, à l'inviolabilité du sentiment d'indépendance nationale, et qu'on ne peut plus éluder désormais en présence d'un droit rajeuni dans le sang versé à flots.

Certes ce n'est point d'aujourd'hui qu'il existe, ce problème d'une nationalité qui ébranle le monde de ses tressaillemens douloureux,

de ses efforts pour revivre. Il est vieux comme la pensée d'ambition et d'injustice qui a cru pouvoir impunément, il y a un siècle, faire disparaître un peuple; il a suivi depuis lors la politique européenne dans ses vicissitudes, et s'est mêlé à elle comme un embarras, comme un remords. Il n'est pas un moment, toutes les fois que le continent s'est remué, où il n'ait reparu. Il a donc une raison d'être générale et permanente; mais en même temps, dans ce que j'appellerai sa génération contemporaine, dans ses manifestations nouvelles, il se lie à des circonstances plus immédiates, plus saisissables. Évidemment l'insurrection qui vient d'éclater en Pologne est la fatalité d'une situation; elle est le résultat de vingt-cinq ans d'un régime où la compression a été poussée jusqu'aux dernières limites, de sept années perdues en temporisations et en contradictions depuis l'avénement de l'empereur Alexandre II, de deux années d'une agitation morale qu'on n'a su ni apaiser ni désarmer par une libérale et intelligente politique. L'erreur de la Russie a été de fermer les yeux sur cette situation, de penser que tant qu'elle avait la force, elle avait le droit, que tout ce qui se passait en Pologne n'était que l'œuvre de quelques conspirateurs, qu'il n'y avait, pour faire la paix, au lieu de supprimer les causes d'agitation, qu'à supprimer les agitateurs; son erreur plus grande encore au point de vue des événemens actuels, — erreur de tous les pouvoirs troublés, — c'est d'avoir eu un certain jour cette préoccupation fixe qu'entre ce qu'elle appelle le parti révolutionnaire polonais et le parti révolutionnaire russe il y avait une connivence, un travail commun de conjuration qui devait éclater au printemps, au moment où la question des paysans allait renaître dans l'empire. Elle a été ainsi conduite à cette dangereuse pensée de devancer elle-même l'heure d'un combat qu'elle redoutait, de se jeter sur la foi d'un soupçon au milieu d'un travail présumé d'organisation insurrectionnelle, de frapper un grand coup sur la Pologne avant d'avoir à se mesurer avec d'autres dangers intérieurs. De là ce recrutement, devenu dans les mains de ceux qui l'ont conçu et exécuté une vraie loi des suspects, combiné merveilleusement de façon à diviser les classes en exemptant les populations rurales et en mettant la population des villes à la merci de la police, seule chargée de choisir, de désigner les conscrits, c'est-à-dire les victimes. La Russie n'a point vu qu'en agissant ainsi elle abdiquait d'abord le rôle d'un gouvernement régulier, et de plus que, pour détourner une insurrection possible, nullement certaine au printemps, elle en provoquait une sûrement, à l'instant même, en donnant à l'explosion d'un peuple une raison nouvelle et mille fois légitime. C'est ce qui est arrivé.

C'est dans la nuit du 15 janvier que le recrutement s'exécutait à

Varsovie, et c'est peu de jours après, dans la nuit du 22, qu'éclatait cette insurrection qui a duré déjà plus qu'il n'était humainement possible de le croire, qui s'est maintenue assez pour attester l'inépuisable vitalité d'un peuple, et qui, dût-elle être matériellement vaincue, a un si émouvant caractère entre toutes les prises d'armes contemporaines. Qu'il y eût en Pologne un parti révolutionnaire ou, pour mieux dire, un parti d'action se séparant des conseillers d'une marche plus lente et plus pacifique, ne voyant de délivrance que par un soulèvement national et très accessible à la tentation d'une occasion favorable : oui, sans doute, il existait concentré dans un comité de direction à Varsovie. Il existe plus que jamais aujourd'hui personnifié dans des chefs sous les yeux mêmes du gouvernement, qui ne peut le saisir : il existera demain, comme il arrive en tout pays où s'agite une question d'indépendance, où les têtes jeunes et ardentes ne songent qu'aux revendications armées; mais ce parti, organisé en effet, ayant partout des intelligences, avait plus de désirs et de rêves d'action que de moyens de combat. Il avait subi plus d'une fois déjà l'influence modératrice de ceux qui croyaient, qui voulaient croire encore à l'efficacité de l'agitation morale, et si tout eût suivi son cours naturel, selon le mot de lord John Russell dans le parlement anglais, il est vraisemblable qu'il eût continué à parler d'insurrection et à ne point s'insurger. La preuve qu'il était bien moins préparé à l'insurrection que ne l'a cru et ne l'a dit la Russie, c'est qu'il n'y avait d'armes nulle part, que rien n'était prévu; une preuve plus décisive encore, c'est qu'au premier moment le mot d'ordre du parti d'action était de ne point résister, de se soumettre au recrutement. Quelques-uns des membres du comité supérieur de Varsovie s'effrayaient du mouvement bien plus qu'ils ne songeaient à le précipiter, si bien que ce comité se divisait, se dissolvait un instant, et était obligé de se reconstituer sous le coup même de cette crise pressante. Qu'a-t-il donc fallu pour mettre le feu à cette situation, pour faire une réalité de ce qui n'était que le rêve d'esprits ardens, pour que ce rêve presque platonique d'un soulèvement national passât tout à coup dans toute une population spontanément rapprochée dans une défense désespérée? Il a fallu, outre la pensée même de la conscription, la manière dont cet acte s'accomplissait; il a fallu l'impatience fiévreuse du gouvernement à publier « le triomphe de l'ordre, » sans s'informer si ses paroles, en exaspérant les âmes, n'allaient pas être pour quelque chose dans les torrens de sang offerts comme un héroïque démenti à une déclaration d'obéissance volontaire et de suicide.

Je ne sais si jamais insurrection a eu un prologue plus dramatique et plus lugubre que cette scène du recrutement à Varsovie

que des journaux anglais ont décrite d'un trait ineffaçable. Dès la première heure, la ville était occupée militairement. Les troupes campaient sur les places, et des chaînes de factionnaires reliaient tous les postes, tandis que des patrouilles de cavalerie battaient les rues. La ville ainsi enveloppée dans ce réseau stratégique, l'opération commençait. On envahissait brusquement les maisons, on forçait les portes qui ne s'ouvraient pas, et on tombait dans l'intérieur des familles. Chaque officier de recrutement, suivi de trois hommes de police et d'un piquet de soldats, procédait sommairement; il avait sa liste, et il lui fallait son nombre de conscrits : pour ceux qui manquaient, il prenait les pères, les frères, les enfans, sans excepter les malades et les infirmes. On mettait même la main sur les passans attardés dans les rues sans connaître leur nom, et tout était poussé pêle-mêle vers la citadelle. Je songeais un de ces jours, en voyant passer tous ces conscrits français de libre et joyeuse humeur, portant à leur chapeau enguirlandé le numéro qui les faisait soldats, je songeais à cette autre scène d'un recrutement procédant comme une proscription, s'abattant la nuit sur les familles, violant le foyer pour enlever à un peuple sa jeunesse et sa force. Il n'y eut pourtant d'abord aucune résistance à Varsovie; elle eût été impossible. Seulement une sourde irritation survivait à la scène du 15 janvier, et la pensée d'une protestation naissait bientôt en présence de cette publication officielle où le gouvernement se complaisait à célébrer sa victoire nocturne en annonçant à l'Europe que le recrutement « s'était effectué dans une tranquillité parfaite, » que les conscrits enfermés à la citadelle « montraient les meilleures dispositions et même de la gaîté. » Alors tout changeait rapidement. Jusque-là les évasions avaient été peu nombreuses; elles commencèrent à se multiplier. Ceux qui avaient réussi à se soustraire à la conscription s'échappaient de tous côtés. Ils partaient sans argent, n'ayant que les vêtemens qu'ils portaient sur eux; d'armes, il n'en était point question. Qu'allaient-ils faire? Ils ne le savaient encore, ils fuyaient. Les uns, qui s'étaient donné rendez-vous à Blonié, près de Varsovie, se dirigeaient vers les forêts à l'ouest de la Vistule; les autres se rassemblaient aux environs de la petite ville de Serock, au confluent du Bug et de la Narew. Dès le 22 janvier, les premiers engagemens éclatèrent. Le gouvernement ne se tint pas encore pour averti : il voulut poursuivre l'exécution du recrutement jusque dans les provinces le 27 janvier; mais cette fois il venait trop tard. Toute la jeunesse avait pris la fuite et s'était dispersée dans les campagnes, dans les bois. Il n'y avait alors du reste ni plan, ni organisation; la nécessité d'une défense commune fit de tous ces groupes de fugitifs des bandes qui en un instant sillonnèrent le royaume de la fron-

tière de la Lithuanie au grand-duché de Posen, qui remplirent les gouvernemens de Plock, de Podlachie, de Lublin, de Sandomir, fatiguant les colonnes russes lancées contre elles, tantôt se dérobant, tantôt faisant face avec une énergie désespérée, et voilà comment naissait cette insurrection, n'ayant à l'origine d'autre mobile que d'échapper à une proscription, puis finissant par relever dans son camp le drapeau de la nationalité polonaise, ramené au combat par des légions de soldats improvisés.

Dans ce drame étrange, on peut donc dire que c'est la nature humaine outragée qui rebondit en quelque sorte la première sous un excès d'oppression, auquel vient se mêler une imprévoyante ironie; le patriotisme vient ensuite comme pour donner la force, le lien et préciser le but, et ce qui n'était la veille qu'une fuite devant le recrutement devient le lendemain un vaste et formidable soulèvement ayant ses mots d'ordre, ses points de ralliement et ses chefs, envahissant plus ou moins ou remuant toutes les contrées de l'ancienne Pologne soumises à la Russie, paraissant partout à la fois, au nord entre Vilna et Dunabourg, dans les marais de Pinsk, dans la Lithuanie comme dans toutes les provinces du royaume. Ce que n'aurait pu faire le travail des sociétés secrètes, continué pendant des années, un mouvement de désespoir le faisait d'un seul coup en jetant dans les forêts toute la population jeune des villes, en créant ces bandes innombrables, dénuées d'armes il est vrai, réduites à se battre pour en avoir, n'ayant à opposer à des troupes régulières et à l'artillerie que la faux traditionnelle du paysan polonais, ou même quelquefois des bâtons ferrés, mais animées d'une sombre énergie et rapidement formées à la discipline sous la pensée de vendre plus chèrement leur vie.

Dès lors s'engage cette lutte aux mille péripéties, où la répression effarée et irritée va jusqu'aux plus terribles excès, où l'insurrection apparaît avec des chances et sous des couleurs diverses : précaire et toujours menacée du côté du grand-duché de Posen, où la Russie trouve la connivence de la Prusse; enveloppée d'une sorte de mystère du côté de la Lithuanie, où l'intensité du combat ne se révèle que par les proclamations et les bulletins russes; forte et active dans le sud du royaume, où, appuyée sur la frontière de la Galicie et sur la neutralité de l'Autriche, retranchée dans une contrée montagneuse et boisée, elle se défend à outrance, reprenant son élan quand on la croit vaincue. Ces bandes, formées à la hâte et en quelque sorte d'elles-mêmes, devenues bientôt toute une armée mobile avec ses compagnies de faucheurs, ont eu rapidement leurs chefs audacieux et habiles : les Langiewicz, les Jesioranski, les Bochdanowicz, les Frankowski, les Padlewski, les Lewandowski;

mais ce qui prouve combien ce mouvement était peu préparé, c'est qu'au premier instant on ne savait qui conduisait ces bandes d'insurgés, et ces bandes elles-mêmes ne savaient quels allaient être leurs chefs : les Russes n'avaient d'abord devant eux qu'une masse anonyme et ne savaient à qui ils avaient affaire.

Une nuit, au commencement de janvier, un homme jeune encore, glacé de froid et à bout de ressources, frappe à la porte d'un château dans la campagne, au-delà de la frontière prussienne. Il avait épuisé, pour arriver jusque-là, ce qu'il avait d'argent; il était exténué, et ne pouvait aller plus loin. Il reçut une hospitalité de quelques heures, il se réconforta et put repartir bien vite. Où allait-il? Celui qui l'avait reçu un instant, sans connaître rien de plus que son nom de Polonais, l'apprit quelques jours après par les bulletins russes : c'était Marian Langiewicz, le plus habile tacticien de cette guerre qui commençait. Langiewicz est né le 5 août 1827, à Krotoszin, dans le grand-duché de Posen. Il a étudié longtemps dans les gymnases et à l'université de Breslau, où il s'occupait principalement de mathématiques. Obligé, comme sujet prussien, au service de la *landwehr*, il a passé une année dans l'artillerie de la garde à Berlin. Il n'a cessé depuis de poursuivre des études militaires, sans avoir cependant fait partie, comme on l'a dit, de l'expédition de Garibaldi en Sicile. Accouru de France au premier bruit du recrutement, dont il pressentait les effets, il arrivait seul, inconnu, comme je l'ai dit, prêt à se mêler à la première bande qu'il rencontrerait, et en quelques jours il est devenu l'un des chefs les plus brillans, les plus heureux, de cette émouvante guerre, posant d'abord son camp dans les montagnes de Sainte-Croix, organisant à demi ses hommes, et bientôt entrant en campagne avec ce mélange d'habileté et de hardiesse qui a déjoué jusqu'ici la stratégie des colonnes envoyées contre lui. Les Russes l'ont tué ou blessé quelquefois, au dire de leurs bulletins, et plus souvent encore ils ont dispersé ses bandes. Il ne tient pas moins ferme, personnifiant avec un éclat devenu européen cette insurrection, concentrée dans le palatinat de Sandomir. Et puis, Langiewicz fût-il réduit à passer la frontière, ou succombât-il sous le poids des masses qui cherchent à l'assaillir, tout serait-il donc fini? N'est-ce point aujourd'hui la révolte à mille têtes?

Au fond, quelle est la force et quels sont les élémens de cette insurrection? Sa force est dans la nature de cette guerre de partisans qui échappe à une défaite décisive, qui, au lieu de se concentrer dans une ville, sur un champ de bataille, est partout à la fois, harcèle les Russes, les contraint à se diviser, les épuise sans cesse en marches et en contre-marches suivies de victoires problématiques

ou inutiles. Les élémens qui sont entrés dans la lutte sont peut-être plus difficiles à préciser. Sans doute il y a un sentiment commun dans tout le pays, et toutes ces questions de démocratie, de socialisme, de propagande révolutionnaire qu'on agite, comme pour faire illusion à l'Europe, n'ont ici qu'un rôle absolument effacé, si même elles ont un sens quelconque dans l'état actuel de la société polonaise. Il serait néanmoins peut-être aisé de distinguer, à n'observer qu'un fait, que dans la première surprise, à l'origine, il y a eu des nuances dans l'action des différentes classes. Ainsi il est évident que le noyau primitif, énergique et puissant de l'insurrection a été la population des villes particulièrement atteinte par le recrutement, toute cette classe moyenne active, intelligente, aspirant à prendre un rôle qu'elle n'a point eu jusqu'ici, composée d'industriels, de petits propriétaires, d'employés, d'ouvriers. Les grands propriétaires, dans les premiers jours, restaient dans une certaine expectative, hésitant à tout risquer, à compromettre l'avenir du pays en un mouvement qu'ils jugeaient prématuré, mal préparé, et formant une sorte de réserve imposante en cas d'une déception trop prompte. Les étudians eux-mêmes de l'université de Varsovie et de l'école polytechnique de Pulawy refusaient d'abord de se jeter dans l'insurrection, ou résistaient encore du moins à l'excitation du moment. Quant aux paysans proprement dits, aux cultivateurs répandus dans les campagnes, sans être hostiles, ils restaient passifs et inertes; vivant dans la sphère de leurs intérêts pratiques, ils en étaient à mal comprendre un mouvement qui ne les touchait pas directement, et dont ils avaient été en quelque sorte désintéressés d'avance par l'exemption calculée de la conscription. Dans plusieurs provinces, ils semblaient vouloir rester neutres.

Il ne faut point s'y tromper cependant : ces différences étaient plus apparentes que réelles, et c'est la Russie elle-même qui a pris soin d'effacer ces nuances, de refaire l'unanimité dans l'action comme dans les pensées. Par le recrutement, elle avait déjà donné à l'insurrection une armée qu'elle n'aurait point eue sans cela; en vantant les étudians de Varsovie pour leur bonne tenue, leur subordination et leur amour de l'ordre, elle les poussait à s'en aller rejoindre les insurgés; en cherchant à tirer avantage de l'attitude de la noblesse, elle la provoquait à se déclarer plus nettement et à répondre par une proclamation qui finissait par ces mots : « Les pères suivront leurs fils! » Et pour les paysans, ils n'ont pas tardé eux-mêmes à se sentir entraînés par le courant. La Russie, il est vrai, après les avoir exemptés du recrutement, a cherché à s'en faire des auxiliaires, à exciter leurs passions et leur cupidité. Il y a tel commandant militaire, le général Chruszczef à Lublin, qui a

offert aux paysans cinq roubles par insurgé qu'ils livreraient. En Lithuanie, plus récemment, le gouverneur militaire, le général Nazimof, publiait une proclamation où il s'adressait particulièrement aux paysans pour leur rappeler leur récent affranchissement et les détourner de toute participation aux mouvemens insurrectionnels : « Je m'adresse à vous, disait-il, paysans des gouvernemens de Wilna, Grodno, Kowno et Minsk;... vous devez prouver l'impuissance de pareilles tentatives, arrêter immédiatement tout individu qui oserait les entreprendre et le livrer aux mains de l'autorité la plus voisine pour qu'il soit traité selon la loi... » C'est ni plus ni moins le langage tenu en Galicie au moment des massacres de 1846. Je ne veux point dire que ces excitations aient été partout sans effet et que l'appât du butin n'ait point entraîné quelques malheureux; mais en général les paysans ont résisté à ces suggestions violentes : ils ont été de plus en plus les alliés du mouvement, et ici encore c'est l'armée russe qui a pris soin de les éclairer en n'épargnant ni leurs villages ni leurs familles. S'ils n'ont pas pris une part plus grande, plus visible à l'insurrection, c'est tout simplement parce qu'ils n'avaient pas d'armes et qu'on n'en avait pas à leur donner quand ils se présentaient. Pour tout le reste, ils sont évidemment liés à la cause commune. Et de fait, s'il y avait dans les campagnes une population ennemie, comment expliquer la durée et les progrès de cette insurrection pendant deux mois? La moindre hostilité de la part des paysans serait la perte des insurgés. Ces bandes, mal armées, mal vêtues au cœur de l'hiver, eussent été affamées et gelées en quelques jours; elles n'auraient eu ni vivres, ni vêtemens, ni refuge, ni aucun moyen de soigner leurs blessés. Elles ont vécu et elles vivent cependant : ce sont les paysans qui leur assurent des vivres, des secours, qui reçoivent leurs blessés et les soignent.

La vérité est que cette insurrection est devenue l'œuvre de tout le monde, et que du concours universel est née cette organisation dont il faut se rendre compte pour comprendre combien elle est difficile à vaincre et à déraciner. Il y a en effet une petite armée régulière, permanente, mobile, prête à se porter partout, manœuvrant avec dextérité, et en même temps il y a dans chaque district une *pospolite*, suivant le vieux mot polonais, une sorte de *landwehr* toute locale; ceux qui la composent vivent chez eux, dans les fermes ou dans les usines, se lèvent au premier signal pour combattre, le plus souvent sans sortir de leur circonscription, et se dispersent après l'action. Plus loin une autre *pospolite* est prête à se lever au même signal et dans les mêmes conditions. De là cette multitude de bandes qu'on voit surgir, qui ne sont jamais les mêmes, qui se dispersent en effet comme le disent les bulletins officiels, mais qui sont tou-

jours prêtes à se recomposer après le passage des colonnes russes et font la force populaire de ce mouvement. Le gouvernement a senti le danger et a fait aux maires des communes une obligation de réunir des gardes urbaines pour courir sus aux insurgés. Les maires ont répondu qu'il n'y avait que des vieillards, des enfans et des femmes évidemment incapables de réussir là où la puissante armée impériale ne suffisait pas.

L'imprévoyance de la Russie en face de ce mouvement grandissant, il faut le dire, n'a été égalée malheureusement que par la violence qu'elle en est venue bientôt à mettre dans la répression. Aux premiers jours, on traitait légèrement à Varsovie cette insurrection de réfractaires. C'était une éruption, comme on disait, et les médecins habiles n'arrêtent pas les éruptions. Il était bon que tous les factieux se réunissent pour qu'on pût les atteindre et les abattre d'un coup. Aussi laissait-on partir tous les fugitifs. On allait bien plus loin : craignant que les conscrits déjà enfermés à la citadelle n'allassent faire une propagande dangereuse jusque dans l'armée russe, on en relâchait le plus grand nombre, et c'étaient autant de soldats nouveaux pour l'insurrection; mais un fait inattendu vint bientôt surprendre le gouvernement russe. Ces bandes n'étaient pas aussi faciles à vaincre qu'on l'avait supposé. Les victoires qu'on se promettait se changeaient en une série d'échecs. L'impuissance conduisait à l'irritation, et entre les autorités civiles et militaires de Varsovie c'était à qui se renverrait la responsabilité d'une lutte ainsi engagée. Une impatience violente s'emparait du gouvernement, et cette guerre devenait sombre. Alors s'ouvrait cette campagne semée de journées lugubres, — Wengrow, Siematicze, Wonchotsk, Tomaszow, Miechow, — où les colonnes russes marquaient leur passage par l'incendie, le pillage et le massacre, où les femmes d'une petite ville, sommées de se retirer, répondaient : « Ici les femmes meurent à côté de leurs maris, et les enfans à côté de leurs pères. » Et ce n'est pas par le témoignage nécessairement passionné des insurgés que se révèle le caractère désordonné et furieux de cette répression, c'est par les ordres du jour du grand-duc Constantin lui-même, réduit à constater et à blâmer les excès de la soldatesque, par les proclamations des généraux menaçant de tout saccager, de détruire les maisons par le canon et exécutant leurs menaces, par les rapports des autorités publiques racontant les sacs des villes, le massacre des habitans paisibles et même des fonctionnaires.

La guerre a sans doute ces exaspérations; mais il y a aussi des actes à peine imaginables dans un pays civilisé, interdits à une armée régulière. Or que fait l'armée russe dans cette triste campagne? Voici une petite ville, Tomaszow, où périssent massacrées

dix-sept personnes absolument étrangères à l'insurrection, des fonctionnaires, le juge de paix et son greffier, le maire de la ville, le médecin, le pharmacien, des préposés de la douane, le vérificateur des tabacs, le vicaire, le maître de poste, etc., et c'est la troisième scène de sang que le même fonctionnaire rapporte en quelques jours. — Voici une autre petite ville, Miechow, momentanément occupée par les insurgés et attaquée par un détachement russe. Les habitans restent étrangers au combat; n'importe, quand les soldats entrent une demi-heure après la retraite des insurgés, ils commencent par tirer dans les fenêtres des maisons, brisent les portes, envahissent les demeures, prennent l'argent qu'ils trouvent, massacrent le bourgmestre. « Ni l'autorité du rang, dit le chef civil du district, ni le grade, ni l'uniforme, ni les signes honorifiques, ne pouvaient préserver la vie des victimes. » Quelques personnes vont se cacher dans un couvent, et, n'étant plus en sûreté, sont réduites à s'enfuir dans la campagne. Pendant ce temps, on met le feu à la ville, et « ce qui est plus affreux, poursuit tristement le fonctionnaire qui raconte ces faits, c'est que l'incendie fut allumé à dessein par les soldats *défenseurs naturels de l'ordre.* »

Ce n'est pas tout : voici un homme connu par ses opinions modérées, et même, si je ne me trompe, membre du conseil d'état de Varsovie, le comte Poletyllo, dont le château, à Woislawice, devient le théâtre du drame le plus sombre. Le comte Poletyllo se trouvait chez lui avec ses deux jeunes enfans malades, son beau-frère, M. Woyciechowski, et le fils de ce dernier, un de ses amis, propriétaire voisin, le major Kuhn, un vieil officier polonais, le colonel Dunin, et quelques parentes. Il était à dîner, lorsqu'on annonçait tout à coup l'approche d'une colonne russe. Le propriétaire, n'ayant rien à cacher, était sans inquiétude. Bientôt cependant on entendait des coups de feu, puis des coups de canon, et des cosaques débouchaient, précédant l'infanterie. C'était un véritable assaut dirigé contre la maison, et en un instant tout fut envahi et mis à sac. Lorsque l'on put se reconnaître, M. Woyciechowski était gravement blessé, et son fils était mort. Le major Kuhn et des gens de la maison avaient été aussi atteints. Le colonel Dunin attendait tranquillement dans un salon; des soldats coururent sur lui, et aussitôt il recevait deux balles dans la joue et un coup de baïonnette qu'il put à peine détourner de sa poitrine. On traîna le vieillard tout ensanglanté au dehors, en le poussant à coups de crosse. Il put s'approcher d'un officier. « Qui êtes-vous? dit celui-ci;... c'est un malheur, mais on a tiré sur nous. — Je suis en votre pouvoir, répliqua le colonel Dunin, vous savez qui je suis; faites rechercher dans la maison, et si on trouve même un pistolet ou une arme quelconque,

faites-moi fusiller sur-le-champ. » Le major Kuhn demanda un chirurgien pour panser ses blessures; on lui répondit : « Pas de pitié pour vous! Nous avons des chirurgiens, mais pas pour des rebelles. » Après cette scène, le commandant félicitait sa troupe du succès de son expédition, et les soldats se mirent à crier : « Nous tâcherons de faire mieux! » Le soir venu, on n'osa même pas allumer une lumière au château de Woyslawice, de peur de provoquer une nouvelle attaque. On passa la nuit au milieu des morts et des plaintes des blessés. Tout compte fait, il y avait deux tués, huit ou dix blessés. Quatre autres personnes furent tuées dans le village voisin. Pour cette expédition, on n'avait pas assez des coups de fusil : on avait tiré le canon contre la maison du comte Poletyllo! Je répète que tout ceci est de la plus scrupuleuse exactitude, et que cela s'est passé il y a un mois.

Et en procédant de cette étrange sorte, en tirant le canon contre des maisons, en livrant tout un pays à une soldatesque que les officiers ne contiennent plus, qu'ils sont obligés de suivre sans pouvoir la réprimer, en acceptant pour complices le massacre et l'incendie, en ne reculant « devant aucun moyen, » comme l'ont dit des instructions militaires, la Russie est-elle donc arrivée à dompter l'insurrection, à l'intimider même? Elle lui a donné au contraire une force nouvelle en enflammant l'instinct national, en faisant sentir à toutes les classes, à tous les citoyens, nobles, prêtres, paysans, bourgeois et ouvriers, catholiques et israélites, la solidarité qui les unit dans une défense commune. Elle s'est créé une situation de plus en plus isolée; elle a rendu plus sensible ce fait redoutable d'une domination campant sans régner, maîtresse tout juste de la terre que ses soldats foulent sous leurs pieds, entourée de toutes parts d'un pays qui fait le vide autour d'elle. Vous voyez ce qui se passe à Varsovie, dans cette ville où règne aujourd'hui un calme inquiet et sinistre, où l'on n'entend dans les rues devenues silencieuses que le cliquetis des armes et le pas des patrouilles, où, malgré une garnison de trente mille hommes, on a été réduit, pour se croire en sûreté au château, à faire déguerpir dans les vingt-quatre heures tous les habitans des maisons environnantes : dans cette ville même, il existe un comité insurrectionnel qui a ses agens, fait exécuter ses instructions, publie des manifestes, dont tous les Polonais, je crois bien, connaissent les membres, et que le gouvernement seul ne peut saisir. Entre Varsovie et le camp des insurgés, il y a des communications et des ordres incessamment échangés sans qu'on puisse les intercepter. Dans les campagnes, les Russes n'ont ni un secours, si ce n'est par la force, ni un renseignement ni un espion. Les insurgés ont partout des intelligences, ils savent tout ce qui se fait,

même dans les sphères du gouvernement; le gouvernement ne sait rien, est trahi dans ses moindres démarches. Les employés inférieurs quittent leurs bureaux pour aller grossir les bandes; les employés supérieurs les aident dans leur fuite. La Russie ne peut compter sur personne, et quand il y a peu de jours le comte Adlerberg, envoyé de Saint-Pétersbourg par l'empereur Alexandre, arrivait à Varsovie pour presser une solution, pour demander qu'on en finît au plus vite, qu'on en finît en dix jours, le grand-duc Constantin lui répondait nettement : « Pour cela, c'est impossible; nous sommes en pays ennemi! » C'est là en effet le mot de cette situation. Je ne dis pas qu'elle soit nouvelle; elle s'est du moins singulièrement aggravée en peu de temps : elle est passée de la phase latente et obscure à la phase aiguë et douloureuse, et c'est ainsi que dans le sac des villes, dans le sang qui coule, dans les excès de la répression comme dans l'énergie d'une résistance populaire, s'est réveillée cette question polonaise, qui sous une face n'est sans doute que le duel intérieur d'un peuple et d'une domination imposée, mais qui sous un autre aspect a un caractère européen par ses traditions, par son passé, par les sentimens qu'elle fait vibrer, par les intérêts qu'elle met en jeu, par la situation générale à laquelle elle se lie, et dont elle est aujourd'hui le plus saisissant phénomène.

C'est en effet le propre de cette situation de faire revivre tout un ordre de problèmes d'organisation générale, de remettre toutes les politiques en présence d'elles-mêmes et de leurs intérêts, de contraindre l'Europe à prendre un parti, à se demander où est le droit, où est le devoir, où est la possibilité, la sécurité? Est-ce donc uniquement une question de sentiment, comme on se laisse aller à le croire quelquefois pour se dispenser de sonder plus avant le problème? Oui, sans doute il y a un sentiment universel ému, ébranlé par ces tragédies périodiques d'un peuple qui se débat entre trois maîtres, cherchant de toutes parts une issue, un secours qu'il n'a jamais désespéré de trouver; mais il y a aussi des droits, même des droits écrits : il y a des intérêts supérieurs de sûreté et de prévoyance pour l'Europe, qui ne peut voir laisser se prolonger indéfiniment un ordre de choses où la servitude agitée, jamais acceptée, d'une nation devient un péril incessant, le germe de combinaisons toujours menaçantes, un embarras et un piége pour ceux-là mêmes qui n'en retirent qu'un avantage apparent et précaire de domination. Il y a un fait qu'il serait curieux de préciser, parce qu'il est le point de départ inévitable de ce qui se peut faire aujourd'hui pour la Pologne, parce qu'il éclaire d'une lumière nouvelle la crise de toute une politique : c'est la manière même dont s'engageait cette redoutable question polonaise en 1815, c'est la disposition des

diverses puissances devant cette question plus que jamais rallumée en Europe.

On est ici en présence de combinaisons, de vues, de réserves qui ont été étrangement oubliées. Ce qui fut fait à cette époque du congrès de Vienne, on le sait, était le résultat d'une transaction entre des velléités et des ambitions diverses qui, faute de s'entendre sur un rétablissement de la Pologne, cherchaient à combiner l'intérêt d'une triple domination avec le droit moralement reconnu de la nation polonaise. Assurément les garanties déposées dans les actes de 1815 étaient vagues et peu efficaces; elles avaient pourtant une certaine valeur, et elles étaient surtout un progrès sur le passé. Le dernier partage de 1795 avait fait disparaître absolument des rapports publics et de la diplomatie le nom de la Pologne, que le duché de Varsovie lui-même, créé sous l'empire, n'avait pas fait revivre; ce nom reparaissait dans les actes de 1815. Dans le duché de Varsovie s'élevait un royaume uni à l'empire des tsars, mais devant avoir sa constitution, son administration distincte, et pouvant s'étendre à la Lithuanie comme aux provinces de Volhynie, de Podolie, d'Ukraine, plus anciennement incorporées à la Russie. C'était le rêve favori de l'empereur Alexandre Ier, qui cachait son ambition sous un sentiment généreux, sous une prédilection libérale pour la Pologne. Les Polonais, qui allaient appartenir à des maîtres divers, devaient avoir du moins « une représentation et des institutions nationales, » et les traités particuliers signés entre la Russie, la Prusse et l'Autriche précisaient encore mieux la nature et l'objet de ces institutions, qui devaient avoir pour but « d'assurer aux Polonais la conservation de leur nationalité. » Dans ces traités mêmes, les limites de 1772 étaient adoptées pour déterminer les relations de commerce et de navigation entre toutes les provinces de l'ancienne Pologne soumises à un régime unique.

Est-ce là tout? Non, au-dessus de ces garanties mêmes inscrites dans les traités, sanctionnées par l'Europe, il y a dès cette époque comme une conviction universelle de ce qu'elles ont d'insuffisant, d'incomplet et même de contraire à un droit toujours latent. M. de Talleyrand, en entrant dans cette négociation et en s'arrêtant devant l'impossibilité d'une reconstitution complète, disait le premier: « De toutes les questions qui doivent être traitées au congrès, le roi aurait considéré comme la première, la plus grande, la plus éminemment européenne, comme hors de comparaison avec toute autre, celle de Pologne, s'il lui eût été possible d'espérer, autant qu'il le désirait, qu'un peuple si digne de l'intérêt de tous les autres par son ancienneté, sa valeur, les services qu'il rendit autrefois à l'Europe, et par son infortune, pût être rendu à son antique et complète

indépendance. Le partage qui le raya du nombre des nations fut le prélude, en partie la cause peut-être, jusqu'à un certain point l'excuse des bouleversemens auxquels l'Europe a été en proie. » Lord Castlereagh, de son côté, en expliquant l'opposition qu'il avait faite à la formation d'un royaume polonais à Varsovie, parce qu'il y voyait un moyen de prépondérance pour la Russie, disait : « Le vœu que la cour du soussigné a constamment manifesté a été de voir en Pologne un état indépendant plus ou moins considérable en étendue, qui serait régi par une dynastie distincte et formerait une puissance intermédiaire entre les trois grandes monarchies. Si le soussigné n'a pas eu l'ordre d'insister sur une semblable mesure, le seul motif qui ait pu retenir a été la crainte de faire naître parmi les Polonais des espérances qui auraient pu devenir ensuite une cause de mécontentement, puisque d'ailleurs tant d'obstacles paraissent s'opposer à cet arrangement... » M. de Metternich, à son tour, disait au nom de l'Autriche : « La marche que l'empereur a suivie dans les importantes négociations qui viennent de fixer le sort du duché de Varsovie ne peut avoir laissé de doute aux puissances que non-seulement le rétablissement d'un royaume de Pologne indépendant et rendu à un gouvernement national polonais eût complétement satisfait aux vœux de sa majesté impériale, mais *qu'elle n'eût pas même regretté de plus grands sacrifices pour arriver à la restauration salutaire de cet ancien ordre de choses...* Dans aucun temps, l'Autriche n'avait vu dans une Pologne libre et indépendante une puissance rivale et ennemie, et les principes qui ont guidé les augustes prédécesseurs de l'empereur, et sa majesté impériale elle-même, jusqu'aux époques des partages de 1772 et de 1795, n'ont été abandonnés que par un concours de circonstances impérieuses et indépendantes de la volonté des souverains de l'Autriche... » Et l'empereur Alexandre enfin, s'entretenant familièrement avec lord Castlereagh, lui adressait ces paroles : « A la vérité, il ne s'agit pas en ce moment de rétablir la Pologne tout entière; *mais rien n'empêche que cela ne se fasse un jour, si l'Europe le désire.* Aujourd'hui la chose serait prématurée. Ce pays a besoin d'être préparé à un aussi grand changement; il ne peut l'être mieux que par l'érection en royaume d'une partie de son territoire, à laquelle on donnerait des institutions propres à y faire germer et fructifier les principes de la civilisation, qui se répandraient ensuite dans la masse entière. Ce plan ne coûtera des sacrifices qu'à moi, puisque ce royaume ne sera formé que de provinces sur lesquelles la conquête me donne d'incontestables droits; mais ces sacrifices, je les ferai avec plaisir, par principe de conscience, pour consoler une nation malheureuse, pour hâter la marche de la civilisation. J'y attache mon bonheur et ma

gloire. » Lord Castlereagh résistait néanmoins, voyant percer l'ambition moscovite sous ces séduisantes paroles.

Chose plus curieuse encore, dès cette époque, dans un moment où l'on s'inquiétait des velléités de prépondérance de la Russie, qui alors comme aujourd'hui était en alliance intime avec la Prusse, M. de Talleyrand allait un jour droit à lord Castlereagh, lui proposait une alliance commune à la France, à l'Angleterre et à l'Autriche, et échangeait avec lui ce dialogue significatif, qu'il raconte dans une de ses lettres : « ... Une convention! dit lord Castlereagh, c'est donc une alliance que vous proposez? — Cette convention, repris-je, peut très bien se faire sans alliance; mais ce sera une alliance, si vous le voulez : pour moi, je n'y ai aucune répugnance. — Mais une alliance suppose la guerre ou peut y mener, et nous devons tout faire pour éviter la guerre. — Je pense comme vous, il faut tout faire, excepté de sacrifier l'honneur, la justice et l'avenir de l'Europe. — La guerre, répliqua-t-il, serait vue chez nous de mauvais œil. — La guerre serait populaire chez vous, si vous lui donniez un grand but, un but véritablement européen. — Quel serait ce but? — Le rétablissement de la Pologne. — Il ne repoussa point cette idée et se contenta de répondre : Pas encore!... » Ce fut, on le sait, le germe du traité du 3 janvier 1815 entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, qui, à la vérité, ne spécifiait pas le rétablissement de la Pologne, mais qui pouvait y conduire, la guerre éclatant. Ce n'est pas sans dessein que je multiplie ces témoignages d'une autre époque. Ce que je veux remarquer, c'est que, même dans les traités de 1815, dans les circonstances et les commentaires qui les accompagnent, à côté de la sanction matérielle, diplomatique d'une triple domination étendue aux provinces de l'ancienne Pologne, l'idée de la nationalité polonaise est sauvée du naufrage et placée sous la garantie de l'Europe; à côté du droit amoindri par la raison d'état, par les impossibilités du moment, il y a comme une réserve d'un droit plus entier, plus étendu, et comme un appel à l'avenir. Ainsi M. de Talleyrand dit le premier que la France eût désiré une justice plus complète, qu'elle regrette que des obstacles s'opposent à une réparation. Lord Castlereagh ajoute qu'une Pologne indépendante est le vœu constant de l'Angleterre. M. de Metternich ne cache pas que l'Autriche eût été prête à souscrire à une restauration de l'indépendance polonaise, qu'elle eût même fait sans peine des sacrifices pour y arriver. L'empereur Alexandre Ier de Russie déclare lui-même que rien n'empêche une reconstitution de la Pologne, si l'Europe le désire plus tard, et que la formation d'un royaume restreint, uni à la Russie, est en attendant un acheminement vers ce grand résultat. La France, l'Angleterre et l'Au-

triche, un moment rapprochées contre la Russie et la Prusse, nouent une alliance à laquelle M. de Talleyrand donne un but en parlant du rétablissement de la Pologne, et qui apparaît dans le lointain comme l'ébauche prématurée d'une alliance toujours possible, vaguement essayée pendant la dernière guerre d'Orient. C'est là ce qui apparaît dans la mêlée des négociations de 1815.

Et maintenant où est le nœud de la situation qui fait en quelque sorte explosion aujourd'hui, après un demi-siècle? Il est, si je ne me trompe, dans un fait éclatant : c'est que de ces deux ordres d'idées qui se mêlent, se heurtent en 1815, l'idée seule de la domination matérielle a prévalu, séparée des garanties qui la limitaient. Les puissances restées souveraines des lambeaux dispersés de la Pologne ont moins songé à faire honneur à leurs déclarations et à leurs promesses qu'à se retrancher dans les stipulations diplomatiques qui étaient leur titre de possession. Elles se sont dit ce que disait M. de Nesselrode après 1831, que ce que les traités de 1815 avaient entendu garantir, c'était l'incorporation définitive et irrévocable des provinces polonaises aux divers états, que le reste était un acte libre de souveraineté, d'où il suit que l'Europe, au lieu d'assurer à la Pologne une dernière ombre de vie nationale, se serait engagée à demeurer la spectatrice indifférente de son anéantissement, à couvrir de sa garantie ou de son silence l'excès de toutes les dominations. L'empereur Alexandre Ier seul un instant songeait à réaliser ses promesses; il donnait au royaume qu'il avait créé, et qu'il n'eut pas le temps de compléter par l'annexion des autres provinces, une constitution, une armée, une véritable autonomie administrative; mais, ce premier instant passé et l'empereur Alexandre descendu au tombeau, une politique nouvelle surgissait avec l'empereur Nicolas, la politique de dénationalisation et de compression, et cette politique, momentanément interrompue par la révolution de 1830 qu'elle provoquait, plus acharnée après la défaite de l'insurrection, a duré vingt-cinq ans, l'espace d'un règne. Elle peut se résumer dans un mot : c'était la guerre à la Pologne, à ses lois, à sa langue, à sa religion, à ses mœurs, à ses costumes, à l'indépendance de sa vie morale et intellectuelle. La guerre a été moins dure dans les autres provinces, je veux dire moins passionnément systématique ou plus accidentelle dans la Galicie, moins violemment compressive à Posen, bien que lord Palmerston se soit fort hasardé récemment en se portant garant de l'exécution des traités par la Prusse. Le système n'a pas moins été partout à peu près le même; il a tendu à un objet identique, la suppression d'un peuple par l'oubli des engagemens publics. De son côté, cette nationalité polonaise dont la conservation était pourtant garantie, cette nationalité, ainsi

pressée et assaillie, loin de céder à la force, s'est concentrée en elle-même et a grandi par ce qui devait la tuer. Elle a eu des épreuves sanglantes dans la révolution de 1831, dans les insurrections de 1846 et de 1848; elle a eu bien des espérances trompées, et elle s'est vue presque oubliée, presque abandonnée; elle ne s'est pas moins défendue, et n'a pas moins vécu, toujours prête à combattre et à se reprendre à l'espoir, tantôt se réfugiant dans un travail silencieux, tantôt cherchant une issue dans une agitation toute morale. Et si la lutte se concentre aujourd'hui dans cette partie de la Pologne qui s'appelle le royaume depuis 1815, en s'étendant seulement aux autres provinces qui dépendent de la Russie, c'est que là est le foyer principal de l'esprit polonais, c'est que là aussi, au cœur même de la patrie, est l'ennemi le plus puissant, le plus dangereux : de telle façon qu'après un demi-siècle l'insurrection actuelle apparaît comme une crise décisive où vient se résoudre un long conflit, un débat qui n'est plus l'affaire de la Pologne seule, qui devient une question d'ordre général, en créant à l'Europe la nécessité d'une intervention qui n'est point sans doute, si l'on veut, une stricte et rigoureuse obligation diplomatique, selon les paroles récentes de lord Palmerston, mais qui est pour elle un droit résultant des garanties placées sous sa sauvegarde, qui est un devoir de solidarité morale, et qui est un intérêt souverain, l'intérêt de la paix en péril, de la justice violée, de la liberté d'un peuple engagée avec la force.

Quand on y regarde de près dans cette carrière où s'agite l'Europe, dans cette crise nouvelle en face de laquelle elle s'est réveillée subitement, il y a trois choses qui se dégagent : il y a une nationalité qui résiste à tout, qui depuis un siècle se dispute héroïquement à la destruction, qui depuis cinquante ans ne fait que grandir dans le feu des épreuves et s'affirme sous toutes les formes, fût-ce par la défaite; il y a le principe d'une domination qui périt par son excès, sous le poids de ses fautes et d'une impossibilité; il y a aussi toute une combinaison européenne qui s'affaiblit dans la proportion même où se développe le sentiment des indépendances légitimes, où grandissent des intérêts nouveaux, dont le vice éclate par le progrès du droit et de la liberté. Ce qu'on entrevoyait déjà dès 1815, mais ce qui apparaît bien plus sensiblement aujourd'hui, c'est que la situation faite à la Pologne a été comme une fatalité pesant sur la politique européenne, et qu'elle a paralysé le mouvement régulier des peuples en créant des menaces permanentes, des rapports contraints; c'est qu'il y a une intime connexité entre une condition meilleure, plus juste, indépendante, pour la nation polonaise, et tous les intérêts du libéralisme. L'asservissement de la nationalité

polonaise, c'est dans l'histoire contemporaine la sainte-alliance, qui s'est appelée plus tard l'alliance du Nord; c'est cette combinaison colorée un moment de mots prestigieux, représentée comme une alliance de fraternité chrétienne, et en réalité née avec le premier partage de la Pologne, maintenue à travers tout, même à travers des rivalités d'un autre ordre, dans la pensée unique, toujours renaissante, d'une garantie mutuelle de la triple domination. C'est une triste et invincible logique qui, dans la politique intérieure et extérieure des puissances ainsi liées, a fait de l'absolutisme la rançon de leur part de souveraineté sur un peuple qui n'a jamais voulu être conquis et qui veut moins que jamais l'être aujourd'hui. Tout se tient : essayez donc de comprendre une liberté quelconque en Russie tant qu'il y a une Pologne frémissante et indomptable. Une velléité renaissante d'absolutisme à Berlin conduit aussitôt à une sorte de reprise de complicité avec la domination russe dans le royaume de Pologne. Et d'un autre côté il a suffi que l'Autriche se fît à demi libérale pour se trouver, au moins moralement, dégagée d'une solidarité trop directe et pour se créer la sécurité du moment. La vérité est que cette solidarité dont je parlais, et dont l'Autriche se lasse peut-être, a été une cause incessante de désordre moral et politique en entretenant un foyer inextinguible d'agitation, en conduisant plus d'une fois l'Europe au seuil de la guerre, en troublant tous les rapports par le fantôme obstiné d'une coalition toujours possible, en embarrassant souvent les puissances copartageantes elles-mêmes par les redoutables tentations de violences qu'elle leur créait, par la gêne qu'elle leur imposait dans la poursuite d'intérêts d'un autre ordre. Voilà ce qui apparaît, et s'il est une nation intéressée à rompre cette fatalité séculaire, à se proposer dans sa politique le retour à un ordre plus régulier et plus juste, c'est la France. Ce qu'il y a de sécurité, de garantie pour nous dans l'existence d'une nationalité polonaise plus libre, éclate dans un double fait qui se reproduit à trente ans de distance. Aux premiers momens de la révolution, lorsque l'Europe tentait cette étrange entreprise de réduire la France, quelle était une des causes les plus essentielles des premières défaites de la coalition? C'est que les alliés de Pilnitz, en prenant les armes contre la révolution française, se tournaient au même instant du côté de la Pologne pour achever de la démembrer et se partager ses dernières dépouilles. Ils divisaient leurs forces pour se jeter sur leur proie du nord, et ils n'en échouaient que plus sûrement dans leur triste campagne contre nous. En 1830, lorsque l'empereur Nicolas cherchait ouvertement à nouer une coalition nouvelle et faisait même avancer son armée pendant qu'il négociait à Berlin, qui se levait encore entre la

Russie et la France, si ce n'est la révolution polonaise? Si l'on veut peser et mesurer l'intérêt national, permanent de la France dans une telle question, qu'on suppose une Pologne libre, indépendante sur la Vistule, assez forte pour se faire respecter, et qu'on se demande si notre politique, dans ses rapports, dans ses alliances, ne se trouve pas plus libre, plus dégagée, et j'ajouterai même plus naturellement pacifique. Et ce qui est l'intérêt de la France n'est pas moins l'intérêt de l'Europe, rassurée contre le péril d'une crise toujours à la veille de naître, rendue à la liberté de ses mouvemens et de ses progrès intérieurs.

Comment donc entrer aujourd'hui dans cet ordre de problèmes nouveaux qui s'agitent dans le feu d'un soulèvement national et qui se proportionnent naturellement à la marche des choses? Où est la solution? Où est le moyen de transformer cette situation impossible? C'est ici évidemment que s'élève la grande et sérieuse difficulté. Tant qu'il ne s'agit que d'un élan de sympathie pour les droits, pour les souffrances, pour le désespoir héroïque de cette vaillante et malheureuse race, d'un jugement rétrospectif sur l'iniquité qui l'a dépouillée, le même sentiment retentit partout, — à Londres comme à Paris; il se fait même jour à Vienne, quoique d'une façon plus voilée, comme il éclate chez tous les peuples libres, et le pays où il prend peut-être la forme la plus vive, la plus résolue, est la Suède. Au-delà commence l'obscurité et reparaissent toutes les perplexités de la politique. Diplomatiquement, l'Europe a sans nul doute un titre régulier, précis, puisqu'il en faut un pour s'occuper d'un peuple qui livre son sang en sacrifice, et ce titre est dans les traités de 1815. Dans cet ordre d'idées et en s'armant des garanties que l'empereur Alexandre I[er] se faisait un mérite de lui avoir arrachées, l'Europe peut s'informer si le royaume de Pologne est uni à l'empire par une constitution propre, s'il a une administration distincte, s'il a reçu par l'annexion des anciennes provinces cette « extension intérieure » prévue par l'article 1[er] de l'acte général de Vienne; elle a très certainement le droit d'examiner si les Polonais ont ces institutions qui devaient assurer « la conservation de leur nationalité, » elle peut réclamer des amnisties, des concessions, des réformes, et enfin elle peut justement rappeler, en demandant ce qu'elles sont devenues, ces paroles que l'empereur Alexandre I[er] adressait aux Polonais : — « Une constitution appropriée aux besoins des localités et à votre caractère, l'usage de votre langue dans les actes publics, les fonctions accordées aux seuls Polonais, la liberté du commerce et de la navigation,... votre armée nationale, tous les moyens garantis pour perfectionner vos lois, la libre circulation des lumières dans votre pays, tels sont les avantages dont vous jouirez

sous notre domination et sous celle de nos successeurs... » L'Europe peut rappeler tout cela, elle peut invoquer ce minimum de garanties et d'espérances, et elle n'est que strictement dans son droit. Qu'on ne se fasse point illusion cependant. Les événemens ont marché pour la Pologne comme pour la Russie, placées aujourd'hui l'une vis-à-vis de l'autre dans cette situation où il n'y a plus que le droit en face de la force et où une intervention diplomatique ne peut plus être qu'une médiation prenant comme point de départ des traités dépassés, violés ou abrogés, pour en venir à une solution d'équité supérieure.

Les réformes d'administration, les garanties d'institutions, elles sont salutaires sans doute : il y a eu des momens où elles auraient été efficaces, bienfaisantes, et où elles auraient été acceptées. Aujourd'hui la première difficulté naît de l'invincible méfiance que les événemens ont engendrée, et qui rend un système de réformes presque aussi malaisé qu'une œuvre de réparation plus complète. Je ne sais ce qui serait arrivé, si la politique inaugurée un moment au lendemain de 1815 eût continué et eût été fidèlement suivie. La politique de l'empereur Nicolas a creusé un abîme, et l'empereur Alexandre II ne l'a point comblé. Le malheur de la Russie, c'est qu'elle est engagée depuis longtemps dans une voie où elle est sous le poids d'une fatalité qu'elle a créée de ses propres mains. Ce ne sont point les promesses qui ont manqué : elles ont été multipliées, et elles ont reçu toujours de la réalité le plus cruel démenti. En 1856 même, on l'a vu ces jours-ci par une dépêche de lord Clarendon, le comte Orlof, pour éviter que la question polonaise fût évoquée dans le congrès de Paris, promettait au nom de l'empereur Alexandre II tout ce qu'on pouvait demander, et rien n'a été fait sérieusement. Il y a quelque temps, c'était tout un système de pacification et de conciliation qui s'annonçait à Varsovie par l'arrivée du grand-duc Constantin et par l'avénement au pouvoir du marquis Wielopolski, et le lendemain c'était le recrutement. Il y a peu de mois, les propriétaires du royaume présentaient une adresse au grand-duc, et le comte André Zamoyski était exilé. Plus récemment, une assemblée de la noblesse de Podolie adresse à l'empereur un exposé pour demander l'annexion des anciennes provinces au royaume, et les signataires sont condamnés à quatorze mois d'incarcération dans la forteresse de Petropavlosk pour crime d'état. Or ce crime d'état, c'est une pensée conçue, caressée par l'empereur Alexandre Ier, transformé ainsi rétrospectivement en coupable de haute trahison!

Admettons néanmoins un retour au royaume de 1815 : les difficultés naissent à chaque pas. S'il n'y a point d'armée, toutes les institutions et toutes les réformes possibles sont sans garantie ; s'il

y a une armée, c'est un danger permanent. Si ce royaume est sérieux, c'est un foyer d'attraction entraînant dans sa sphère les provinces polonaises de l'Autriche et de la Prusse; c'est dans le nord un autre Piémont, et je crois bien que l'Autriche en a eu assez d'un au midi. C'est donc encore un expédient, qui n'est point à dédaigner sans doute, mais qui n'est qu'un acheminement à une solution plus complète. A tout prendre, ne serait-ce pas l'intérêt de la Russie elle-même d'aller droit à cette solution plus entière, de se créer un allié là où il n'y a pour elle qu'un ennemi? Que peut-elle faire? Elle campe en Pologne sans y régner, et une victoire si chèrement achetée ne l'affermira pas. Elle a rencontré, il est vrai, sans la chercher peut-être, cette alliance bruyante de la Prusse qui se change aujourd'hui en demi-retraite, en une connivence assez honteuse; mais de tels faits, plus compromettans qu'ils ne sont utiles, ne font que rendre plus criante cette situation, en laissant croire que la Russie ne peut se suffire à elle-même. La possession de la Pologne n'est plus qu'un poids pour la Russie; elle ne sert qu'à offrir le spectacle dangereux d'un empire de soixante-dix millions d'âmes réduit à employer une armée de cent cinquante mille hommes, à faire marcher ses dernières réserves, la garde impériale, pour dompter une insurrection qui se soutient depuis deux mois, et c'est la seconde expérience de ce genre en trente-deux ans! Sait-on ce que la Russie trouve en Pologne? Un embarras pour toute sa politique et une école de démoralisation pour son armée, livrée à de tels excès que des officiers se sont tués ou ont passé la frontière pour ne point servir dans de telles conditions.

Et cependant, si la Russie ne sent pas elle-même la nécessité de prendre une grande résolution, l'Europe n'a-t-elle plus d'autre ressource que de rester impassible et inactive après avoir constaté l'insuccès de ses demarches diplomatiques? N'y a-t-il pas dans les événemens actuels une sorte de logique mystérieuse qui ramène, après un demi-siècle, à une réalisation plus ou moins complète de cette alliance qui s'ébauchait dès 1815 entre la France, l'Angleterre et l'Autriche? Je n'ignore pas que l'Angleterre a toujours des préoccupations particulières, que ses sympathies pour la Pologne sont limitées par les traditions de sa politique, par un certain ennui de voir la France provoquée à se mêler trop activement d'une crise dont le dernier mot peut être la reconstitution d'un peuple qui sera un allié de plus. Ce qui est certain, c'est que la politique de l'Angleterre, un peu platonique peut-être, pourrait se résumer dans des déclarations qui, à cinquante ans de distance, expriment les deux faces de la question polonaise. Dès 1815, lord Castlereagh écrivait, dans une note adressée au congrès de Vienne, ces paroles pro-

phétiques, qui semblent dater d'hier, qui sont l'histoire de toute une période : « L'expérience a prouvé que ce n'est pas en cherchant à anéantir les usages et les coutumes des Polonais que l'on peut espérer assurer le bonheur de cette nation et la paix de cette partie importante de l'Europe. On a tenté vainement de leur faire oublier par des institutions étrangères à leurs opinions et à leurs habitudes l'existence dont ils jouissent comme peuple, et même leur langage national. Ces essais ont été assez souvent répétés et reconnus infructueux. Ils n'ont servi qu'à faire naître le mécontentement et le sentiment pénible de la dégradation de ce pays, et ne produiront jamais d'autres effets que d'exciter des soulèvemens et de ramener la pensée sur des malheurs passés. » Et à son tour, tout récemment, lord Palmerston disait en présence de l'insurrection actuelle : « Je ne puis concevoir qu'un souverain doué des qualités dont je crois doué l'empereur Alexandre ne voie pas qu'un succès militaire dans la lutte où il est malheureusement engagé en ce moment avec la nation polonaise serait une immense calamité. Quel serait le résultat, si, avec une force écrasante de cent mille hommes, il arrivait à réprimer entièrement cette grande insurrection? Il serait le maître d'un pays dont les plaines seraient inondées de sang, d'un pays où il n'y aurait plus que des ruines fumantes de villes et de villages. Un succès de ce genre peut-il être jugé désirable?... » Ce que fera l'Angleterre, je l'ignore, et d'ailleurs sa politique peut se modifier avec les circonstances et les événemens; ce qu'elle pense dès ce moment, on le sait, et si son concours actif suivait la mesure de son concours moral, on aurait sans doute fait un grand pas.

La question, à vrai dire, est aujourd'hui moins en Angleterre qu'en Autriche. C'est à l'Autriche de prendre un parti devant cette situation si nouvelle, et par ses traditions, par son passé, par la nature de son rôle et de ses intérêts, elle est en quelque sorte mise sur la voie d'une résolution qui peut exercer une influence décisive. Plus que toute autre des puissances copartageantes de la Pologne, elle a désavoué toujours la pensée première du démembrement, et son souverain actuel lui-même a un jour appelé, dit-on, la Galicie « un bien mal acquis. » Dans toutes les circonstances, elle s'est montrée non pas empressée, mais disposée ou résignée à sacrifier ses possessions polonaises, qui sont pour elle comme un point douloureux, qui lui créent une contiguïté trop pénible, trop onéreuse avec la Russie, et c'est une maxime de plus d'un de ses hommes d'état de désirer tout ce qui peut la mettre à l'abri de ce voisinage incommode. Il y a ici seulement un fait curieux à observer : c'est une des puissances maîtresses de la Pologne qui se trouve conduite par l'instinct de sa situation à ne point reculer devant la transfor-

mation la plus radicale. Un royaume de 1815 à Varsovie ne serait peut-être qu'un danger de plus; ce serait ce foyer d'attraction dont je parlais, qui exercerait une magnétique influence sur la Galicie. Ce qui serait dans l'intérêt de l'Autriche, si elle acceptait résolûment les conséquences de cette pensée, ce serait la vraie, l'ancienne Pologne reconstituée dans sa complète indépendance, et servant, comme on l'a dit, de coussin, de tampon entre les deux empires. Et l'Autriche n'est-elle pas aujourd'hui dans la meilleure condition pour entrer dans cette voie où, en se débarrassant de toutes les compromettantes dominations, elle peut se créer des destinées nouvelles? D'abord elle est désormais trop suspecte à la Russie par suite de la neutralité qu'elle observe vis-à-vis de l'insurrection du royaume pour revenir à une politique de complicité ét de solidarité. Et puis elle a bien assez souffert de ces situations fausses où tout un empire est obligé de peser sur une nation pour ne point chercher ailleurs sa grandeur et sa sécurité.

Chose curieuse, l'Autriche se trouve aujourd'hui vis-à-vis de la Russie dans la même condition où se trouvait l'empereur Nicolas vis-à-vis de l'Autriche en 1846, après les massacres de la Galicie. A cette époque, il n'eût tenu peut-être qu'à l'empereur Nicolas de faire oublier les excès de sa politique en se présentant comme le protecteur des Slaves, des Polonais de la Galicie et du grand-duché de Posen, en acceptant alors le rôle ambitieux que le marquis Wielopolski, dans un sentiment de vengeance contre l'Autriche, faisait briller à ses yeux. Aujourd'hui c'est la même occasion qui s'offre à l'empereur François-Joseph. L'Autriche peut se faire une grandeur nouvelle en reprenant son rôle en Orient, en associant ses destinées à l'émancipation de la race slave, à une reconstitution de la Pologne, et par une coïncidence plus bizarre c'est elle qui peut prendre une influence libérale en Allemagne en présence des défaillances de la Prusse. L'Autriche peut d'autant mieux regarder cet avenir en face, que sur ce terrain les causes d'antagonisme entre la France et elle disparaissent; il ne reste plus que des possibilités d'alliance, des intérêts communs. Quant à la France évidemment, sa politique ne peut être qu'ardemment, énergiquement favorable à tout ce qui relèvera, fortifiera ou garantira la Pologne, cette alliée de tous les temps. On a traité légèrement d'autres époques où cette question s'est élevée et où le sentiment populaire eût inspiré et soutenu une action plus résolue en faveur de la Pologne. On a eu du dédain pour ces déclarations parlementaires obstinées : « La nationalité polonaise ne périra pas. » D'abord ces affirmations du droit par un grand peuple ne sont jamais inutiles. En outre on ne songe pas qu'au moment où la question polonaise s'élevait pour la pre-

mière fois en 1831, la France, au lendemain d'une révolution, se trouvait entre le trouble des rues et le danger frappant, imminent, des coalitions extérieures. Sa politique, comme le remarque M. de Montalembert, c'était la liberté au dedans et la paix au dehors. Et cependant elle tentait une médiation à laquelle se refusait l'Angleterre. Aujourd'hui la même question se réveille avec des dangers de moins, avec un caractère plus pressant encore et au milieu d'une Europe mieux préparée à saluer tout ce qui peut être tenté pour empêcher un peuple de périr dans des flots de sang.

Certes nul ne peut se hasarder à dire qu'il soit facile de tracer le plan d'une intervention diplomatique, de fixer le degré, la mesure d'une action, de préciser les termes d'une solution, de combiner tant d'intérêts divers et complexes, sans compter la paix; mais ce qui est plus difficile encore, c'est de maintenir ce qui a existé jusqu'ici et ce qui a conduit à une explosion où tous les intérêts libéraux sont dans le camp d'un peuple en insurrection. La politique de compression, on peut le dire, est épuisée : tout ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait, et elle n'a point réussi; elle s'est usée dans cette œuvre impossible de l'anéantissement moral et politique d'une nation. La langue, on lui a fait la guerre, on l'a bannie de l'enseignement en l'assimilant tout au plus à une langue étrangère. Les institutions, on les a supprimées et viciées par l'invasion d'un arbitraire universel. L'instruction publique, on l'a systématiquement amoindrie et réduite à des connaissances usuelles et techniques. La religion, on l'a poursuivie; on a envahi ses temples, exilé ses ministres, on a poussé par la force dans l'orthodoxie russe des milliers de paysans ruthènes. On a tout mis en œuvre pour atteindre ce peuple dans tout ce qui fait son existence publique; on ne lui a laissé que son âme, et dans un mouvement suprême il la rejette à la face des dominateurs, douloureuse, meurtrie, mais toujours vivante, et devant ce spectacle, si difficile que soit une solution, qui peut dire que ce ne soit pas un devoir pour l'Europe de la chercher, de la trouver, pour que la justice et le droit d'un peuple ne soient pas de vains mots en ce monde et dans ce siècle?

CH. DE MAZADE.

LA

CHARGE DE WENGROW

> Deux cents jeunes gens, presque tous de la classe noble, dans l'affaire de Wengrow, s'offrirent de couvrir la retraite des insurgés en se jetant sur les canons russes... Toute cette jeunesse héroïque resta sur le carreau, mais elle sauva le gros du corps insurrectionnel.
>
> (*Presse* du 13 janvier 1863.)

O sublime Pologne! ô tombeau plein de vie!
Comme un marbre sanglant en vain la tyrannie
Pèse sur toi, ton corps est toujours agité,
Et tes tressaillemens au monde font connaître
Que jamais de sa face on ne fait disparaître
Un peuple ami du ciel et de la liberté!...

Elle s'était levée, et sur la sombre arène
Elle avait reparu, non l'œil rouge de haine
Et le poignet armé d'un sabre, d'une faux,
Mais calme, sans défense, et, dans son saint délire,
Avec des chants pieux essayant le martyre,
Pour toucher de pitié le cœur de ses bourreaux.

Le cœur de ses bourreaux! Il fut plus insensible
Que le rocher muet sur sa base impassible,
Plus froid que le glaçon et plus dur que l'acier,
Et, quand vers lui monta sa clameur lamentable,
Il n'y fut répondu que par l'acte effroyable
Du knout injurieux et du plomb meurtrier.

Puis vint le recruteur, pourvoyeur homicide
Des légions du tsar et dont la main livide
S'abattit nuitamment sur la fleur du pays :
On voulait dépouiller le sol de sa parure,
Et, des bourgeons faisant pleuvoir la neige pure,
Aux arbres pour longtemps ôter l'espoir des fruits.

Alors il fallut bien revenir à la poudre,
Remanier le glaive et rebraver la foudre,
Et, mourir pour mourir, en Pologne il était
Mieux encor de tomber libre et fier sous les balles
Que de finir ses jours loin des terres natales,
Aux rangs de l'étranger comme un soldat valet.

Alors tout homme ayant le feu de la jeunesse
Dans les veines quitta ses proches en détresse,
Et jaloux d'accomplir le grand, le saint devoir,
Le bâton à la main ou la faux sur l'épaule,
Se jeta dans les bois pour y jouer le rôle
De sanglant partisan au *corps du désespoir*.

Alors les plus beaux faits que l'histoire enregistre
Reparurent soudain sur ce terrain sinistre,
Et l'on vit, comme aux jours du vieux Léonidas,
Deux cents nobles enfans au salut d'une armée
Se dévouer, et tous de la gueule enflammée
Des canons dévorans recevoir le trépas.

Gloire, gloire à ces morts!... Mais quelle barbarie!
Ah! comme je voudrais que ma chère patrie
Arrêtât pour toujours ce duel assassin,
Et, couvrant la victime avec sa forte égide,
Au nom du bien public et de sa loi rigide,
Contraignît le voleur à rendre son larcin!

Oh! comme je voudrais que la fière Angleterre
A la France s'unît par un accord sincère,
Et que la libre voix de son haut parlement
Dît au tsar : « C'est assez d'oppressives alarmes;
Un prince de nos jours ne peut vivre de larmes
Et de sang se gorger impitoyablement! »

Oh! comme je voudrais que la grande Allemagne,
Touchée, émue enfin des cris de sa compagne,
Ne fût plus à sa vie un obstacle fatal!
L'Allemagne, bon Dieu! complice du partage,
Que je la voudrais voir rougir du brigandage,
Se laver du forfait et réparer le mal!

« Vains souhaits! dira-t-on, vains rêves de poète
Qui désire en son cœur que cesse la tempête
Et que l'azur du ciel resplendisse à son tour! »
Vains rêves!... Et pourtant, après un long orage,
D'épouvantables nuits, des siècles d'esclavage,
L'Italie aux abois n'eut-elle pas son jour?

Espérons donc au sien que la Pologne incline,
Espérons, car l'espoir est de vertu divine,
Et croire à la justice, à son jour, son appui,
C'est penser que le mal n'est point maître du monde,
Et que, si long, si dur que soit son règne immonde,
Enfant de Dieu, le bien est plus puissant que lui!

AUGUSTE BARBIER.

23 février 1863.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1863.

L'intérêt qui s'attache en France aux événemens de Pologne et à la situation future de la malheureuse et vaillante nation polonaise va grandissant. Aux manifestations unanimes de la presse, aux démonstrations qui ont eu lieu dans quelques-unes de nos grandes villes, et plus encore aux impressions qui se révèlent dans les conversations privées, on voit bien que le cœur de la France est véritablement touché. Sur cette question, il n'y a aucune de ces divergences d'opinion qu'ont excitées les affaires d'Italie : le catholique et le révolutionnaire, le partisan des nationalités et le conservateur attaché à la légalité diplomatique se réunissent dans le même sentiment. Et ce qui donne à ce sentiment plus de force, c'est que tout le monde est convaincu que la France ne s'est jamais trouvée dans des circonstances où elle fût en mesure d'exercer une influence plus efficace en faveur de la Pologne. Il y a là une occasion, peut-être rapide et passagère, que la France et son gouvernement auraient à regretter longtemps d'avoir laissé échapper.

Pénétrés nous-mêmes de ce sentiment, nous avons cru dès l'origine qu'il ne suffisait point de l'exhaler en vagues déclamations, et qu'il ne fallait pas non plus le laisser égarer par les exigences passionnées qui vont au-delà des conditions actuelles des choses. Nous avons cru et nous pensons que la question polonaise doit être abordée diplomatiquement. Nous ne comprenons ni ces emportés qui voudraient que l'on allât du premier bond aux mesures extrêmes, ni ces pessimistes qui proclament d'avance que, par la voie diplomatique, on n'aboutira à rien, et qu'autant vaudrait commencer par l'action immédiate. « Ce que demande la diplomatie, disent ceux-ci, ne peut être accordé par les Russes, et ne saurait satisfaire les Polonais. » C'est possible; mais il n'est permis à la politique civilisée de tenir pour irréconciliables des prétentions contraires qu'après avoir fait pour les accorder les plus sincères efforts, et après avoir acquis la démonstration pratique de son impuissance. Les rhétoriciens qui voudraient que l'on dé-

butât d'emblée par la guerre ne sont pas des amis sérieux de la cause polonaise, et, au lieu de lui faire des prosélytes, diminueraient beaucoup le nombre de ses partisans. L'action diplomatique est ouverte à la France et aux autres puissances par le droit écrit européen et par des traités qui, depuis plus de trente ans, sont violés à l'égard de la Pologne; elle est ouverte par la situation actuelle de la Pologne, situation tourmentée qui est une cause d'inquiétudes et de perturbation pour l'Europe; elle est ouverte par la convention conclue entre la Prusse et la Russie, convention qui résulte de la situation de la Pologne, et a mis à nu précisément le péril que cet état de choses fait courir à la sécurité de l'Europe. Le droit d'action diplomatique ne peut être dénié à la France et aux puissances qui voudront ou s'unir à elle ou agir comme elle. Nous reconnaissons avec lord Palmerston que l'existence du droit ne crée point l'obligation d'agir; mais nous ne pensons point nous tromper en affirmant qu'à cette heure l'opinion publique en France, appréciant d'instinct l'ensemble des circonstances où se trouve l'Europe, croit que l'occasion de s'occuper du sort de la Pologne est si propice qu'elle nous en impose l'obligation.

Il n'y a guère à prendre garde aux subtilités par lesquelles on a cherché à établir que la convention russo-prussienne ne nous offrait pas cette occasion. On a essayé d'atténuer la gravité de cette convention. On a prétendu qu'elle avait été conclue par inadvertance, que l'on avait oublié à la fois à Pétersbourg et à Berlin que des arrangemens antérieurs donnaient aux deux puissances les garanties qu'elles ont cherchées dans la convention nouvelle, et que du reste ce qui ôtait toute importance à cette convention, c'est qu'elle n'était point soumise aux ratifications. Nous croyons que cette explication n'est nullement fondée en fait. La gravité de la convention nouvelle consiste en ce qu'elle autorise le passage réciproque des troupes des deux puissances sur leurs territoires respectifs. Or il n'y avait rien de semblable dans les arrangemens antérieurs relatifs à l'échange des déserteurs. Quant aux ratifications, elles sont positivement prévues dans la convention; si elles n'ont pas été effectivement échangées, si d'un autre côté il n'y a pas eu de passage de troupes d'un territoire sur l'autre, si la Prusse s'est bornée à surveiller la frontière, c'est qu'en présence de l'émotion de l'Europe on a compris à Pétersbourg et à Berlin la faute commise en se la renvoyant mutuellement. La faute n'en a pas moins été commise, et si à la pratique elle n'a pas été poussée à ses conséquences extrêmes, elle n'en a pas moins fourni un droit nouveau aux autres puissances européennes de prendre en considération la question polonaise.

Ce droit, la France et l'Angleterre l'ont exercé et continueront à l'exercer. Il est malheureusement visible aujourd'hui que l'action de ces deux puissances n'a point été collective. L'Angleterre ne s'est point ralliée au système français; elle a choisi un système différent de celui que la France proposait. Les amis de la Pologne, ceux qui comme nous souhaitaient que l'accord des trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et l'Autriche,

des deux premières au besoin si l'Autriche devait demeurer sur le second plan, se formât vite et se manifestât dans un document commun, doivent regretter profondément cette divergence.

Sur le fond de la question, si l'on en juge par les débats du parlement, l'opinion de l'Angleterre ne différait pas de celle de la France. Les discours de lord Russell et de lord Palmerston ont même été plus sévères sans doute envers la Russie et la Prusse que n'ont pu l'être les communications diplomatiques de la France. Sans parler des incidens, de la mesure du recrutement qui a provoqué l'insurrection et de la convention militaire conclue entre la Prusse et la Russie, le sentiment des deux gouvernemens est le même sur le fond des choses : tous deux estiment que la situation actuelle de la Pologne n'est pas tenable. L'objet poursuivi par les deux gouvernemens est tout à fait le même. Tous deux, se fondant sur les traités européens qui leur donnent le droit d'intervenir dans la question polonaise, demandent que les institutions et l'autonomie promises par les traités à la Pologne lui soient rendues. On s'est séparé sur le mode d'action. Le cabinet des Tuileries avait proposé qu'une note commune fût envoyée par la France, l'Angleterre et l'Autriche à Pétersbourg et à Berlin. L'Autriche ne se montra pas défavorable à cette proposition; elle subordonna son acquiescement à celui de l'Angleterre. Le cabinet anglais ne l'accueillit point; il montra de la répugnance pour l'action commune, et exprima la pensée qu'il valait mieux que chaque gouvernement fît de son côté les représentations qu'il jugerait nécessaires. La France dut donc faire connaître à Pétersbourg et à Berlin et sa note et la pensée qu'elle avait eue de la rendre commune à l'Angleterre et à l'Autriche; mais lord Palmerston s'est ravisé : il est revenu à l'idée de saisir un concert européen de la question polonaise. Seulement, au lieu de restreindre ce concert aux trois grandes puissances, il veut soumettre la question polonaise à une conférence où seraient représentés les états signataires des traités de Vienne. Nous ne pensons pas que la France puisse refuser son adhésion à cette proposition anglaise; mais la combinaison nous paraît très malencontreuse et bien moins favorable à la cause polonaise que l'idée primitive de la France. Son premier inconvénient, c'est d'entraîner de pénibles lenteurs. Dans le système français, il n'y avait à établir l'entente qu'entre trois puissances; ces puissances une fois d'accord, leur action eût été rapide et eût promptement amené le dénoûment de la crise polonaise. A ces puissances, lord Palmerston et lord Russell veulent ajouter trois états : la Suède, l'Espagne et le Portugal. Au lieu de trois, on sera huit, si la Russie et la Prusse acceptent la conférence; on sera six encore, si, ces deux puissances refusant la délibération proposée, l'on veut passer outre. Quelle complication et quels retards inévitables dans la négociation! Le projet français présentait un autre avantage. Depuis bientôt cinquante ans, les affaires générales de l'Europe se traitent entre les cinq grandes puissances : connaissant les sentimens partagés par trois de ces puissances, ou, si l'on veut, par la France et l'Angleterre, la

Russie eût pu s'y rendre sans déroger; elle n'eût fait que céder aux conseils amicaux de ses pairs. Espère-t-on sincèrement obtenir de sa fierté qu'elle soumette son procès avec la Pologne au jugement de trois états de second ordre, dont deux, l'Espagne et le Portugal, n'ayant aucun intérêt dans la question, n'y peuvent prétendre à une bien grande autorité, dont le troisième, la Suède, peut être considéré par la Russie comme animé d'une hostilité directe contre elle? Ainsi le système anglais entraîne l'embarras d'une négociation préliminaire pour obtenir l'adhésion des huit états signataires des traités de Vienne à la réunion d'une conférence sur les affaires de Pologne. La Prusse et la Russie peuvent faire traîner cette négociation en longueurs interminables, même avec la pensée de s'y dérober par un refus final. Enfin, si l'on délibère sans la Prusse et la Russie, quelles difficultés! quelles lenteurs! et pour aboutir à quoi? A ne rien faire, ou, s'il faut faire quelque chose, à concerter les moyens d'action de l'Angleterre, de l'Autriche, de la France, c'est-à-dire, après des pertes de temps bien cruelles, si l'on songe qu'elles auront prolongé l'effusion du noble sang qui coule en Pologne, à revenir à ce concert à trois par lequel la France proposait tout d'abord de conduire et de résoudre la question polonaise!

Si l'on nous pressait de deviner quel est le motif de la politique adoptée par lord Palmerston, nous donnerions tout de suite notre langue aux chiens. Lord Palmerston veut-il empêcher que l'action diplomatique puisse aboutir à la guerre? On prétend dans la presse anglaise que telle eût été la conclusion obligée de la politique proposée par la France. Si aux représentations de la France et de l'Angleterre la Prusse et la Russie avaient opposé un refus absolu, les puissances occidentales eussent été, dit-on, contraintes d'en appeler aux armes, et l'Europe, à l'heure qu'il est, serait peut-être déjà en feu. L'argument n'est pas fondé; mais en tout cas il s'appliquerait avec une égale force contre la marche suivie par l'Angleterre. Si l'on parvient à réunir en conférence les puissances signataires des traités de Vienne, si la majorité de la conférence se prononce pour la garantie à la Pologne des institutions constitutionnelles qui lui ont été promises en face de l'Europe, nous croyons que la fierté russe aura plus de raison d'être blessée de cette sorte d'arrêt solennel d'un tribunal amphictyonique que des conseils amicaux qui lui auraient été discrètement adressés par deux ou trois grandes puissances; si en conséquence la Russie refuse de se soumettre au verdict des signataires des traités de Vienne, ne se trouvera-t-on pas plus près encore du conflit? Il vaudrait bien la peine de ressusciter un autre congrès de Vienne pour en faire une simple assemblée consultative, dont les décisions, privées d'avance de toute efficacité pratique, pourraient être impunément bafouées! Mais, si après avoir pris soin d'établir l'opinion de l'Europe sur la question polonaise avec le plus grand appareil possible, on tient à ne pas demeurer ridiculement dans le limbe des vœux platoniques, si l'on veut faire prévaloir cette opinion dans les faits, ne se trouvera-t-on pas dans la nécessité de combiner cette alliance active entre la

France, l'Angleterre et l'Autriche, que M. de Talleyrand eut l'art de réaliser en plein congrès de Vienne, et dont on a l'air de s'effrayer aujourd'hui? Si l'on est logique, on sera donc infailliblement conduit à la situation qu'il eût été bien plus prudent d'accepter dès à présent, qui aurait eu aujourd'hui une véritable force de conciliation au lieu d'une apparence comminatoire, et l'on arrivera à cette situation dans des conditions bien plus désavantageuses, après la perte d'un temps précieux, après une longue effusion de sang, avec les blessures de la Pologne plus envenimées, avec l'amour-propre russe plus irrité et rendu plus opiniâtre. Est-ce par défiance de la France que lord Palmerston s'expose à ces chances périlleuses? Veut-il, si par malheur la guerre devait sortir de ces complications, nous envelopper d'une sorte de réseau européen où notre ambition serait comme enchaînée d'avance? Le calcul serait peu adroit; de telles précautions ont sur le tempérament de la France une influence toute contraire à celle que l'on y voudrait chercher. Nous aimons mieux nous expliquer cette étrange politique par le caractère de lord Palmerston. Ceux qui connaissent cet homme d'état, ceux qui ont étudié attentivement sa carrière, n'ignorent point qu'à travers ses brillantes et populaires qualités, il y a au fond un vieil esprit procédurier, un véritable tempérament de *solicitor*. Lord Palmerston a souvent conduit les grandes questions de politique étrangère avec la ruse formaliste de l'avoué plutôt qu'avec les vues hautes et larges de l'homme d'état.

C'est évidemment l'homme de procédure qui a pris le dessus en cette circonstance. Notre titre, s'est-il dit, c'est le traité de Vienne; il faut invoquer le témoignage et le concours de tous les signataires au contrat. Que l'Espagne donc, que le Portugal lui-même soient comme nous parties au procès! Dieu fasse que la pauvre cliente, la Pologne, ait la vie assez dure pour donner le temps aux chancelleries mises en cause par lord Palmerston de remuer, de noircir, de mettre en ordre leurs paperasses! Si l'abnégation, si la vaillance, si la foi désespérée suffisent, la Pologne saura s'agiter, souffrir et combattre assez longtemps pour donner à la politique européenne le temps de la rejoindre, malgré le sabot que lord Palmerston vient de mettre à son char diplomatique. Le mouvement polonais défie la puissance russe. L'insurrection dure en s'étendant et en se fortifiant; la durée est elle-même le plus grand succès auquel elle ait pu prétendre jusqu'à ce jour. Le mouvement moral se propage; le vide se fait bien réellement autour du gouvernement russe à Varsovie. Un certain nombre de membres du conseil d'état ont donné leur démission, et parmi eux l'archevêque Felinski. Les esprits les plus modérés, les plus prudens, comprennent bien en Pologne qu'entre le gouvernement russe et la patrie militante il n'est pas possible d'hésiter. D'un autre côté, malgré les tâtonnemens et les incertitudes qui ont pu la déconcerter, la diplomatie européenne est visiblement agitée. Les ambassadeurs voyagent. Le prince de Metternich se rend à Vienne; ce n'est pas, dit-on, précisément pour les affaires de Pologne. M. de Metternich

avait décidé avant les événemens de Pologne cette course à Vienne; entré de plein cœur dans le mouvement constitutionnel où l'Autriche se régénère, il était bien aise d'assister aux fêtes qui vont être célébrées à Vienne en l'honneur de la constitution. C'est possible, mais le public ne nous paraît pas déraisonnable lorsqu'il suppose que M. de Metternich aura bien des choses à dire à Vienne de vive voix touchant la question de Pologne. Le prince de Reuss, de la légation prussienne, se rend à Berlin : est-ce simplement pour ranimer la question du traité de commerce entre la France et le Zollverein? C'est possible encore; mais comment, dans ses entretiens avec M. de Bismark, s'abstiendrait-il de l'édifier sur l'intérêt que la France porte à la Pologne? Constatons d'ailleurs que la Russie, et c'est à nos yeux un solide motif d'espérance, est loin d'avoir opposé aux conseils des puissances occidentales une résistance décourageante. Elle n'a point répondu par un acte diplomatique; mais dans ses communications verbales elle assure qu'elle persévère dans l'intention de rendre à la Pologne des institutions constitutionnelles. Dieu fasse donc que, grâce aux lenteurs de lord Palmerston, elle ne laisse point passer l'heure où les concessions pourraient être encore faciles et profitables!

Une question financière d'une grande importance, et au point de vue de la bonne gestion des ressources publiques et au point de vue constitutionnel, s'est présentée récemment dans la discussion des crédits supplémentaires au corps législatif. Nous avons déjà touché à cette question en parlant de la récente brochure de M. Casimir Perier sur la situation financière. Le but que l'on semblait s'être proposé et que l'on devait effectivement avoir en vue dans le sénatus-consulte de 1861, qui supprima le régime des crédits extraordinaires par décret, était d'empêcher qu'il fût fait par les départemens ministériels des dépenses supérieures aux prévisions du budget et aux ressources votées par le corps législatif. On ne pouvait sans doute se dissimuler, en adoptant ce système, qu'il était impossible que dans la pratique il ne se présentât pas des circonstances où, pour faire face aux besoins imprévus, il deviendrait nécessaire de dépasser les crédits spéciaux votés au budget. On crut parer à cette éventualité, dans les cas ordinaires, par les viremens. Pour les cas extraordinaires, tels qu'une guerre inopinée, la question des crédits devait être soumise à la chambre convoquée extraordinairement. On entendait échapper de la sorte à ce régime des crédits par décret dont l'entraînement augmentait chaque année la masse du déficit. On voulait que le contrôle parlementaire s'exerçât du plus près qu'il serait possible sur la dépense, et opposât un frein énergique à l'accroissement du découvert. L'intention était des plus louables, et nous n'avons pas marchandé notre approbation au ministre qui eut l'initiative de cette réforme.

C'eût été une bonne fortune pour le nouveau régime financier que la première année de son expérimentation fût exempte de tout crédit supplémentaire : le public eût pris plus de confiance dans son efficacité, le

gouvernement eût contracté l'habitude de s'arrêter devant la limite des dépenses prévues et des ressources votées; mais cette bonne fortune a manqué dès la première année au nouveau régime. Il s'est présenté un cas que nous ne savons comment qualifier, qui n'est ni un cas ordinaire ni un cas extraordinaire, et qui a grandement altéré l'équilibre : ce cas est la guerre du Mexique. Les besoins créés par cette guerre vers la fin de 1862 ne sont certes point ordinaires, puisque, malgré les fortes allocations du budget, ils ont provoqué une dépense excédante de 24 millions. Ce cas n'est pas non plus de ceux que l'on range parmi les accidens extraordinaires, tels qu'une guerre européenne, qui rendrait nécessaire la convocation immédiate des chambres, car la guerre du Mexique avait été engagée pendant la dernière session, et la dépense imprévue qui en provenait était exigée par les renforts qu'on avait dû envoyer inopinément au Mexique pour assurer la sécurité de nos troupes et l'honneur du drapeau. Le cas n'étant pas ordinaire, l'expédient des viremens a été insuffisant; comme il n'a pas été non plus estimé extraordinaire, la chambre n'a pas été convoquée : on a fait tout bonnement un dépassement de crédit de 24 millions, sauf à demander à la chambre, qui d'ailleurs allait se réunir, le bill d'indemnité qu'elle vient d'accorder sans peine. Il reste donc de la première année d'expérience du nouveau régime financier ce fait très malencontreux, qu'il est démontré qu'avec ce régime il peut y avoir des dépassemens de crédit et des dépenses considérables engagées en dehors non-seulement des prévisions du budget, mais d'un ordonnancement public tel que celui qui résultait des crédits ouverts par décret.

Nous ne sommes pas de ceux qui cherchent à exagérer la gravité et la portée de ce fâcheux incident de la première année d'expérimentation du nouveau régime financier. Loin de là. Si les dépenses excessives de la guerre du Mexique sont la conséquence d'une regrettable faute politique, les résultats financiers de cette faute eussent été vraisemblablement beaucoup plus lourds avec le régime des crédits par décret. Nous croyons que, liée par les conditions du nouveau régime, l'administration a dû faire des efforts beaucoup plus sérieux pour restreindre ses dépenses; nous estimons enfin que le nouveau système a eu au moins pour effet avantageux de mettre plus promptement en évidence et de rendre plus sensibles les regrettables résultats financiers de la guerre du Mexique. Il importe cependant de tirer de cet accident la leçon qu'il renferme; il importe que les dépassemens de crédit par suite de circonstances qui ne sont ni ordinaires, ni extraordinaires, ne deviennent pas une habitude; il importe enfin de rechercher s'il n'y a pas de moyen pratique de rendre ces dépassemens de crédit aussi rares que possible, afin que, la dépense étant renfermée dans la limite des ressources prévues et des crédits votés par la chambre, nos finances ne soient plus exposées aux déficit continus.

Qu'on y prenne garde, ce serait un grand résultat, non-seulement financier, mais politique, d'établir en France, comme un dogme, que la dépense

doit être contenue dans les prévisions votées. On répondra que le gouvernement ne sera pas plus économe pour cela, que la chambre ne sera pas plus sévère : le gouvernement sera quitte pour présenter de plus gros budgets, lesquels ne manqueront pas d'être votés par des majorités complaisantes. S'il devait en être ainsi, ce serait une raison plus forte de souhaiter que l'entraînement à la dépense ne pût plus trouver un abri commode et périlleux dans la dette flottante, où se creuse le déficit que doit venir combler l'emprunt. Crédits supplémentaires, dépassemens de crédit, déficit, dette flottante, emprunt, c'est le cercle vicieux d'où il faut sortir avant tout. Il faut contraindre les gouvernemens et les peuples immodérés dans la dépense à demander leurs ressources non à l'emprunt, mais au revenu ordinaire, c'est-à-dire en dernière analyse à l'impôt. Le fardeau de la dépense paraît bien léger tant qu'on paie avec le produit de l'emprunt; on en sent tout le poids quand on paie avec le produit de l'impôt. Vous voulez faire des expéditions stériles, taxez-vous. Vous voulez poursuivre des guerres lointaines pour des objets indéterminés, taxez-vous. Vous voulez exécuter des travaux de fantaisie et de luxe, taxez-vous. Quand vous sentirez la nécessité de diminuer vos charges, vous comprendrez enfin la nécessité de brider vos caprices.

Il y a à travers tout cela une grande question de responsabilité qui doit être franchement mise à nu. En Angleterre, il n'est pas un premier ministre et un chancelier de l'échiquier qui ne se fassent un point d'honneur de contenir la dépense dans le revenu. Ce n'est pas à dire pour cela que le gouvernement anglais, en l'absence des chambres, soit dans l'impuissance de faire face à une dépense inopinée. Pour parer aux insuffisances qui peuvent se révéler dans un département ministériel, le premier lord de la trésorerie, qui est toujours le premier ministre, a plusieurs moyens à sa disposition. Il peut appliquer à la dépense imprévue et nécessaire les excédans de crédit prévus sur un article du même chapitre, quelquefois les excédans de crédit prévus sur un autre chapitre : ce sont là des viremens. Dans les cas d'urgence, il peut même dépasser l'allocation totale du département ministériel, à la condition de présenter à la prochaine session du parlement une demande de crédit supplémentaire, c'est-à-dire un bill d'indemnité. Mais en Angleterre la responsabilité ministérielle est nettement définie, et aboutit au parlement. Si la politique qui a entraîné le premier lord de la trésorerie à dépasser ses crédits n'obtient pas l'approbation du parlement, le premier ministre et le cabinet se retirent. Celui qui ordonnance le crédit supplémentaire est responsable devant ceux qui votent l'impôt. En France, sous le régime de la constitution de 1852, où réside la responsabilité? Dans la personne du chef de l'état, responsable devant la nation. L'empereur, on ne devrait jamais le perdre de vue, est chez nous en quelque sorte un premier lord de la trésorerie inamovible. Lui seul peut autoriser les dépassemens de crédit. Nous ne pouvons nous rappeler sans

sourire l'importance qu'attachait autrefois l'opposition de gauche à une loi organique où serait définie la responsabilité ministérielle : un projet de loi semblable figurait à perpétuité dans le programme de la gauche, qui ne prenait pas garde que la sanction de la responsabilité ministérielle résidait dans les chambres donnant ou retirant leur confiance aux cabinets. S'il était si difficile et si oiseux de faire sous le régime parlementaire une loi sur la responsabilité ministérielle, on devine que nous n'avons point l'impertinente pensée de demander la réglementation par une loi de la responsabilité impériale. Cette loi existe, elle n'est autre que la constitution elle-même. L'empereur, ayant la responsabilité, a l'initiative; mais le corps législatif, organe de la nation, a l'appréciation et le contrôle de la politique impériale. En matière de finances, l'empereur a exprimé le dessein, lorsqu'il a renoncé au système des crédits par décret, de contenir la dépense dans la limite des ressources prévues. L'expérience d'une première année vient de nous prouver que les précautions déjà prises pour que ce dessein s'accomplisse ne sont peut-être pas suffisantes. D'autres précautions seraient nécessaires. Par exemple, les prévisions des budgets dans le système français sont établies par les ministres dix-huit mois avant que les budgets deviennent exécutoires. Il est difficile que ces prévisions conservent leur précision et leur exactitude en présence de circonstances dont elles sont si éloignées. Ce procédé est une cause de confusion pour nos finances. Cette cause n'existe pas dans le système de plusieurs gouvernemens constitutionnels, de l'Angleterre et de la Belgique par exemple. L'exercice financier commence en Angleterre le 5 avril; le parlement est toujours rassemblé au commencement de février. Or les demandes de crédit sont présentées par les ministres en février et en mars, quelques semaines à peine avant le commencement de l'exercice : elles peuvent donc être établies avec plus d'exactitude. La session durant d'ailleurs jusqu'au mois d'août, le budget avant la séparation du parlement est déjà depuis plusieurs mois en cours d'exercice; les ministres ont déjà pu éprouver l'exactitude de leurs évaluations : si elles paraissent devoir être insuffisantes, ils ont encore le temps, avant la fin de la session, d'obtenir de la chambre des supplémens de crédit. Il en est de même en Belgique. On voit que, par une simple disposition de temps, d'autres pays s'assurent un meilleur et plus sûr maniement de leurs finances. Pourquoi ne ferait-on pas de même en France? Chez nous, l'année financière commence au 1er janvier; pourquoi la chambre ne serait-elle pas réunie au commencement de novembre? Pourquoi le budget de l'année prête à s'ouvrir ne serait-il pas présenté avec des évaluations toutes fraîches dans les deux premiers mois de la session? On éviterait ainsi les erreurs de prévisions qui sont si fâcheuses dans le système actuel; si l'on s'était trompé, on pourrait, avant la fin de la session, apporter à la chambre les rectifications nécessaires. Enfin les correspondances qu'auraient entraînées les viremens ou les dépassemens de crédit entre les départemens ministériels et l'empereur en tant que premier lord de la tré-

sorerie devraient être imprimées et communiquées à la chambre au début de la session. Achevé par ces diverses dispositions, notre système pourrait être considéré comme présentant des garanties efficaces contre l'excès des dépenses sur les ressources. Payant comptant par l'impôt tous les frais de la politique du gouvernement, le pays saurait au vrai ce que cette politique lui coûte, et s'il trouvait son argent trop mal défendu par les députés actuels, ce serait à lui de choisir dans les élections générales des représentans qui eussent assez d'intelligence et d'application pour découvrir les fautes du pouvoir, assez de talent pour les dénoncer avec netteté et assez de caractère pour y résister.

Le gouvernement met la main assez aventureusement à une œuvre bien difficile en tentant d'organiser en Algérie la propriété arabe. Quelle que soit l'opinion que l'on professe dans cette question, on doit convenir qu'une telle entreprise est une véritable crise pour notre colonie algérienne, et l'on s'explique l'émotion dont nos colons ont été saisis depuis la publication de la lettre de l'empereur qui annonçait le projet de sénatus-consulte aujourd'hui soumis au sénat. On ne peut sans doute que s'associer à ce qu'il y a de généreux dans les intentions de l'empereur envers les populations arabes de l'Algérie. Certes la France ne peut suivre l'exemple de ces nations qui ont fondé leur empire colonial sur l'extermination ou l'abrutissement des races indigènes, elle doit faire en sorte que sa domination soit un bienfait pour les Arabes et accroisse progressivement leur civilisation et leur bien-être; mais qu'animé d'un tel dessein on passe tout à coup à la pensée d'accomplir une révolution soudaine dans la condition sociale des Arabes, nous avons peine à le comprendre. Constituer la propriété sur des bases nouvelles! mais c'est la plus grande révolution qui se puisse accomplir dans une société; c'est un genre de révolution que le temps seul jusqu'à ce jour a mené à bonne fin, et il est difficile de croire qu'aucune force humaine y puisse jamais suppléer au temps. A entreprendre un aussi grand travail, mieux eût valu aller tout de suite au système le plus radical, à celui qui aurait le plus rapproché les Arabes de notre système de propriété, de la seule propriété véritable, de la propriété individuelle. L'organisation des Kabyles, ces cultivateurs si laborieux, ces propriétaires si tenaces, nous montre en Algérie même que l'islamisme n'est pas incompatible avec le principe vivace de la propriété individuelle. Le petit nombre d'Arabes qui sont venus chercher dans nos zones civiles un abri contre l'oppression et la rapacité des chefs de tribus prouve que la propriété individuelle, et la vie indépendante dont elle est la garantie, ne sont point sans attrait sur la race nomade. A fonder la propriété arabe, il fallait au moins s'assurer par de longues études, par des expérimentations successives, s'il n'était pas possible de rendre les Arabes individuellement propriétaires. Il y a là des questions d'une importance si capitale qu'il eût fallu les éclairer de toute sorte d'enquêtes et les vulgariser par les discussions les plus larges et les plus patientes. On a pris un parti qui a tous

les inconvéniens et tous les périls d'une mesure radicale, sans en avoir les avantages. A l'organisation par tribus et par douars, organisation absolument contraire à notre civilisation, de laquelle nous devions nous efforcer d'affranchir les Arabes, on donne la consécration de la propriété collective. On prétend initier les Arabes à la propriété par le communisme. Nous ne concevons pas que l'on ne soit point effrayé des complications de ce communisme que l'on va créer d'emblée. Ce sera une sorte de communisme féodal; tous les profits en seront pour les chefs des tribus, dont ils fortifieront, on ne voit pas avec quel avantage pour nous, la puissance et le prestige. Ce sera un communisme compliqué de servage, avec cet inconvénient de plus que l'Arabe ne sera point attaché comme le serf à la glèbe qu'il cultivera, que le chef, pour le pressurer davantage, pourra le déplacer à volonté. Ce sera un communisme sur lequel viendra se superposer notre administration militaire, chargée d'y intervenir sans cesse. Il nous semble qu'il n'est point nécessaire d'avoir étudié les mœurs des Arabes et de connaître l'Algérie pour être étourdi de la téméraire confusion d'un tel système. Les utopistes qui prétendent que l'Algérie ne peut être mise en valeur pour nous que par les Arabes accusent les colons européens de la stérilité de leurs efforts depuis la conquête. Les progrès réalisés par l'Algérie sont cependant incontestables; les 200 millions qui expriment le mouvement commercial de la colonie ne peuvent être considérés comme une insignifiante bagatelle. Ce qui paraît admirable au contraire à tous ceux qui savent à quelles conditions se fondent les véritables colonies agricoles et commerçantes, c'est que la vitalité de l'esprit d'industrie européen ait pu produire de pareils résultats dans la situation où l'Algérie était placée, en ayant à faire aux trois principes les plus anti-colonisateurs qu'il y ait au monde : notre système prohibitif ou protecteur, qui a si longtemps annulé les ressources de l'Algérie, notre système administratif et réglementateur, et, pour tout couronner, le régime militaire. Si l'on réalise le plan qu'on prépare pour l'Algérie, si l'on ne laisse pas à tous les intérêts le temps de s'expliquer et de se défendre, si l'on ne laisse pas à la métropole le temps de se faire une opinion et de la mûrir, il est à craindre que la marche de notre colonie ne rencontre de nouveaux et graves obstacles. C'est par des coups de pouvoir aussi soudains et aussi prompts que la France a compromis autrefois la fortune de ses colonies, et a fini par faire croire aux autres et par croire elle-même que son génie est radicalement impropre à la colonisation.

L'Angleterre vient de nous donner dans les fêtes du mariage du prince de Galles un de ces spectacles singuliers qui frappent et étonnent la curiosité de l'Europe. C'est toujours la vieille Angleterre, quelque chose d'archaïque et de jeune à la fois, un peuple libre qui a conservé la belle humeur monarchique, qui fête ses souverains avec des sentimens spontanés et une cordialité franche et quelque peu sauvage, et non avec le carton et les oripeaux officiels que nous consacrons sur le continent aux représen-

tans du pouvoir. Pendant ce temps, l'Italie fait ses comptes et ouvre ses caisses au produit de son grand emprunt : nous lui souhaitons bon succès; nous espérons que M. Minghetti tiendra ses promesses, et montrera autant de vigueur de caractère dans l'accomplissement de sa tâche qu'il a montré d'ingéniosité et d'élévation d'esprit dans la conception de son plan financier. Pendant ce temps encore, l'Espagne traversait une épreuve à laquelle elle est rompue par une vieille habitude : elle a changé de ministère, essayant de plusieurs durant la crise, et recevant à la fin un cabinet auquel elle ne s'attendait guère.

Le cabinet du général O'Donnell, après une durée de cinq ans, a définitivement succombé devant tous les assauts dirigés contre lui, ou, pour mieux dire, il s'est laissé tomber dans une situation moralement rétrécie et amoindrie, pris de défaillance en pleine possession d'une majorité parlementaire modèle. La crise de reconstitution qu'il avait traversée après les débats sur le Mexique avait trop laissé voir une véritable incohérence ; il s'est recomposé un instant, et il n'est tombé que plus vite, faute d'avoir pu faire accepter par la reine la dissolution d'une chambre qui ne lui avait pourtant jamais causé la surprise d'un vote hostile, qui n'avait d'autre défaut que de refléter merveilleusement la confusion des partis. Mais voilà où commencent les péripéties. Tout le monde a été quelque peu appelé à donner son avis. C'est d'abord le général Manuel de la Concha, marquis del Duero, président du sénat, qui a été chargé de former un cabinet; il s'est mis à l'œuvre immédiatement, il a réuni un certain nombre d'hommes considérables sans se départir de la politique du précédent ministère. Au dernier moment, cette combinaison, qui paraissait pourtant avoir un caractère sérieux, a échoué on ne sait trop pourquoi. Puis est venu le général Armero d'accord avec M. Mon; puis enfin la mission de reconstituer le pouvoir est passée au général Narvaez, qui lui aussi a essayé de former son ministère, et qui n'a pas été plus heureux. Et quand la série de toutes les combinaisons possibles a été épuisée, c'est le marquis de Miraflores qui a été appelé à la présidence du conseil, et qui a fait, lui, ce que nul autre n'avait réussi à faire. Il a formé un cabinet dont les membres principaux sont le général José de la Concha, qui a été ambassadeur à Paris, un sénateur, M. Vahmonde, un député, M. Moreno Lopez.

Le difficile est de savoir si c'est un dénoûment et de saisir la signification de ce ministère. Le marquis de Miraflores est un homme d'un âge déjà fort respectable, d'un grand nom et d'une grande position sociale sans doute, ancien diplomate, ancien ministre; malheureusement il n'a peut-être pas tout ce qu'il faut pour apporter au pouvoir une pensée dirigeante. Si l'on cherche ce que peut vouloir le nouveau cabinet au point de vue de la direction extérieure et des affaires du Mexique, on trouve le marquis de Miraflores et le général Concha, qui ont sévèrement jugé la politique suivie par le général Prim, dont un autre ministre, M. Moreno Lopez, a été au contraire le chaud défenseur. Au point de vue de la direction inté-

rieure, on n'a pour tout trait de lumière qu'un mot du ministre de ce département, M. Vaamonde, qui, recevant ses employés, a traité un peu cavalièrement l'*union libérale,* et a mis tout l'espoir du cabinet dans ce qu'il a appelé le parti des centres. L'opinion reste d'autant plus incertaine qu'il n'a pu y avoir aucune explication dans les chambres, qui, après avoir été suspendues par le précédent ministère, ont été ajournées jusqu'après Pâques. Peut-être alors d'ailleurs n'en saurait-on pas beaucoup plus. On se demande si le cabinet actuel ne ramènera pas sous peu au général O'Donnell, ou s'il ne conduira pas à quelque combinaison plus caractéristique. Le trait le plus frappant de cette dernière crise est cet essai de tous les ministères possibles aboutissant à l'imprévu sans nulle raison apparente, en dehors de toute action des chambres. C'est un jeu qui peut n'être point sans danger, qui use les partis et la politique, et risque de conduire à une de ces situations où il n'y a plus que des pouvoirs affaiblis en face de crises qui éclatent tout à coup.

E. FORCADE.

ÉCONOMIE RURALE.

DE L'HABITATION DES ANIMAUX.

C'est une question bien modeste en apparence que celle des progrès de l'architecture rurale appliquée à l'habitation des animaux d'une ferme. Si on l'étudie de près cependant, on reconnaîtra qu'elle se lie étroitement à tout un ensemble de réformes dont notre agriculture, depuis le commencement du siècle, ressent la bienfaisante influence. Il n'est aucune amélioration introduite dans l'architecture agricole qui ne se traduise bientôt pour les maîtres en un plus long séjour sur leurs domaines, pour les ouvriers en un accroissement de richesse et de moralité. De grands et incontestables résultats ont été obtenus ainsi depuis un certain nombre d'années. Néanmoins, si les demeures de nos paysans sont en général devenues plus comfortables, on s'en tient trop souvent, pour le bétail, aux écuries de 1787, c'est-à-dire à ces écuries qu'Arthur Youg, dans ses *Voyages en France,* nommait *des tas de fumier couverts.* Les bons exemples que multiplient la facilité des voyages et les sages conseils de nos vétérinaires, de ceux surtout qui ont fait leurs études dans les écoles spéciales d'Alfort, de Lyon ou de Toulouse, ont déjà réveillé quelque peu à ce sujet l'incurie de nos paysans; mais, sans oublier l'impérieuse nécessité de l'économie, il reste encore beaucoup à faire.

Pour l'habitation des animaux comme pour toute dépendance d'une ferme proprement dite, il faut d'abord recommander aux propriétaires de ne pas confier aux architectes des villes la direction de leurs travaux. Les nouveau-venus à la campagne ignorent l'art de bâtir économiquement; mieux vaut s'entendre avec un bon maître maçon et un bon charpentier du voisinage. Pourvu qu'on ne leur demande que des constructions un peu simples,

ils savent parfaitement se tirer d'affaire, et peuvent même, dès qu'on leur fournit un modèle ou un plan, résoudre facilement certaines complications. C'est à ce point de vue surtout que deviennent utiles plusieurs livres où l'on s'efforce de rendre accessibles les indications techniques sur ce sujet trop négligé, et un de ceux que nous signalerons de préférence est le *Traité des constructions rurales* de M. L. Bouchard-Huzard (1). Sans nous étendre, avec l'auteur du livre, sur le travail des nombreux ouvriers qui concourent à la construction d'un bâtiment agricole, il est bon de dire tout de suite que la profondeur donnée à ce bâtiment a une importance majeure. On ne trouve plus facilement aujourd'hui, du moins on ne trouve plus à bon compte de grands et forts arbres. Ceux d'une portée exceptionnelle acquièrent tout aussitôt une valeur vénale hors de proportion avec leurs dimensions. Les propriétaires qui construisent feront bien de se préoccuper de cette difficulté. Une cloison, un mur même, coûtent souvent meilleur marché qu'une poutre un peu forte; on devra donc, soit avec des bois debout employés comme soutiens, soit à l'aide d'assemblages, soit surtout en évitant les grandes portées, ne pas s'exposer à de coûteux achats. C'est alors qu'interviennent utilement les *appentis* et toutes ces combinaisons, peu gracieuses, mais économiques, qui permettent de couvrir la même surface à moindres frais. Remarquons encore qu'à une époque où le luxe et le comfort se généralisent, on aurait tort d'élever nos constructions nouvelles sur le modèle des anciennes. Sans être aussi grands seigneurs que les grands fermiers de l'Angleterre, les fermiers d'aujourd'hui exigent, — et ils ont raison, — une habitation qui soit en rapport non-seulement avec leurs travaux, mais aussi avec leurs nouvelles habitudes. Le corps de logis qu'ils occuperont sera donc situé de telle sorte que de leur porte ou de leur fenêtre ils puissent surveiller facilement la cour où circulent les hommes, les bâtimens où sont renfermés les bestiaux et les récoltes. Un léger écartement entre ce corps de logis et les autres constructions aura l'avantage de faciliter la circulation de l'air et de permettre qu'on égaie les abords de la maison par quelques plantations de fleurs.

Ce n'est point cependant cette partie des constructions d'une ferme qui doit nous arrêter. C'est l'habitation des animaux qui nous montrera surtout l'architecture agricole aux prises avec quelques difficultés spéciales. Aussi ne craindrons-nous pas ici d'entrer dans quelques détails qui viennent compléter sur plus d'un point nos études précédentes sur le rôle des animaux dans l'agriculture (2).

Les animaux que l'on engraisse se trouvent bien d'une certaine obscurité jointe à une douce moiteur, et par conséquent à un peu de raréfaction de l'air qu'ils respirent; mais il en est autrement des bêtes qu'on élève et de celles qu'on garde longtemps pour en utiliser le travail ou les produits. Elles ont besoin de logemens plus secs et plus sains, où la lumière pénètre largement, où l'air se renouvelle sans obstacle. On devra donc enlever souvent le fumier, laver les auges et les râteliers, reblanchir les murs et les plafonds, à l'occasion même assainir avec du lait de chaux, du chlorure de chaux ou du sulfate de fer, le sol qui s'imprègne de jus nauséabonds.

(1) 2 vol. grand in-8°, chez M[me] veuve Bouchard-Huzard.

(2) Voir la *Revue* du 1[er] avril et du 1[er] juillet 1862.

Les portes *battront* en dehors et seront coupées à une hauteur telle que le bas reste suffisamment fermé quand, pour donner de l'air ou du jour, on voudra tenir ouverte la partie supérieure. Pendant l'été, celle-ci pourra, comme les fenêtres, recevoir des toiles métalliques ou des canevas qui éloignent des insectes parfois très nuisibles. Quant aux fenêtres, elles seront placées de telle sorte que nul courant d'air ou de trop vive lumière ne vienne compromettre par des maladies d'yeux ou des refroidissemens la santé des animaux domestiques. Cette question de l'air est si importante que l'on se trouve bien, dans plusieurs circonstances, d'établir des cheminées d'appel ou des ventilateurs.

Le sol recevra une pente assez faible pour ne pas rendre fatigante la posture des bêtes pendant leur station, assez forte pour assurer le prompt écoulement des liquides à l'aide de rigoles résultant de la jonction de deux pentes contraires établies sans présenter nulle part aucun rebord saillant. Il devra en conséquence être un peu exhaussé, et sinon pavé, du moins convenablement tassé. Un plancher solide, établi à une certaine hauteur au-dessus des bêtes, les garantira du froid, et préservera la provision de fourrages des émanations de l'étable, qui pourraient l'altérer. L'exposition au midi est celle que les animaux préfèrent, et, si les bâtimens sont assez vastes pour le permettre, on aura raison de ménager dans les murs de grandes portes qui, en donnant un plus libre accès aux voitures, faciliteront la distribution des fourrages et l'enlèvement des fumiers. Il convient enfin que le rapprochement des annexes où se préparent, à l'aide du hache-paille, du concasseur ou de la chaudière, les diverses rations d'alimens, rende ce service plus rapide, et par conséquent plus économique. Un dernier cas doit être prévu. Parfois se produisent des accidens qui réclament des soins exceptionnels et attentifs, parfois sévissent des maladies contagieuses : une salle bien isolée et destinée, en ce cas, à recevoir les animaux malades, mais qui pourra être utilisée autrement dans les conditions ordinaires, sera donc presque partout d'un grand secours.

Il faut examiner maintenant, pour chaque espèce d'animaux domestiques, les conditions particulières qui doivent être remplies. Le cheval est toujours le mieux soigné. Non-seulement sa valeur est plus grande, ce qui rend sa conservation plus précieuse, mais aussi il est, plus que le bœuf et le mouton, reconnaissant des soins qu'on lui donne, docile aux ordres qu'il reçoit, par conséquent l'ami de son maître. N'est-il pas juste que partout on lui fasse la part la plus belle? Il faut dans l'écurie 30 mètres cubes d'air environ et 2 mètres de large au moins par chaque cheval. La pente du sol n'excédera pas 30 millimètres par mètre, de peur de fausser les aplombs. La mangeoire, devant s'élever de 1 mètre au-dessus du sol et dépasser le râtelier de 32 centimètres environ, expose les animaux qui veulent se relever brusquement à se donner quelques coups dangereux. On fera donc bien, en établissant les mangeoires d'une écurie, de se préoccuper de ce point. Un râtelier vertical garantit mieux les yeux des chevaux de la poussière des fourrages, et il ne les force pas de rejeter la tête trop en arrière. Ce sera toujours celui qu'il conviendra de préférer. On le tiendra élevé de 1 mètre 40 centimètres au-dessus du sol, et distant du mur de 35 centimètres à peu près. Derrière les chevaux régnera un passage de service n'ayant pas moins

de 2 mètres de large, et dans un coin de l'écurie se trouveront le coffre à avoine et les ustensiles de pansage. L'écurie sera-t-elle à un seul rang? Y disposera-t-on deux rangs de chevaux, soit dos à dos, en appuyant leurs râteliers aux murs, soit nez à nez, en les séparant par un râtelier double et une double mangeoire? A vrai dire, ce n'est guère là qu'un détail que doit régler la place disponible; mais il y a, en ce qui concerne les écuries, une question fort importante sur laquelle nous devons nous arrêter davantage, parce qu'elle est trop souvent négligée : c'est celle des séparations à établir entre les divers animaux. Tout le monde comprend qu'on sépare soigneusement les étalons des jumens et les poulains des autres chevaux. Cependant les précautions devraient aller plus loin dans une exploitation bien tenue. La vie commune a toujours des inconvéniens pour les faibles, et les chevaux ont beau, quand ils n'appartiennent pas à une race d'élite, être d'humeur plus pacifique que des chevaux de *pur sang;* il n'y en a pas moins, à l'écurie comme ailleurs, des victimes et des tyrans. Ici c'est une bête vorace qui en un instant avale, outre sa ration d'avoine, la ration de son voisin; là c'est une bête de caractère brutal qui répond par un coup de pied ou un coup de dent aux caresses de ses camarades. Pour obvier à ces inconvéniens, il faut établir entre les divers habitans de l'écurie des séparations suffisantes. Même garnies de paillassons ou de larges planches, même armées de *sauterelles* (1) qui en permettent le prompt et facile décrochement. les barres sont loin de présenter tous les avantages que l'on en attend. Rien ne vaut la stalle, c'est-à-dire la séparation fixe et pleine, le mur de bois élevé à une bonne hauteur, qui permet de parfaitement isoler chaque bête et sa ration. La stalle est-elle fermée aussi par derrière au moyen d'une porte, cette sorte de chambre prend le nom de *boxe,* et elle est indispensable pour les poulains et leurs mères, qu'on y laisse sans entraves. Ajoutez à côté de l'écurie des *paddock,* c'est-à-dire de petites cours closes et séparées, dans chacune desquelles les bêtes peuvent jouer et prendre l'air, et vous avez une organisation excellente, digne des meilleurs haras, mais trop dispendieuse malheureusement pour la plupart des fermes.

Les râteliers seront-ils de simples échelles de bois ou d'élégantes corbeilles de fer? Ce n'est guère là qu'une question de dépense première. Les auges seront-elles faites en bois, en fonte ou en pierre? Les auges en planches doivent être écartées parce qu'elles s'usent vite, qu'elles ne se nettoient pas aisément, et que dans leurs fentes se glissent des substances qui agissent ensuite comme de véritables fermens sur la nourriture destinée aux chevaux; d'ailleurs ces sortes de mangeoires ne se prêtent pas bien à séparer la ration de chaque bête, — ration qu'il importe encore plus d'isoler dans l'auge que dans le râtelier. Reste le mode d'attache à choisir. Ou bien la longe, armée à son extrémité d'un petit billot de bois, peut couler dans un anneau fixé à la mangeoire, ou bien elle peut se terminer elle-même par un anneau qui glisse sur une barre de fer montant verticalement du sol à la mangeoire. Le premier mode est plus économique, mais le second laisse aux chevaux une plus grande latitude de mouvemens.

Il n'en est pas tout à fait des étables comme des écuries. Les bêtes bo-

(1) On nomme sauterelles les petits mécanismes que l'on peut faire sauter instantanément, et qui servent à rattacher les barres de séparation aux cordes qui les soutiennent.

vines ont moins besoin d'air que les chevaux, et elles ne souffrent pas autant d'un peu de chaleur, ni même d'une légère altération de l'atmosphère qu'elles respirent. Vingt-quatre mètres cubes d'air par bête adulte suffisent largement aux meilleures conditions. Pour les étables à veaux d'élève, qui demandent un air plus vif et plus sec, on se trouve bien d'approcher de cette proportion; mais pour les vaches laitières, surtout pour celles que l'on se propose d'engraisser, la parfaite aération du bâtiment n'a pas une importance aussi grande. Il ne faut cependant pas oublier que les poumons des animaux ont, comme leurs autres organes, des exigences à satisfaire, et que de terribles mécomptes viennent souvent punir un trop complet oubli des lois de la nature. C'est ce qu'on remarque surtout dans plusieurs contrées où l'on tient enfermés dans des espèces d'étuves sans air, auxquelles on donne à tort le nom d'étables, des animaux qui, sortant en moiteur pour aller boire et pâturer, et trouvant au dehors une eau glaciale ou un air trop vif, subissent le pernicieux effet d'aussi brusques transitions.

Les bêtes bovines, quand elles se couchent, replient leurs jambes sous elles-mêmes. Les séparations et les boxes ne sont donc pas nécessaires dans une étable, excepté pour les taureaux, les vaches qui viennent de mettre bas, et enfin pour les animaux qu'on engraisse à côté d'autres bêtes soumises à un régime alimentaire moins succulent. Si ce sont des vaches que l'on entretient, l'aire ne doit pas avoir une pente très prononcée, car des avortemens pourraient en résulter : 3 mètres 50 centimètres de long et un peu moins de 2 mètres de large suffisent pour des bêtes vivant en commun. L'attitude habituelle des bêtes bovines indique clairement que leurs râteliers doivent être tenus un peu bas, droits plutôt qu'inclinés, en laissant aux barreaux qui retiennent le fourrage un écartement de 10 à 11 centimètres. Aujourd'hui cependant on commence à adopter dans plusieurs fermes une disposition de râteliers descendant jusqu'à terre, ce qui permet aux animaux de passer la tête entre les barreaux pour aller prendre leur nourriture sur le sol où on l'a déposée : c'est en partie l'étable belge ou flamande. Les bêtes se trouvent exactement alors dans les mêmes conditions d'attitude qu'au pâturage. Quant aux crèches, elles ne s'élèveront jamais à plus de 90 centimètres au-dessus du sol, et elles seront d'autant plus larges et profondes que les animaux devront plus souvent recevoir une nourriture aqueuse. Si l'on veut tenir en stabulation permanente ou presque permanente les bêtes qui peuplent une étable, le service des fourrages verts et la manipulation des divers alimens exigent le voisinage immédiat d'une chambre ou tout au moins d'un abri dont on fera bien de se préoccuper en construisant la ferme. La vacherie de Vincennes, avec son petit chemin de fer intérieur, ses auges arrosables et son mode d'attache, serait un modèle parfait dans ce genre, n'était la question de finance, qui ne peut pas être pour un simple cultivateur aussi secondaire que pour un domaine impérial.

Quoique les dispositions adoptées pour nos étables soient souvent défectueuses, on peut malheureusement dire que l'organisation de nos bergeries est pire encore. Si l'on excepte les pays où une culture avancée a fait introduire des bêtes de valeur et beaucoup augmenter l'importance des troupeaux, presque partout les moutons sont logés d'une manière déplo-

rable. La laine épaisse qui couvre le mouton indique cependant bien quel devrait être son genre de vie. Il craint la pluie, parce que sa toison se sèche difficilement une fois qu'elle a été mouillée; mais cette toison le protége efficacement contre le froid. C'est l'air qui convient avant tout aux animaux de l'espèce ovine. Pourquoi donc les étouffer dans des caves, dans des bergeries hermétiquement closes comme celles que l'on rencontre chez trop de cultivateurs? Plus on peut exposer au midi et en même temps largement aérer les bergeries, plus on en place les habitans dans de saines et favorables conditions. Un mètre carré d'espace et trois mètres cubes d'air par tête ovine adulte, avec de grandes facilités pour la ventilation, sont toujours à désirer. Aussi, quand le climat le permet, établit-on dans les murs, outre les fenêtres et les portes, d'utiles barbacanes, ou même se contente-t-on d'espèces de hangars plus ou moins bien clos. Le sol de la bergerie doit être parfaitement sec. C'est l'excessive chaleur et l'humidité de leurs demeures qui donnent si fréquemment aux troupeaux la *pourriture* et des maladies de pieds. Une largeur de 50 centimètres de râtelier par tête est indispensable, car toutes les bêtes à la fois se mettent à manger dès qu'on vient de renouveler leurs fourrages. Quant aux auges, elles doivent se trouver sous les râteliers, afin de recevoir les grains qui peuvent tomber des pailles, être élevées de 45 centimètres environ au-dessus du sol et être assez profondes, assez bien établies pour contenir les tourteaux, les farines, les morceaux de racines et parfois les pulpes ou les drèches que l'on fait consommer aux moutons.

La bergerie est le lieu où s'opèrent toujours les plus fréquens changemens. Il faut séparer les bêtes qu'on engraisse, afin de les tenir plus chaudement, de les placer un peu dans l'obscurité et de les mieux nourrir; il faut isoler les béliers; il faut que les brebis, au moment de l'agnelage, aient leur logement particulier; plus tard, il faut leur enlever leurs agneaux, sans cependant mêler déjà ceux-ci au reste du troupeau; il faut enfin se réserver dans un coin la place du magasin de sel, des farines, etc... Toutes ces nécessités ne peuvent guère être économiquement remplies qu'en utilisant comme moyens de séparation des claies mobiles ou même les râteliers et leurs auges, qui doivent en ce cas être facilement transportables. Chacune de ces divisions d'animaux communiquera par une porte spéciale avec le dehors de la bergerie : c'est une mesure indispensable pour aider au service des fourrages.

Tout le monde a sans doute eu déjà l'occasion de voir un troupeau de moutons rentrer dans la bergerie ou bien en sortir. Dans ces momens-là se manifestent l'indiscipline la plus grande et l'impatience la plus vive. Chaque bête veut passer la première; toutes s'efforcent de franchir le seuil, et souvent de graves accidens résultent de ces luttes; des bêtes se blessent, parfois des brebis se font avorter, parfois même des agneaux s'étouffent. Il existe un moyen assez simple de parer à cet inconvénient : il suffit d'élever à 50 centimètres environ un passage en plan incliné un peu moins large que la porte, et qui seul donne accès dans la bergerie et en permet l'issue. A droite et à gauche règne un talus rapide qui empêche les animaux de se présenter à la porte en trop grand nombre à la fois. Que cette précaution soit prise ou non, il est indispensable d'entourer de lices devant

les portes un espace suffisamment étendu pour y tenir enfermé le troupeau ou la partie du troupeau dont on soigne les râteliers. Ainsi seulement le berger peut se débarrasser des animaux dont il va servir la nourriture, tout en les gardant sous sa main.

Le fumier de toutes les bêtes développe dans les environs immédiats du lieu où il se trouve une odeur désagréable, dont l'intensité varie suivant les animaux qui le produisent; mais le fumier du cochon est celui qui répugne davantage au plus grand nombre de personnes. C'est donc loin de la maison d'habitation qu'il convient de reléguer la porcherie, et cet éloignement présente peu de dangers, car en cas de tentatives de vol par des étrangers, et à supposer les chiens de garde en défaut, les cris persistans et perçans du cochon suffiraient vite pour donner l'éveil aux habitans de la ferme. L'exposition au midi convient essentiellement aux loges des cochons, parce que ces animaux craignent beaucoup le froid. On regarde comme indispensables 2 mètres 50 centimètres de hauteur, et un espace superficiel de 1 mètre 50 centimètres par cochonneau, de 3 mètres 20 centimètres ou mieux de 3 mètres 50 centimètres par animal adulte. Les truies *portières* doivent pouvoir disposer pour elles et leur jeune famille, pendant l'allaitement, d'une loge dont la superficie ne s'écarte guère de 10 mètres carrés. La voracité des porcs est si grande que les truies absorbent sans aucun remords la nourriture qu'on destine à leurs petits, et que même parfois elles dévorent ceux-ci dès qu'un accident a causé leur mort. Avec de telles nourrices, on ne peut prendre trop de précautions pour assurer aux élèves la jouissance exclusive du repas qu'on leur sert. Aussi une bonne disposition consiste-t-elle à établir hors de l'atteinte des mères un compartiment dans lequel les cochonneaux peuvent parvenir en se glissant au travers de barreaux, et où ils trouvent la nourriture spéciale qu'on veut leur réserver (1). Entre les diverses loges, des murs de séparation de 1 mètre 25 centimètres de haut suffisent parfaitement. Du reste, toutes ces loges, soigneusement pavées, auront depuis le fond jusqu'à l'extérieur une pente légère qui leur donnera comme un aspect de lits de camp, et qui maintiendra sèche la litière des animaux.

Ce sera également au midi que devra être exposé le poulailler, car une habitation chaude est indispensable aux poules dont on veut obtenir beaucoup d'œufs et des œufs précoces, comme aussi aux poules que l'on veut faire couver de bonne heure. Le poulailler n'a pas besoin d'être très compliqué. Il suffit qu'il renferme un perchoir sur lequel chaque bête dispose d'une largeur de 20 à 25 centimètres, et assez incliné, s'il comporte plusieurs rangs, pour que les poules ne se salissent pas l'une l'autre. On dispose les nids à pondre de divers côtés, surtout dans les réduits les plus sombres des bâtimens que fréquentent les poules; mais il convient de placer sous la main de la fermière la chambre des couveuses. Quant au poulailler même, les murs en seront soigneusement crépis, et l'aire, bien sèche et carrelée, s'élèvera quelque peu au-dessus de terre. Une échelle aboutissant à une petite porte à coulisse pourra donner accès aux poules

(1) Cette excellente disposition s'applique aussi avec avantage aux bergeries : elle repose sur le principe de construction appliqué aux cages sous lesquelles on abrite la nourriture des poussins, afin de la soustraire à la voracité des poules.

sans qu'on ait besoin d'ouvrir la grande porte. Toutes ces précautions doivent être prises pour rendre plus difficiles les nocturnes visites des fouines ou d'autres animaux carnassiers.

Au milieu de la cour qu'entourent les bâtimens ruraux s'amoncelle le fumier. Un mur n'est pas indispensable pour en enclore et en protéger la masse : un toit qui lui serve d'abri contre les rayons du soleil et les eaux pluviales coûterait presque toujours trop cher; mais on doit soigneusement lui réserver une aire assez grande. Pour être bien faite, la fosse à fumier, comme on dit souvent, sera construite de telle sorte qu'elle puisse recevoir, si l'importance de la ferme l'exige, deux tas voisins, l'un que l'on accumule en vue de le faire fermenter, l'autre dont la fermentation est accomplie, et qui fournit les engrais nécessaires. Entre les deux tas se trouvera la citerne, ou tout au moins le trou dans lequel s'écouleront les purins.

Le personnel de la ferme et les animaux qu'elle entretient n'ont pas seulement besoin d'abris pour eux-mêmes et pour les choses à leur usage; il est encore un service des plus importans dont fera bien de se préoccuper l'homme qui bâtit une ferme : nous voulons parler du service de l'eau. La cuisine des hommes, la préparation des boissons fermentées, les lessives, les soins de propreté des personnes et le nettoyage du matériel et des chambres, l'abreuvement des animaux et leurs bains, tout cela demande beaucoup d'eau. Si donc on n'a pas sous la main une source ou un ruisseau, il faut recourir à des moyens artificiels. Les eaux de pluie, réunies par des gouttières ou amenées par les pentes du terrain, peuvent aboutir à des mares ou à des citernes; mais ces eaux-là sont rarement propres. De longues lignes de drains peuvent aller demander aux pièces de terre voisines leur eau souterraine; mais cette eau-là n'est d'ordinaire ni assez aérée, ni assez débarrassée des sels qu'elle a dissous sur son parcours. Les sécheresses dont nos animaux ont tant souffert en 1858 et en 1859 prouvent d'ailleurs que la pluie et les tuyaux de drainage n'assurent pas toujours une provision d'eau suffisante. Les puits même sont parfois mis à sec. Cependant ce sont encore les puits qui, à défaut de sources à fleur de terre, peuvent ordinairement le mieux alimenter d'eau les habitans d'une ferme. Un géologue praticien que tout le monde connaît de nom, M. l'abbé Paramelle, a, dans un livre excellent à consulter, donné sur la recherche des nappes d'eau souterraines les plus utiles conseils. La quantité et la qualité des eaux dont on dispose exercent une trop puissante influence sur la santé des hommes et des animaux pour qu'on néglige cette question, qui du reste varie quelque peu suivant les animaux dont il s'agit. Ainsi le cheval et le mouton veulent une eau plus pure que celle dont le bœuf se contente.

Tels sont quelques-uns des principes applicables à l'habitation et à l'hygiène de nos animaux domestiques. Nous pourrions encore suivre l'architecture rurale dans une autre série de travaux, étudier par exemple les constructions destinées à servir d'abri aux récoltes ou aux produits de la ferme, celles qui peuvent être consacrées à des industries annexes, ou enfin celles qui ne s'appliquent qu'à des accessoires, comme le sont les clôtures, les barrières et les chemins. Il nous a suffi de montrer une fois de plus combien sont nombreuses les notions scientifiques qui intéressent l'agriculture. Cultiver la terre ne doit plus être un métier grossier et aveugle, un

acte de force brutale consistant à bêcher le sol et à faucher les moissons. C'est un art complexe qui puise à toutes les sciences, et qui, en dehors de la grande question sociale de l'alimentation publique, soulève encore assez de problèmes d'architecture, d'hygiène vétérinaire, d'histoire naturelle, de mécanique, pour expliquer l'amour que lui portent beaucoup d'hommes distingués.

L. VILLERMÉ.

LA VIERGE A LA CHAISE DE RAPHAËL,

NOUVELLE GRAVURE PAR CALAMATTA.[1]

La *Vierge à la chaise* est une de ces grandes pensées qui viennent d'un seul jet aux grands maîtres, parce qu'elles sont simples et nettes. Une belle femme et deux beaux enfans, voilà ce que Raphaël a voulu faire, sans s'inquiéter à l'avance de la majesté du sujet et du prestige du symbole. Il savait que la divinité rayonnerait dans l'expression, et il pensait qu'il n'y avait pas lieu d'idéaliser la forme dans le sens ascétique. On n'était plus au temps du mysticisme austère, on nageait en pleine poésie et en pleine civilisation. On cherchait la vérité, on réhabilitait la nature. Il chercha et trouva tout simplement le type de la vierge de Judée dans une de ces belles créatures qu'on voit encore à Albano, à Laricia, à Gensano. Il fut frappé ou il rêva d'un superbe enfant déjà en possession d'une de ces physionomies hardiment accentuées qui promettent une beauté mâle, et il se dit qu'ils seraient parfaitement divins, s'ils étaient parfaitement beaux.

Sont-ils divins en effet? Au point de vue du christianisme primitif, non. Ils sont trop splendides de jeunesse et de force. Au point de vue moderne, ils manquent à la couleur historique religieuse. Ils n'appartiennent pas à la race sémitique. Ils sont Romains pur sang. Ni le costume ni le type de la Vierge ne donnent l'idée de la foi austère des premiers chrétiens. Cette madone italienne n'est pas la Vierge extatique du mythe; ce robuste *bambino* n'est pas le futur missionnaire du renoncement, le prophète de l'idéal, le crucifié volontaire, pas plus que le terrible *maudisseur* du *Jugement dernier* de Michel-Ange n'est la victime expiatoire de l'Évangile. Ce qui caractérise les maîtres de la renaissance, c'est la puissance et la liberté de leur interprétation; c'est leur volonté de réhabiliter le culte de la forme. Sans aucun souci de la tradition, des détails légendaires et des attributs symboliques consacrés par les siècles, ils suppriment les nimbes d'or et ne craignent pas d'attenter à la majesté du sujet en indiquant à peine un léger rayonnement autour des têtes sacrées. Ils sont artistes avant tout, artistes plus libres que ceux d'aujourd'hui vis-à-vis de leur sujet, tantôt plus recherchés, tantôt plus naïfs, selon leur disposition du moment, et variant leur idée au gré de leur inspiration. Rien dans l'œuvre de Michel-Ange ne ressemble moins au Christ du *Jugement dernier* que celui de la *Pietà;* rien, dans l'œuvre de Raphaël, ne diffère plus de la *Vierge au voile* de notre musée que la *Vierge à la chaise*. La première, agenouillée devant l'enfant endormi, le préserve du soleil avec une grâce un peu maniérée et un air de sollicitude plutôt religieux que maternel. L'autre, com-

(1) Publié par Dusacq et Ce, 10, boulevard Poissonnière.

plétement femme et mère, le tient assis sur ses genoux, et de ses mains enlacées le serre doucement contre sa poitrine. Marie n'est point là l'inspirée qui adore le futur Sauveur, c'est la mère qui possède son fils sans aucune terreur religieuse, saus aucun pressentiment de l'avenir. La tête expressive de l'autre enfant, le futur précurseur Jean-Baptiste, est d'une naïveté souriante. Le seul reproche à faire à cette composition si simple et si heureuse, c'est l'attitude de prière donnée aux mains jointes du petit saint; encore est-ce une critique de l'idée, et non de l'arrangement, qui est excellent et nécessaire à l'harmonie parfaite du groupe; mais cette supplication des mains nuit à la grande sérénité de la scène et divise l'intérêt entre un groupe parfaitement impassible et un enfant qui supplie sans émouvoir les objets de son adoration. En outre, Raphaël a fait une toute petite concession aux mesquineries de l'usage, en passant au bras de cet enfant une petite croix de bois, joujou prophétique d'un effet fort puéril. Je n'aime pas ces fioritures apocryphes dans les sujets proposés à la piété du chrétien ou au respect du penseur philosophique. Elles prêtent à la plaisanterie ou elles égarent l'imagination dans le caprice des légendes. La peau de mouton et la petite croix de Jean-Baptiste enfant sont devenus des attributs classiques, à ce point que certaines bonnes femmes s'imaginent qu'il est venu au monde avec cette peau cousue à l'épaule et cette croix passée au bras. Dans les mauvaises reproductions de la *Vierge à la chaise,* l'exagération puérile de l'expression des têtes donne lieu à une explication du sujet que j'ai entendu donner par une petite fille de bonne foi parlant à son frère. « Vois-tu, lui disait-elle, la maman est triste parce que le petit Baptiste a montré à l'enfant Jésus une croix qu'il ne voulait pas regarder. L'enfant Jésus est en colère et il boude; le petit Baptiste pleure et demande pardon. »

Cette naïve critique disparaît entièrement devant la peinture originale et devant la reproduction fidèle et sincère due au burin de Calamatta. Ici le traducteur n'a point cherché à exagérer la puissante personnalité de l'enfant Jésus par une expression de fierté sauvage. Raphaël et les grands maîtres de son temps ne connaissaient pas ces recherches de la pensée, et ils arrivaient au but par les simples moyens de la vérité. L'enfant Jésus de Raphaël n'est pas tourmenté de l'esprit prophétique sur le sein chaste et paisible de sa mère. C'est un véritable enfant du peuple dont le regard clair et pur reflète l'innocence céleste du premier âge, et, malgré cette réalité complète, l'idéal divin émane de lui, grâce à ce je ne sais quoi d'insaisissable et d'inexprimable qui est le cachet du génie. L'enfant Baptiste n'est ni pleureur, ni extatique; il est enfant aussi, il sourit à son bien-aimé avec une naïveté charmante, et sans ses mains jointes il ne détruirait en rien la placidité rêveuse de l'ensemble. Quant à la mère, elle n'a aucune mélancolie, aucun pressentiment, aucune extase. Elle est la candeur personnifiée; elle ne réclame aucune vénération, elle est bien plus forte que cela, elle l'inspire.

Voilà le grand mérite de cette nouvelle production de Calamatta; c'est de mettre devant nos yeux et de faire entrer dans notre esprit la véritable pensée de Raphaël, si indignement travestie par la foule des imitateurs de ce chef-d'œuvre.

Passavant, dans son minutieux catalogue de l'œuvre de Raphaël, compte

plus de soixante gravures faites d'après le tableau de la *Vierge à la Chaise*, et il en a omis beaucoup : quant au nombre des lithographies, il est incalculable; mais, il faut bien le dire, presque toutes ces reproductions sont déplorables, et elles expliquent parfaitement l'indignation de M. Viardot demandant, avec une sainte douleur d'artiste (*Musées d'Italie*), qu'il soit fait défense absolue de *reproduire* cette inimitable peinture. Au fond et en théorie, M. Viardot a bien raison : la popularisation imparfaite des chefs-d'œuvre est un outrage à la mémoire des maîtres, et à la vue de ces reproductions de pacotille, tous ces grands génies, s'ils revenaient au monde, briseraient leurs pinceaux avec désespoir, sans compter que la foule des saints personnages représentés par eux prêcheraient de nouveau contre le culte des images.

Mais il faudrait pourtant faire quelques exceptions et laisser certaines copies à l'étude des artistes. Ainsi, et pour ne parler que de la *Vierge à la chaise*, la gravure de Morghen a un grand mérite de facture; il en est de même de celle de M. Desnoyers; celle de Garavaglia (1828) se rapproche du caractère de l'original; une autre gravure de plus grande dimension a eu en 1851 un succès en Allemagne. Néanmoins rien dans tout cela n'a donné le véritable sentiment et le véritable effet du tableau, et quiconque se le rappelle verra avec une satisfaction sérieuse la gravure de Calamatta. Comme caractère en effet, elle est sans pareille. Elle rend avec une conscience sans détour la manière large et même jusqu'aux libertés de pinceau du modèle, libertés qui vont très loin, puisqu'on a remarqué que l'aspect du tableau était celui d'une peinture à fresque, et que le pied de l'enfant et la main de la mère étaient à peine faits. Calamatta n'a point cherché à dissimuler cette liberté, et il a fort bien fait, selon nous : qui donc se permettrait de terminer les marbres inachevés de Michel-Ange?

Quant au mérite du procédé de gravure employé par Calamatta, je demanderai la permission de l'indiquer d'après l'appréciation d'un connaisseur exquis. « J'ai pour principe, m'écrit-il, que tous les procédés sont bons, s'ils amènent un heureux effet, et je m'inquiète peu de savoir s'ils sont ou non conformes aux règles. D'ailleurs, ce qui me paraît caractériser le talent de Calamatta, c'est l'absence de procédé particulier. Le burin lui obéit comme à un autre le crayon. Il se pénètre tellement d'avance du dessin, du caractère et du sentiment de son modèle, qu'il grave comme s'il dessinait, avec une sûreté, une facilité de main incomparables. Voyez dans sa Vierge, presque partout une simple taille qui suit et épouse la forme, qui s'infléchit, s'engraisse, s'atténue, pour indiquer ou côtoyer le modèle, quelquefois un point à côté pour la soutenir, très peu de hachures croisées et d'entretailles. Voilà ce qui me frappe par-dessus tout : un grand effet obtenu par les moyens les plus simples. Certes on ne pourrait rendre ainsi un Meissonier, un sujet dont le mérite principal serait dans le fini précieux; mais pour traduire une œuvre aussi largement conçue que celle de la *Vierge à la chaise*, je crois qu'il fallait une allure aussi franche, un coup de burin aussi gras et aussi sincère que le coup de brosse de l'original. »

GEORGE SAND.

V. DE MARS.